00100375

00100375

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 20 February, 2020

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

100375

TOME VII.

00-g-1

A BERLIN:

Et se trouve à LONDRES

CHEZ G. G. J. & J. ROBINSON.

1789.

G09
F8955.04
Fre/oeu
400375

CORRESPONDANCE

ENTRE

LE PRINCE ROYAL DE PRUSSE

ET

MONSIEUR DE VOLTAIRE.

LETTRES
DU
PRINCE ROYAL DE PRUSSE
ET DE
M. DE VOLTAIRE.

LETTRE CI.
DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI, A Potsdam, le 9 de Septembre, 1739.

J'AI reçu deux de vos lettres à la fois, auxquelles je réponds, savoir à celles du 12 & du 17 d'Août. J'ai très-bien reçu de même le second acte de Mahomet, qui me paroît fort beau, mais à vous parler franchement moins travaillé, moins fini que le premier. Il y a cependant un vers dans le premier acte de cette pièce qui m'a fait naître un doute; je ne sai si l'usage veut qu'on dise *écraser des étincelles*, j'ai cru qu'il falloit dire *éteindre* ou *étouffer* des étincelles.

Souvenez-vous, je vous prie, de ce beau vers, & *vers la vérité le doute les conduit.* Toujours sais-je bien que mes sens sont affectés d'une manière bien

plus agréable par les magnifiques vers de vos musulmans, que par les massacres que ces infidelles font de nos pauvres Allemands à Belgrad.

Quand de souffre enflammés deux nuages affreux
Obscurcissent les cieux & menacent la terre,
Agités par les vents dans leur cours orageux
De leurs flancs entr'ouverts vomissent le tonnerre,
D'un choc impétueux se frappent dans les airs,
Semblent nous abymer aux gouffres des enfers,
La nature frémit ; ce bruit épouvantable
Paroît dans le chaos plonger les élémens,
Et du monde ébranlé le fondement durable
Semble être parvenu à ses derniers momens.
Ainsi quand le Démon altéré de carnage
Sous ses drapeaux sanglans rassemble les humains,
Que la destruction, la mort, l'aveugle rage,
Des vaincus, des vainqueurs a fixé les destins,
De haine & de fureur follement animées,
S'égorgent de sang froid deux puissantes armées ;
La terre de leur sang s'abreuve avec horreur,
L'enfer de leurs succès empoisonne la source,
Le ciel au loin gémit d'une affreuse clameur,
Et les flots pleins de morts interrompent leur course,
Ciel d'où part cette voix de vaincus, de trépas,
O ciel ! quoi, de l'enfer un monstre abominable
Traîne ces nations dans l'horreur des combats,
Et dans le sang humain plonge leur bras coupable !
Quoi ! l'aigle des Césars vaincu des musulmans
Quitte d'un vol hâté ces rivages sanglans ;
De morts & de mourans les plaines sont couvertes ;
Le trépas qui confond toutes les nations,
Dans ce climat fatal de leurs communes pertes
Assemble avidement les cruelles moissons,

O fatale Morave ! ô trop funeſtes rives !
Combien de ſang humain répandu ſur vos bords,
Rougiſſant de vos eaux les ondes fugitives,
Au loin portent l'effroi, le carnage & les morts !
Du trépas dévorant vos plaines empeſtées
D'un mal contagieux déjà ſont infectées.
Par quels monſtres cruels, par quels affreux tyrans
Ces douces régions ſont-elles déſolées,
Et tant de légions de braves combattans
Sur l'autel de la mort ſont-elles immolées ?

Tel que le mont Athos qui du fond des enfers
S'élevant juſqu'aux cieux, au deſſus des nuages,
Contemple avec mépris les aquilons altiers
A l'entour de ſes pieds raſſemblant les orages ;
Tel dans ſon vain éclat, au deſſus des humains,
Un monarque indolent maîtriſe les deſtins ;
Du fardeau de l'Etat il charge ſon miniſtre,
D'un foudre deſtructeur il arme ſes héros.
L'autre au fond d'un ſérail ſignant l'ordre ſiniſtre,
De ſang froid de la guerre allume les flambeaux.

Monarques malheureux, ce ſont vos mains fatales
Qui nourriſſent les feux de ces embraſemens.
La haine, l'intérêt, Déités infernales,
Précipitent vos pas dans ces égaremens.
Accablés ſous le poids de nombreuſes provinces,
Vous en voulez encor ravir à d'autres princes.
Payez de votre ſang les frais de votre orgueil ;
Laiſſez le fils tranquille, & le père à ſes filles ;
Et qu'ainſi les ſuccès, le malheur & le deuil
Ne touchent de l'Etat que vos ſeules familles.

Ce globe ſpacieux qu'enferme l'univers,
Ce globe des humains la commune patrie,
Où ces peuples nombreux de cent climats divers
Ne forment raſſemblés qu'une ample colonie,

Diſtingués par leurs traits, par leurs religions,
Leurs coutumes, leurs mœurs & leurs opinions,
Du Ciel, qui les forma ſur un même modèle,
Ils reçurent des cœurs, & c'étoit pour s'aimer.
Déteſtez, inſenſés, votre rage cruelle ;
L'amour ne pourra-t-il jamais vous déſarmer ?
De leurs deſtins cruels mon ame eſt attendrie ;
Et d'un ſort ſi funeſte aveugles artiſans,
Dieu ! quel acharnement ! avec quelle furie
Les voit-on retrancher la trame de leurs ans !
Européens, Chinois, habitans de l'Afrique,
Et vous fiers citoyens du fond de l'Amérique,
Mon cœur, également ému de vos malheurs,
Condamne les combats, déplore les miſères
Où vous plongent ſans fin vos barbares fureurs,
Et je ne vois en vous que mon ſang & mes frères.
Que l'univers enfin dans les bras de la paix
Réprouvant ſes erreurs abandonne les armes,
Et que l'ambition, la guerre & les procès
Laiſſent le genre humain ſans trouble & ſans alarmes !
Que deſcendent des cieux, pour remplir leurs déſirs,
Ces volages enfans, les ris & les plaiſirs,
Le luxe fortuné, la prodigue abondance,
Et vous arts précieux, par qui furent polis
Les Egyptiens, les Grecs, l'Italie & la France,
Mais dont à votre tour vous fûtes anoblis !
Venez, arts enchanteurs, par vos heureux preſtiges
Etaler à nos yeux vos charmes tout-puiſſans.
Des ſujets de terreur pas vos nouveaux prodiges
Se changent en vos mains & plaiſent à nos ſens :
Tels des gouffres profonds, inconnus au tonnerre,
Où mille affreux rochers ſe cachent ſous la terre,
Où roulent à grand bruit de rapides torrens,
Les hommes ont tiré, guidés par l'induſtrie,

Ces métaux précieux, ces riches diamans,
Compagnons faſtueux des grandeurs de la vie.
Ainſi poſſédant l'art des magiques accords,
Voltaire ſait orner des fleurs qu'il fait éclore
Ces tragiques ſujets, ces carnages, ces morts,
Que ſans ces traits ſavans l'œil délicat abhorre :
C'eſt là qu'on peut ſouffrir ces maſſacres affreux ;
Les malheurs des humains ne plaiſent qu'en ces jeux
Où des auteurs divins tracent à la mémoire
Les règnes déteſtés de barbares tyrans,
D'un illuſtre courroux la malheureuſe hiſtoire,
Où les crimes des morts corrigent les vivans.
Pourſuivez donc ainſi, fiers enfans de Solime,
Faites-nous admirer vos triomphes heureux,
Et bientôt ſurpaſſant Mithridate & Monime,
Au théâtre françois attirez tous nos vœux.
Allez donc, ſur les pas de Céſar & d'Alzire,
Sous le nom de Phanor à Paris vous produire ;
Sans avoir des rivaux moins craints, moins redoutés,
Mais plus ſûrs du bonheur de toucher & de plaire,
Je vois déjà briller l'éclat de vos beautés,
Je vois tous les lauriers que vous cueillit Voltaire.

Je vous envoie en même temps la préface de la Henriade. Il faut ſept années pour la gravure ; mais l'imprimeur anglois aſſure qu'il l'imprimera de manière qu'elle ne le cédera en rien à la beauté de ſon Horace latin. Si vous trouvez quelque choſe à changer ou à corriger dans cette préface, il ne dépendra que de vous de le faire : je ne veux pas qu'il y ait rien d'indigne de la Henriade, ni de ſon auteur : je vous prie cependant de me renvoyer l'original, ou de le faire copier, car je n'en ai point d'autre.

Après un petit voyage de quelques jours qui me reſte à faire, je me mettrai ſérieuſement en devoir de combattre Machiavel. Vous ſavez que l'étude veut du repos, & je n'en ai aucun depuis trois mois ; j'ai même été obligé de quitter trois fois la plume, n'ayant pas le temps d'achever cette lettre ; & l'ouvrage que je me ſuis propoſé de faire demandant du jugement & de l'exactitude, je l'ai réſervé pour mon loiſir dans ma retraite philoſophique.

Je vous vois avec plaiſir mener une vie preſque toute auſſi errante que la mienne. Thiriot m'avertit de votre arrivée à Paris. J'avoue que ſi j'avois le choix des fêtes que célèbrent les François d'aujourdhui & de celles qu'on célébroit du temps de Louis XIV, je ſerois pour celles où l'eſprit a plus de part que la vue ; mais je ſais bien que je préférerois à toutes ces brillantes merveilles le plaiſir de m'entretenir deux heures avec vous. . . . . . On m'interrompt tout à préſent ; au diable les fâcheux ! . . . . . Me voici de retour. Vous me parlez de grands hommes & d'engagemens, qu'on vous prendroit pour un enrôleur. Vous ſacrifiez donc auſſi aux Dieux de notre pays ? Si l'on eſt à Paris dans le goût des plaiſirs & qu'on ſe trompe quelquefois ſur le choix, on eſt ici dans le goût des grands hommes ; on meſure le mérite à la toiſe, & l'on diroit que quiconque a le malheur d'être né d'un demipied de roi moins haut qu'un géant, ne ſauroit avoir du bon ſens, & cela fondé ſur la règle des proportions. Pour moi, je ne ſais ce qui en eſt, mais ſelon ce qu'on dit,

Alexandre n'étoit pas grand, Céfar non plus; le Prince de Condé, Turenne, Milord Marlborough, le Prince Eugène que j'ai vu, qui étoient tous héros à jufte titre, brilloient moins par l'extérieur que par cette force d'efprit qui trouve des reffources en foi-même dans les dangers, & par un jugement exquis, qui leur faifoit toujours prendre avec promptitude le parti le plus avantageux.

J'aime cependant cette aimable manie des François; j'avoue que j'ai du plaifir à penfer que quatre cent mille habitans d'une grande ville ne penfent qu'aux charmes de la vie, fans en connoître prefque les défagrémens. C'eft une marque que ces quatre-cent mille hommes font heureux. Il me femble que tout chef de fociété devroit penfer férieufement à rendre fon peuple content, s'il ne peut le rendre riche; car le contentement peut fort bien fubfifter fans être foutenu par de grands biens. Un homme, par exemple, qui fe trouve à un fpectacle, à une fête, dans un endroit où une affemblée nombreufe lui infpire une certaine fatisfaction, un homme dans ces momens-là, dis-je, eft heureux, & il s'en retourne chez lui l'imagination remplie d'agréables objets qu'il laiffe régner dans fon ame. Pourquoi donc ne pas raffiner davantage pour procurer aux hommes de ces momens agréables, qui adouciffent toutes les amertumes de leur vie, ou qui du moins leur procurent quelques momens de diftractions de leurs chagrins? Le plaifir eft le bien le plus réel de cette vie; c'eft donc affurément faire du bien, & c'en eft

faire beaucoup que de fournir à la ſociété les moyens de ſe divertir.

Il paroît que le monde ſe met aſſez en goût ; car jusqu'au voiſinage de la nouvelle Zemble & des mers hyperborées, on ne parle que de réjouiſſances. Les nouvelles de Péterſbourg ne ſont remplies que des bals, des feſtins & des fêtes qu'on y donne à l'occaſion du mariage du Prince de Bronſwic. Je l'ai vu à Berlin, ce Prince de Bronſwic, avec le Duc de Lorraine, & je les ai vus badiner enſemble d'une manière qui ne ſentoit guère le monarque ; ce ſont cependant deux têtes que je ne ſais quelle néceſſité ou quelle providence paroît deſtiner à gouverner la plus grande partie de l'Europe. Si la providence étoit tout ce qu'on en dit, il faudroit que les Newton, les Wolf, les Locke, les Voltaire, enfin les êtres qui penſent le plus, fuſſent les maîtres de cet univers ; il paroîtroit alors que cette ſageſſe infinie qui préſide à tous les événemens, auroit, par un choix digne d'elle, placé dans ce monde les êtres les plus ſages d'entre les humains pour gouverner les autres ; mais de la manière que les choſes vont, on diroit que tout ſe fait aſſez à l'aventure.

Un homme de mérite n'eſt point eſtimé ſelon ſa valeur, un autre n'eſt point placé dans un poſte qui lui convient. Un faquin ſera illuſtré & un homme de bien languira dans l'obſcurité. Les rênes du gouvernement d'un empire ſeront commiſes à des mains novices, & des hommes experts ſeront éloignés des charges. Qu'on me diſe là-deſſus tout ce qu'on vou-

dra, on ne pourra pourtant jamais m'alléguer une bonne raiſon de cette bizarrerie du deſtin.

Je ſuis fâché que ma deſtinée ne m'ait point placé de manière que je puſſe vous entretenir tous les jours, que je puſſe bégayer quelques mots de phyſique à Madame la Marquiſe, & que le pays des arts & des ſciences fût ma patrie. Peut-être que ce petit mécontentement a cauſé mes plaintes au ſujet de la providence, peut-être mes doutes ſont-ils trop téméraires ; mais je ne penſe point cependant qu'ils ſoient tout-à-fait deſtitués de raiſon.

Dites, je vous prie, à la belle Émilie que j'étudierai cet hiver cette partie de la philoſophie qu'elle protége, & que je la prie d'échauffer mon eſprit d'un rayon de ſon génie.

Ne m'oubliez point, mon cher Voltaire. Que les charmes de Paris, vos amis, les ſciences, le plaiſir, les belles n'effacent point de votre mémoire une perſonne qui devroit y être conſervée à perpétuité ; je crois y mériter une place par l'eſtime & l'amitié avec laquelle je ſuis à jamais,

Mon cher Voltaire,

Votre très-parfait ami.

LETTRE CII.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, Paris, Septembre, 1739.

J'AI reçu à Paris les deux plus grandes consolations dont j'avais besoin dans cette ville immense, où règnent le bruit, la dissipation, l'empressement inutile de chercher ses amis qu'on ne trouve point; où l'on ne vit pas pour soi-même; où l'on se trouve tout d'un coup enveloppé dans vingt tourbillons, plus chimériques que ceux de Descartes, & moins faits pour conduire au bonheur que les absurdités cartésiennes ne font connaître la nature. Mes deux consolations, Monseigneur, sont les deux lettres dont votre Altesse royale m'a honoré, du 9 & du 15 Auguste, qui m'ont été renvoyées à Paris. Il a fallu d'abord en arrivant répondre à beaucoup d'objections que j'ai trouvées répandues à Paris contre les découvertes de Newton. Mais ce petit devoir dont je me suis acquitté ne m'a point fait perdre de vue ce Mahomet dont j'ai déjà eu l'honneur d'envoyer les prémices à votre Altesse royale. Voici deux actes à la fois. Si j'avais attendu que cela fût digne de vous être présenté, j'aurais attendu trop long-temps. Je les envoie comme une preuve de mon empressement à vous plaire; & pour meilleure preuve, je vais les corriger. Votre Altesse royale verra si les

horreurs que le fanatiſme entraîne, y ſont peintes d'un pinceau aſſez ferme & aſſez vrai. Le malheureux Saïde, qui croit ſervir Dieu en égorgeant ſon père, n'eſt point un portrait chimérique. Les Jean Châtels, les Cléments, les Ravaillacs étaient dans ce cas, & ce qu'il y a de plus horrible, c'eſt qu'ils étaient tous dans la bonne foi. N'eſt-ce donc pas rendre ſervice à l'humanité de diſtinguer toujours comme j'ai fait la religion de la ſuperſtition? Et méritais-je d'être perſécuté pour avoir toujours dit, en cent façons différentes, qu'on ne fait jamais de bien à Dieu, en feſant du mal aux hommes? Il n'y a que les ſuffrages, les bontés & les lettres de votre Alteſſe royale, qui me ſoutiennent contre les contradictions que j'ai eſſuyées dans mon pays. Je regarde ma vie comme la fête de Damoclès chez Denis. Les lettres de votre Alteſſe royale & la ſociété de madame la marquiſe du Châtelet ſont mon feſtin & ma muſique,

Mais de la perſécution
Le fer, ſuſpendu ſur ma tête,
Corrompt les plaiſirs de la fête
Que, dans le palais d'Apollon,
Le divin Féderic m'apprête;
Sans cela, ma muſe, enhardie
Par vos héroïques chanſons,
Prendrait une nouvelle vie,
Et mêlerait de nouveaux ſons
Aux concerts de votre harmonie:
Mais, quoi! ſous la ſerre cruelle
De l'impitoyable vautour,
Voit-on la tendre Philomèle
Chanter les plaiſirs & l'amour?

A peine ſuis-je arrivé à Paris, qu'on a été dire à l'oreille d'un grand miniſtre que j'avais compoſé l'hiſtoire de ſa vie, & que cette hiſtoire critique allait paraître dans les pays étrangers. Cette calomnie a été bientôt confondue, mais elle pouvait porter coup. Votre Alteſſe royale ſait ce que c'eſt que le pouvoir deſpotique, & elle n'en abuſera jamais; mais elle voit quel eſt l'état d'un homme qu'un ſeul mot peut perdre. C'eſt continuellement ma ſituation. Voilà ce que m'ont valu vingt années conſumées à tâcher de plaire à ma nation, & quelquefois peut-être à l'inſtruire. Mais, encore une fois, votre Alteſſe royale m'aime, & je ſuis bien loin d'être à plaindre; elle daigne faire graver la Henriade; quel mal peut-on me faire qui ne ſoit au-deſſous d'un tel honneur? Je viens d'acheter un Machiavel complet exprès pour être plus au fait de la belle réfutation que j'attends avec ce que vous allez en écrire; je ne crois pas qu'il y en ait jamais de meilleure réfutation que votre conduite. Les hommes ſemblent tous occupés à préſent à ſe détruire, & depuis le Mogol juſqu'au détroit de Gibraltar, tout eſt en guerre; on croit que la France danſera auſſi dans cette vilaine pyrrique. C'eſt dans ce temps que votre Alteſſe royale enſeigne la juſtice avant d'exercer ſa valeur. M'eſt-il permis de lui demander quand je ſerai aſſez heureux pour voir ces leçons d'équité & de ſageſſe?

J'ai vu les fuſées volantes qu'on a tirées à Paris avec tant d'appareil; mais je voudrais toujours qu'on commençât par avoir un hôtel-de-ville, de belles

places, des marchés magnifiques & commodes, de belles fontaines, avant d'avoir des feux d'artifice; je préfère la magnificence romaine à des feux de joie; ce n'est pas que je condamne ceux-ci: à Dieu ne plaise qu'il y ait un seul plaisir que je désapprouve; mais en jouissant de ce que nous avons, je regrette un peu ce que nous n'avons pas.

Votre Altesse royale sait, sans doute, que Bouchardon & Vaucanson font des chefs-d'œuvres, chacun dans leur genre. Rameau travaille à mettre à la mode la musique italienne. Voilà des hommes dignes de vivre sous Fédéric; mais je les défie d'en avoir autant d'envie que moi.

Je suis avec le plus profond respect & la plus tendre reconnoissance, de votre Altesse royale, &c.

LETTRE CIII.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI, A Rémusberg, le 10 d'Octobre, 1739.

J'AVOIS cru avec le public que vous aviez reçu le meilleur accueil du monde de tout Paris, qu'on s'empressoit de vous rendre des honneurs & de vous faire des civilités, & que votre séjour dans cette ville immense ne seroit mêlé d'aucune amertume. Je suis fâché de m'être trompé sur une chose que j'aurois

fort souhaitée, & il paroît que votre sort est celui de la plupart des grands hommes, d'être persécutés pendant leur vie, & adorés comme des Dieux après leur mort. La vérité est que ce sont quelques brillans, qui vous peignant l'avenir, vous offrent le seul temps dont vous puissiez jouir sous une face peu agréable ; mais c'est dans ces occasions où il faut se munir d'une fermeté d'ame capable de résister à la peur & à tous les fâcheux accidens qui peuvent arriver. La secte des stoïciens ne fleurit jamais davantage que sous la tyrannie des méchans empereurs ; pourquoi? parce que c'étoit alors une nécessité pour vivre tranquille de savoir mépriser la douleur & la mort. Que votre stoïcisme, mon cher Voltaire, aille au moins à vous procurer une tranquillité inaltérable ! Dites avec Horace : *je m'enveloppe de ma vertu.* Ah ! s'il se pouvoit, je vous recueillerois chez moi, ma maison seroit pour vous un asile contre tous les coups de la fortune, & je m'appliquerois à faire le bonheur d'un homme dont les ouvrages ont répandu tant d'agrémens sur ma vie.

J'ai reçu les deux nouveaux actes de Zopire ; je ne les ai lus qu'une fois, mais je vous réponds de leur succès ; j'ai pensé verser des larmes en les lisant. La scène de Zopire & de Saïde, celle de Saïde & de Palmire, lorsque Saïde s'apprête à commettre le parricide, & la scène où Mahomet parlant à Omar feint de condamner l'action de Saïde, sont des endroits excellens. Il m'a paru à la vérité que Zopire venoit se confesser exprès sur le théâtre pour mourir en

en règle, que le fond du théâtre ouvert & fermé sentoit un peu la machine; mais je ne saurois en juger qu'à la seconde lecture. Les caractères, les expressions des mœurs & l'art de mouvoir les passions y font connoître la main du grand, de l'excellent maître qui a fait cette pièce, & quand même Zopire ne viendroit pas assez naturellement sur le théâtre, je croirois que ce seroit une tache sur laquelle on pourroit passer à l'égard d'une beauté parfaite, & qui ne seroit remarquée que par des vieillards qui examinent avec des lunettes ce qui doit être vu avec saisissement & senti avec transport.

Vos fêtes de Paris n'ont satisfait que votre vue; pour moi je serois pour les fêtes dont l'esprit & tous les sens peuvent profiter. Il me semble qu'il y a de la pédanterie en savoir & en plaisir à choisir une matière pour nous instruire, un goût pour nous divertir; c'est vouloir rétrécir la capacité que le créateur a donnée à l'esprit humain, qui peut contenir plus d'une connoissance, & c'est rendre inutile l'ouvrage d'un Dieu qui paroît épicurien, tant il a eu soin de la volupté des hommes.

> J'aime le luxe & même la mollesse,
> Et les plaisirs de toute espèce;
> Tout honnête homme a de tels sentimens.

Nous avons eu ici Milord Baltimore & Mr Algarotti, qui s'en retournent en Angleterre. Ce Milord est un homme très-sensé, qui posséde beaucoup de

connoiſſances, & qui croit comme nous que les ſciences ne dérogent point à la nobleſſe, & ne dégradent pas d'un rang illuſtre. J'ai admiré le génie de cet Anglois comme un beau viſage à travers un crêpe. Il parle très-mal françois, mais on aime pourtant à l'entendre parler, & l'anglois il le prononce ſi vîte, qu'il n'y a pas moyen de le ſuivre. Il appelle un Pruſſien un animal mécanique; il dit que Péterſbourg eſt l'œil de la Ruſſie avec lequel il regarde les pays policés; que ſi on lui ôtoit cet œil, elle ne manqueroit pas de retomber dans la barbarie dont elle eſt à peine ſortie.

Il eſt grand partiſan du ſoleil, & je ne le crois pas trop éloigné des dogmes de Zoroaſtre touchant cette planète; il a trouvé ici des gens avec leſquels il pouvoit parler ſans contrainte, ce qui m'a fait compoſer l'épître ſuivante, que je vous prie de corriger impitoyablement.

Le jeune Algarotti que vous connoiſſez, m'a plu, on ne ſauroit davantage; il m'a promis de revenir ici auſſitôt qu'il lui ſeroit poſſible. Nous avons bien parlé de vous, de géométrie, de vers, de toutes les ſciences, de badinage, enfin de tout ce dont on peut parler. Il a beaucoup de feu, de vivacité & de douceur, ce qui m'accommode on ne ſauroit mieux. Il a compoſé une cantate, qu'on a miſe auſſitôt en muſique & dont il a été très-ſatisfait. Nous nous ſommes ſéparés avec regret, & je crains fort de ne revoir de long-temps dans ces contrées d'auſſi aimables perſonnes.

Nous attendons cette semaine le Marquis de la Chétardie, duquel il faudra prendre encore un triste congé. Je ne sais ce que c'est que ce Mr de Valory, mais j'en ai oui parler comme d'un homme qui n'avoit pas le ton de la bonne compagnie. Mr le Cardinal auroit bien pu se passer de nous envoyer cet homme-là & de nous ôter la Chétardie qui est en tout sens un très-aimable garçon.

Soyez sûr qu'ici à Rheinsberg nous nous embarrassons aussi peu de guerre que s'il n'y en avoit point dans le monde. Je travaille actuellement à Machiavel, interrompu quelquefois par des importuns dont la race n'est pas éteinte, malgré les coups de foudre que leur lança Molière. Je réfute Machiavel, chapitre par chapitre: il y en a quelques uns de faits, mais j'attends qu'ils soient tous achevés pour les corriger alors. Vous serez le premier qui verrez l'ouvrage, & il ne sortira de mes mains qu'après que le feu de votre génie l'aura épuré.

J'attends vos corrections sur la préface de la Henriade, afin d'y changer ce que vous avez trouvé à propos; après quoi la Henriade volera sous la presse.

J'ai fait construire une tour, au haut de laquelle je placerai un observatoire. L'étage d'en bas devient une grotte, le second une salle pour des instrumens de physique, le troisième une petite imprimerie. Cette tour est jointe à ma bibliothèque par le moyen d'une colonnade, au haut de laquelle règne une plate-forme. Je vous en envoie le dessein pour vous

amuſer, en attendant que l'on conſtruiſe l'hôtel de ville & les marchés de Paris.

J'attends de vos nouvelles avec beaucoup d'impatience, & je vous prie de me croire de vos amis autant qu'il eſt poſſible de l'être.

LETTRE CIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, De Paris, le 18 Octobre, 1739.

JE renvoie à votre Alteſſe royale le plus grand monument de vos bontés & de ma gloire. Je n'ai de véritable gloire que du jour que vous m'avez protégé, & vous y avez mis le comble par l'honneur que vous daignez faire à la Henriade. Deux véritables amis, que j'ai dans Paris, ont lu ce morceau de proſe, qui vaut mieux que tous mes vers. Ils ont été prêts à verſer des larmes, quand ils ont vu qu'à peine il y a une ligne de votre main, qui ne parte d'un cœur né pour le bonheur des hommes, & d'un eſprit fait pour les éclairer. Ils ont admiré avec quelle énergie votre Alteſſe royale écrit dans une langue étrangère. Ils ont été étonnés du goût ſingulier qu'elle a pour des choſes dont tant de nos princes ont ſi peu de connaiſſance. Tout cela les frappait, ſans doute; mais les ſentimens d'humanité

qui règnent dans cet ouvrage, ont enlevé leur ame. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'eſt de garder le ſecret ſur cette préface ; mais le garder ſur le prince adorable qui penſe avec tant de grandeur & avec tant de bonté, cela eſt impoſſible ; ils ſont trop émus ; il faut qu'ils diſent avec moi :

Ne verrons-nous jamais ce divin Marc-Aurèle,
Cet ornement des arts & de l'humanité,
Cet amant de la vérité,
Qui chez les rois chrétiens n'a point eu de modèle,
Et qui doit en ſervir dans la poſtérité !

Je n'ai rien fait de nouveau depuis les deux derniers actes de Mahomet. Me voici les mains vides devant mon maître ; mais il faut qu'il me pardonne. Tous mes maux m'ont repris. Si mes ennemis, qui m'ont perſécuté, ſavaient ce que je ſouffre, je crois qu'ils ſeraient honteux de leur haine & de leur envie ; car comment envier un homme dont preſque toutes les heures ſont marquées par des tourmens, & pourquoi haïr celui qui n'emploie les intervalles de ſes ſouffrances, qu'à ſe rendre moins indigne de plaire à ceux qui aiment les arts & les hommes ? Madame du Châtelet ne part pour les Pays-Bas que vers le commencement de Novembre ; & je ne crois pas que ma ſanté pût me permettre de l'accompagner, quand même elle partirait plutôt. Je relis Machiavel dans le peu de temps que mes maux & mes études me laiſſent. J'ai la vanité de penſer que ce qui aura le plus révolté dans cet auteur, c'eſt le chapitre de *la*

Crudeltà, où ce monſtre ingénieux & politique oſe dire : *deve per tanto un principe non ſi curare dell' infamia di crudele* ; mais ſur-tout le chapitre dix-huitième : *in che modo i principi debbiano oſſervare la fede.* Si j'oſais dire mon ſentiment devant votre Alteſſe royale, qui eſt aſſurément le juge né de ces matières par ſon cœur, par ſon eſprit & par ſon rang, je dirais que je ne trouve ni raiſon, ni eſprit dans ce chapitre. Ne voilà-t-il pas une belle preuve qu'un prince doit être un fripon, parce qu'Achille a été nourri, ſelon la fable, par un animal moitié bête & moitié homme ! Encore ſi Ulyſſe avait eu un renard pour précepteur, l'allégorie aurait quelque juſteſſe ; mais qu'en conclure pour Achille, qui n'eſt repréſenté que comme le plus impétueux & le moins politique des hommes ?

Dans le même chapitre, il faut être un perfide *perchè gli uomini ſono triſti* ; & le moment après il dit : *Sono tanto ſimplici gli uomini che colui che inganna trovera ſempre chi ſi laſcera ingannare.*

Il me ſemble que le docteur du crime méritait de tomber ainſi en contradiction.

Je n'ai point encore eu les notes d'Amelot de la Houſſaye ; mais quel commentaire faut-il à mon prince pour démêler le faux & pour confondre l'injuſte ? Béni ſoit le jour où ſes aimables mains auront achevé un ouvrage dont dépendra le bonheur des hommes, & qui devra être le catéchiſme des rois !

Je ne ſais pas comment, dans ce catéchiſme, le manifeſte de l'empereur contre ſon général & contre

ſon plénipotentiaire, ſerait reçu ; mais ce n'eſt pas à moi à porter mes vues ſi haut.

Paſtorem, Tityre, pingues
Paſcere oportet oves, nec regum bella referre.

J'ai reçu ici une viſite du fils de M. Gramkan, qui me paraît un jeune homme de mérite, digne de vous ſervir & d'entendre votre Alteſſe royale.

Je n'entends plus parler du voyage que M. de Keiſerling devait faire à Paris, & j'ai peur de partir ſans avoir vu celui avec qui j'aurais paſſé les jours entiers à parler d'un prince qui fait honneur à l'humanité. Madame du Châtelet a écrit à votre Alteſſe royale.

Je ſuis avec le plus profond reſpect & la plus tendre reconnaiſſance, etc.

LETTRE CV.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI, A Rémuſberg, le 6 de Nov. 1739.

J'AI été auſſi mortifié de l'état infirme de votre ſanté que j'ai été rejoui par la ſatisfaction que vous me témoignez de ma préface. J'en abandonne le ſtyle à la critique de tous les Zoïles de l'univers ; mais je me perſuade en même temps qu'elle ſe ſoutiendra, puiſqu'elle ne contient que des vérités,

& que tout homme qui penſe ſera obligé d'en convenir.

Cette réfutation de Machiavel, à laquelle vous vous intéreſſez, eſt achevée. Je commence à préſent à la reprendre par le premier chapitre, pour corriger & pour rendre, ſi je le puis, cet ouvrage digne de paſſer à la poſtérité. Pour ne vous point faire attendre, je vous envoie quelques morceaux de ce marbre brut, qui ne ſont pas encore polis.

J'ai envoyé, il y a huit jours, l'avant-propos à la marquiſe; vous recevrez tous les chapitres corrigés & dans leur ordre, lorſqu'ils ſeront achevés. Quoique je ne veuille point mettre mon nom à cet ouvrage, je voudrais cependant, ſi le public en ſoupçonnait l'auteur, qu'il ne pût me faire du tort. Je vous prie, par cette conſidération, de me faire l'amitié de me dire naturellement ce qu'il y faut corriger. Vous ſentez que votre indulgence en ce cas me ſerait préjudiciable & funeſte.

Je m'étais ouvert à quelqu'un du deſſein que j'avais de réfuter Machiavel: ce quelqu'un m'aſſura que c'était peine perdue, puiſque l'on trouvait, dans les notes politiques d'Amelot de la Houſſaye ſur Tacite, une réfutation compléte du Prince politique. J'ai donc lu Amelot & ſes notes, mais je n'y ai point trouvé ce qu'on m'avait dit; ce ſont quelques maximes de ce politique dangereux & déteſtable qu'on réfute, mais ce n'eſt pas l'ouvrage en corps.

Où la matière me l'a permis, j'ai mêlé l'enjouement au ſérieux, & quelques petites digreſſions dans

les chapitres qui ne présentaient rien de fort intéressant au lecteur ; ainsi les raisonnemens, qui n'auraient pas manqué d'ennuyer par leur sécheresse, sont suivis de quelque chose d'historique, ou de quelques remarques un peu critiques pour réveiller l'attention du lecteur. Je me suis tu sur toutes les choses où la prudence m'a fermé la bouche, & je n'ai point permis à ma plume de trahir les intérêts de mon repos.

Je sais une infinité d'anecdotes sur les cours de l'Europe, qui auraient à coup sûr diverti mes lecteurs ; mais j'aurais composé une satire d'autant plus offensante qu'elle eût été vraie ; & c'est ce que je ne ferai jamais. Je ne suis point né pour chagriner les princes, je voudrais plutôt les rendre sages & heureux. Vous trouverez donc dans ce paquet cinq chapitres de Machiavel, le plan de Rémusberg, que je vous dois depuis long-temps, & quelques poudres qui sont admirables pour vos coliques. Je m'en sers moi-même, & elles me sont un bien infini : il les faut prendre le soir, en se couchant, avec de l'eau pure.

Adieu, cher ami, toujours malade & toujours persécuté ; je vous quitte pour reprendre mon ouvrage, & noircir le caractère infame & scélérat de l'avocat du crime, de la même plume qui fit l'éloge de l'incomparable auteur de la Henriade ; mais elle confondra plus facilement le corrupteur du genre humain, qu'elle n'a pu louer le précepteur de l'humanité. C'est une chose fâcheuse pour l'éloquence que, lorsqu'elle a de grandes choses à dire, elle soit toujours inférieure à son sujet.

Mes amitiés à la marquise, mes complimens à vos amis qui doivent être les miens, puisqu'ils sont dignes d'être les vôtres.

Je suis avec toute l'amitié & la tendresse possibles, mon cher Voltaire, &c.

LETTRE CVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre, 1739.

BRULEZ votre vaisseau, vagabond Baltimore,
Qui, du détroit du Sund au rivage du Maure,
Du Bengale au Pérou, fendez le sein des mers.
Vous, jeune citoyen de ce plat univers,
Vous, de nouveaux plaisirs & de science avide,
Elève de Socrate & d'Horace & d'Euclide,
Cessez, Algarotti, d'observer les humains,
Les Phrinés de Venise & les Gitons de Rome,
Les théâtres français, les tables des Germains,
Les ministres, les rois, les héros & les saints;
Ne vous fatiguez plus, ne cherchez plus un homme;
Il est trouvé. Le ciel qui forma ses vertus,
Le ciel au haut du mont Rémus
A placé mon héros, l'exemple des vrais sages;
Il commande aux esprits, il est roi sans pouvoir:
Aux pieds du mont Rémus finissez vos voyages;
L'univers n'est plus rien, vous n'avez rien à voir.
Ciel! quand arriverai-je à la montagne auguste
Où règne un philosophe, un bel esprit, un juste,
Un monarque fait homme, un Dieu selon mon cœur?

Mont ſacré d'Apollon, double front du Parnaſſe,
Olympe, Sinaï, Thabor, diſparaiſſez :
Oui, par ce mont Rémus vous êtes effacés,
Autant que Frédéric efface
Et les héros préſens, & tous les Dieux paſſés.

J'en demande pardon, Monſeigneur, à Sinaï & à Thabor ; la verve m'a emporté ; j'ai dit plus que je ne devais dire. D'ailleurs, les foudres & les tonnerres du mont Sinaï n'ont point de rapport à la vie philoſophique qu'on mène au mont Rémus ; & la transfiguration du Thabor n'a rien à démêler avec l'uniformité de votre charmant caractère. Enfin, que votre Alteſſe royale pardonne à l'enthouſiaſme : n'eſt-il pas permis d'en avoir un peu, quand on vient de lire la belle épître dont votre muſe françaiſe a regalé milord Baltimore ?

Je vois que mon prince a mis encore la connaiſſance de la langue anglaiſe dans ſes tréſors. *Dulces ſermones cujuſcumque linguæ.* Je crois que ce lord Baltimore aura été bien ſurpris de voir un prince allemand écrire en vers français à un anglais ; mais que voulez-vous ? je ſuis encore plus ſurpris que lui. Je n'entends rien à ce prodige de la nature. Comment ſe peut-il faire, encore une fois, qu'on écrive ſi bien dans la langue d'un pays où l'on n'a jamais été ? pour Dieu, Monſeigneur, dites donc votre ſecret !

J'enverrais bien auſſi des vers à votre Alteſſe royale, ſi j'oſais : elle aurait le cinquième acte de Mahomet ; mais c'eſt qu'il n'eſt pas encore tranſcrit, & pour les quatre premiers, ils ſont actuellement re-

polis. Si votre beau génie a été un peu content de cette faible ébauche, j'ose espérer qu'elle aura encore la même indulgence pour l'ouvrage achevé. Elle ne trouvera plus certaines répétitions, certains vers lâches & décousus, qui sont des pierres d'attente. Elle verra l'amour paternel & le secret de la naissance des enfans de Zopire, jouer un rôle plus grand & bien plus intéressant; Zopire, prêt à être assassiné par ses enfans mêmes, n'adresse au ciel ses prières que pour eux, & il est frappé de la main de son fils, tandis qu'il prie les Dieux de lui faire connaître ce fils même. Le fanatisme est-il peint à votre gré? ai-je assez exprimé l'horreur que doivent inspirer les Ravaillac, les Poltrot, les Clément, les Felton, les Salcède, les Aod, j'ai pensé dire les Judith? En effet, Monseigneur, quel bon roi serait à l'abri d'un assassinat, si la religion enseignait à tuer un prince qu'on croit ennemi de Dieu?

Voilà la première tragédie où l'on ait attaqué la superstition. Je voudrais qu'elle pût être assez bonne pour être dédiée à celui de tous les princes qui distingue le mieux le culte de l'être infiniment bon & l'infiniment détestable fanatisme.

Je viens de voir d'autres ouvrages sur des matières bien différentes, mais plus dignes de votre Altesse royale. C'est un cours de géométrie, par M. Clairaut; c'est un jeune homme qui fit un ouvrage sur les courbes, à l'âge de quatorze ans, & qui a été depuis peu, comme le fait votre Altesse royale, mesurer la terre sous le cercle polaire. Il traite les mathémati-

ques comme Locke a traité l'entendement humain; il écrit avec la méthode que la nature emploie; & comme Locke a ſuivi l'ame dans la ſituation de ſes idées, il ſuit la géométrie dans la route qu'ont tenue les hommes pour découvrir par degrés les vérités dont ils ont eu beſoin : ce ſont donc en effet les beſoins que les hommes ont eu de meſurer, qui ſont chez Clairaut les vrais maîtres de mathématiques. L'ouvrage n'eſt pas près d'être fini; mais le commencement me paraît de la plus grande facilité, & par conſéquent très-utile.

Mais, Monſeigneur, le plus utile de ces ouvrages, c'eſt celui que j'attends d'une main faite pour rendre les hommes heureux.

Je vais, moi chétif, me rendre aux Elémens de Newton, dont on demande à Paris une nouvelle édition; mais ce travail ſera pour Bruxelles. Je pars, je ſuis Emilie & madame la ducheſſe de Richelieu à Cirey; de-là je vais en Flandres, etc.

LETTRE CVII.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI, À Berlin, le 4 de Déc. 1739.

VOUS me promettez votre nouvelle tragédie toute achevée; je l'attends avec beaucoup de curioſité & d'impatience. J'étais déjà charmé de ce premier feu qu'avait jeté votre génie immortel, & je

juge de Zopire achevé par la belle ébauche que j'en ai vue. C'eſt un St Jean qui promet beaucoup de l'ouvrage qui va le ſuivre. Je ſerais content, & très-content, ſi de ma vie j'avais fait une tragédie, comme celle des Muſulmans, ſans correction ; mais il n'eſt pas permis à tout le monde d'aller à Athènes.

Je vous ſoumets les douze premiers chapitres de mon Anti-Machiavel, qui, quoique je les aye retouchés, fourmillent encore de fautes. Il faut que vous ſoyez le père putatif de ces enfans, & que vous ajoutiez à leur éducation ce que la pureté de la langue françaiſe demande pour qu'ils puiſſent ſe préſenter au public. Je retoucherai en attendant les autres chapitres, & les pouſſerai à la perfection que je ſuis capable d'atteindre. C'eſt ainſi que je fais l'échange de mes faibles productions contre vos ouvrages immortels, à peu-près comme les Hollandois qui troquent de petits miroirs & du verre contre l'or des Américains : encore ſuis-je bien heureux d'avoir quelque choſe à vous rendre.

Les diſſipations de la cour & de la ville, des complaiſances, des plaiſirs, des devoirs indiſpenſables, & quelquefois des importuns, me diſtraient de mon travail ; & Machiavel eſt ſouvent obligé de céder la place à ceux qui pratiquent ſes maximes, & que je réfute par conſéquent. Il faut s'accommoder à ces bienſéances qu'on ne ſaurait éviter, & quoi qu'on en ait, il faut ſacrifier au dieu de la coutume pour ne point paſſer pour ſingulier ou pour extravagant.

Ce monſieur de Valori, ſi long-temps annoncé par

la voix du public, si souvent promis par les gazettes, si long-temps arrêté à Hambourg, est arrivé enfin à Berlin. Il nous fait beaucoup regretter la Chétardie. M. de Valori nous fait apercevoir tous les jours ce que nous avons perdu au premier. Ce n'est à présent qu'un cours théorique des guerres du Brabant, des bagatelles & des minuties de l'armée françoise; & je vois sans cesse un homme qui se croit vis-à-vis de l'ennemi & à la tête de sa brigade. Je crains toujours qu'il ne me prenne pour une contrescarpe ou pour un ouvrage à cornes, & qu'il ne me livre malhonnêtement un assaut. M. de Valori a presque toujours la migraine; il n'a point le ton de société; il ne soupe point; & l'on dit que le mal de tête lui fait trop d'honneur de l'incommoder, & qu'il ne le mérite point du tout.

Nous venons de faire ici l'acquisition d'un très-habile homme. Il s'appelle Célius; il est habile physicien & très-renommé pour les expériences. On lui donne pour vingt mille écus d'instrumens. Il achèvera cette année un ouvrage qui lui fera beaucoup d'honneur: c'est une machine mécanique, qui démontre parfaitement tous les mouvemens des étoiles & des planètes, selon le système de Newton. Vous ne connaissez peut-être pas non plus un jeune homme qui commence à paraître; il se nomme Liberkuhn. C'est un génie admirable pour les mécaniques. Il a fait par l'optique des découvertes étonnantes, & il pousse son art à un point de perfection qui surpasse tout ce qu'on a vu avant lui. Il reviendra ici cette

automne, après avoir vu Paris. Il a passé trois années à Londres, & il a été très-estimé de tous les savans d'Angleterre. Je vous parlerai plus en détail sur son chapitre, lorsque je l'aurai vu après son retour.

Je suis ravi de voir de ces heureuses productions de ma patrie : ce sont comme des roses qui croissent parmi les ronces & les orties ; ce sont comme des bluettes de génie, qui se font jour à travers des cendres, où malheureusement les arts sont ensévelis. Vous vivez en France dans l'opulence de ces arts : nous sommes ici indigens de science ; ce qui fait peut-être que nous estimons plus le peu que nous avons.

Vous trouverez peut-être que je bavarde beaucoup ; mais souvenez-vous qu'il y a quatre semaines que je ne vous ai écrit, & que les pluies ne sont jamais plus abondantes, qu'après une grande stérilité.

Je vous suis à Cirey, mon cher Voltaire, & je partage avec vous vos chagrins comme vos plaisirs. Profitez des plaisirs de ce monde, autant que vous le pouvez ; c'est ce qu'un homme sage doit faire. Instruisez-nous, mais que ce ne soit pas aux dépens de votre santé & de votre vie.

Quand est-ce que les Voltaire & les Emilie voyageront vers le Nord ? Je crains fort que ce phénomène, quoique impatiemment attendu, n'arrive pas si tôt. Il ne sera pas dit cependant que je mourrai avant de vous avoir vu, dussé-je vous enlever : J'en tenterai l'aventure. Avouez que vous seriez bien étonné,

étonné, ſi vous entendiez arriver de nuit à Cirey des gens maſqués, des flambeaux, un caroſſe, & tout l'appareil d'un enlèvement. Cette aventure reſſemblerait un peu à celle de la Pentecôte; à la différence près qu'on ne vous ferait d'autre mal, que de vous ſéparer d'Emilie: j'avoue que ce ſerait beaucoup. Il me ſemble que ni vous ni cette Emilie n'êtes point nés pour la chicane; & que tant que Paris ſe trouvera ſur la route de la marquiſe, ſon affaire pourrait bien être jugée par contumace.

Le pauvre Céſarion, accablé de goutte, n'a pas levé ſon piquet de Rémuſberg, & quoique je le renvendique ſans ceſſe, ſon mal ne veut point encore me le renvoyer. Il vous aime comme un ami, & vous eſtime comme un grand homme. Souffrez que je lui ſerve d'organe, & que je vous exprime ce que les douleurs, & l'impuiſſance dans laquelle il ſe trouve l'empêchent de vous dire lui-même.

Je ne vous parle point des riens de la ville, des nouvelles frivoles du temps & des bagatelles du jour, qui ne méritent pas de ſortir de notre horizon. Je ne devrais vous parler que de vous-même ou de la marquiſe; mais je craindrais d'ennuyer en feſant ou le miroir ou l'écho de ce que l'on doit admirer en vous. Faites, s'il vous plait, mes complimens à la marquiſe, & ſoyez perſuadé que je vous aime & vous eſtime autant qu'il eſt poſſible, étant à jamais votre très-fidèle ami.

LETTRE CVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, Du 28 Décembre.

QUE souhaiter à votre Altesse royale, cette année? Elle a tout ce qu'un prince doit avoir, & plus qu'un particulier qui aurait sa fortune à faire par ses talens. Non, Monseigneur, je ne fais point de souhaits pour vous; j'en fais, si vous le permettez, pour moi; & ces souhaits, vous en savez le but; *ut videam salutare meum.* Je fais encore un souhait pour le public; c'est qu'il voie la réfutation que mon prince a faite du corrupteur des princes. Je reçus, il y a quelques jours, à Bruxelles les douze premiers chapitres; j'avais déjà dévoré les derniers que j'avais reçus en France. Monseigneur, il faut, pour le bien du monde, que cet ouvrage paraisse; il faut que l'on voie l'antidote présenté par une main royale: il est bien étrange que des princes qui ont écrit, n'aient pas écrit sur un tel sujet. J'ose dire que c'était leur devoir, & que leur silence sur Machiavel était une approbation tacite. C'était bien la peine que Henri VIII d'Angleterre écrivît contre Luther; c'était bien à l'enfant Jésus que Jacques I devait dédier un ouvrage. Enfin, voici un livre digne d'un prince, & je ne doute pas qu'une édition de Machiavel, avec ce contre-poison à la fin de chaque chapitre, ne soit un des plus précieux monumens de la littérature. Il y a très-

peu de ce qu'on appelle des *fautes contre l'ufage de notre langue*; & votre Alteffe royale me permettra de m'acquitter de ma charge, de mettre des points fur les *i*. Si votre Alteffe royale daigne condefcendre à la prière que je lui fais, fi elle donne fon tréfor au public, je lui demande en grâce qu'elle me permette de faire la préface, & d'être fon éditeur. Après l'honneur qu'elle me fait de faire imprimer la Henriade, elle ne pouvait plus m'en faire d'autre, qu'en me confiant l'édition de l'Anti-Machiavel. Il arrivera que ma fonction fera plus belle que la vôtre: la Henriade peut plaire à quelques curieux; mais l'Anti-Machiavel doit être le catéchifme des rois & de leurs miniftres.

Vous me permettrez, Monfeigneur, de dire que, felon les remarques de madame du Châtelet, oferais-je ajouter, felon les miennes, il y a quelques branches de ce bel arbre qu'on pourrait élaguer, fans lui faire de tort? Le zèle contre le précepteur des ufurpateurs & des tyrans, a dévoré votre ame généreufe; il vous a emporté quelquefois. Si c'eft un défaut, il reffemble bien à une vertu. On dit que Dieu, infiniment bon, hait infiniment le vice: cependant, quand on a dit à Machiavel honnêtement d'injures, on pourrait, après cela, s'en tenir aux raifons. Ce que je propofe eft aifé, & je le foumets à votre jugement. J'attendrai les ordres précis de mon maître, & je conferverai le manufcrit, jufqu'à ce qu'il permette que j'y touche & que j'en difpofe.

Ce fera dorénavant votre Alteffe royale qui m'en-

verra des productions françaifes ; je ne fuis plus qu'un ferviteur inutile ; je reçois, & je ne donne rien. Je raccommode un peu le Machiavel de l'Afie; je rabotte Mahomet dont vous avez vu les commencemens informes: je ne continuerai point ici l'hiftoire du Siècle de Louis XIV ; j'en fuis un peu dégoûté, quoique je me fois propofé de l'écrire toute entière dans le ftyle modéré dont votre Alteffe royale a pu voir l'échantillon. D'ailleurs, je fuis ici fans mes manufcrits & fans mes livres. Je vais me remettre un peu à la phyfique. Que ne puis-je être avec les Célius & les hommes de mérite que votre réputation attire déjà dans vos Etats !

On m'avait dit que le miniftre, tant annoncé, était digne de dîner & de fouper ; mais je vois bien qu'il n'eft digne que de dîner. J'ai reçu une lettre d'Algarotti, datée de Londres, du premier Octobre ; elle m'a attendu trois mois à Bruxelles. Ce M. Algarotti eft encore tout étonné de ce qu'il a vu à Rémufberg. Ah ! quel prince eft-çà ! dit-il ; il ne revient pas de fa furprife. Et moi, Monfeigneur, & moi, pourquoi ne fuis-je pas Algarotti ? Pourquoi M. du Châtelet n'eft-il pas Baltimore ? Si je n'étais auprès d'Emilie, je mourrais de n'être pas auprès de vous.

Je fuis avec le plus profond refpect & la plus tendre reconnaiffance, etc.

LETTRE CIX.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER VOLTAIRE, A Berlin, le 6 de Janvier, 1740.

SI j'ai différé de vous écrire, c'était ſeulement pour ne point paraître les mains vides devant vous. Je vous envoie par cet ordinaire cinq chapitres de l'Anti-Machiavel, & une *ode ſur la flatterie*, que mon loiſir m'a permis de faire. Si j'avais été à Rémuſberg, il y aurait long-temps que vous auriez eu juſqu'à la lie de mon ouvrage ; mais avec les diſſipations de Berlin, il n'eſt pas poſſible de cheminer vite.

L'Anti-Machiavel ne mérite point d'être annoncé ſous mon nom au roi de France. Ce prince a tant de bonnes & de grandes qualités, que mes faibles écrits feraient ſuperflus pour les développer. De plus, j'écris librement, & je parle de la France comme de la Pruſſe, de l'Angleterre, de la Hollande, & de toutes les puiſſances de l'Europe. Il eſt bon que l'on ignore le nom d'un auteur qui n'écrit que pour la vérité, & qui par conſéquent ne donne point d'entrave à ſes penſées. Lorſque vous verrez la fin de l'ouvrage, vous conviendrez avec moi qu'il eſt de la prudence d'enſévelir le nom de l'auteur dans la diſcrétion de l'amitié.

Je ne ſuis point intéreſſé, & ſi je puis ſervir le public, je travaillerai ſans attendre de lui ni récompenſe ni louange, comme ces membres inconnus de

la société, qui sont aussi obscurs qu'ils lui sont utiles.

Après mon sémestre de cour viendra mon sémestre d'étude. Je compte embrasser dans quinze jours cette vie sage & paisible qui fait vos délices; & c'est alors que je me propose de mettre la dernière main à mon ouvrage, & de le rendre digne des siècles qui s'écouleront après nous. Je compte la peine pour rien, car on n'écrit qu'un temps; mais je compte l'ouvrage que je fais pour beaucoup, car il me doit survivre. Heureux les écrivains qui, secondés d'une belle imagination, & toujours guidés par la sagesse, peuvent composer des ouvrages dignes de l'immortalité! ils feront plus d'honneur à leur siècle que les Phidias, les Praxitèles & les Zeuxis n'en ont fait au leur. L'industrie de l'esprit est bien préférable à l'industrie mécanique des artistes. Un seul Voltaire fera plus d'honneur à la France que mille pédans, mille beaux esprits manqués, & mille grands hommes d'un ordre inférieur.

Je vous dis des vérités que je ne saurais m'empêcher de vous écrire, comme vous ne pourriez vous empêcher de soutenir les principes de la pesanteur ou de l'attraction. Une vérité en vaut une autre, & elles méritent toutes d'être publiées.

Des dévots suscitent ici un orage épouvantable contre ceux qu'ils nomment, *mécréans*. C'est une folie de tous les pays, que celle du faux zèle; & je suis persuadé qu'elle fait tourner la cervelle des plus raisonnables, lorsqu'une fois elle a trouvé le moyen de s'y loger. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est

que quand cet eſprit de vertige s'empare d'une ſociété, il n'eſt permis à perſonne de reſter neutre: on veut que tout le monde prenne parti & s'enrôle ſous la bannière du fanatiſme. Pour moi, je vous avoue que je n'en ferai rien, & que je me contenterai de compoſer quelques pſeaumes pour donner bonne opinion de mon orthodoxie. Perdez de même quelques momens, mon cher Voltaire, & barbouillez d'un pinceau ſacré l'harmonie de quelques-unes de vos mélodieuſes rimes. Socrate encenſait les Pénates; Cicéron, qui n'était pas crédule, en feſait autant. Il faut ſe prêter aux fantaiſies d'un peuple futile, pour éviter la perſécution & le blâme; car, après tout, ce qu'il y a de plus déſirable en ce monde, c'eſt de vivre en paix. Feſons quelques ſottiſes avec les ſots pour arriver à cette ſituation tranquille.

On commence à parler de Bernard & de Greſſet comme auteurs de grands ouvrages: on parle de poëmes qui ne paraiſſent point, & de pièces que je crois deſtinées à mourir incognito avant d'avoir vu le jour. Ces jeunes poëtes ſont trop pareſſeux pour leur âge: ils veulent cueillir des lauriers ſans ſe donner la peine d'en chercher: la moindre moiſſon de gloire ſuffit pour les raſſaſier. Quelle différence de leur molleſſe à votre vie laborieuſe! je ſoutiens que deux ans de votre vie en valent ſoixante de celle des Greſſet & des Bernard. Je vais même plus loin, & je ſoutiens que douze êtres penſans, & qui penſent bien, ne fourniraient point à votre égal, dans un temps donné. Ce ſont-là de ces dons que la Provi-

dence ne communique qu'aux grands génies. Puiffe-t-elle vous combler de tous fes biens, c'eft à-dire, vous fortifier la fanté, afin que le monde entier puiffe jouir long-temps de vos talens & de vos productions! Perfonne, mon cher Voltaire, n'y prend autant d'intérêt que votre ami, qui eft & qui fera toujours avec toute l'eftime qu'on ne faurait vous refufer, &c.

LETTRE CX.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 10 de Janvier, 1740.

POUR avoir illuftré la France
Un vieux prêtre ingrat t'en bénit;
Il radote dans fon enfance.
C'eft bien ainfi que l'on punit,
Mais non que l'on récompenfe.

J'ai lu la petite brochure du fiècle de Louis le grand. Si ce prince vivoit, vous feriez comblé d'honneurs & de bienfaits; mais dans le fiècle où nous fommes il paroît que le bon goût, ainfi que le vieux Cardinal, font tombés en enfance. Milord Chefterfield difoit que l'année vingt-cinq le monde étoit devenu fou; je crois qu'à l'année quarante il faudra le mettre aux petites maifons. Après les chagrins & les perfécutions que l'on vous fufcite, il n'eft plus permis à perfonne d'écrire: tout fera donc criminel, tout fera donc condamnable; il n'y aura plus d'innocence, plus de liberté pour les auteurs. Je vous

prie cependant par tout le crédit que j'ai ſur vous, par la divine Emilie, d'achever pour l'amour de votre gloire l'incomparable hiſtoire dont vous m'avez confié le commencement.

Laiſſe glapir tes envieux,
Laiſſe fulminer le ſaint père,
Ce vieux fantôme imaginaire,
Idole de nos bons aïeux,
Et qui des intérêts des cieux
Se dit ici-bas le vicaire,
Mais qu'on ne reſpecte plus guère.

Laiſſe en propos injurieux
Dans leur humeur atrabilaire
Hurler des bigots furieux.
Mépriſe la folle colère,
De l'héritier octogénaire
Des Mazarins, des Richelieux,
De ce doyen machiavéliſte,
De ce tuteur ambitieux,
Dans ſes diſcours adroit ſophiſte,
Qui ſuit l'intérêt à la piſte
Par des détours fallacieux,
Et qui par l'artifice penſe
De s'emparer de la balance
Que ſoutiennent ces fiers Anglois,
Qui pour tenir l'Europe libre
Ont maintenu dans l'équilibre
L'Autrichien & le François.
Ecris, honore ta patrie
Sans baſſeſſe & ſans flatterie,
En dépit des fougueux accès
De ce vieux prélat en furie,

Que l'ignorance & la folie
Animent contre tes succès.

Qu'imposant silence aux miracles,
Louis détruise des erreurs,
Qu'il abolisse les spectacles
Qu'à saint Médard des imposteurs
Présentoient à leurs sectateurs;
Mais qu'il n'oppose point d'obstacles
A ces esprits supérieurs
De l'univers législateurs,
Dont les écrits sont les oracles
Des beaux esprits & des docteurs.

O toi! le fils chéri des Grâces,
L'organe de la vérité,
Toi qui vois naître sur tes traces
L'indépendante liberté,
Ne permets point que ta sagesse,
Craignant l'orage & les hasards,
Préfère à l'instinct qui te presse
L'indolente & molle paresse
De Messieurs Gresset & Bernard.

Quand même la bise cruelle
De son souffle impur vient faner
Les fleurs, production nouvelle
Dont Flore se veut couronner,
Le jardinier toujours fidelle,
Loin de se laisser rebuter,
Va de nouveau pour cultiver
Une fleur plus tendre & plus belle.
C'est ainsi qu'il faut réparer
Les dégâts que cause l'orage.
Voltaire, achève ton ouvrage,
C'est le moyen de te venger.

Le conſeil vous paroîtra intéreſſé : j'avoue qu'il l'eſt effectivement, car j'ai trouvé un plaiſir infini à la lecture de l'hiſtoire de Louis XIV, & je déſire beaucoup de la voir achevée. Cet ouvrage vous fera plus d'honneur un jour que la perſécution que vous ſouffrez à préſent ne vous cauſe de chagrins ; il ne faut pas ſe rebuter ſi aiſément : un homme de votre ordre doit penſer que l'hiſtoire de Louis XIV imparfaite eſt une banqueroute pour la république des lettres. Souvenez-vous de Céſar, qui nageant dans les flots de la mer, tenoit ſes commentaires d'une main ſur ſa tête, pour les conſerver à la poſtérité.

Comment vous parler de mes foibles productions, après vous avoir parlé de vos ouvrages immortels ? Je dois cependant vous rendre compte de mes études. L'approbation que vous donnez aux cinq chapitres de Machiavel que je vous ai envoyés, m'encourage à finir bientôt les quatre derniers chapitres. Si j'avois du loiſir, vous auriez déjà tout l'Anti-Machiavel, avec des corrections & des additions ; mais je ne puis travailler qu'à bâtons rompus.

Occupé ſans ceſſe à rien faire
Le temps, cet être fugitif,
S'envole d'une aile légère,
Et l'âge peſant & tardif
Glace ce ſang bouillant & vif,
Qui dans ma jeuneſſe première
Me fit vigilant & actif :
On m'ennuie en cérémonie ;
L'ordre pédant, la ſymétrie
Tiennent en ce ſéjour oiſif

Lieu des plaiſirs de cette vie.
Encenſant ainſi ſur l'autel
Des grandeurs & de la folie,
Ce ſacrifice ponctuel
Rendant mon ame appeſantie
Et par les reſpects aſſoupie,
Incapable en ce temps cruel
De me frotter à Machiavel,
J'attends que fuyant cette rive,
Je revoie ces heureux bords
Où la nature plus naïve,
Et où la gaîté moins craintive,
Sans les richeſſes & ſans l'or
Trouvent une grâce plus vive
Dans la liberté, doux tréſor !
Que dans la grandeur exceſſive
Des fortunes qu'offre le ſort.

Les chapitres de Machiavel ſont copiés par un de mes ſecrétaires, il s'apelle Gaillard ; ſon écriture reſſemble beaucoup à celle de Céſarion. Je voudrois que ce pauvre Céſarion fût en état d'écrire ; mais la goutte cruelle l'attaque impitoyablement par tous ſes membres ; depuis deux mois, il n'a preſque point eu de relâche.

Malgré ſes cuiſantes douleurs
La gaîté le front ceint de fleurs
A l'entour de ſon lit folâtre ;
Mais la goutte, cette marâtre,
Change les jeunes ris en pleurs.
Dans un coin, venant de Cythère,
Triſtement regardant ſa mère
On voit le tendre Cupidon ;

Il pleure, il gémit, il ſoupire
De la perte que ſon empire
Fait du pauvre Céſarion.
Et Bacchus vidant ſon flacon,
Répand des larmes de Champagne
En voyant ce brave champion
Sortir boiteux de la campagne.
Momus ſe rit de leurs clameurs:
Voilà, Meſſieurs les impoſteurs,
(Diſoit il à ces Dieux volages,)
Voilà, dit-il, de vos ouvrages;
Ne faites plus tant les pleureurs,
Mais déſormais ſoyez plus ſages.

Je crois que Meſſieurs les Lapons nous ont fait la galanterie de nous envoyer quelques zéphyrs échappés de leurs cavernes, dont en vérité nous nous ſerions bien paſſés. J'écrirai à Algarotti pour qu'il nous envoie quelques rayons de ſoleil de ſa patrie; car la nature aux abois paroît avoir un beſoin indiſpenſable d'un petit détachement de chaleur pour lui rendre la vie. Si ma poudre pouvoit vous rendre la ſanté, je donnerois dès ce moment la préférence ſur le Dieu de Delphes à celui d'Epidaure. Pourquoi ne puis-je point contribuer à votre ſatisfaction comme à votre ſanté? Que ne puis-je vous rendre auſſi heureux que vous méritez de l'être! Les uns ont dans ce monde le pouvoir ſans la volonté, les autres ont la volonté ſans le pouvoir; contentez-vous, mon cher Voltaire, de cette volonté & de tous les ſentimens d'eſtime avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE CXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, A Bruxelles, le 26 de Janvier, 1740.

J'AI reçu vos chapitres de l'Anti-Machiavel & votre *ode sur la flatterie*, & votre lettre en vers & en prose que l'abbé de Chaulieu ou le comte Hamilton vous ont surement dictée. Un prince qui écrit contre la flatterie, est aussi étrange qu'un pape qui écrirait contre l'infaillibilité. Louis XIV n'eût jamais envoyé une pareille ode à Despréaux ; & je doute que Despréaux en eût envoyé autant à Louis XIV. Toute la grâce que je demande à présent à votre Altesse royale, c'est de ne pas prendre mes louanges pour des flatteries : tout part du cœur chez moi, approbation de vos ouvrages, remercîmens de vos bontés ; tout cela m'échappe, il faut que vous me le pardonniez.

Je ne suis pas tout à fait exilé, comme on l'a mandé.

Ce vieux madré de cardinal,
Qui vous excroqua la Lorraine,
N'a point de son pays natal
Exclu ma muse un peu hautaine :
Mais son cœur me veut quelque mal :
J'ai berné la pourpre romaine ;
Du théâtre pontifical
J'ai raillé la comique scène ;
C'est un crime bien capital,
Qui longue pénitence entraîne.

Le fait eſt pourtant que perſonne n'a parlé de Rome avec plus de ménagement. Apparemment qu'il n'en fallait point parler du tout. Il y a dans toute cette perſécution un excès de ridicule & de radotage, qui fait que j'en ris au lieu de m'en plaindre.

Quand je vois d'un côté la cacade devant Dantzick, l'incertitude dans mille démarches, une guerre heureuſe par haſard, entrepriſe malgré ſoi & à laquelle on a été forcé par la reine d'Eſpagne, la marine négligée pendant dix ans, les rentes viagères abolies & volées malgré la foi publique; & que de l'autre je vois le *ſallon d'Hercule* que le bon homme regarde comme ſon apothéoſe, je m'écrie :

Le bon Hercule de Fleuri,
Petit prêtre nonagénaire,
En Hercule s'eſt fait portraire,
De quoi chacun eſt ébahi;
Car on ſait que le fils d'Alcmène
Près de ſa maîtreſſe fila,
Mais jamais il ne radota
Que ſur les rives de la Seine.

Je ſais bien que par tout pays on voit de pareilles misères, & même de plus grandes; je ſais bien que ſe tenir chez ſoi tranquillement & mettre en priſon ſes généraux qui ont fait ce qu'ils ont pu, et ſes plénipotentiaires qui ont fait une paix néceſſaire & ordonnée; je ſais bien, dis-je, que cela ne vaut pas mieux. *Tutto 'l mondo è fatto come la noſtra famiglia.* Je conclus que puiſque le monde eſt ainſi gouverné,

il faut que l'Anti-Machiavel paraiſſe ; il faut un Hippocrate en temps de peſte. J'ai le chapitre XXIII, mais je n'ai pas le chapitre XXII, & votre Alteſſe royale n'a pas apparemment encore travaillé au chapitre XXIV. Je ne ſais ſi elle dira quelques petits mots ſur le projet de *cacciare i barbari d'Italia :* il me ſemble qu'il y a actuellement tant d'honnêtes étrangers en Italie, qu'il paraîtrait aſſez incivil de les vouloir chaſſer. Le cardinal Alberoni avait un beau projet : c'était de faire un *corps italique* à peu-près ſur le modèle du corps germanique. Mais quand on fait de ces projets-là, il ne faut pas être ſeul de ſa bande, ou bien on reſſemble à l'abbé de Saint-Pierre.

Votre Alteſſe royale a grand'raiſon de trouver les Greſſet & les Bernard des pareſſeux : je leur dirais avec l'autre, au lieu de *vade, piger, ad formicam, vade, piger, ad Federicum.* Cependant voilà Greſſet qui ſe pique d'honneur, & qui donne une tragédie dont on m'a dit beaucoup de bien ; Bernard me récita à Paris un chant de ſon Art d'aimer, qui me paraît plus galant que celui d'Ovide.

Pour moi, Monſeigneur, je n'oſe vous envoyer le cinquième acte de Mahomet, tant j'en ſuis mécontent ; mais je vous enverrai, ſi cela vous amuſe, la comédie de la Dévote, & enſuite, pour varier, je ſupplierai inſtamment votre Alteſſe royale de jeter les yeux ſur la métaphyſique de Newton, que je compte mettre au devant d'une nouvelle édition qu'on va faire de mes Elémens.

Je

Je n'ai pas encore eu la consolation de voir mes ouvrages imprimés correctement : je pourrais profiter de mon séjour à Bruxelles pour en faire une édition ; mais Bruxelles est le séjour de l'ignorance. Il n'y a pas un bon imprimeur, pas un graveur, pas un homme de lettres ; & sans madame du Châtelet, je ne pourrais parler ici de littérature. De plus, ce pays-ci est pays d'obédience : il y a un nonce du pape, & point de Fréderic.

Madame du Châtelet vous présente ses respects. Permettez, Monseigneur, que je joigne mes complimens de condoléance à vos jolis vers sur la goutte de M. de Keyserling. Je ne me porte guère mieux que lui, mais l'espérance de voir un jour votre Altesse royale me soutient.

Je suis, etc.

LETTRE CXII.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER AMI, A Berlin, le 3 de Février, 1740.

JE vous aurois répondu plutôt, si la situation fâcheuse dans laquelle je me trouve me l'avoit permis. Malgré le peu de temps que j'ai à moi, j'ai pourtant trouvé le moyen d'achever l'ouvrage sur Machiavel dont vous avez les commencemens ; je vous envoie

par cet ordinaire la lie de mon travail, en vous priant de me faire part de la critique que vous en ferez. Je ſuis réſolu de revoir & de corriger ſans amour propre tout ce que vous jugerez indigne d'être préſenté au public. Je parle trop librement de tous les grands princes pour permettre que l'Anti-Machiavel paroiſſe ſous mon nom ; ainſi j'ai réſolu de le faire imprimer après l'avoir corrigé, comme l'ouvrage d'un anonyme. Faites donc main-baſſe ſur toutes les injures que vous trouverez ſuperflues, & ne me paſſez point de fautes contre la pureté de la langue.

J'attends avec impatience la tragédie de Mahomet achevée & retouchée : je l'ai vue dans ſon crépuſcule, que ne ſera-t-elle point dans ſon midi ? Vous revoilà donc à votre phyſique & la Marquiſe à ſes procès. En vérité, mon cher Voltaire, vous êtes déplacés tous les deux. Nous avons mille phyſiciens en Europe ; mais nous n'avons point de poëte ni d'hiſtorien qui vous approche ; & l'on voit en Normandie cent marquiſes plaider, mais aucune qui s'applique à la philoſophie. Retournez, je vous prie, à votre hiſtoire de Louis XIV, & faites venir de Cirey un manuſcrit & vos livres, pour que rien ne vous arrête.

Valory dit qu'on vous a exilé de France comme perturbateur de la religion catholique, & j'ai dit qu'il en avoit menti. Je voudrois que le vieux machiavéliſte, relié dans la pourpre romaine, vous aſſignât Berlin pour le lieu de votre exil. Mes déſirs ſont

pour Rémusberg, comme les vôtres pour Cirey ; je languis d'y retourner saluer mes pénates. Le pauvre Césarion est toujours malade, il ne sauroit vous répondre.

Presque trois mois de maladie
Valent un siècle de tourmens ;
Par les maux son ame engourdie
Ne voit, ne connoît plus que la douleur des sens.

Les charmans accords de ta lyre,
Mélodieux, forts & touchans,
Ont sur ses esprits plus d'empire
Qu'Hippocrate, Galien & leurs médicamens.

Mais quelque Dieu qui nous inspire,
Tout est en vain sans la santé :
Lorsque le corps souffre martyre,
L'esprit ne peut non plus écrire
Que le faucon voler, privé de liberté.

Consolez-moi, mon cher Voltaire, par vos charmans ouvrages ; vous m'accuserez d'en être insatiable, mais je suis dans le cas de ces personnes, qui pour avoir beaucoup d'acide dans l'estomac, ont besoin d'une nourriture plus fréquente que les autres.

Je suis bien aise qu'Algarotti ne perde point le souvenir de Rémusberg ; les personnes d'esprit n'y seront jamais oubliées, & je ne désespère pas de vous y voir. Nous venons de voir ici un petit ours en pompons ; c'est une princesse russe, qui ne tient

de l'humanité que l'ajustement; elle est fille du Prince Cantemir.

Rendez, s'il vous plaît, ma lettre à la Marquise, & soyez persuadé que l'estime que j'ai pour vous ne finira jamais.

LETTRE CXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR,

On vous dit à Rupin rendu,
Sauvé de la foule importune
Du courtisan trop assidu
Et des attraits de la Fortune,
Entre les bras de la Vertu.

Les gazettes disent que votre Altesse royale y fait faire un manége; apparemment qu'il y aura une place pour le cheval Pégase, qui me paraît un des chevaux de votre écurie que vous montez le plus souvent. Vous vous étonnez, Monseigneur, que ma faible santé m'ait laissé assez de forces pour faire quelques ouvrages médiocres; & moi, je suis bien plus surpris que la situation où vous avez été si long-temps, ait pu vous laisser dans l'esprit assez de liberté pour faire des choses si singulières; faire des vers quand on n'a rien à faire, ne m'effraie point; mais en faire de si bons & dans une langue étrangère,

quand on eſt dans une criſe ſi violente, cela eſt fort au-deſſus de mes forces.

Tantôt votre muſe badine
Dans un conte folâtre & rit ;
Tantôt ſa morale divine
Eclaire & forme notre eſprit.
Je vois là votre caractère ;
Vous êtes fait aſſurément
Pour l'agréable & pour le grand,
Pour nous gouverner, pour nous plaire ;
Il eſt gens dans le miniſtère
De qui je n'en dirais pas tant.

Je n'ai point ici les ouvrages de Boileau ; mais je me ſouviens qu'il traduiſit en deux vers, le vers d'Horace,

Tantalus à labris ſitiens fugientia captat
Flumina.

Vous, le Boileau des princes, vous le traduiſez en un ſeul ; eh tant mieux ! cela en eſt bien plus fort & plus énergique. J'aime à vous voir *imperatoriam brevitatem.*

Ce n'eſt pas là le ſtyle qu'en général on réproche aux Allemands. Or, à préſent que j'ai eu l'honneur de vous prouver en paſſant que vous aviez ce petit avantage ſur Boileau, il n'eſt plus ſurprenant que je vous diſe, Monſeigneur, en toute humilité, qu'il y a dans votre épître pluſieurs vers que je ſerais bien glorieux d'avoir faits. Votre Alteſſe royale entend l'art de s'exprimer autant que celùi d'être heureux dans toutes les ſituations. On dit ici ſa majeſté en-

tièrement rétablie. Les vœux de votre cœur vertueux ſont exaucés.

Vous direz toujours comme Horace :

Nave ferar magnâ, an parvâ ferar, unus & idem.

Les plaiſirs, l'amitié, l'étude,
Vous ſuivront dans la ſolitude.
Du haut du mont Rémus vous inſtruirez les rois ;
Le véritable trône eſt par-tout où vous êtes.
Les arts & les vertus, dans vos douces retraites,
Parlent par votre bouche, & nous donnent des lois ;
Vous régnez ſur les cœurs, & ſur-tout ſur vous-même.
Faut-il à votre front un autre diadême ?
A la laide coquette il faut des ornemens,
A tout petit eſprit des dignités, des places ;
Le nain monte ſur des échaſſes :
Que de nains couronnés paraiſſent des géans !
Du nom de héros on les nomme ;
Le ſot s'en éblouit, l'ambitieux les ſert,
Le ſage les évite, il n'aime qu'un grand homme ;
Ce grand homme eſt à Rémuſberg.

J'ai fait partir, Monſeigneur, pour cette délicieuſe retraite un gros paquet qui vaut mieux que tout ce que je pourrais envoyer à votre Alteſſe royale. C'eſt la philoſophie leibnitzienne d'une françaiſe devenue allemande par ſon attachement à Leibnitz, & bien plus encore, par celui qu'elle a pour vous.

Voici le temps où j'aurais une grande envie de voir un ſecond tome des ſentimens d'un certain membre du parlement d'Angleterre ſur les affaires de l'Europe ; il me ſemble que celles d'Angleterre, de Suède & de Ruſſie méritent bien l'attention de ce digne

citoyen. Voilà la Suède, de menaçante qu'elle était autrefois, devenue mesurée; la voilà embarrassée de sa liberté, & indécise entre l'argent d'Angleterre & celui de France, comme l'âne de Buridan entre deux mesures d'avoine. Mais le citoyen dont je parle ne me donnera-t-il aucune permission sur l'Anti-Machiavel? S'il veut en gratifier le public, il y a si peu de chose à faire, il n'y a plus que la besogne d'éditeur; votre génie a fait tout ce qu'il faut. Le reste ne peut s'ajuster que quand on confrontera le texte de Machiavel pour le mettre vis-à-vis de la réponse, afin d'en faire un volume qui ne soit pas trop gros.

J'attends vos ordres pour tout, excepté pour vous admirer.

Il est bien douloureux que la goutte prenne à la main de M. de Keyserling, quand il est près de donner de ses nouvelles.

Ce Keyserling charmant, l'honneur de votre empire,
A dès long-temps gagné mon cœur;
Je sens à la fois sa douleur
Et le chagrin de ne pouvoir le lire.

Souffrez, Monseigneur, que la Henriade vous remercie encore de l'honneur que vous lui faites. Elle dit humblement avec Stace:

Nec tu divinam Æneida tenta,
Sed longè sequere, & vestigia semper adora.

Je ne ſuis point ſi difficile ;
Ce ſerait pour moi trop d'honneur,
Si je marchais après Virgile
Chez mon prince & chez l'imprimeur.

Je ſuis avec le plus profond reſpect & la plus tendre reconnaiſſance, &c.

LETTRE CXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, Le 23 Février, 1740.

JE ne reçus que le 20 le paquet de votre Alteſſe royale, du 3, dans lequel je vis enfin la corniche de l'édifice où chaque ſouverain devrait ſouhaiter d'avoir mis une pierre.

Vous me permettez, vous m'ordonnez même de vous parler avec liberté ; & vous n'êtes pas de ces princes qui, après avoir voulu qu'on leur parlât librement, ſont fâchés qu'on leur obéiſſe. J'ai peur au contraire que dorénavant votre goût pour la vérité ne ſoit mêlé d'un peu d'amour propre.

J'aime & j'admire tout le fond de l'ouvrage, & je pars de là pour dire hardiment à votre Alteſſe royale qu'il me paraît qu'il y a quelques chapitres un peu longs ; *tranſverſo calamo ſignum* y remédiera bien vîte,

& cet or en filière, devenu plus compact, en aura plus de poids & de brillant.

Vous commencez la plupart des chapitres par dire ce que Machiavel prétend dans son chapitre que vous réfutez ; mais si votre Altesse royale a intention qu'on imprime le Machiavel & la réfutation à côté, ne pourra-t-on pas en ce cas supprimer ces annonces dont je parle, lesquelles seraient absolument nécessaires si votre ouvrage était imprimé séparément. Il me semble encore que quelquefois Machiavel se retranche dans un terrain, & votre Altesse royale le bat dans un autre ; au troisième chapitre, par exemple, il dit ces abominables paroles : *Si à a notare che gli uomini si debbono o vezzegiare o speguere perchè si vendicano delle leggieri offese, delle gravi non possono.*

Votre Altesse royale s'attache à montrer combien tout ce qui suit de cet oracle de satan est odieux. Mais le maudit florentin ne parle que de l'utile. Permettriez-vous qu'on ajoutât à ce chapitre un petit mot pour faire voir que Machiavel même ne devait pas regarder ces menaces comme justifiées par l'événement ? car de son temps même, un Sforze usurpateur avait été assassiné dans Milan, un autre usurpateur du même nom était à Loches dans une cage de fer ; un troisième usurpateur, notre Charles VIII, avait été obligé de fuir de l'Italie qu'il avait conquise ; le tyran Alexandre VI mourut empoisonné de son propre poison ; César Borgia fut assassiné. Machiavel était entouré d'exemples funestes au crime. Votre Altesse royale en parle ailleurs : voudrait-elle

en parler en cet endroit ? n'eſt-ce pas la place véritable ? je m'en rapporte à vos lumières.

C'eſt à Hercule à dire comme il faut s'y prendre pour étouffer Antée.

Je préſente à mon prince ce petit projet de préface que je viens d'eſquiſſer. S'il lui plaît, je le mettrai dans ſon cadre ; & après les derniers ordres que je recevrai, je préparerai tout pour l'édition du livre qui doit contribuer au bonheur des hommes.

M. de Valori me fait bien de l'honneur de croire qu'on me traite comme Socrate & comme Ariſtote, & qu'on me perſécute pour avoir ſoutenu la vérité contre la folle ſuperſtition des hommes. Je tâcherai de me conduire de façon que je ne ſois point le martyr de ces vérités dont la plupart des hommes ſont fort indignes. Ce ſerait vouloir attacher des ailes au dos des ânes, qui me donneraient des coups de pied pour récompenſe.

Je fais copier le Mahomet que votre Alteſſe royale demande. Je ne ſais ſi cette pièce ſera jamais repréſentée ; mais que m'importe ? C'eſt pour ceux qui penſent comme vous que je l'ai faite, & non pour nos badauds qui ne connaiſſent que des intrigues d'amour, baptiſées du nom de tragédie.

Je crois que votre Alteſſe royale aura inceſſamment celle de Greſſet : on dit qu'il y a de très-beaux vers.

Madame la marquiſe du Châtelet vous fait bien ſa cour. Elle abrége tout Volfius : c'eſt mettre l'univers en petit.

J'aime mieux voir le monde dans une ſphère de deux pieds de diamètre que de voyager de Paris à Quito & à Pékin.

Ma mauvaiſe ſanté ne m'a pas permis d'achever encore le précis de la métaphyſique de Newton, & les nouveaux élémens où je travaille. Je ſouffre les trois quarts du jour, & l'autre quart je fais bien peu de beſogne. Dès que je ſerai quitte de cette métaphyſique, & que j'aurai un peu de relâche à mes maux, ſoyez très-sûr, Monſeigneur, que j'obéirai à vos ordres, & que j'acheverai le Siècle de Louis XIV; il me plaît en ce qu'il a quelqu'air de celui que vous ferez naître. Pour le ſiècle du cardinal, je n'y toucherai pas. C'eſt aſſez qu'il vive un ſiècle entier. Il n'y a pas long-temps qu'un neveu de Chauvelin écrivit à cet ambitieux ſolitaire que notre cardinal dépériſſait, & qu'il mettait du rouge pour cacher le livide de ſon teint. Le cardinal qui le ſut, fit frotter ſes joues par ce neveu, & lui montra que ſon rouge venait de ſa ſanté.

La malheureuſe goutte ne quittera-t-elle point M. de Keyſerling !

Je ſuis, &c.

LETTRE CXV.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER VOLTAIRE, A Berlin, le 26 Fév. 1740.

JE ne puis répondre qu'en deux mots à la lettre la plus ſpirituelle du monde que vous m'avez écrite; la ſituation où je me trouve me rétrécit ſi fort l'eſprit, que je perds preſque la faculté de penſer,

Aux portes de la mort un père à l'agonie,
Aſſailli de cruels tourmens,
Me préſente Atropos prête à trancher ſa vie.
Cet aſpect douloureux eſt plus fort ſur mes ſens
Que toute ma philoſophie.

Tel que d'un chêne énorme un foible rejeton
Languit, manquant de ſève & de ſa nourriture,
Quand des vents furieux l'arbre ſouffrant injure,
Sèche du ſommet juſqu'au tronc:

Ainſi je ſens en moi la voix de la nature
Plus éloquente encor que mon ambition,
Et dans le triſte cours de mon affliction
De mon père expirant je crois voir l'ombre obſcure:
Je ne vois que ſa ſépulture,
Et le funeſte inſtant de ſa deſtruction.
Oui, j'apprends en devenant maître
La fragilité de mon être;
Recevant les grandeurs, j'en vois la vanité.
Que n'ai-je, hélas! vécu ſans être tranſplanté

De ce climat doux & tranquille
Où profpéroit ma liberté,
Dans ce terrain fcabreux, raboteux, difficile,
De machiavélifme infecté ?

Loin des folles grandeurs, de la cour, de la ville,
De l'éblouiffante clarté
Du trône & de la majefté,
Loin de tout cet éclat fragile,
Ah, j'euffe préféré mon ftudieux afyle,
Mon aimable repos, & mon obfcurité.

Vous voyez par ces vers que quand le cœur eft plein, la bouche débonde. Je fuis fûr que vous compatiffez à ma fituation, & que vous y prenez une véritable part. Envoyez-moi, je vous prie, votre Dévote, votre Mahomet, & généralement tout ce que vous croyez capable de me diftraire. Affurez la Marquife de mon eftime, & foyez perfuadé que dans quelque fituation que le fort me place, vous ne verrez d'autre changement en moi que quelque chofe de plus efficace réuni à l'eftime & à l'amitié que j'ai & que j'aurai toujours pour vous.

P. S. Je penfe fort fouvent à l'endroit de la Henriade qui regarde les courtifans de Valois : *ces courtifans en pleurs*, &c. J'enverrai dans peu la Henriade en Angleterre pour la faire imprimer ; tout eft achevé & réglé pour cet effet.

LETTRE CXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 10 Mars, 1740.

QUOI ! tout prêt à tenir les rênes d'un empire,
Vous ſeul vous redoutez ce comble des grandeurs
Que tout l'univers déſire !
Vous ne voyez qu'un père, & vous verſez des pleurs !
Grand Dieu ! qu'avec Amour l'Europe vous contemple,
Vous qui du ſeul devoir avez rempli les lois,
Vous ſi digne du trône, & peut-être d'un temple,
Aux fils des ſouverains vous immortel exemple,
Vous qui ſerez un jour l'exemple des bons rois !
Hélas ! ſi votre père, en ces momens funeſtes,
Pouvait lire dans votre cœur ;
Dieu ! qu'il remercîrait les puiſſances céleſtes !
A ſes derniers momens quel ſerait ſon bonheur !
Qu'il périrait content de vous avoir fait naître !
Qu'en vous laiſſant au monde, il laiſſe de bienfaits !
Qu'il ſe repentirait...... Mais j'en dis trop peut-être ;
Je vous admire, & je me tais.

Je ne m'attendais pas, Monſeigneur, à cette lettre du 26 Février que j'ai reçue le 9 Mars : celle-ci partira Lundi 14, parce que ce ſera le jour de la poſte d'Amſterdam.

J'ignore actuellement votre ſituation, mais je ne vous ai jamais tant aimé & tant admiré. Si vous êtes roi, vous allez rendre beaucoup d'hommes heureux ; ſi vous reſtez prince royal, vous allez les inſtruire.

Si je me comptais pour quelque chofe, je défirerais pour mon intérêt que vous reftaffiez dans votre heureux loifir, & que vous puffiez encore vous amufer à écrire de ces chofes charmantes qui m'enchantent & qui m'éclairent. Etant roi, vous n'allez être occupé qu'à faire fleurir les arts dans vos Etats, à faire des alliances fages & avantageufes, à établir des manufactures, à mériter l'immortalité. Je n'entendrai parler que de vos travaux & de votre gloire; mais probablement je ne recevrai plus de ces vers agréables, ni de cette profe forte & fublime qui vous donnerait bien une autre forte d'immortalité, fi vous vouliez. Un roi n'a que vingt-quatre heures dans la journée: je les vois employées au bonheur des hommes; & je ne vois pas qu'il puiffe y avoir une minute de réfervée pour le commerce littéraire dont votre Alteffe royale m'a honoré avec tant de bonté. N'importe: je vous fouhaite un trône, parce que j'ai l'honnêteté de préférer la félicité de quelques millions d'hommes à la fatisfaction de mon individu.

J'attends toujours vos derniers ordres fur le Machiavel; je compte que vous ordonnerez que je faffe imprimer la traduction de la Houffaye à côté de votre réfutation. Plus vous allez réfuter Machiavel par votre conduite, plus j'efpère que vous permettrez que l'antidote préparé par votre plume foit imprimé.

J'ai eu l'honneur d'envoyer Mahomet à votre Alteffe royale. On tranfcrit cette Dévote; fi elle vient dans un temps où elle puiffe amufer votre Alteffe royale, elle fera fort heureufe, finon elle at-

tendra un moment de loiſir pour être honorée de vos regards.

J'ai une ſingulière grâce à demander à votre Alteſſe royale : c'eſt, tout franc, qu'elle me loue un peu moins dans la préface qu'elle a daigné faire à la Henriade. Vous m'allez trouver bien inſolent de vouloir modérer vos bontés, & il ſerait plaiſant que Voltaire ne voulût pas être loué par ſon prince : je veux l'être, ſans doute, j'ai cette vanité au plus haut degré ; mais je vous demande en grâce de me permettre de retrancher quelques choſes que je ſens bien que je ne mérite guère. Je ſuis comme un courtiſan modéré (ſi vous en trouvez) qui vous dirait : Donnez-moi un peu de grandeur, mais ne m'en donnez pas trop, de peur que la tête ne me tourne.

Je remercie du fond de mon cœur votre Alteſſe royale d'avoir changé l'idée d'une gravure contre celle d'une belle impreſſion ; cela ſera mieux, & je jouirai plutôt de l'honneur ineſtimable que vous daignez me faire. Je ne me promets point une vie auſſi longue que le ſerait l'entrepriſe d'une gravure de la Henriade. J'emploierai bientôt le temps que la nature veut encore me laiſſer, à achever le Siècle de Louis XIV.

Madame du Châtelet a écrit à votre Alteſſe royale avant que j'euſſe reçu votre lettre du 26 ; elle eſt devenue toute leibnitzienne ; pour moi, j'arrange les pièces du procès entre Newton & Leibnitz, & j'en fais un petit précis qui pourra, je crois, ſe lire ſans contention d'eſprit.

Grand

Grand Prince, je vous demande mille pardons d'être ſi bavard dans le temps que vous devez être très-occupé : roi, ou prince, vous êtes toujours mon roi, mais vous avez un ſujet fort babillard.

Je ſuis, &c.

LETTRE CXVII.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER VOLTAIRE, A Berlin, le 18 Mars, 1740.

VOUS m'avez véritablement obligé par votre ſincérité, & par les remarques que vous m'aidez à faire ſur ma réfutation. Vous devriez vous attendre naturellement à recevoir du moins quelques chapitres corrigés, & c'étoit bien mon intention ; mais je ſuis dans une criſe ſi épouvantable, qu'il me faut plutôt penſer à réfuter Machiavel par ma conduite que par mes écrits. Je vous promets cependant de tout corriger, dès que j'aurai quelques momens dont je pourrai diſpoſer. A peine ai-je pu parcourir le prophète fanatique de l'Aſie : je ne vous en dis point mon ſentiment, car vous ſavez qu'on ne ſauroit juger d'ouvrages d'eſprit qu'après les avoir lus à tête repoſée.

Je vous envoie quelques petites bagatelles en vers, pour vous montrer que je remplis en me délaſſant

avec Calliope le peu de vide qu'ont à préſent mes journées.

Je ſuis très-ſatisfait de la réſolution dans laquelle je vous vois d'achever le ſiècle de Louis XIV. Cet ouvrage doit être entier pour la gloire de notre ſiècle, & pour lui donner un triomphe parfait ſur tout ce que l'antiquité a produit de plus eſtimable.

On dit que votre Cardinal éternel deviendra Pape; il pourroit en ce cas faire peindre ſon apothéoſe au dôme de l'égliſe de St Pierre à Rome. Je doute à la vérité de ce fait, & je m'imagine que le timon du gouvernement françois vaut bien les clefs moitié roullées de St Pierre. Machiavel pourroit bien le diſputer à St Paul, & Mr de Fleury pourroit trouver plus convenable à ſa gloire de duper le cabinet des princes compoſés de gens d'eſprit, que d'en impoſer à la multitude ſuperſtitieuſe & orthodoxe de l'égliſe catholique.

Vous me ferez grand plaiſir de m'envoyer votre dévote & votre métaphyſique. Je n'aurai peut-être rien à vous rendre; mais je me repoſe ſur votre généroſité, & j'eſpère que vous voudrez bien me faire crédit pour quelques ſemaines; après quoi Machiavel, & peut-être encore quelque autre rien, pourra m'acquitter envers vous.

Voici une lettre de Céſarion, dont la ſanté ſe fortifie de jour en jour. Nous parlons tous les jours de nos amis de Cirey; je les vois en eſprit, mais je ne les vois jamais ſans ſouhaiter quelque réalité à ce

rêve agréable, dont l'illuſion me tient même lieu de plaiſir.

Adieu, mon cher Voltaire ; faites une ample proviſion de ſanté & de forces : ſoyez économe de votre ſanté autant que je ſuis prodigue envers vous des ſentimens d'eſtime & d'amitié avec leſquels vous me trouverez toujours

Votre très-fidèle ami.

LETTRE CXVIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 23 Mars, 1740.

NE crains point que les Dieux, ni le ſort, ni l'empire,
Me faſſent pour le ſceptre abandonner la lyre ;
Que d'un cœur trop léger, & d'un eſprit coquet,
Je préfère aux beaux arts l'orgueil & l'intérêt.
Je vois des mêmes yeux l'ambition humaine,
Qu'au conſeil de Priam on vit la belle Hélène.
L'appareil des grandeurs ne peut me décevoir,
Ni cacher la rigueur d'un ſévère devoir.
Les beaux arts ont pour moi l'attrait d'une maîtreſſe ;
La triſte royauté, de l'hymen la rudeſſe :
J'aurais ſu préférer l'état heureux d'amant,
A celui qu'un époux remplit ſi triſtement ;
Mais le fil dont Clotho traça les deſtinées,
Ce fil lia nos mains du ſort prédeſtinées :
Ainſi, de mes deſtins n'étant point artiſan,
Je ſouſcris à ſes lois, & je ſuis le torrent.

Mon amitié n'eſt point ſemblable au baromètre,
Qu'un air rude ou plus doux fait monter ou décraitre.
Un vain nom peut flatter ces eſprits engagés
Dans la vulgaire erreur des faibles préjugés ;
Mais le mortel ſenſé, que la raiſon éclaire,
Au ciel des immortels, n'oublîra point Voltaire ;
Dépouillant la grandeur, l'ennui, la royauté
Chérira tes écrits tant que, ſa liberté
Excitant de tes chants l'harmonieux ramage,
Ta voix l'éveillera par un doux gazouillage ;
Et, quittant les Valpols, les Birens, les Fleuris,
Ira, pour reſpirer, dans ces prés ſi fleuris,
Où les bords fortunés du fécond Hippocrène,
De ſon feu languiſſant ranimeront la veine.

C'eſt bien ainſi que je l'entends, & quel que puiſſe être mon ſort, vous me verrez partager mon temps entre mon devoir, mon ami & les arts. L'habitude a changé en tempérament l'aptitude que j'avais pour les arts. Quand je ne puis ni lire ni travailler, je ſuis comme ces grands preneurs de tabac, qui meurent d'inquiétude & qui mettent mille fois la main à la poche lorſqu'on leur a ôté leur tabatière. La décoration de l'édifice peut changer ſans altérer en rien les fondemens ni les murs : c'eſt ce que vous pourrez voir en moi, car la ſituation de mon père ne nous laiſſe aucune eſpérance de guériſon. Il me faut donc préparer à ſubir ma deſtinée.

La vie privée conviendrait mieux à ma liberté que celle où je dois me plier. Vous ſavez que j'aime l'indépendance, & qu'il eſt bien dur d'y renoncer pour s'aſſujettir à un pénible devoir. Ce qui me conſole eſt l'unique penſée de ſervir mes concitoyens

& d'être utile à ma patrie. Puis-je espérer de vous voir? ou voulez-vous cruellement me priver de cette satisfaction? Cette idée consolante règne dans mon esprit, comme celle du Messie règnait chez la nation hébraïque.

Je corrigerai encore la préface de la Henriade; mais vous ne trouverez pas mauvais, que j'y laisse des vérités qui ne ressemblent à des louanges, que parce que bien des gens les prodiguent mal à propos. Je change actuellement quelques chapitres du Machiavel, mais je n'avance guère dans la situation où je suis. Mahomet que j'admire, tout fanatique qu'il est, doit vous faire beaucoup d'honneur. La conduite de la piéce est remplie de sagesse; il n'y a rien qui choque la vraisemblance ni les règles du théâtre; les caractères sont parfaitement bien soutenus. La fin du troisiéme acte & le quatriéme entier m'ont ému jusqu'à me faire répandre des larmes. Comme philosophe, vous savez persuader l'esprit; comme poëte, vous savez toucher le cœur; & je préfèrerais presque ce dernier talent au premier, puisque nous sommes tous nés sensibles, mais très-peu raisonnables.

Vous m'envoyez une écritoire;
Mais c'est le moins lorsqu'on écrit:
Pour mon plaisir & pour ma gloire,
Il eût fallu, Voltaire, y joindre votre esprit.

Je vous en fais mes remercîmens, ainsi qu'à la marquise, à laquelle je vous prie d'offrir cette boîte travaillée à Berlin, & d'une pierre qu'on trouve à

Rémusberg. Comme je crains, mon cher ami, que vous n'ayez plus de moi la mémoire aussi fraiche qu'à Cirey, je vous envoie mon portrait qui, je l'espère, ne quittera jamais votre doigt.

Si je change de condition, vous en serez instruit des premiers. Plaignez-moi, car je vous assure que je suis effectivement à plaindre; aimez-moi toujours, car je fais plus de cas de votre amitié que de vos respects. Soyez persuadé que votre mérite m'est trop connu pour ne vous pas donner en toutes les occasions des marques de la parfaite estime avec laquelle, &c.

LETTRE CXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, A Bruxelles, le 6 Avril, 1740.

J'AI reçu le pacquet du 18 Mars dont votre Altesse royale m'a honoré. Vous êtes fait assurément pour les choses uniques, & c'en est une que, dans la crise où vous avez été, vous ayez pu faire des choses qui demandent le plus grand recueillement d'esprit. Tout ce que vous dites sur la patience est d'un grand héros & d'un grand génie: c'est une des plus belles choses que vous ayez daigné m'envoyer. En vous remerciant, Monseigneur, des bonnes leçons que je vois là pour moi,

Je la dois, sans doute, exercer
Cette vertu de patience;

Les dévots ont ſu m'y forcer :
Quand on a pu les courroucer,
Il faut en faire pénitence.
Ces meſſieurs, prêchant la douceur,
Imitent fort bien le Seigneur ;
Ils ſont friands de la vengeance.

La traduction de l'ode *Rectiùs vives, Licini*, fait voir qu'il y a des Mécenes qui ſont eux-mêmes des Horaces. Vous n'avez pas voulu rendre exactement,

Auream quiſquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obſoleti
Sordibus tecti, caret invidendâ
Sobriùs aulâ.

Vous ſentez ſi bien ce qui eſt propre à notre langue, & les beautés de la latine, que vous n'avez pas traduit *obſoleti tecti*, qui ſerait très-bas en français.

Loin de la grandeur faſtueuſe,
La frugale ſimplicité
N'en eſt que plus délicieuſe.

Ces expreſſions ſont bien plus nobles en français : elles ne peignent pas comme le latin, & c'eſt-là le grand malheur de notre langue qui n'eſt pas aſſez accoutumée aux détails. Au reſte nous feſons *médiocrité* de cinq ſyllabes ; ſi vous voulez abſolument n'en mettre que trois, quatre, les princes ſont les maîtres.

La fin de l'épître à M. Jordan eſt un engagement de rendre les hommes heureux : vous n'avez pas beſoin de le promettre ; j'en crois votre caractère ſans avoir beſoin de votre parole.

Voici quelques pièces, moitié profe, moitié vers, pour payer mon tribut à celui qui m'enrichit toujours. L'épître à M. de Maurepas, l'un de nos fecrétaires d'Etat, eft bien pour votre Alteffe royale autant que pour lui, car il me femble que c'eft bien là le goût de votre Alteffe royale de protéger également tous les arts; & je fuis bien sûr que fi quelqu'un avait fait le livre édifiant de Marie à la coque, vous ne lui donneriez point l'archevêché de Sens pour récompenfe avec cent mille livres de rente, tandis qu'on laiffe dans la misère des hommes de vrais talens.

Je ne fais fi votre Alteffe royale aura reçu certaine écritoire envoyée à Véfel par la pofte, cachetée aux armes de la princeffe de la Tour, & adreffée à M. le général Bork ou au commandant de Véfel pour faire tenir en diligence : votre Alteffe royale m'a envoyé de quoi boire, & moi je prends la liberté d'envoyer de quoi écrire.

Donner un cornet pour du vin
N'eft pas grande reconnaiffance;
Mais ce cornet fera, je penfe,
Eclore quelque œuvre divin
Qui vaudra tous les vins de France.

Je me flatte que votre Alteffe royale me pardonne ces exceffives libertés. J'attends fes derniers ordres fur la réfutation du docteur des miniftres; il y a très-peu de chofe à réformer, & je crois toujours qu'il eft avantageux pour le genre humain que cet antidote foit public.

Je fais tranfcrire mon petit expofé de la métaphyfique de Newton & de Leibnitz. Le paquet fera gros : puis-je l'adreffer à Véfel ? J'attends vos ordres auxquels je me conformerai toute ma vie, car vous favez que Minerve, Apollon & la Vertu m'ont fait votre fujet. Madame du Châtelet aura l'honneur d'envoyer à votre Alteffe royale quelque chofe qui la dédommagera de l'ennui que je pourrai lui caufer.

Je fuis, &c.

LETTRE CXX.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER VOLTAIRE,

A Berlin,
le 15 Avril, 1740.

VOTRE Dévote eft venue le plus à propos du monde ; elle eft charmante, les caractères font bien foutenus, l'intrigue eft bien conduite & le dénouement naturel. Nous l'avons lue, Céfarion & moi, avec beaucoup de plaifir, fouhaitant fort de la voir repréfentée ici en préfence de fon auteur, de cet ami que nous défirons tant de voir. Mon amphibie vous fait des complimens de ce que, tout malade que vous êtes, vous travaillez plus & mieux que tant d'auteurs pleins de fanté. Je ne conçois rien à votre être très-particulier ; car chez nous autres mortels, l'efprit fouffre toujours des langueurs du corps ; la moindre chofe me rend incapable de penfer, mais

votre esprit supérieur à ses organes triomphe de tout; puisse-t-il triompher de la mort même!

Vous lirez, s'il vous plaît, un petit conte assez mal tourné que je vous envoie, & une épître où je me suis avisé de parler à une sorte de gens qui ne sont guère d'humeur à régler leur conduite sur la morale des poëtes. Machiavel suivra quand il pourra; vous voudrez bien attendre que j'aye le temps d'y mettre la main.

Le monde est si tracassier ici, si inquiet, si turbulent, qu'il n'est presque pas possible d'échapper à ce mal épidémique; tout ce que je puis faire quelquefois, c'est de rimer des sottises. J'attends à me trouver dans une assiette plus tranquille pour reprendre des occupations plus sérieuses & qui demandent de la réflexion. A présent voilà une malheureuse suite de jours de fêtes, qu'il faut fêter quoi que l'on en ait, & des discours très-inconséquens, auxquels il faut applaudir d'un air de conviction. Je fais ce manége à contre-cœur, haïssant tout ce qui approche de l'hypocrisie & de la fausseté.

Algarotti m'écrit que Pine n'avoit pas encore achevé son impression de Virgile, & que la Henriade seroit pendue au croc en attendant; j'en ai fort grondé, car il m'a semblé que

> Virgile nous cédant la place
> Qu'il obtint jadis au Parnasse,
> Nous devoit bien le même honneur
> Chez maître Pine l'imprimeur.

Vous voyez, mon cher Voltaire, la différence qu'il y a des décrets d'Apollon & des fantaisies d'un imprimeur. Je soutiens la gloire de ce Dieu en accélérant la publication de votre ouvrage, & j'espère de réduire bien-tôt l'extravagance de l'Anglois en contentant son avidité intéressée.

Assurez, s'il vous plaît, la Marquise de mes attentions. Ménagez la santé d'un homme que je chéris, & n'oubliez jamais que m'appartenant, vous devez porter tous vos soins à me conserver le bien le plus précieux que j'aye reçu du Ciel. Donnez-moi bien-tôt des nouvelles de votre convalescence, & comptez là-dessus que, de toutes celles que je pourrai recevoir pendant ma vie, ce me sera la plus agréable. Adieu. Je suis tout à vous.

Voici un petit paquet que Césarion vous envoie. J'espère que son souvenir ne vous sera pas indifférent & que vous apprendrez avec plaisir que sa santé se fortifie de jour en jour.

LETTRE CXXI.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER VOLTAIRE, A Berlin, le 26 Avril, 1740.

J'AI reçu les galions de Bruxelles, qui m'ont apporté des trésors qui sont au-dessus de tout pour moi.

Je m'étonne de la prodigieuſe fécondité de votre Pérou, qui paroît inépuiſable. Vous adouciſſez les momens les plus amers de ma vie ; que ne puis-je contribuer également à votre bonheur ! Dans l'inquiétude où je ſuis, je ne me vois ni le temps, ni la tranquillité d'eſprit néceſſaires pour corriger Machiavel ; je vous abandonne mon ouvrage, perſuadé qu'il s'embellira entre vos mains ; il falloit votre creuſet pour ſéparer cet or de l'alliage.

Je vous envoie une épître ſur la néceſſité de cultiver les arts : vous en êtes bien perſuadé, mais il y a beaucoup de perſonnes qui penſent différemment.

Adieu, mon cher Voltaire. J'attends de vos nouvelles avec impatience ; celles de votre ſanté m'intéreſſent autant que celles de votre eſprit. Aſſurez la Marquiſe de mon eſtime, & ſoyez perſuadé qu'on ne ſauroit être plus que je ne ſuis,

Votre très-fidèle ami.

LETTRE CXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR, Avril, 1740.

VOTRE idée m'occupe le jour & la nuit. Je rêve à mon prince comme on rêve à ſa maîtreſſe.

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, & dono Divûm gratissima serpit :
In somnis ecce antè oculos pulcherrimus heros
Visus adesse mihi. . . . .

Je vous ai vu sur un trône d'argent massif que vous n'aviez point fait faire, & sur lequel vous montiez avec plus d'affliction que de joie.

Plus frappé de la triste vue
D'un père expirant devant vous,
Que de la brillante cohue
Qui s'empressait à vos genoux.

Beaucoup de courtisans qui avaient négligé de venir voir son Altesse royale à Rémusberg, venaient en foule saluer sa Majesté à Berlin.

Je remarquais tout l'étalage
Et l'air de ces nouveaux venus :
Ce sont seigneurs de haut lignage,
Car ils descendent de Janus,
Ayant tous un double visage.

Ils pourraient même venir aussi par femmes du prophète Elisée qui, au rapport de la très-sainte Ecriture, avait un esprit double, de quoi plusieurs prêtres ont hérité aussi-bien qu'eux.

Plein de douceur & de prudence,
Mon grand prince, avec complaisance,
Voyait près de son trône admis
Ceux qui, par trop d'obéissance,

Jadis furent ſes ennemis :
Ils éprouvent tous ſa clémence ;
Mais il diſtinguait ſes amis,
Ils éprouvent ſa bienfeſance.

Les Antonins, les Titus, les Trajan, les Julien deſcendaient du ciel pour voir ce triomphe.

Tous ces héros du nom romain
N'ont plus qu'un mépris ſouverain
Pour la malheureuſe Italie ;
Ils s'étonnent que leur génie
Ne ſe retrouve qu'à Berlin.

Il ne tenait qu'à eux d'être à l'élection d'un pape, mais les cardinaux & le Saint-Eſprit ne ſont pas faits pour les Titus & les Marc-Aurèle. La Vérité que ces héros aiment, n'eſt guère au conclave ; elle était près de ce trône d'argent.

Mon héros d'un air de franchiſe,
L'y fit aſſeoir à ſon côté ;
Elle était honteuſe & ſurpriſe
De ſe voir tant de liberté.

Elle ſait bien que le trône n'eſt guère plus ſa place que le conclave, & qu'à cette pauvre exilée n'appartient pas tant d'honneur. Mais Fréderic la raſſurait comme une perſonne de ſa connaiſſance.

Le florentin Machiavel,
Voyant cette fille du Ciel,

[library stamp]

S'en retourna tout au plus vîte
Au fond du manoir infernal,
Accompagné d'un cardinal,
D'un miniſtre & d'un vieux jéſuite.

Mais Fréderic ne voulut pas que Machiavel eût oſé paraître devant lui ſans faire amende honorable au genre humain en la perſonne de ſon protecteur. Il le fit mettre à genoux.

Et l'italien confondu
Fit ſa pénitence publique,
En avouant que la vertu
Eſt la meilleure politique.

Toutes les Vertus ſe mirent alors à careſſer le vainqueur de Machiavel.

La ſage Libéralité,
Qui récompenſe avec juſtice,
Enchaînait avec fermeté
La folle Prodigalité
Et la mépriſable Avarice.
Le Devoir, le Travail ſévère
Semblaient régner dans ce ſéjour;
Mais les Jeux, l'Amour & ſa mère
N'étaient point bannis de la cour.
Pour tous également affable,
Il les embraſſait tour à tour;
Il ſavait maîtriſer l'Amour,
Et rendre le Travail aimable.

Cependant Mars & la Politique montraient le plan de Berg & de Juliers, & mon héros tirait ſon épée,

prêt à la remettre dans le fourreau pour le bonheur de ſes ſujets & pour celui du monde ; les beaux arts venaient de tous côtés rendre hommage à leur protecteur ; la Muſique, la Peinture, l'Eloquence, l'Hiſtoire, la Phyſique, travaillaient ſous ſes yeux ; il préſidait à tout, & ſemblait né pour tous ces arts, comme pour celui de gouverner & de plaire. Un théâtre s'élevait, une académie ſe formait, non pas telle que celle des jetonniers français,

Ces gens doctement ridicules,
Parlant de rien, nourris de vent,
Et qui pèſent ſi gravement
Des mots, des points & des virgules.

C'était une académie dans le goût de celle des ſciences & de la ſociété de Londres. Enfin, tout ce qu'il y a de bon, de beau, de vrai, de juſte, d'aimable, était raſſemblé ſur ce trône. Je n'ai point oublié mon ſonge comme ce fou de la Sainte-Ecriture qui menaçait de faire mourir ſes conſeillers d'Etat, s'ils ne devinaient ſon rêve qu'il avait oublié. Je m'en ſouviens très-bien, & il ne me faut ni Daniel ni Joſeph pour l'expliquer.

Non, non, ce n'eſt point un menſonge
Qui trompa mon cœur enchanté ;
Chez tous les autres rois mon rêve eſt un vain ſonge ;
Chez vous, mon rêve eſt vérité.

Dans ma dernière lettre j'avais déjà reproché à mon ſouverain d'avoir fait *médiocrité* de quatre ſyllabes ;

médiocrité

médiocrité eſt de cinq, & mon prince l'avait fait de quatre; énorme faute, & l'une des plus grandes qu'il fera jamais.

LETTRE CXXIII.

DU PRINCE ROYAL.

MON CHER VOLTAIRE,

A Rémusberg, le 3 Mai, 1740.

IL faut avouer que vos rêves valent les veilles de beaucoup de gens d'eſprit; non point parce que je ſuis le ſujet de vos vers, mais parce qu'il n'eſt guère poſſible de dire de plus jolies choſes, ni des choſes plus galantes ſur un ſujet plus mince.

Ce Dieu du goût, dont tu peignis le temple,
Voulant lui-même éclairer l'univers,
Et nous donner ſon immortel exemple,
A ſous ton nom ſans doute fait des vers.

Je le crois effectivement, & que c'eſt vous qui nous avez abuſés.

L'aimable, le divin Voltaire
Ecrit, mais il ne fait pas tout;
L'on aſſure qu'au Dieu du goût
Il ne ſert que de ſecrétaire.

Dites-nous un peu ſi c'eſt la vérité, & comment

votre être auſſi ſingulier qu'accompli a pù accorder tant d'imagination & tant de juſteſſe, tant de profondeur & tant de légéreté ?

Tant de ſavoir, tant de génie,
Melpomène avec Uranie,
Euclide armé de ſon compas,
Et les grâces & les appas
Dont tu charmes ton Emilie,
Les ris badins, les ris moqueurs,
Avec les doctes profondeurs
De l'immenſe philoſophie.

Ce ſera, je crois, une énigme pour les ſiècles futurs, & la croix de ceux qui voudront être ſavans & aimables après vous. Votre rêve, mon cher Voltaire, quoique très-avantageux pour moi, m'a paru porter le caractère véritable des rêves, qui ne reſſemblent jamais parfaitement à la vérité ; outre qu'il manque beaucoup de choſes pour l'accomplir, il me ſemble encore qu'un eſprit prophétique y auroit pu ajouter ceci.

L'ange protecteur de Berlin
Voulant y planter la ſcience,
Chercha parmi le genre humain
Uu ſage en qui ſa confiance
Des beaux arts remît le deſtin ;
Il ne chercha point dans la France,
Ce radoteur, vieille Eminence,
Qu'un peuple rongé par la faim,
Ou quelque auteur manquant de pain
Aſſez, groſſièrement encenſe ;
Mais loin de ce prélat romain

Il trouva l'aimable Voltaire,
Que Minerve même instruisoit,
Tenant en ses mains notre sphère.
Lui sagement examinoit,
Et tout rigidement pesoit
Aux poids que d'une main sévère
La vérité lui fournissoit.
Ah ! dit l'ange, c'est mon affaire ;
Si l'esprit ainsi qu'autrefois
Sur le trône élevoit les rois,
La Prusse te verroit naguère
Révêtu de ce caractère ;
Mais de plus indulgentes loix
Aux sots donnent les mêmes droits.
D'où vient que ces faveurs insignes
Ne sont jamais pour les plus dignes ?

Cet ange ou ce génie de la Prusse n'en resta pas là, il vouloit à quelque prix que ce fût vous engager à vous mettre à la tête de cette nouvelle académie dont le rêve fait mention ; je lui dis que nous n'en étions pas encore où nous croyions être.

Car que peut une académie
Contre l'appas de la beauté ?
Le poids seul que donne Emilie
Entraîne tout de son côté.

L'ange tint ferme, il prétendoit prouver que le plaisir de connoître étoit préférable à celui de jouir.

Mais finissons, ceci suffit,
Car Despréaux sagement dit,

Qu'un bavard qui prétend tout dire,
Franc ignorant dans l'art d'écrire,
Lasse un lecteur qu'il étourdit.

Du génie heureux de la Prusse je passe à l'ange gardien de Rémusberg, dont la protection s'est manifestée dans le terrible incendie par lequel la plus grande partie de la ville a été réduite en cendres. Le château a été sauvé, quoiqu'avec peine; mais cela n'est point étonnant, car vous savez sans doute que votre portrait s'y conserve.

Ce palladium le sauva
D'une affreuse flamme en furie
(Ondoyante, ardente ennemie,
Qui bientôt le bourg consuma);
Car au château l'on conserva,
Et toujours l'on y vénéra
De vous l'image tant chérie:
Mais le Troyen qui négligea
D'un Dieu la céleste effigie,
Vit sa négligence punie;
Bientôt le Grégeois apporta
La semence de l'incendie
Par lequel Ilion brûla.

Ce palladium est placé par le discernement dans le sanctuaire du château; c'est la bibliothèque, où les sciences & tous les arts l'accompagnent, & servent pour ainsi dire à l'encadrer.

Et les sages de tous les temps,
Les beaux esprits & les savans

L'honorent dans cette chapelle ;
De ſes ouvrages excellens
On voit le monument fidelle,
De ſes beaux écrits les fragmens,
Et la Henriade immortelle
D'une foule de courtiſans,
Tous animés de même zèle,
Reçoit les hommages fervens.

En vérité, ſainte Marie
Lorette, & tous vos ornemens,
La pompe de vos ſacremens,
Vos prêtres & leur momerie,
Ne valent pas aſſurément
Ce culte exempt de flatterie,
Sans faſte & ſans hypocriſie ;
Ce culte de nos ſentimens,
Qui ſur l'autel du vrai mérite,
Le diſcernement à ſa ſuite,
Offre le plus pur des encens.

Je vous prie de critiquer & mes vers & ma proſe ; je corrige tout à meſure que je reçois vos oracles. Pour vous fournir nouvelle matière à correction, je vous envoie un conte, dont mon ſéjour de Berlin m'a fourni le ſujet. Le fond de l'hiſtoire eſt véritable, j'ai cru devoir l'ajuſter. Le fait eſt qu'un homme nommé Kirch, aſtronome de profeſſion, & je crois un peu aſtrologue par plaiſir, eſt mort d'apoplexie : un miniſtre de la religion réformée, de ſes amis, vint voir ſes ſœurs, toutes deux aſtronomes, & leur conſeilla de ne point enterrer leur frère, parce qu'il y avoit beaucoup d'exemples de perſonnes que

l'on avoit enterrées avant que leur trépas fût avéré : & par le conseil de cet ami les sœurs crédules du mort attendirent trois semaines avant que de l'enterrer, jusqu'à ce que l'odeur du cadavre les y força, malgré les représentations du ministre, qui s'attendoit tous les jours à la résurrection de Mr Kirch. J'ai trouvé l'histoire si singulière, qu'elle m'a paru mériter la peine d'être mise dans un conte. Je n'ai eu d'autre objet en vue que celui de m'égayer, & s'il est trop long, vous n'en attribuerez la raison qu'à l'intempérance de ma verve.

Que ma bague, mon cher Voltaire, ne quitte jamais votre doigt. Ce talisman est rempli de tant de souhaits pour votre personne, qu'il faut de nécessité qu'il vous porte bonheur ; j'y contribuerai toujours autant qu'il dépendra de moi, vous assurant que je suis inviolablement

Votre très-fidèle ami.

Faites, s'il vous plaît, mes complimens à votre aimable Marquise.

LETTRE CXXIV.

DU PRINCE ROYAL.

A Rémusberg, le 18 Mai, 1740.

JE vois dans vos discours la puissante évidence,
Et d'un autre côté la brillante apparence :

Par tous deux ébranlé, ſéduit également,
Je demeure indécis dans mon aveuglement.

L'homme eſt né pour agir, il eſt libre, il eſt maître :
Mais ſes ſens limités ne ſauraient tout connaître ;
Ses organes groſſiers confondent les objets :
L'atome n'eſt point vu de ſes yeux imparfaits,
Et les trop vaſtes corps à ſes regards échappent ;
Les tubes vainement dans les cieux les ratrapent.
Pour tout connaître enfin nous ne ſommes pas faits ;
Mais devinons toujours, & ſoyons ſatisfaits.

Voilà tout le jugement que je puis faire entre la Marquiſe & Mr de Voltaire. Quand je lis votre Métaphyſique, je m'écrie, j'admire & je crois. Lorſque je lis les inſtitutions phyſiques de la Marquiſe, je me ſens ébranlé, & je ne ſais ſi je me ſuis trompé ou ſi je me trompe. En un mot, il faudrait avoir une intelligence auſſi ſupérieure aux vôtres, que vous êtes au-deſſus des autres êtres penſans, pour dire qui de vous a deviné le mot de l'énigme. J'avoue humblement que je reſpecte beaucoup la *raiſon ſuffiſante*, mais que je la croirais d'un uſage infiniment plus ſûr, ſi nos connaiſſances étaient auſſi étendues qu'elle l'exige. Nous n'avons que quelques idées des attributs de la matière & des lois de la mécanique ; mais je ne doute point que l'éternel architecte n'ait une infinité de ſecrets, que nous ne découvrirons jamais, & qui par conſéquent rendent l'uſage de la *raiſon ſuffiſante*, inſuffiſant entre nos mains. J'avoue d'un autre côté, que ces êtres ſimples qui penſent, me paraiſſent bien métaphyſiques ; & que je ne com-

prends rien au vide de Newton, & très-peu à l'efpace de Leibnitz. Il me paraît impoffible aux hommes de raifonner fur les attributs & fur les actions du Créateur, fans dire des pauvretés. Je n'ai de Dieu aucune autre idée, que d'un être fouverainement bon.

Je ne fais pas fi fa liberté implique contradiction avec la raifon fuffifante, ou fi des lois coéternelles à fon exiftence rendent fes actions néceffaires & affujetties à leur détermination; mais je fuis très-convaincu, que tout eft affez bien dans ce monde; & que fi Dieu avait voulu faire de nous des métaphyficiens, il nous aurait affurément communiqué des lumières & des connoiffances infiniment fupérieures aux nôtres.

Il eft fâcheux pour les philofophes, qu'ils foient obligés de rendre raifon de tout. Il faut qu'ils imaginent lorfqu'ils manquent d'objets palpables. Avec tout cela, je fuis obligé de vous dire, que je fuis très-fatisfait de votre traité de métaphyfique. C'eft le Pitt ou le grand Sancy * qui dans leur petit volume renferment des tréfors immenfes. La folidité du raifonnement & la modération de vos jugemens devraient fervir d'exemple à tous les philofophes, & à tous ceux qui fe mêlent de difcuter des vérités. Le défir de s'inftruire paraît leur objet naturel; & le plaifir de fe chicaner en devient trop fouvent la fuite malheureufe.

* Deux diamans très-connus.

Je voudrais bien me trouver dans la ſituation paiſible & tranquille où vous me croyez. Je vous aſſure que la philoſophie me paraît plus charmante & plus attrayante que le trône. Elle a l'avantage d'un plaiſir ſolide; elle l'emporte ſur les illuſions & les erreurs des hommes; & ceux qui peuvent la ſuivre dans le pays de la vertu & de la vérité; ſont très-condamnables de l'abandonner pour celui des vices & des preſtiges.

Sorti du palais de Circé,
Loin des cris de la multitude,
Je me croyais débarraſſé
Des périls au ſein de l'étude:
Plus qu'alors je ſuis menacé
D'une triſte viciſſitude;
Et par le ſort je ſuis forcé
D'abandonner ma ſolitude.

C'eſt ainſi que dans le monde les apparences ſont fort trompeuſes. Pour vous dire naturellement ce qui en eſt, je dois vous avertir, que le langage des gazettes eſt plus menteur que jamais, & que l'amour de la vie & l'eſpérance ſont inſéparables de la nature humaine: ce ſont-là les fondemens de cette prétendue convaleſcence, dont je ſouhaiterois beaucoup de voir la réalité. Mon cher Voltaire, la maladie du roi eſt une complication de maux, dont les progrès nous ôtent tout eſpoir de guériſon: elle conſiſte dans une hydropiſie & une éthiſie formelle dans tout le corps. Les ſymptomes les plus fâcheux

de cette maladie ſont des vomiſſemens fréquens, qui affaibliſſent beaucoup le malade. Il ſe flatte, & croit ſe ſauver par les efforts qu'il fait de ſe montrer en public. C'eſt-là ce qui trompe ceux qui ne ſont pas bien informés du véritable état des choſes.

On n'a jamais ce qu'on déſire :
Le ſort combat notre bonheur :
L'ambitieux veut un empire,
L'amant veut poſſéder un cœur ;
Un autre après l'argent ſoupire,
Un autre court après l'honneur.

Le philoſophe ſe contente
Du repos, de la vérité ;
Mais, dans cette ſi juſte attente,
Il eſt rarement contenté.
Ainſi, dans le cours de ce monde,
Il faut ſouſcrire à ſon deſtin ;
C'eſt ſur la raiſon que ſe fonde
Notre bonheur le plus certain.
Ceint du laurier d'Horace, ou ceint du diadème,
Toujours d'un pas égal tu me verras marcher,
Sans me tourmenter ni chercher
Le repos ſouverain, qu'au fond de mon cœur même.

C'eſt la ſeule choſe qui me reſte à faire, car je prévois avec trop de certitude, qu'il n'eſt plus en mon pouvoir de reculer ; c'eſt en regrettant mon indépendance que je la quitte ; & déplorant mon heureuſe obſcurité, je ſuis forcé de monter ſur le grand théâtre du monde.

Si j'avais cette liberté d'eſprit que vous me ſup-

pofez, je vous enverrais autre chofe que de mauvais vers; mais apprenez que ce ne font pas là les derniers, & que vous êtes encore menacé d'une nouvelle épître. Encore une épître! direz-vous. Oui, mon cher Voltaire, encore une épître! il en faut paffer par-là.

A propos de vers, j'ai vu une tragédie de Greffet, intitulée Edouard. La verfification m'en a paru heureufe, mais il m'a femblé que les caractères étaient mal peints. Il faut étudier les paffions pour les mettre en action; il faut connaître le cœur humain, afin qu'en imitant fon reffort, l'automate du théâtre reffemble & agiffe conformément à la nature. Greffet n'a point puifé à la bonne fource, autant qu'il me paraît. Les beautés de détail peuvent rendre fa tragédie fupportable à la lecture, mais elles ne fuffifent pas pour la foutenir à la repréfentation.

Autre eft la voix d'un perroquet,
Autre eft celle de Melpomène.

Celui qui a lâché ce lardon à Greffet, n'a pas mal attrapé fes défauts. Il y a je ne fais quoi de mou & de languiffant dans le rôle d'Edouard, qui ne peut guère infpirer que de l'ennui à l'auditeur.

Ennuyé des longueurs du Sieur Pinne, j'ai pris la réfolution de faire imprimer la Henriade fous mes yeux. Je fais venir exprès la plus belle imprimerie à caractères d'argent, qu'on puiffe trouver en Angleterre. Tous nos artiftes travaillent aux eftampes

& aux vignettes. Quoi qu'il en coute, nous produirons un chef-d'œuvre digne de la matière qu'il doit préfenter au public.

Je ferai votre Renommée ;
Ma main, de fa trompette armée
Publira dans tout l'univers
Vos vertus, vos talens, vos vers.

Je crains que vous ne me trouviez aujourd'hui, finon le plus importun, au moins le plus bavard des princes. C'eft un des petits défauts de ma nation, que la longueur ; on ne s'en corrige pas fi vîte. Je vous en demande excufe, mon cher Voltaire, pour moi & pour mes compatriotes. Je fuis cependant plus excufable qu'eux, car j'ai tant de plaifir à m'entretenir avec vous, que les heures me paraiffent des momens. Si vous voulez que mes lettres foient plus courtes, foyez moins aimable, ou felon le paragraphe XII de Leibnitz, cela implique contradiction : donc, &c.

Aimez-moi toujours un peu, car je fuis jaloux de votre eftime, & foyez bien perfuadé, que vous ne pouvez faire moins fans beaucoup d'ingratitude pour celui qui eft avec admiration, &c.

LETTRE CXXV.

DU ROI DE PRUSSE.

MON CHER AMI, A Charlottenbourg, le 6 Juin, 1740.

MON fort a changé, & j'ai affifté aux derniers momens d'un Roi, à fon agonie & à fa mort. En parvenant à la royauté, je n'avois pas befoin affurément de cette leçon pour être dégoûté de la vanité, & des grandeurs humaines. J'avois projeté un petit ouvrage de métaphyfique; il s'eft changé en mes mains en ouvrage de politique. Je croyois joûter avec l'aimable Voltaire, & il me faut efcrimer avec le vieux Machiavel mitré. Enfin, mon cher Voltaire, nous ne fommes point maîtres de notre fort. Le tourbillon des événemens nous entraîne, & il faut fe laiffer entraîner. Ne voyez en moi, je vous prie, qu'un citoyen zélé, un philofophe un peu fceptique, mais un ami véritablement fidèle. Pour Dieu! ne m'écrivez qu'en homme, & méprifez avec moi les titres, le nom, & l'éclat extérieur.

Jufqu'à préfent il me refte à peine le temps de me reconnoître. J'ai des occupations infinies, & je m'en donne encore davantage; mais malgré tout ce travail il me refte toujours du temps affez pour admirer vos ouvrages, & pour puifer chez vous & des

inſtructions & des délaſſemens. Aſſurez la Marquiſe de mon eſtime, & que je l'admire autant que ſes vaſtes connoiſſances & la rare capacité de ſon eſprit le méritent. Adieu, mon cher Voltaire. Si je vis, je vous verrai, & cela même cette année. Aimez-moi toujours, & ſoyez toujours ſincère avec votre ami.

LETTRE CXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, Le 18 Juin, 1740.

SI votre ſort eſt changé, votre belle ame ne l'eſt pas; mais la mienne l'eſt. J'étais un peu miſanthrope, & les injuſtices des hommes m'affligeaient trop. Je me livre à préſent à la joie avec tout le monde. Grâce au ciel, votre Majeſté a déjà rempli preſque toutes mes prédictions. Vous êtes déjà aimé, & dans vos Etats & dans l'Europe. Un réſident de l'empereur diſait dans la dernière guerre au cardinal de Fleuri: Monſeigneur, les Français ſont bien aimables, mais ils ſont tous Turcs. L'envoyé de votre Majeſté peut dire à préſent, les Français ſont tous Pruſſiens.

Le Marquis d'Argenſon, conſeiller d'état du roi de France, ami de M. de Valori, & homme d'un vrai mérite avec qui je me ſuis entretenu ſouvent à

Paris de votre Majefté, m'écrit du 13 que M. de Valori s'exprime avec lui dans ces propres mots : *Il commence fon règne comme il y a apparence qu'il le continuera ; par-tout des traits de bonté de cœur ; juftice qu'il rend au défunt ; tendreffe pour fes fujets.* Je ne fais mention de cet extrait à votre Majefté que parce que je fuis fûr que cela a été écrit d'abondance de cœur, & qu'il m'eft revenu de même. Je ne connais point M. de Valori, & votre Majefté fait que je ne devais pas compter fur fes bonnes grâces ; cependant puifqu'il penfe comme moi, & qu'il vous rend tant de juftice, je fuis bien aife de la lui rendre.

Le miniftre qui gouverne le pays où je fuis, me difait : Nous verrons s'il renverra tout d'un coup les géans inutiles qui ont fait tant crier ; & moi je lui répondis : il ne fera rien précipitamment. Il ne montrera point un deffein marqué de condamner les fautes qu'a pu faire fon prédéceffeur, il fe contentera de les réparer avec le temps. Daignez donc avouer, grand Roi, que j'ai bien deviné.

Votre Majefté m'ordonne de fonger en lui écrivant moins au roi qu'à l'homme. C'eft un ordre bien felon mon cœur. Je ne fais comment m'y prendre avec un roi, mais je fuis bien à mon aife avec un homme véritable, avec un homme qui a dans fa tête & dans fon cœur l'amour du genre humain.

Il y a une chofe que je n'oferais jamais demander au roi, mais que j'oferais prendre la liberté de demander à l'homme ; c'eft fi le feu roi a du moins connu

& aimé tout le mérite de mon adorable prince avant de mourir. Je sais que les qualités du feu roi étaient si différentes des vôtres qu'il se pourrait bien faire qu'il n'eût pas senti tous vos différens mérites ; mais enfin, s'il s'est attendri, s'il a agi avec confiance, s'il a justifié les sentimens admirables que vous avez daigné me témoigner pour lui dans vos lettres, je serai un peu content. Un mot de votre adorable main me ferait entendre tout cela.

Le roi me demandera peut-être pourquoi je fais ces questions à l'*homme*, il me dira que je suis bien curieux & bien hardi ; savez-vous ce que je répondrai à Sa Majesté : je lui dirai : Sire, c'est que j'aime l'homme de tout mon cœur.

Votre Majesté ou votre humanité me fait l'honneur de me mander qu'elle est obligée à présent de donner la préférence à la politique sur la métaphysique, & qu'elle s'escrime avec notre bon cardinal.

Vous paraissez en défiance
De ce saint au ciel attaché,
Qui, par esprit de pénitence,
Quitta son petit évêché
Pour être humblement roi de France :
Je pense qu'il va s'occuper,
Avec un zèle catholique,
De juste soin de vous tromper ;
Car vous êtes un hérétique.

On a agité ici la question : Si votre Majesté se ferait sacrer & oindre ou non ; je ne vois pas qu'elle ait besoin de quelques gouttes d'huile pour être re-

spectable

ſpectable & chère à ſes peuples. Je révère fort les ſaintes ampoules, ſur-tout lorſqu'elles ont été apportées du ciel, & pour des gens tels que Clovis ; & je ſais bon gré à Samuel d'avoir verſé de l'huile d'olive ſur la tête de Saül, puiſque les oliviers étaient fort communs dans leur pays.

Mais, Seigneur, après tout, quand vous ne ſeriez point
Ce que l'Ecriture appelle *oint*,
Vous n'en ſeriez pas moins mon héros & mon maître ;
Le grand cœur, les vertus, les talens font un roi,
Et vous ſeriez ſacré pour la terre & pour moi,
Sans qu'on vît votre front huilé des mains d'un prêtre.

Puiſque votre Majeſté qui s'eſt faite homme, continue toujours à m'honorer de ſes lettres, j'oſe la ſupplier de me dire comment elle partage ſa journée ; j'ai bien peur qu'elle ne travaille trop ; on ſoupe quelquefois ſans avoir mis d'intervalle entre le travail & le repas ; on ſe relève le lendemain avec une digeſtion laborieuſe ; on travaille avec la tête moins nette ; on s'efforce, & on tombe malade : au nom du genre humain à qui vous devenez néceſſaire, prenez ſoin d'une ſanté ſi précieuſe.

Je demanderai encore une autre grâce à votre Majeſté ; c'eſt, quand elle aura fait quelque nouvel établiſſement, qu'elle aura fait fleurir quelqu'un des beaux arts, de daigner m'en inſtruire, car ce ſera m'apprendre les nouvelles obligations que je lui aurai ; il y a un mot dans la lettre de votre Majeſté qui

m'a tranſporté ; elle me fait eſpérer une viſion béatifique cette année. Je ne ſuis pas le ſeul qui ſoupire après ce bonheur. La reine de Saba voudrait prendre des meſures pour voir Salomon dans ſa gloire. J'ai fait part à M. de Keyſerling d'un petit projet ſur cela ; mais j'ai bien peur qu'il n'échoue.

J'eſpère dans ſix ou ſept ſemaines, ſi les libraires hollandais ne me trompent point, envoyer à votre Majeſté le meilleur livre & le plus utile qu'on ait jamais fait, un livre digne de vous & de votre règne.

Je ſuis avec la plus tendre reconnaiſſance, avec profond reſpect, cela va ſans dire, avec des ſentimens que je ne peux exprimer, Sire, de votre Majeſté, &c.

LETTRE CXXVII.

DU ROI.

A Charlottenbourg, le 12 Juin, 1740.

NON, ce n'eſt plus du mont Rémus,
Douce et ſtudieuſe retraite,
D'où mes vers vous ſont parvenus,
Que je date ces vers confus ;
Car dans ce moment le poëte
Et le prince ſont confondus.
Déſormais mon peuple que j'aime
Eſt l'unique Dieu que je ſers :
Adieu les vers & les concerts,
Tous les plaiſirs, Voltaire même ;
Mon devoir eſt mon dieu ſuprême.

Qu'il entraîne de soins divers !
Quel fardeau que le diadême!

Quand ce Dieu sera satisfait,
Alors dans vos bras, cher Voltaire,
Je volerai, plus prompt qu'un trait,
Puiser, dans les leçons de mon ami sincère,
Quel doit être d'un roi le sacré caractère.

Vous voyez, mon cher ami, que le changement du sort ne m'a pas tout-à-fait guéri de la métromanie, & que peut-être je n'en guérirai jamais. J'estime trop l'art d'Horace & de Voltaire pour y renoncer ; & je suis du sentiment que chaque chose de la vie a son temps.

J'avais commencé une épître *sur les abus de la mode & de la coutume*, lors même que la coutume de la primogéniture m'obligeait de monter sur le trône & de quitter mon épître pour quelque temps. J'aurais volontiers changé mon épître en satire contre cette même mode, si je ne savais que la satire doit être bannie de la bouche des princes.

Enfin, mon cher Voltaire, je flotte entre vingt occupations, & je ne déplore que la briéveté des jours, qui me paraissent trop courts de 24 heures.

Je vous avoue que la vie d'un homme qui n'existe que pour réfléchir & pour lui-même, me semble infiniment préférable à la vie d'un homme dont l'unique occupation doit être de faire le bonheur des autres.

Vos vers sont charmans. Je n'en dirai rien, car ils sont trop flatteurs.

Mon cher Voltaire, ne vous refufez pas plus long-temps à l'empreffement que j'ai de vous voir. Faites en ma faveur tout ce que vous croyez que votre humanité comporte. J'irai à la fin d'Augufte à Véfel, & peut-être plus loin. Promettez-moi de me joindre, car je ne faurais vivre heureux ni mourir tranquille fans vous avoir embraffé. Adieu.

Mille complimens à la Marquife. Je travaille des deux mains; d'un côté à l'armée, de l'autre au peuple & aux beaux arts.

LETTRE CXXVIII.

DU ROI.

MON CHER AMI, A Charlottenbourg, le 24 Juin, 1740.

CELUI qui vous rendra cette lettre de ma part eft l'homme de ma dernière épître: il vous rendra du vin de Hongrie à la place de vos vers immortels, & ma mauvaife profe au lieu de votre admirable philofophie. Je fuis accablé & furchargé d'affaires; mais dès que j'aurai quelques momens de loifir, vous recevrez de moi les mêmes tributs que par le paffé, & aux mêmes conditions. Je fuis à la veille d'un enterrement, d'une augmentation de beaucoup de voyages & de foins auxquels mon devoir m'engage. Je vous prie d'excufer fi ma lettre & celle que vous re-

çûtes de moi il y a trois ſemaines ſe reſſentent de quelque peſanteur ; ce grand travail finira, & alors mon eſprit pourra reprendre ſon élaſticité naturelle.

Vous, le ſeul Dieu qui m'inſpirez,
Voltaire, en peu vous me verrez
Libre de ſoins, d'inquiétudes,
Chanter vos vers & mes plaiſirs :
Mais, pour combler tous mes déſirs,
Venez charmer nos ſolitudes.

C'eſt en tremblant que ma Muſe me dicte ce dernier vers, & je ſais trop que l'amitié doit le céder à.....

Adieu, mon cher Voltaire. Aimez-moi toujours un peu. Dès que je pourrai faire des odes ou des épîtres, vous en aurez les gants ; mais il faut avoir beaucoup de patience avec moi, & me donner le temps de me traîner lentement dans la carrière que je viens d'enfiler à préſent. Ne m'oubliez pas, & ſoyez ſûr qu'après le ſoin de mon pays, je n'ai pas de choſe plus à cœur que de vous convaincre de l'eſtime avec laquelle je ſuis

Votre très-fidèle ami.

100375

LETTRE CXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A la Haye, 1740.

DANS cette troiſième lettre, je demande pardon à votre Majeſté des deux premières qui ſont trop bavardes.

J'ai paſſé cette journée à conſulter des avocats & à faire traiter ſous-main avec Vanduren. J'ai été procureur & négociateur. Je commence à croire que je viendrai à bout de lui, ainſi de deux choſes l'une, ou l'ouvrage ſera ſupprimé à jamais, ou il paraîtra d'une manière entièrement digne de ſon auteur.

Que votre Majeſté ſoit ſûre que je reſterai ici, qu'elle ſera entièrement ſatisfaite, ou que je mourrai de douleur. Divin Marc-Aurèle, pardonnez à ma tendreſſe. J'ai entendu dire ici ſecrétement que votre Majeſté viendrait à la Haye. J'ai de plus entendu dire auſſi que ce voyage pourrait être utile à ſes intérêts.

Vos intérêts, Sire, je les chéris ſans doute ; mais il ne m'appartient ni d'en parler ni de les entendre.

Tout ce que je ſais, c'eſt que ſi votre humanité vient ici, elle gagnera les cœurs, tout hollandais qu'ils ſont. Votre Majeſté a déjà ici de grands partiſans.

J'ai dîné ici aujourd'hui avec un député de Friſe,

nommé M. Halloy, qui a eu l'honneur de voir votre Majeſté à l'armée, qui compte lui faire ſa cour à Clèves, & qui penſe ſur le Marc-Aurèle du Nord comme moi. Oh! que je vais demain embraſſer ce M. Halloy! Aujourd'hui M. de Fénélon....

(Le reſte manque.)

LETTRE CXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, Juin, 1740.

HIER vinrent pour mon bonheur,
Deux bons tonneaux de Germanie:
L'un contient du vin de Hongrie,
L'autre eſt la panſe rebondie
De monſieur votre ambaſſadeur.

Si les rois ſont les images des dieux, & les ambaſſadeurs les images des rois, il s'enſuit, Sire, par le quatrième théorème de Wolf que les Dieux ſont joufflus, & ont une phyſionomie très-agréable. Heureux ce M. de Camas, non pas tant de ce qu'il repréſente votre Majeſté que de ce qu'il la reverra!

Je volai hier au ſoir chez cet aimable M. de Camas envoyé & chanté par ſon roi, & dans le peu qu'il m'en dit, j'appris que votre Majeſté, que j'appellerai toujours votre humanité, vit en homme plus que jamais; & qu'après avoir fait ſa charge de roi,

ſans relâche, les trois quarts de la journée, elle jouit le ſoir des douceurs de l'amitié qui ſont ſi au-deſſus de celles de la royauté.

Nous allons dîner dans une demi-heure tous enſemble chez madame la Marquiſe du Châtelet : jugez, Sire, quelle ſera ſa joie & la mienne. Depuis l'apparition de M. de Keyſerling nous n'avons pas eu un ſi beau jour.

Cependant vous courez ſur les bords du Prégel,
Lieux où glace eſt fréquente & très-rare eſt dégel.
Puiſſe un diadême éternel
Orner cet aimable viſage !
Apollon l'a déjà couvert de ſes lauriers :
Mars y joindra les ſiens, ſi jamais l'héritage
De ce beau pays de Juliers
Dépendait des combats & de votre courage.

Votre Majeſté ſait qu'Apollon, le Dieu des vers, tua le ſerpent Pithon & les Aloïdes : le Dieu des arts ſe battait comme un diable dans l'occaſion.

Ce Dieu vous a donné ſon carquois & ſa lyre ;
Si l'on doit vous chérir, on doit vous redouter.
Ce n'eſt point des exploits que ce grand cœur déſire ;
Mais vous ſavez les faire, & les ſavez chanter.

C'eſt un peu trop à la fois, Sire : mais votre deſtin eſt de réuſſir à tout ce que vous entreprendrez, parce que je ſais de bon part que vous avez cette fermeté d'ame qui fait la baſe des grandes vertus. D'ailleurs

Dieu bénira, ſans doute, le règne de votre humanité, puiſque, quand elle s'eſt bien fatiguée tout le jour à être roi pour faire des heureux, elle a encore la bonté d'orner ſa lettre, à moi chétif,

D'un des plus aimables ſixains
Qu'écrive une plume légère ;
Vers doux & ſentimens humains :
De telle eſpèce il n'en eſt guère
Chez nos ſeigneurs les ſouverains,
Ni chez le bel eſprit vulgaire.

Votre humanité eſt bien adorable de la façon dont elle parle à ſon ſujet ſur le voyage de Clèves.

Vous faites trop d'honneur à ma perſévérance ;
Connaiſſez les vrais nœuds dont mon cœur eſt lié.
Je ne ſuis plus, hélas ! dans l'âge où l'on balance
Entre l'amour & l'amitié.

Je me berce des plus flatteuſes eſpérances ſur la viſion béatifique de Clèves. Si le roi de France envoie complimenter votre Majeſté par qui je le déſire, je vous fais ma cour ; ſinon, je vous fais encore ma cour. Votre Majeſté ne ſouffrira-t-elle pas qu'on vienne lui rendre hommage en ſon privé nom, ſans y venir en cérémonie ? De manière ou d'autre, *Siméon verra ſon ſalut.*

L'ouvrage de Marc-Aurèle eſt bientôt tout imprimé. J'en ai parlé à votre Majeſté dans cinq lettres ; je l'ai envoyé ſelon la permiſſion expreſſe de

votre Majesté : & voilà M. de Camas qui me dit qu'il y a un ou deux endroits qui déplairaient à certaines puissances. Mais moi, j'ai pris la liberté d'adoucir ces deux endroits, & j'oserais bien repondre que le livre fera autant d'honneur à son auteur, quel qu'il soit, qu'il sera utile au genre humain. Cependant s'il avait pris un remords à votre Majesté, il faudrait qu'elle eût la bonté de se hâter de me donner ses ordres, car dans un pays comme la Hollande, on ne peut arrêter l'empressement avide d'un libraire qui sent qu'il a sa fortune sous la presse.

Si vous saviez, Sire, combien votre ouvrage est au-dessus de celui de Machiavel, même par le style, vous n'auriez pas la cruauté de le supprimer. J'aurais bien des choses à dire à votre Majesté sur une académie qui fleurira bientôt sous ses auspices : me permettra-t-elle d'oser lui présenter mes idées, & de les soumettre à ses lumières ?

Je suis toujours avec le plus respectueux & le plus tendre dévouement, &c.

LETTRE CXXXI.

DU ROI.

MON CHER VOLTAIRE,

A Charlottenbourg, le 27 Juin, 1740.

VOS lettres me font toujours un plaisir infini : non par les louanges que vous me donnez, mais par la

prose instructive & les vers charmans qu'elles contiennent. Vous voulez que je vous parle de moi-même, comme l'éternel Abbé de Chaulieu; qu'importe? il faut vous contenter.

Voici donc la gazette de Berlin, telle que vous me la demandez: J'arrivai Vendredi au soir à Potsdam, où je trouvai le Roi défunt dans une situation qui me fit augurer que sa fin étoit prochaine; il me témoigna mille amitiés, & me parla plus d'une grosse heure sur les affaires tant internes qu'étrangères avec toute la justesse d'esprit & le bon sens imaginable; il me parla de même le Samedi, le Dimanche & le Lundi, paroissant très-tranquille & très-résigné quant à sa personne, & soutenant ses souffrances infinies avec toute la fermeté imaginable; il résigna la régence entre mes mains le Mardi matin à 5 heures, prit tendrement congé de mes frères, de tous les officiers de marque & de moi. La Reine, mes frères & moi, nous l'avons assisté dans ses dernières heures, où il a montré le stoïcisme de Caton dans ses angoisses: il est mort avec la curiosité d'un physicien, sur ce qui se passoit en lui dans l'instant de sa mort, & avec l'héroïsme d'un grand homme, nous laissant à tous des regrets sincères de sa perte, & sa mort courageuse comme un exemple à suivre.

Le travail infini qui m'est échu en partage depuis sa mort, m'a laissé à peine le temps de me livrer à ma juste douleur. J'ai cru que depuis la perte de mon père, je me devois entièrement à ma patrie; & dans cet esprit j'ai travaillé autant qu'il a été en moi, pour

prendre les arrangemens les plus prompts qu'il m'étoit possible pour le bien public. J'ai d'abord commencé par augmenter les forces de l'Etat de 16 bataillons, de 5 escadrons de housards & d'un escadron de gardes du corps. J'ai posé les fondemens de notre nouvelle académie: j'ai fait l'acquisition de Wolf, de Maupertuis, de Vaucanson, d'Algarotti; j'attends la réponse de s'Gravesande & d'Euler. J'ai établi un nouveau collége pour le commerce & les manufactures; j'engage des peintres & des sculpteurs, & je pars pour la Prusse pour y recevoir l'hommage sans la sainte ampoule, & sans les cérémonies inutiles & frivoles que l'ignorance a établies & que la coutume favorise.

Mon genre de vie est assez peu réglé quant au présent; car la faculté a trouvé à propos de m'ordonner *ex officio* de prendre les eaux de Pyrmont; je me lève à 4 heures, je prends les eaux jusqu'à 8, j'écris jusqu'à 10, je vois les troupes jusqu'à midi, j'écris jusqu'à 5 heures, & le soir je me délasse en bonne compagnie. Lorsque les voyages seront finis, mon genre de vie sera plus tranquille & plus uni; mais jusqu'à présent j'ai le cours ordinaire des affaires, & j'ai les nouveaux établissemens de plus; avec cela beaucoup de complimens inutiles à faire & d'ordres circulaires à donner. Ce qui me coûte le plus, est l'établissement de magasins assez considérables dans toutes les provinces, pour qu'il s'y trouve une provision de grains d'une année & demie de consommation pour tout le pays.

Laſſé de parler de moi-même,
Souffrez du moins, ami charmant,
Que je vous apprenne gaîment
La joie & le plaiſir extrême
Que nos premiers embraſſemens
Déjà font ſentir à mes ſens.
Orphée approchant Eurydice
Au fond de l'infernal manoir,
Sentit, je crois, moins de délice
Que ne m'en donnera le plaiſir de vous voir.
Mais je crains moins Pluton que l'aimable Emilie;
Ses attraits pour jamais enchaînent votre vie;
L'amour ſur votre cœur a bien plus de pouvoir
Que le Styx n'en pouvoit avoir
Sur Eurydice & ſa ſortie.

Sans rancune, Madame du Châtelet; il m'eſt permis de vous envier un bien que vous poſſédez, & que je préférerois à beaucoup d'autres biens qui me ſont échus en partage.

J'en reviens à vous, mon cher Voltaire; vous ferez ma paix avec la Marquiſe, vous lui conſerverez la première place dans votre cœur, & elle permettra que j'en occupe une ſeconde dans votre eſprit.

Je compte que mon homme de l'épître vous aura déjà rendu ma lettre & le vin de Hongrie. Je vous paye très-matériellement de tout l'eſprit que vous me prodiguez, mon cher Voltaire. Conſolez-vous, car dans tout l'univers vous ne trouveriez aſſurément perſonne qui voulût faire aſſaut d'eſprit avec vous : s'il s'agit d'amitié, je le diſpute à tout autre, & je

vous assure qu'on ne sauroit vous aimer ni vous estimer plus que vous ne l'êtes de moi. Adieu. Pour Dieu, achetez toute l'édition de l'Anti-Machiavel.

LETTRE CXXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

À la Haye, le 20 Juillet, 1740.

TANDIS que v re Majesté
Allait en poste au-pôle arctique
Pour faire la félicité
De son peuple lithuanique,
Ma très-chétive infirmité
Allait d'un air mélancolique,
Dans un chariot détesté,
Par Satan sans doute inventé,
Dans ce pesant climat belgique.
Cette voiture est spécifique
Pour trémousser & secouer
Un bourguemestre apoplectique;
Mais, certe il fut fait pour rouer
Un petit français très-étique,
Tel que je suis, sans me louer.

J'arrivai donc hier à la Haye, après avoir eu bien de la peine d'obtenir mon congé.

Mais le devoir parlait, il faut suivre ses lois;
Je vous immolerais ma vie;

Et ce n'eſt que pour vous, digne exemple des rois,
Que je peux quitter Emilie.

Vos ordres me ſemblaient poſitifs, la bonté tendre & touchante avec laquelle votre humanité me les a donnés, me les rendait encore plus ſacrés. Je n'ai donc pas perdu un moment. J'ai pleuré de voyager ſans être à votre ſuite; mais je me ſuis conſolé, puiſque je feſais quelque choſe que votre Majeſté ſouhaitait que je fiſſe en Hollande.

Un peuple libre & mercenaire,
Végétant dans ce coin de terre,
Et vivant toujours en bateau,
Vend aux voyageurs l'air & l'eau,
Quoique tous deux n'y valent guère.
Là, plus d'un fripon de libraire
Débite ce qu'il n'entend pas,
Comme fait un prêcheur en chaire;
Vend de l'eſprit de tous états,
Et fait paſſer en Germanie
Une cargaiſon de romans
Et d'inſipides ſentimens
Que toujours la France a fournie.

La première choſe que je fis hier en arrivant fut d'aller chez le plus retors & le plus hardi libraire du pays, qui s'était chargé de la choſe en queſtion. Je répète encore à votre Majeſté que je n'avais pas laiſſé dans le manuſcrit un mot dont perſonne en Europe pût ſe plaindre. Mais malgré cela, puiſque votre Majeſté avait à cœur de retirer l'édition, je n'avais

plus ni d'autre volonté ni d'autre désir. J'avais déjà fait sonder ce hardi fourbe nommé Jean Vanduren *, & j'avais envoyé en poste un homme qui par provision devait au-moins retirer sous des prétextes plausibles quelques feuilles du manuscrit, lequel n'était pas à moitié imprimé; car je savais bien que mon hollandais n'entendrait à aucune proposition. En effet, je suis venu à temps, le scélérat avait déjà refusé de rendre une page du manuscrit. Je l'envoyai chercher, je le sondai, je le tournai de tous les sens : il me fit entendre que, maître du manuscrit, il ne s'en dessaisirait jamais pour quelque avantage que ce pût être, qu'il avait commencé l'impression, qu'il la finirait.

Quand je vis que j'avais affaire à un hollandais qui abusait de la liberté de son pays, & à un libraire qui poussait à l'excès son droit de persécuter les auteurs, ne pouvant ici confier mon secret à personne, ni implorer le secours de l'autorité, je me souvins que votre Majesté dit dans un des chapitres de l'Anti-Machiavel, qu'il est permis d'employer quelque honnête finesse en fait de négociations. Je dis donc à Jean Vanduren que je ne venais que pour corriger quelques pages du manuscrit : « Très-volontiers, Monsieur, « me dit-il; si vous voulez venir chez moi, je vous « le confierai généreusement feuille à feuille, vous cor- « rigerez ce qu'il vous plaira, enfermé dans ma « chambre en présence de ma famille & de mes gar- « çons. »

* Libraire de Hollande qui imprimait l'Anti-Machiavel.

J'acceptai

J'acceptai ſon offre cordiale, j'allai chez lui, & je corrigeai en effet quelques feuilles qu'il reprenait à meſure, & qu'il liſait pour voir ſi je ne le trompais point. Lui ayant inſpiré par-là un peu moins de défiance, j'ai retourné aujourd'hui dans la même priſon, où il m'a enfermé de même, & ayant obtenu ſix chapitres à la fois pour les confronter, je les ai raturés de façon & j'ai écrit dans les interlignes de ſi horribles galimatias & des coq-à-l'âne ſi ridicules que cela ne reſſemble plus à un ouvrage. Cela s'appelle faire ſauter ſon vaiſſeau en l'air pour n'être point pris par l'ennemi. J'étais au déſeſpoir de ſacrifier un ſi bel ouvrage; mais enfin j'obéiſſais au roi que j'idolâtre, & je vous réponds que j'y allais de bon cœur. Qui eſt étonné à préſent & confondu? c'eſt mon vilain. J'eſpère demain faire avec lui un marché honnête, & le forcer à me rendre tout, manuſcrit & imprimé; & je continuerai à rendre compte à votre Majeſté.

LETTRE CXXXIII.

DU ROI.

MON CHER AMI,

A Charlottenbourg, le 29 Juillet, 1740.

DES voyageurs qui reviennent des bords du Friſchhaf ont lu vos charmans ouvrages qui leur

ont paru un reſtaurant admirable, & dont ils avaient grand beſoin pour les rappeler à la vie. Je ne dis rien de vos vers que je louerais beaucoup ſi je n'en étais le ſujet; mais un peu moins de louanges, & il n'y aurait rien de plus beau au monde.

Mon large ambaſſadeur, à panſe rebondie,
Harangue le Roi très-chrétien,
Et gens qu'il ne vit de ſa vie;
Il en gagnera l'étiſie,
En très-bon rhétoricien.

Fleury nous affublait d'un bavard de ſa clique,
Mutilé de trois doigts, courtois en matelot;
Je me tais ſur Camas, je connais ſa pratique,
Et l'on verra s'il eſt manchot.

Les lettres de Camas ne ſont remplies que de Bruxelles: il ne tarit point ſur ce ſujet, & à juger par ſes relations, il ſemble qu'il ait été envoyé à Voltaire, & non à Louis.

Je vous envoie les ſeuls vers que j'aie eu le temps de faire depuis long-temps. Algarotti les a fait naître, le ſujet eſt *la jouiſſance*. L'italien ſuppoſait que nous autres habitans du Nord ne pouvions pas ſentir auſſi vivement que les voiſins du lac de la Guarde. J'ai ſenti & j'ai exprimé ce que j'ai pu pour lui montrer juſqu'où notre organiſation pouvait nous procurer du ſentiment. C'eſt à vous de juger ſi j'ai bien peint ou non. Souvenez-vous au moins qu'il y a des inſtans auſſi difficiles à repréſenter que l'eſt le ſoleil dans ſa plus grande ſplen-

deur ; les couleurs ſont trop pâles pour les peindre ; & il faut que l'imagination du lecteur ſupplée au défaut de l'art.

Je vous ſuis très-obligé des peines que vous voulez bien vous donner touchant l'impreſſion de l'Anti-Machiavel. L'ouvrage n'était pas encore digne d'être publié ; il faut mâcher & remâcher un ouvrage de cette nature, afin qu'il ne paraiſſe pas d'une manière incongrue aux yeux du public toujours enclin à la ſatire. Je me prépare à partir dans peu de jours pour le pays de Clèves. C'eſt là que

J'entendrai donc les ſons de la lyre d'Orphée ;
Je verrai ces ſavantes mains
Qui, par des ouvrages divins,
Aux cieux des immortels placent votre trophée.

J'admirerai ces yeux ſi clairs & ſi perçans
Que les ſecrets de la nature,
Cachés dans une nuit obſcure,
N'ont pu ſe dérober à leurs regards puiſſans.

Je baiſerai cent fois cette bouche éloquente
Dans le ſérieux & le badin,
Dont la voix folâtre & touchante
Va du cothurne au brodequin,
Toujours enchantereſſe & toujours plus charmante.

Enfin je me fais une véritable joie de voir l'homme du monde entier que j'aime & que j'eſtime le plus.

Pardonnez mes *lapſus calami* & mes autres fautes.

Je ne ſuis pas encore dans une aſſiette tranquille ; il me faut expédier mon voyage, après quoi j'eſpère trouver du temps pour moi.

Adieu, charmant, divin Voltaire ; n'oubliez pas les pauvres mortels de Berlin, qui vont faire diligence pour joindre dans peu les dieux de Cirey. *Vale.*

LETTRE CXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, Auguſte, 1740.

VOTRE humanité ne recevra point cette poſte de mes paquets énormes. Un petit accident d'ivrogne arrivé dans l'imprimerie a retardé l'achévement de l'ouvrage que je fais faire. Ce ſera pour le premier ordinaire ; cependant, ce fripon de Vanduren débite ſa marchandiſe, & en a déjà trop vendu.

Parmi ce tribut légitime
D'amour, de reſpect & d'eſtime
Que vous donne le genre humain,
Le très-fade couſin-germain *

* Le marquis de Fénélon, alors ambaſſadeur en Hollande. Il était fort dévot, d'ailleurs aſſez aimable & bon officier. Voyez l'*Eloge des officiers morts dans la guerre de* 1741 : Mélanges littéraires, Tome I.

Du très-prolixe Télémaque
Très-dévotement vous attaque,
Et prêtend vous miner ſous main.
Ce bon papiſte vous condamne,
Et vous & le Machiavel,
A rôtir avec Uriel,
Ainſi que tout auteur profane.
Il ſera damné comme un chien,
Dit-il, cet auteur qu'on renomme ;
Ce n'eſt qu'un ſage, un honnête homme,
Je veux un fripon bon chrétien,
Et qui ſoit ſerviteur de Rome.
Ainſi parle ce bon bigot,
Pilier boiteux de ſon Egliſe ;
Comme ignorant je le mépriſe,
Mais je le crains comme dévot.

Lui & le jéſuite la Ville * qui lui ſert de ſecrétaire commencent pourtant à raccourcir la prolixité de leurs phraſes inſolentes en faveur du prélat liégeois. Ils parlaient ſur cela avec trop d'indécence. La dernière lettre de votre Majeſté a fait par-tout un effet admirable. Qu'il me ſoit permis, Sire, de repréſenter à votre Majeſté que vous renvoyez, dans cette lettre publique, aux proteſtations faites contre les contrats ſubreptices d'échange, & aux raiſons déduites dans le mémoire de 1737. Comme

† Depuis premier commis des affaires étrangères. Il quitta les jéſuites tandis que Lavaur, ſecrétaire du marquis de Fénélon, lui cédait ſa place pour prendre l'habit de Saint Ignace. C'eſt ce même Lavaur qui a joué depuis un rôle ſi ſingulier dans l'affaire du comte de Lalli.

l'abrégé que j'ai fait de ce mémoire est la seule pièce qui ait été connue & mise dans les gazettes, je me flatte que c'est donc à cet abrégé que vous renvoyez, & qu'ainsi votre Majesté n'est plus mécontente que j'aie osé soutenir vos droits d'une main destinée à écrire vos louanges. Cependant je ne reçois de nouvelles de votre Majesté ni sur cela, ni sur Machiavel.

C'est un plaisant pays que celui-ci. Croiriez-vous, Sire, que Vanduren ayant le premier annoncé qu'il vendrait l'Anti-Machiavel, est en droit par-là de le vendre, selon les lois, & croit pouvoir empêcher tout autre libraire de vendre l'ouvrage ?

Cependant, comme il est absolument nécessaire, pour faire taire certaines gens, que l'ouvrage paraisse un peu plus chrétien, je me charge seul de l'édition, pour éviter toute chicane, & je vais en faire des présens par-tout; cela sera plus prompt, plus noble & plus conciliant : trois choses dont je fais cas.

Rousseau, cet errant hypocrite,
D'un vieil hébreu vieux parasite,
A quitté ces tristes climats.
Monsieur du Lis, l'israélite,
Le plus riche juif des Etats,
A donné, d'un air d'importance,
L'aumône de cinq cents ducats
A son rimeur dans l'indigence :
Le rimeur ne jouira pas
De cette aumône magnifique ;

Déjà son ame satirique
Est dans les ombres du trépas,
Et son corps est paralytique.
Pour la pesante république
De nosseigneurs des Pays-Bas,
Elle est toujours apoplectique.

LETTRE CXXXV.

DU ROI.

MON CHER VOLTAIRE, A Berlin, le 5 Auguste, 1740.

JAI reçu trois de vos lettres dans un jour de trouble, de cérémonie & d'ennui. Je vous en suis infiniment obligé. Tout ce que je puis vous répondre à présent, c'est que je remets le Machiavel à votre disposition, & je ne doute point que vous n'en usiez de façon que je n'aie pas lieu de me repentir de la confiance que je mets en vous. Je me repose entièrement sur mon cher éditeur.

J'écrirai à Madame du Châtelet en conséquence de ce que vous désirez. A vous parler franchement touchant son voyage, c'est Voltaire, c'est vous, c'est mon ami que je désire de voir; & la divine Emilie avec toute sa divinité n'est que l'accessoire d'Apollon newtonianisé.

Je ne puis vous dire encore si je voyagerai ou si je ne voyagerai pas. Apprenez, mon cher Voltaire, que le roi de Prusse est une girouette de politique:

il me faut l'impulſion de certains vents favorables pour voyager, ou pour diriger mes voyages. Enfin, je me confirme dans les ſentimens qu'un roi eſt mille fois plus malheureux qu'un particulier. Je ſuis l'eſclave de la fantaiſie de tant d'autres puiſſances, que je ne peux jamais, touchant ma perſonne, ce que je veux. Arrive cependant ce qui pourra, je me flatte de vous voir. Puiſſiez-vous être uni à jamais à mon bercail !

Adieu, mon cher ami, eſprit ſublime, premier-né des êtres penſans. Aimez-moi toujours ſincèrement, & ſoyez perſuadé qu'on ne ſaurait vous aimer & vous eſtimer plus que je ne fais. *Vale.*

LETTRE CXXXVI.

DU ROI.

MON CHER AMI, A Berlin, le 6 Auguſte, 1740.

JE me conforme entièrement à vos ſentimens, & je vous fais arbitre. Vous en jugerez comme vous le trouverez à propos ; & je ſuis tranquille, car mes intérêts ſont en bonnes mains.

Vous aurez reçu de moi une lettre datée d'hier ; voici la ſeconde que je vous écris de Berlin : je m'en rapporte au contenu de l'autre. S'il faut qu'Emilie accompagne Apollon, j'y conſens ; mais ſi je puis vous voir ſeul, je préférerai le dernier. Je ſerais tropébloui, je ne pourrais ſoutenir tant d'éclat

à la fois ; il me faudrait le voile de Moïſe pour tempérer les rayons mêlés de vos divinités.

Pour le coup, mon cher Voltaire, ſi je ſuis ſurchargé d'affaires, je travaille ſans relâche ; mais je vous prie de m'accorder ſuſpenſion d'armes. Encore quatre ſemaines, & je ſuis à vous pour jamais.

Vous ne ſauriez augmenter les obligations que je vous ai, ni la parfaite eſtime avec laquelle je ſuis, &c.

LETTRE CXXXVII.

DU ROI.

MON CHER AMI, A Rémuſberg, le 8 Auguſte, 1740.

JE crois que Vanduren vous coûte plus de ſoins & de peines que Henri IV. En verſifiant la vie d'un héros, vous écriviez l'hiſtoire de vos penſées ; mais en harcelant un ſcélérat, vous joûtez avec un ennemi indigne de vous être oppoſé. Je vous ai d'autant plus d'obligation de l'affection avec laquelle vous prenez mes intérêts à cœur ; & je ne demande pas mieux, que de vous en témoigner ma reconnoiſſance. Faites donc rouler la preſſe puiſqu'il le faut, pour punir la ſcélérateſſe d'un miſérable. Rayez, changez, corrigez & remplacez tous les endroits qu'il vous plaira. Je m'en remets à votre diſcernement.

Je pars dans huit jours pour Dantzick, & je

compte être le 22 à Francfort. En cas que vous y ſoyez, je m'attends bien, à mon paſſage, de vous voir chez moi. Je compte pour ſûr de vous embraſſer à Clèves ou en Hollande.

Maupertuis eſt autant qu'engagé chez nous ; mais il me manque encore beaucoup d'autres ſujets que vous me ferez plaiſir de m'indiquer.

Adieu, charmant Voltaire ; il faut que je quitte ce qu'il y a de plus aimable parmi les hommes pour diſputer le terrain à toutes ſortes de Vandurens politiques, qui pour ſurcroît de malheur n'ont pas des carmes pour confeſſeurs.

Aimez-moi toujours, & ſoyez ſûr de l'eſtime inviolable que j'ai pour vous.

LETTRE CXXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 22 Auguſte, 1740.

CE ſera donc un nouveau Salomon
Qui de Saba viendra trouver la reine ;
S'il en naiſſait quelque divin poupon,
Bien ce ſerait pour la nature humaine,
Mais j'aime mieux qu'il n'en advienne rien :
C'eſt bien aſſez pour la terre embellie
D'un Salomon avec une Emilie ;
Le monde et moi ne voulons d'autre bien.

Or, Sire, voici le fait. Le monde attache des yeux de linx ſur mon Salomon. Mais eſt-il vrai qu'il va en France ? dit-l'un : il verra l'Italie, dit l'autre, & on l'élira pape, pour régénérer Rome. Paſſera-t-il par Bruxelles ? on parie pour & contre. S'il y paſſe, dit madame la princeſſe de la Tour, il logera dans ma maiſon. Oh ! pour cela, non, madame la Princeſſe, ſa Majeſté ne logera point chez votre Alteſſe ſéréniſſime ; & s'il vient à Bruxelles, il y ſera très-incognito ; il logera, lui & ſa ſuite aimable, chez Emilie. C'eſt la dernière maiſon de la ville, loin du peuple & des alteſſes bruxelloiſes, & il y ſera tout auſſi-bien que chez vous, quoique cette maiſon de louage ne ſoit pas ſi bien meublée que la vôtre. Voilà ce que je penſe. Mais que fait la princeſſe de la Tour de la campagne où elle eſt ? elle envoie tout courant ſavoir de madame du Châtelet, ſi ſa Majeſté paſſera ; & madame du Châtelet répond qu'il n'y a pas un mot de vrai, & que tout ce qu'on dit eſt un conte. Ne voilà-t-il pas madame de la Tour qui ſur le champ envoie des courriers pour ſavoir la vérité du fait ! Sire, le monde eſt bien curieux. Il n'y aurait qu'à faire mettre dans les gazettes que votre Majeſté va à Aix-la-chapelle ou à Spa, pour dépayſer les nouvelliſtes.

Cependant s'il était vrai que votre humanité paſsât par Bruxelles, je la ſupplie de faire apporter des gouttes d'Angleterre, car je m'évanouirai de plaiſir.

M. de Maupertuis eſt à Véſel pour vous obſerver

& vous meſurer. Il n'a vu ni ne verra jamais d'étoile d'une ſi heureuſe influence.

L'affaire de l'Anti-Machiavel eſt en très-bon train pour l'inſtruction & le bonheur du monde. Sire, vos ſujets ſont heureux, & ils le diſent bien ; mais je ſerai plus heureux qu'eux tous au commencement de Septembre.

Je ſuis avec le plus profond reſpect & cent autres ſentimens inexprimables, &c.

LETTRE CXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE,

A Bruxelles,
le premier Septembre, 1740.

MON roi eſt à Clèves ; une petite maiſon l'attend à Bruxelles ; un palais preſque digne de lui l'attend à Paris, & moi j'attends ici mon maître.

Mon cœur me dit que je touche
A ce moment fortuné
Où j'entendrai de la bouche
De l'Apollon couronné
Ces traits que la ſage Rome
Aurait admirés jadis ;
Je verrai, j'entendrai l'homme
Que j'adore en ſes écrits.

O Paris ! ô Paris ! séjour des gens aimables & des badauts, du bon & du mauvais goût, de l'équité & de l'injuſtice, grand magaſin de tout ce qu'il y a de bon & de beau, de ridicule & de méchant, ſois digne, ſi tu peux, du vainqueur que tu recevras dans ton enceinte irrégulière & crottée. Puiſſe-t-il te voir incognito & jouir de tout ſans les embarras de la royauté ! puiſſe-t-il ne voir & n'être vu que quand il voudra ! Heureux l'hôtel du Châtelet, le cabinet des muſes, la galerie d'Hercule, le ſallon de l'Amour !

Le Sueur & le Brun, nos illuſtres Apelles,
Ces rivaux de l'antiquité,
Ont, en ces lieux charmans, étalé la beauté
De leurs peintures immortelles ;
Les neuf ſœurs elles-même ont orné ce ſéjour
Pour en faire leur ſanctuaire ;
Elles avaient prévu qu'il recevrait un jour
Celui qui des neuf ſœurs eſt le juge & le père.

Sire, par tout ce que j'apprends de cette grande ville de Paris, je crois qu'il eſt néceſſaire qu'on diſe un mot dans les gazettes d'une lettre de votre Majeſté à M. de Maupertuis, qui y a été imprimée. Il y a ſans doute quelques mots d'oubliés dans la copie incorrecte qui a paru, ce ne ſerait qu'une bagatelle pour tout autre ; mais, Sire, votre perſonne eſt en ſpectacle à toute l'Europe : on parle des Etats & des miniſtres des autres ſouverains, & c'eſt de vous qu'on parle ; c'eſt vous, Sire, qu'on examine, dont on pèſe toutes les paroles, & qu'on juge déjà avec une ſévé-

rité proportionnée à votre mérite & à votre réputation : pardonnez, Sire, à la franchise d'un cœur qui vous idolâtre ; je vous importune, peut-être ; n'importe, le cœur ne peut être coupable. Si votre Majesté agrée mes réflexions, elle fera parvenir aux gazetiers ce petit mot ci-joint ; sinon elle aura de l'indulgence pour ma tendresse trop scrupuleuse, & ce qui touche le moins du monde votre personne m'est sacré ; les petites choses me paraissent alors les plus grandes.

Pardonnez cette ardeur extrême
De mon zèle trop inquiet ;
C'est ainsi que l'amour est fait,
Et c'est ainsi que je vous aime.

LETTRE CXL.

DU ROI.

MON CHER VOLTAIRE,

A Vésel,
le 2 Septembre, 1740.

J'AI reçu à mon arrivée trois lettres de votre part, des vers divins & de la prose charmante. J'y aurais répondu d'abord si la fièvre ne m'en eût empêché : je l'ai prise ici fort mal à propos, d'autant plus qu'elle dérange tout le plan que j'avais formé dans ma tête.

Vous voulez savoir ce que je suis devenu depuis mon départ de Berlin ; vous en trouverez la descrip-

tion ci-jointe. Je ne vais point à Paris, comme on l'a débité ; ce n'a point été mon dessein d'y aller cette année ; mais je pourrais peut-être faire un voyage aux Pays-Bas. Enfin, la fièvre & l'impatience de ne vous avoir pas vu encore, sont à présent les deux objets qui m'occupent le plus. Je vous écrirai, dès que ma santé me le permettra, où & comment je pourrai avoir le plaisir de vous embrasser. Adieu.

J'ai vu une lettre que vous avez écrite à Maupertuis : il ne se peut rien de plus charmant. Je vous réitère encore mille remercimens de la peine que vous avez prise à la Haye touchant ce que vous savez. Conservez toujours l'amitié que vous avez pour moi ; je sais trop le cas qu'il faut faire d'amis de votre trempe.

LETTRE CXLI.

DU ROI.

A Vésel, le 5 Septembre, 1740.

DE votre passe-port muni,
Et d'un certain petit mémoire,
S'en vint ici le sieur Honi,
En s'applaudissant de sa gloire.

Ah ! digne apôtre de Bacchus,
Ayez pitié de ma misère !
De votre vin je ne bois plus ;
J'ai la fièvre, c'est chose claire.

« Apollon, qui me fit ces vers,
« Eſt dieu, dit-il, de médecine ;
« Entendez ſes charmans concerts,
« Et ſentez ſa force divine. »

Je lus vos vers, je les relus ;
Mon ame en fut plus que ravie.
Heureux, dis-je, ſont vos élus !
D'un mot vous leur rendez la vie.

Et le plaiſir & la ſanté
Que votre verve a ſu me rendre,
Et l'amour de l'humanité,
D'un ſaut me porteront en Flandre.

Enfin, je verrai dans huit jours
Le dieu du Pinde & de Cythère
Entre les arts & les amours ;
Cent fois j'embraſſerai Voltaire.

Partez, Honi, mon précurſeur ;
Déjà mon eſprit vous devance :
L'intérêt eſt votre moteur,
Le mien c'eſt la reconnoiſſance.

J'attends le jour de demain comme étant l'arbitre de mon ſort, la marque caractériſtique de la fièvre ou de ma guériſon. Si la fièvre ne revient plus, je ſerai Mardi (de demain en huit) à Anvers, où je me flatte du plaiſir de vous voir avec la marquiſe. Ce ſera le plus charmant jour de ma vie. Je crois que j'en mourrai ; mais du moins on ne peut choiſir de genre de mort plus aimable.

Adieu, mon cher Voltaire ; je vous embraſſe mille fois.

LET-

LETTRE CXLII.

DU ROI.

MON CHER VOLTAIRE, A Vésel, le 6 Septembre, 1740.

IL faut, malgré que j'en aie, céder à la fièvre-quarte plus ténace qu'un janséniste ; & quelque envie que j'aie eue d'aller à Anvers & à Bruxelles, je ne me vois pas en état d'entreprendre pareil voyage sans risque. Je vous demanderai donc si le chemin de Bruxelles à Clèves ne vous paraîtrait pas trop long pour me joindre ; c'est l'unique moyen de vous voir qui me reste. Avouez que je suis bien malheureux ; car à présent que je puis disposer de ma personne, & que rien ne m'empêchait de vous voir, la fièvre s'en mêle & paraît avoir le dessein de me disputer cette satisfaction.

Trompons la fièvre, mon chèr Voltaire, & que j'aie du moins le plaisir de vous embrasser. Faites bien mes excuse à la marquise de ce que je ne puis avoir la satisfaction de la voir à Bruxelles. Tous ceux qui m'approchent connaissent l'intention dans laquelle j'étais, & il n'y avait certainement que la fièvre qui pût me la faire changer.

Je serai Dimanche à un petit endroit proche de Clèves, où je pourrai vous posséder véritablement à

mon aiſe. Si votre vue ne me guérit, je me confeſſe tout de ſuite.

Adieu; vous connaiſſez mes ſentimens & mon cœur, &c.

LETTRE CXLIII.

DU ROI.

8 Septembre, 1740.

JE n'oſe parler à un fils d'Apollon, de chevaux, de carroſſes, de relais & de pareilles choſes : ce ſont des détails dont les dieux ne ſe mêlent pas, & que nous autres humains prenons ſur nous. Vous partirez Lundi après midi, ſi vous le voulez, pour Bareith; & vous dînerez chez moi en paſſant, s'il vous plaît.

Le reſte de mon mémoire eſt ſi fort barbouillé & en ſi mauvais état que je ne puis vous l'envoyer. Je fais copier les chants VIII & IX de la Pucelle. J'en poſsède à préſent le I, le II, le IV, le V, le VIII & le IX; je les garde ſous trois clefs pour que l'œil des mortels ne puiſſe les voir.

On dit que vous avez ſoupé hier en bonne compagnie.

Les plus beaux eſprits du canton,
Tous raſſemblés en votre nom,
Tous gens à qui vous deviez plaire,
Tous dévots croyant à Voltaire,

Vous ont unanimement pris
Pour le Dieu de leur paradis.

Le paradis, pour que vous ne vous en ſcandaliſiez pas, eſt pris ici, dans un ſens général, pour un lieu de plaiſir & de joie. Voyez la remarque ſur le dernier vers du Mondain *. *Vale.*

LETTRE † CXLIV.

DU ROI.

Septembre, 1740.

TU naquis pour la liberté,
Pour ma maîtreſſe tant chérie,
Que tu courtiſe, en vérité,
Plus que Phillis & qu'Emilie,
Tu peux, avec tranquillité,
Dans mon pays, à mon côté,
La courtiſer toute ta vie.
N'as-tu donc de félicité
Que dans ton ingrate patrie?

Je vous remercie encore avec toute la reconnaiſſance poſſible de toutes les peines que vous donnent

* Cette remarque ne ſubſiſte plus. M. de Voltaire l'avait faite pour ſe ſouſtraire aux clameurs des hypocrites qui feſaient ſemblant de ſe ſcandaliſer de ce vers:

Le paradis terreſtre eſt où je ſuis.

† Cette lettre ne ſe trouve pas dans l'édition de Berlin.

mes ouvrages. Je n'ai pas le plus petit mot à dire contre tout ce que vous avez fait, sinon que je regrette le temps que vous emportent ces bagatelles.

Mandez-moi, je vous prie, les frais & les avances que vous avez faits pour l'impression, afin que je m'acquitte du moins en partie de ce que je vous dois.

J'attends de vous des comédiens, des savans, des ouvrages d'esprit, des instructions, & à l'infini des traits de votre grande ame. Je n'ai à vous rendre que beaucoup d'estime & de reconnaissance, & l'amitié parfaite avec laquelle je suis tout à vous.

LETTRE CXLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, ce 22 Septembre, 1740.

OUI, le monarque prêtre est toujours en santé,
Loin de lui tout danger s'écarte;
L'Anglais demande en vain qu'il parte
Pour le vaste pays de l'immortalité;
Il rit, il dort, il dîne, il fête, il est fêté,
Sur son teint toujours frais est la sérénité;
Mais mon prince a la fièvre-quarte!
O fièvre, injuste fièvre, abandonne un héros
Qui rend le monde heureux, & qui du moins doit l'être!
Va tourmenter notre vieux prêtre;
Va saisir, si tu veux, soixante cardinaux;

Prends le pape & sa cour, ses monsignors, ses moines,
Va flétrir l'embonpoint des indolens chanoines ;
Laisse Fédéric en repos.

J'envoie à mon adorable maître l'Anti-Machiavel tel qu'on commence à présent à l'imprimer ; peut-être cette copie sera t-elle un peu difficile à lire, mais le temps pressait ; il a fallu en faire pour Londres, pour Paris & pour la Hollande, relire toutes ces copies & les corriger. Si votre Majesté veut faire transcrire celle-ci correctement, si elle a le temps de la revoir, si elle veut qu'on y change quelque chose, je ne suis ici que pour obéir à ses ordres. Cette affaire, Sire, qui vous est personnelle, me tient au cœur bien vivement. Continuez, homme charmant autant que grand prince, homme qui ressemblez bien peu aux autres hommes, & en rien aux autres rois.

L'héritier des Césars tient fort souvent chapelle ;
Des trésors du Pérou l'indolent possesseur
A perdu, dit-on, la cervelle
Entre sa jeune femme & son vieux confesseur.
George a paru quitter les soins de sa grandeur
Pour une Yarmouth qu'il croit belle.
De Louis, je n'en dirai rien,
C'est mon maître, je le révère ;
Il faut le louer & me taire :
Mais plût à Dieu, grand Roi, que vous fussiez le mien !

M. de Fénélon vint avant-hier chez moi pour me questionner sur votre personne, je lui répondis que

vous aimez la France & ne la craignez point; que vous aimez la paix, & que vous êtes plus capable que personne de faire la guerre; que vous travaillez à faire fleurir les arts à l'ombre des lois; que vous faites tout par vous-même, & que vous écoutez un bon conseil. Il parla ensuite de l'évêque de Liége, & sembla l'excuser un peu, mais l'évêque n'en a pas moins tort, & il en a deux mille démonstrations à Maseck *.

Je suis, &c.

LETTRE CXLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, 7 Octobre, 1740.

J'OUBLIAI de mettre dans mon dernier paquet à votre Majesté la lettre du sieur Beck, sur laquelle il m'a fallu revenir à la Haye. Je suis bien honteux de tant de discussions dont j'importune votre Majesté pour une affaire qui devait aller toute seule. J'ai fait connaissance avec un jeune homme fort sage, qui a de l'esprit, des lettres & des mœurs. C'est le fils de l'infortuné M. Luisius. Son père n'a eu, je crois, d'autre défaut que de ne pas faire assez de cas d'une vie

* Il s'agit ici d'une ancienne créance sur l'évêché de Liége, que le roi de Prusse réclamait. M. de Voltaire fit un mémoire pour prouver la validité des droits du roi contre l'évêque.

qu'il avait vouée au fervice de fon maître. Le fils me fert dans ma petite négociation avec toute la fagacité & la difcrétion imaginables. Je prends la liberté d'affurer à votre Majefté que fi elle veut prendre ce jeune homme à fon fervice pour lui fervir de fecrétaire, en cas qu'elle en ait befoin, ou fi elle daigne l'employer autrement & le former aux affaires, ce fera un fujet dont votre Majefté fera extrêmement contente. Je vous fuis trop attaché, Sire, pour vous parler ainfi de quelqu'un qui ne le mériterait pas; il eft déjà inftruit des affaires malgré fa jeuneffe; il a beaucoup travaillé fous fon père & plus d'un fecret d'Etat eft entre fes mains: plus je le pratique, plus je le reconnais prudent & difcret. Votre Majefté ne fe repentira pas d'avoir pris le baron de Smettau; je crois que dans un goût différent elle fera tout auffi contente pour le moins du jeune Luifius. Je fuis comme les dévots qui ne cherchent qu'à donner des ames à Dieu. J'attends que j'aie bien mis toutes les chofes en train pour quitter le champ de bataille & m'en retourner auprès de mon autre monarque à Bruxelles.

Je fuis en attendant dans votre palais, où M. de Raesfeld m'a donné un appartement fous le bon plaifir de votre Majefté. Votre palais de la Haye eft l'emblême des grandeurs humaines.

Sur des planchers pourris, fous des toits délabrés,
Sont des appartemens dignes de notre maître;
Mais malheur aux lambris dorés
Qui n'ont ni porte ni fenêtre.

Je vois, dans un grenier, les armures antiques,
Les rondaches & les braſſards,
Et les charnières des cuiſſarts
Que portaient aux combats vos aïeux héroïques.
Leurs ſabres tout rouillés ſont rangés dans ces lieux,
Et les bois vermoulus de leurs lances gothiques,
Sur la terre couchés, ſont en poudre comme eux.

Il y a auſſi des livres que les rats ſeuls ont lus depuis cinquante ans, & qui ſont couverts des plus larges toiles d'araignées de l'Europe, de peur que les profanes n'en approchent.

Si les Pénates de ce palais pouvaient parler, ils vous diraient ſans doute :

Se peut-il que ce roi, que tout le monde admire,
Nous abandonne pour jamais,
Et qu'il néglige ſon palais
Quand il rétablit ſon empire ?

Je ſuis, &c.

LETTRE CXLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A la Haye, le 12 Octobre, 1740.

VOTRE Majeſté eſt d'abord ſuppliée de lire la lettre ci-jointe du jeune Luiſius ; elle verra quels ſont

en général les ſentimens du public ſur l'Anti-Machiavel.

M. Trévor, l'envoyé d'Angleterre, & tous les hommes un peu inſtruits approuvent l'ouvrage unanimement. Mais je l'ai, je crois, déjà dit à votre Majeſté ; il n'en eſt pas tout à fait de même de ceux qui ont moins d'eſprit & plus de préjugés. Autant ils ſont forcés d'admirer ce qu'il y a d'éloquent & de vertueux dans le livre, autant ils s'efforcent de noircir ce qu'il y a d'un peu libre. Ce ſont des hiboux offenſés du grand jour; & malheureuſement il y a trop de ces hiboux dans le monde. Quoique j'euſſe retranché ou adouci beaucoup de ces vérités fortes qui irritent les eſprits faibles, il en eſt cependant encore reſté quelques-unes dans le manuſcrit copié par Vanduren. Tous les gens de lettres, tous les philoſophes, tous ceux qui ne ſont que gens de bien, ſeront contens. Mais le livre eſt d'une nature à devoir ſatisfaire tout le monde; c'eſt un ouvrage pour tous les hommes & pour tous les temps. Il paraîtra bientôt traduit dans cinq ou ſix langues.

Il ne faut pas, je crois, que les cris des moines & des bigots s'oppoſent aux louanges du reſte du monde: ils parlent, ils écrivent, ils font des journaux ; il y a même dans l'Anti-Machiavel quelques traits dont un miniſtre malin pourrait ſe ſervir pour indiſpoſer quelques puiſſances.

C'eſt donc, Sire, dans la vue de rémédier à ces inconvéniens, que j'ai fait travailler nuit & jour à cette nouvelle édition dont j'envoie les premières feuilles

à votre Majesté. Je n'ai fait qu'adoucir certains traits de votre admirable tableau, & j'ose m'assurer qu'avec ces petits correctifs qui n'ôtent rien à la beauté de l'ouvrage, personne ne pourra jamais se plaindre, & cette instruction des rois passera à la postérité comme un livre sacré que personne ne blasphémera.

Votre livre, Sire, doit être comme vous ; il doit plaire à tout le monde : vos plus petits sujets vous aiment, vos lecteurs les plus bornés doivent vous admirer.

Ne doutez pas que votre secret, étant entre les mains de tant de personnes, ne soit bientôt su de tout le monde. Un homme de Clèves disait, tandis que votre Majesté étoit à Moiland · « Est-il vrai que nous « avons un roi, un des plus savans & des plus grands « génies de l'Europe ? on dit qu'il a osé réfuter Ma- « chiavel. »

Votre cour en parle depuis plus de six mois. Tout cela rend nécessaire l'édition que j'ai faite, & dont je vais distribuer les exemplaires dans toute l'Europe pour faire tomber celle de Vanduren, qui d'ailleurs est très-fautive.

Si après avoir confronté l'une & l'autre, votre Majesté me trouve trop sévère, si elle veut conserver quelques traits retranchés ou en ajouter d'autres, elle n'a qu'à dire ; comme je compte acheter la moitié de la nouvelle édition de Paupie pour en faire des présens, & que Paupie a déjà vendu par avance l'autre moitié à ses correspondans, j'en ferai commencer dans

quinze jours une édition plus correcte, & qui sera conforme à vos intentions. Il serait sur-tout nécessaire de savoir bientôt à quoi votre Majesté se déterminera, afin de diriger ceux qui traduisent l'ouvrage en anglais & en italien. C'est ici un monument pour la dernière postérité, le seul livre digne d'un roi depuis quinze cents ans. Il s'agit de votre gloire : je l'aime autant que votre personne. Donnez-moi donc, Sire, des ordres précis.

Si votre Majesté ne trouve pas assez encore que l'édition de Vanduren soit étouffée par la nouvelle, si elle veut qu'on retire le plus qu'on pourra d'exemplaires de celle de Vanduren, elle n'a qu'à ordonner. J'en ferai retirer autant que je pourrai sans affectation dans les pays étrangers ; car il a commencé à débiter son édition dans les autres pays ; c'est une de ces fourberies à laquelle on ne pouvait remédier. Je suis obligé de soutenir ici un procès contre lui ; l'intention du scélérat était d'être seul le maître de la première & de la seconde édition. Il voulait imprimer & le manuscrit que j'ai tenté de retirer de ses mains & celui-même que j'ai corrigé. Il veut friponner sous le manteau de la loi. Il se fonde sur ce qu'ayant le premier manuscrit de moi, il a seul le droit d'impression ; il a raison d'en user ainsi : ces deux éditions & les suivantes feraient sa fortune, & je suis sûr qu'un libraire qui aurait seul le droit de copie en Europe gagnerait trente mille ducats au moins.

Cet homme me fait ici beaucoup de peine. Mais, Sire, un mot de votre main me consolera : j'en ai

grand besoin, je suis entouré d'épines. Me voilà dans votre palais. Il est vrai que je n'y suis pas à charge à votre envoyé ; mais enfin un hôte incommode au bout d'un certain temps. Je ne peux pourtant sortir d'ici sans honte, ni y rester avec bienséance sans un mot de votre Majesté à votre envoyé.

Je joins à ce paquet la copie de ma lettre à ce malheureux curé dépositaire du manuscrit, car je veux que votre Majesté soit instruite de toutes mes démarches.

Je suis, &c.

LETTRE CXLVIII.

DU ROI.

A Rémusberg, Octobre, 1740.

JE suis honteux de vous devoir trois lettres, mais je le suis bien plus encore d'avoir toujours la fièvre. En vérité, mon cher Voltaire, nous sommes une pauvre espèce : un rien nous dérange & nous abat.

J'ai profité de vos avis touchant M. de Liége, & vous verrez que mes droits seront imprimés dans les gazettes. Cependant l'affaire se termine, & je crois que dans quinze jours mes troupes pourront évacuer le comté de Horn. Césarion vous aura répondu touchant M. du Châtelet. J'espère que vous serez content de sa réponse.

En vérité je me repens d'avoir écrit le Machiavel, car les disputes où il vous entraîne avec Vanduren font au monde lettré une efpèce de banqueroute de quinze jours de votre vie.

J'attends le Mahomet avec bien de l'impatience.

Voudriez-vous engager le comédien, auteur de Mahomet II, & lui enjoindre de lever une troupe en France, & de l'amener à Berlin le premier de Juin 1741 ? Il faut que la troupe foit bonne & complète pour le tragique & le comique, les premiers rôles doubles.

Je me fuis enfin ravifé fur le favant à tant de langues * ; vous me ferez plaifir de me l'envoyer. Bernard parle en adepte ; il ne veut point imprimer des livres, mais il veut faire de l'or.

Si je puis je ferai marcher la tortue de Breda ; je ferai même écrire à Vienne pour madame du Châtelet à mon miniftre, qui pourra peut-être s'employer utilement pour elle. Saluez de ma part cette rare & aimable perfonne, & foyez perfuadé que tant que Voltaire exiftera, il n'aura de meilleur ami que, &c.

* M. Dumolard.

LETTRE CXLIX.

DU ROI.

A Rémusberg, le 12 Octobre, 1740.

L'AMANT favori d'Uranie
Va fouler nos champs sablonneux,
Environné de tous ces Dieux,
Hors de l'immortelle Emilie.

Brillante Imagination,
Et vous ses compagnes les Grâces,
Vous nous annoncez par vos traces
Sa rapide apparition.

Notre ame est souvent le prophète
D'un sort heureux & fortuné ;
Elle est le céleste interprète
De ton voyage inopiné.

L'aveugle & stupide ignorance
Craint pour son règne ténébreux ;
Tu parois : toute son engeance
Fuit tes éclairs trop lumineux.

Enfin l'heureuse jouissance
Ouvre les portes des plaisirs ;
Les jeux, les ris, & nos désirs
T'attendent pleins d'impatience.

Des mortels nés d'un sang divin
Volent de Paris, de Venise,
Et des rives de la Tamise,
Pour te préparer le chemin.

Déjà les beaux arts ressuscitent ;
Tu fais ce miracle vainqueur,
Et de leur sépulcre ils te citent
Comme leur immortel sauveur.

Enfin je puis me flatter de vous voir ici. Je ne ferai point comme les habitans de la Thrace, qui lorsqu'ils donnoient des repas aux Dieux, avoient auparavant mangé la moëlle eux-mêmes. Je recevrai Apollon comme il mérite d'être reçu, cet Apollon non seulement Dieu de la médecine, mais de la philosophie, de l'histoire, enfin de tous les arts.

L'ananas qui de tous les fruits
Rassemble en lui les goûts exquis,
Voltaire, est de fait ton emblème ;
Ainsi les arts au point suprême
Se trouvent en toi réunis.

Vous m'attaquez un peu sur le sujet de ma santé, vous me croyez plein de préjugés, & je crois en avoir peut-être trop peu pour mon malheur.

Aux saints de la cour d'Hippocrate
En vain j'ai voulu me vouer ;
Comment pourrai-je m'en louer ?
Tout, jusqu'au quinquina, me rate.

Ou jésuite, ou musulman,
Ou bonze, ou brame ou protestant,
Ma peu subtile conscience
Les tient en égale balance.

Pour vous, arrogans médecins,
Je ſuis hérétique incrédule :
Le Ciel gouverne nos deſtins,
Et non pas votre art ridicule.

L'avocat, fort d'un argument,
Sur la chicane & l'éloquence
Veut élever notre eſpérance ;
Tout change par l'événement.

De ces trois états la furie
Nous perſécutent à la mort ;
L'un en veut à notre tréſor,
L'autre à l'ame, un autre à la vie.

Très-redoutables charlatans,
Médecins, avocats & prêtres,
Aſſaſſins, ſcélérats & traîtres,
Vous n'éblouirez point mes ſens.

J'ai lu le Machiavel d'un bout à l'autre : mais à vous dire le vrai, je n'en ſuis pas tout à fait content, & j'ai réſolu de changer ce qui ne m'y plaiſoit point, & d'en faire une nouvelle édition ſous mes yeux à Berlin. J'ai pour cet effet donné un article pour les gazettes, par lequel l'auteur de l'eſſai déſavoue les deux impreſſions. Je vous demande pardon ; mais je n'ai pu faire autrement ; car il y a tant d'étranger dans votre édition, que ce n'eſt plus mon ouvrage. J'ai trouvé les chapitres XV & XVI tout différens de ce que je voulois qu'ils fuſſent ; ce ſera l'occupation de cet hiver que de refondre cet ouvrage. Je vous prie cependant, ne m'affichez pas trop ; car ce n'eſt pas me faire plaiſir ; & d'ailleurs vous

vous ſavez que lorſque je vous ai envoyé le manuſcrit, j'ai exigé un ſecret inviolable.

J'ai pris le jeune Luiſius à mon ſervice; pour ſon père, il s'eſt ſauvé, il y a paſſé je crois un an, du pays de Clèves, & je penſe qu'il eſt très-indifférent où ce fou finira ſa vie.

Je ne ſais où cette lettre vous trouvera; je ſerai toujours fort aiſe qu'elle vous trouve proche d'ici; tout eſt préparé pour vous recevoir, & pour moi j'attends avec impatience le moment de vous embraſſer.

LETTRE CL.

DE M. DE VOLTAIRE.

La Haye, 17 Octobre, 1740.

BIENTOT à Berlin vous l'aurez
Cette cohorte théâtrale,
Race gueuſe, fière & vénale,
Héros errans & bigarrés,
Portant avec habits dorés
Diamans faux & linge ſale;
Hurlant pour l'empire romain,
Ou pour quelque fière inhumaine,
Gouvernant trois fois la ſemaine
L'univers pour gagner du pain.

Vous aurez mauſſades actrices,
Moitié femme & moitié patin,

L'une bégueule avec caprices,
L'autre débonnaire & catin,
A qui le souffleur ou Crispin
Fait un enfant dans les coulisses.

Dieu soit loué que votre Majesté prenne la généreuse résolution de se donner du bon temps ! C'est le seul conseil que j'aie osé donner ; mais je défie tous les politiques d'en proposer un meilleur. Songez à ce mal fixe de côté ; ce sont de ces maux que le travail du cabinet augmente, & que le plaisir guérit. Sire, qui rend heureux les autres mérite de l'être, & avec un mal de côté on ne l'est point.

Voici enfin, Sire, des exemplaires de la nouvelle édition de l'Anti-Machiavel. Je crois avoir pris le seul parti qui restait à prendre, & avoir obéi à vos ordres sacrés. Je persiste toujours à penser qu'il a fallu adoucir quelques traits qui auraient scandalisé les faibles, & révolté certains politiques. Un tel livre, encore une fois, n'a pas besoin de tels ornemens. L'ambassadeur Camas serait hors des gonds s'il voyait à Paris de ces maximes chatouilleuses, & qu'il pratique pourtant un peu trop. Tout vous admirera jusqu'aux dévots. Je ne les ai pas trop dans mon parti, mais je suis plus sage pour vous que pour moi. Il faut que mon cher & respectable monarque, que le plus aimable des rois plaise à tout le monde. Il n'y a plus moyen de vous cacher, Sire, après l'ode de Gresset ; voilà la mine éventée, il faut paraître hardiment sur la brêche.

Il n'y a que des Oftrogoths & des Vandales qui puiffent jamais trouver à redire qu'un jeune prince ait, à l'âge de vingt-cinq ou vingt-fix ans, occupé fon loifir à rendre les hommes meilleurs, & à les inftruire en s'inftruifant lui-même. Vous vous êtes taillé des ailes à Reinfberg pour voler à l'immortalité. Vous irez, Sire, par toutes les routes, mais celle-ci ne fera pas la moins glorieufe :

J'en attefte le Dieu que l'univers adore,
Qui jadis infpira Marc-Aurèle & Titus,
Qui vous donna tant de vertus,
Et que tout bigot déshonore.

Il vient tous les jours ici des jeunes officiers français ; on leur demande ce qu'ils viennent faire ; ils difent qu'ils vont chercher de l'emploi en Pruffe. Il y en a quatre actuellement de ma connaiffance ; l'un eft le fils du gouverneur de Berg-Saint Vinox, l'autre le garçon major du régiment de Luxembourg, l'autre le fils d'un préfident, l'autre le bâtard d'un évêque. Celui-ci s'eft enfui avec une fille, cet autre s'eft enfui tout feul, celui-là a époufé la fille de fon tailleur, un cinquième veut être comédien, en attendant qu'on lui donne un régiment.

J'apprends une nouvelle qui enchante mon efprit tolérant ; votre Majefté fait revenir des pauvres anabaptiftes qu'on avait chaffés je ne fais trop pourquoi.

Que deux fois on fe rebaptife
Ou que l'on foit débaptifé,

Qu'étole au cou Jean exorcise
Ou que Jean soit exorcisé,
Qu'il soit hors ou dedans l'Eglise,
Musulman, brachmane ou chrétien,
De rien je ne me scandalise,
Pourvu qu'on soit homme de bien.
Je veux qu'aux lois on soit fidelle,
Je veux qu'on chérisse son roi,
C'est en ce monde assez, je crois;
Le reste qu'on nomme la foi
Est bon pour la vie éternelle,
Et c'est peu de chose pour moi.

LETTRE CLI.

DU ROI.

MON CHER VOLTAIRE,

A Rémusberg, le 24 Octobre, 1740.

JE vous suis mille fois obligé de tous les bons offices que vous me rendez, du Liégeois que vous abattez, de Vanduren que vous retenez, & en un mot de tout le bien que vous me faites. Vous êtes enfin le tuteur de mes ouvrages, & le génie heureux que sans doute quelque être bienfaisant m'envoie pour me soutenir & m'inspirer.

O vous, mortels ingrats! ô vous, cœurs insensibles!
Qui ne connoissez point l'amour ni la pitié,
Qui n'enfantez jamais que des projets nuisibles,
Adorez l'amitié.

La vertu la fit naître, & les Dieux la douèrent
De l'honneur fcrupuleux, de la fidélité ;
Les traits les plus brillans & les plus doux l'ornèrent
De la Divinité.

Elle attire, elle unit les ames vertueufes,
Leur fort eft au deffus de celui des humains ;
Leurs bras leur font communs, leurs armes généreufes
Triomphent des deftins.

Tendre & vaillant Nifus, vous fenfible Euryale,
Héros dont l'amitié, dont le divin tranfport
Sut refferrer les nœuds de votre ardeur égale
Jufqu'au fein de la mort:

Vos fiècles engloutis du temps qui les dévore,
Contre les hauts exploits à jamais conjurés,
N'ont pu vous dérober l'encens dont on honore
Vos grands noms confacrés.

Un nom plus grand me frappe, & remplit l'hémifphère ;
L'augufte vérité dreffe déjà l'autel,
Et l'amitié paroît pour te placer, Voltaire,
Dans fon temple immortel.

Mornay de ces lambris habitant pacifique,
Dès long-temps folitaire, heureux, & fatisfait,
Entend ta voix, s'étonne, & fon ame héroïque
T'apperçoit fans regret.

« Par zèle, & par devoir j'ai fecondé mon maître ;
« Ou miniftre, ou guerrier, j'ai fervi tour à tour :
« Ton cœur plus généreux affifte (fans paroître)
« Ton ami par amour.

" Celui qui me chanta, m'égale & me ſurpaſſe:
" Il m'a peint d'après lui ; ſes crayons lumineux
" Ornèrent mes vertus, & m'ont donné la place
" Que j'ai parmi les Dieux."

Ainſi parloit ce ſage ; & les intelligences
Aux bouts de l'univers l'annonçoient aux vivans ;
Le ciel en retentit, & ſes voûtes immenſes
Prolongeoient leurs accens.

Pendant qu'on t'applaudit & que ton éloquence
Terraſſe en ma faveur deux venimeux ſerpens,
L'amitié me tranſporte, & je m'envole en France
Pour fléchir tes tyrans.

O divine amitié d'un cœur tendre & flexible !
Seul eſpoir dans ma vie, & ſeul bien dans ma mort,
Tout cède devant toi ; Vénus eſt moins ſenſible,
Hercule étoit moins fort.

J'emploie toute ma rhétorique auprès d'Hercule de Fleury, pour voir ſi l'on pourra l'humaniſer ſur votre ſujet. Vous ſavez ce que c'eſt qu'un prêtre, qu'un politique, qu'un homme très-têtu, & je vous prie d'avance de ne me point rendre reſponſable des ſuccès qu'auront mes ſollicitations ; c'eſt un Vanduren placé ſur le trône.

Ce Machiavel en barette,
Toujours fourré de faux fuyans,
Lève de temps en temps ſa crête,
Et honnit les honnêtes gens.

Pour plaire à ses yeux bienséans
Il faut entonner la trompette
Des éloges les plus brillans,
Et parfumer sa vieille idole
De baume arabique & d'encens.
Ami, je connois ton bon sens:
Tu n'a pas la cervelle folle
De l'abjecte faveur des grands,
Et tu n'as point l'ame assez molle
Pour épouser leurs sentimens.
Fait pour la vérité sincère,
A ce vieux monarque mitré,
Précepteur de gloire entouré,
Ta franchise ne sauroit plaire:
Tu naquis pour la liberté,
Pour ma maîtresse tant chérie,
Que tu vantes en vérité
Plus que Phyllis & qu'Emilie;
Tu peux avec tranquillité
Dans mon pays, à mon côté,
La courtiser toute ta vie.
N'as-tu donc de félicité
Que dans ton ingrate patrie?

Je vous remercie encore avec toute la reconnoissance possible de toutes les peines que vous donnent mes ouvrages. Je n'ai pas le petit mot à dire contre tout ce que vous avez fait, sinon que je regrette le temps que vous emportent ces bagatelles. Mandez-moi, je vous prie, les frais qu'occasionnera l'impression, & les avances que vous avez faites à ce sujet, afin que je m'acquitte du moins en partie de ce que je vous dois. J'attends de vous des comédies, des

ſavans, des ouvrages d'eſprit, des inſtructions, & à l'infini des traits de votre grande ame. Je n'ai à vous rendre que beaucoup d'eſtime, de reconnoiſſance, & l'amitié parfaite avec laquelle je ſuis tout à vous.

LETTRE CLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, le 25 Octobre, 1740.

OMBRE aimable, charmant eſpoir,
Des plaiſirs image légère,
Quoi ! vous me flattez de revoir
Ce roi qui ſait régner & plaire !

Nous liſons dans certain auteur,
(Cet auteur eſt, je crois, la Bible.)
Que Moïſe, le voyageur,
Vit Jéhovah quoique inviſible.

Certain verſet dit hardiment
Qu'il vit ſa face de lumière ;
Un autre nous dit bonnement
Qu'il ne parla qu'à ſon derrière.

On dit que la Bible ſouvent
Se contredit de la manière ;
Mais qu'importe, dans ce myſtère,
Ou le derrière ou le devant ?

Il vit ſon Dieu, c'eſt choſe claire ;
Il reçut ſes commandemens ;
Les vôtres ſeront plus charmans,
Et votre préſence plus chère.

Je pourrai dire quelque jour :
J'ai vu deux fois ce prince aimable,
Né pour la guerre & pour l'amour,
Et pour l'étude & pour la table.

Il ſait tout, hors être en repos ;
Il fait agir, parler, écrire ;
Il tient le ſceptre de Minos,
Et des Muſes il tient la lyre.

Mais, Dieux ! aujourd'hui qu'il s'écarte
De la droite raiſon qu'il a !
Il eſquive le quinquina
Pour conſerver ſa fièvre-quarte.

Sire, dans ce moment monſeigneur le prince de Heſſe vient de m'aſſurer que le roi de Suède ayant été long-temps dans la même opinion que votre Majeſté, accablé d'une longue fièvre, a fait céder enfin ſon opiniâtreté à celle de la maladie, a pris le quinquina, & a guéri.

Je ſais que tous les rois enſemble
Sont loin de mon roi vertueux ;
Votre ame l'emporte ſur eux,
Mais leur corps au moins vous reſſemble.

Si dans le climat de la Suède un roi (ſoit qu'il

prenne parti pour la France ou non) guérit par la poudre des jésuites, pourquoi, Sire, n'en prendriez-vous pas ?

A Loyola que mon roi cède !
Que votre esprit luthérien
Confonde tout ignatien ;
Mais pour votre estomac prenez de son remède.

Sire, je veux venir à Berlin avec une balle de quinquina en poudre. Votre Majesté a beau travailler en roi avec sa fièvre, occuper son loisir en fesant de la prose de Cicéron & des vers de Catulle, je serai toujours très-affligé de cette maudite fièvre que vous négligez.

Si votre Majesté veut que je sois assez heureux pour lui faire ma cour pendant quelques jours,

Mon cœur & ma maigre figure
Sont prêts à se mettre en chemin ;
Déjà le cœur est à Berlin,
Et pour jamais, je vous le jure.

Je serai dans une nécessité indispensable de retourner bientôt à Bruxelles pour le procès de madame du Châtelet, & de quitter Marc-Aurèle pour la chicane ; mais, Sire, quel homme est le maître de ses actions ? vous-même n'avez-vous pas un fardeau immense à porter qui vous empêche souvent de satisfaire vos goûts en remplissant vos devoirs sacrés ?

Je suis, &c.

LETTRE CLIII.

DU ROI.

MON CHER VOLTAIRE, A Rémusberg, le 26 d'Octobre, 1740.

L'EVENEMENT le moins prévu du monde m'empêche pour cette fois d'ouvrir mon ame à la vôtre comme d'ordinaire, & de bavarder comme je le voudrois. L'Empereur est mort.

Ce prince né particulier
Fut Roi, puis Empereur, Eugène fut sa gloire,
Mais par malheur pour son histoire
Il est mort en banqueroutier.

Cette mort dérange toutes mes idées pacifiques, & je crois qu'il s'agira au mois de Juin plutôt de poudre à canon, de soldats, de tranchées, que d'actrices, de ballets & de théâtres; de façon que je me vois obligé de suspendre le marché que nous aurions fait. Mon affaire de Liége est toute terminée: mais celles d'à présent sont de bien plus grande conséquence pour l'Europe; c'est le moment du changement total de l'ancien systême de politique; c'est ce rocher détaché qui roule sur la figure des quatre métaux que vit Nabuchodonosor, & qui les détruisit tous. Je vous suis mille fois obligé de l'impression du Machiavel achevée; je ne saurois y travailler à

présent, je suis surchargé d'affaires. Je vais faire passer ma fièvre, car j'ai besoin de ma machine, & il en faut tirer à présent tout le parti possible.

Je vous envoie une ode en réponse à celle de Gresset. Adieu, cher ami, ne m'oubliez jamais, & soyez persuadé de la tendre estime avec laquelle je suis

Votre très-fidèle ami.

LETTRE CLIV.

DU ROI.

A Rémusberg, ce 8 Novembre, 1740.

TON Apollon te fait voler au ciel,
Tandis, ami, que rampant sur la terre
Je suis en butte aux carreaux du tonnerre,
A la malice, aux dévots dont le fiel
Avec fureur cent fois a fait la guerre
A maint humain bien moins qu'eux criminel.
Mais laissons-là leur imbécille engeance
Hurler l'erreur & prêcher l'abstinence,
Du sein du luxe & de leurs passions.
Tu veux percer la carrière immense
De l'avenir, & voir les actions
Que le destin avec tant de constance
Aux curieux bouillans d'impatience
Cacha toujours très-scrupuleusement?
Pour te parler tant soit peu sensément,

A ce palais qu'on trouve dans Voltaire,
Temple où Henri fut conduit par ſon père,
Où tout paroît nu devant le deſtin,
Si ſon auteur t'en montre le chemin
Entièrement tu peux te ſatisfaire.
Mais ſi tu veux d'un fantaſque tableau,
En ta faveur de ce nouveau chaos
Je vais ici te barbouiller l'hiſtoire,
De Jean Callot empruntant le pinceau.
Premièrement vois bouillonner la gloire
Au feu d'enfer attiſé d'un démon,
Vois tous les fous d'un nom dans la mémoire
Boire à l'excès de ce fatal poiſon;
Vois dans ſes mains, ſecouant un brandon,
Spectre hideux, femelle affreuſe & noire,
Parlant toujours langage de grimoire,
Et s'appuyant ſur le ſombre ſoupçon,
Sur le ſecret, & marchant à tâtons
La politique, implacable harpie,
Et l'intérêt qui lui donna le jour
Inſinuer toute leur troupe impie
Auprès des rois, en inonder leur cour,
Et de leurs traits bleſſer les cœurs d'envie,
Souffler la haine, & brouiller ſans retour
Mille voiſins de qui la race amie
Par maint hymen ſignaloit leur amour.
   Déjà j'entends l'orage du tambour,
De cent héros je vois briller la rage,
Sous les beaux noms d'audace & de courage;
Déjà je vois envahir cent Etats,
Et tant d'humains moiſſonnés avant l'âge,
Précipités dans la nuit du trépas.
De tous côtés je vois croître l'orage,
Je vois plus d'un illuſtre & grand naufrage,

Et l'univers tout couvert de ſoldats,
Je vois. . . . *Petit* *. J'en vis bien davantage,
Et vous, à votre imagination
C'eſt à finir; car ma Muſe eſſoufflée
De la fureur & de l'ambition
Te crayonnant la déſolation,
Fuyant le meurtre & craignant la mêlée,
S'eſt promptement de ces lieux envolée.

Voilà une belle hiſtoire des choſes que vous prévoyez. Si Don Louis Acunha, le Cardinal Alberoni, ou l'Hercule mitré avoient des commis qui leur fiſſent de pareils plans, je crois qu'ils ſortiroient avec deux oreilles de moins de leur cabinet.

Vous vous en contenterez cependant pour le préſent; c'eſt à vous d'imaginer de plus tout ce qu'il vous plaira. Quant aux affaires de votre petite politique particulière, nous en aviſerons à Berlin, & je crois que j'aurai dans peu des moyens entre les mains pour vous rendre ſatisfait & content.

Adieu, cher cygne, faites-moi quelquefois entendre votre chant; mais que ce ne ſoit point, ſelon la fiction des poëtes, en rendant l'ame au bord du Simoïs. Je veux de vos lettres, vous bien portant & même mieux qu'à préſent. Vous connoiſſez l'eſtime que j'ai pour vous, & vous en êtes perſuadé.

* De la comédie des Plaideurs.

LETTRE CLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Herford, le 11 Novembre, 1740.

DANS un chemin creux & gliſſant,
Comblé de neiges & de boues,
La main d'un démon malfeſant
De mon char a briſé les roues.
J'avais toujours imprudemment
Bravé celle de la Fortune;
Mais je change de ſentiment:
Je la fuyais, je l'importune,
Je lui dis d'une faible voix:
O toi qui gouvernes les rois,
Excepté le héros que *j'aime;*
O toi qui *n'auras ſous tes lois*
Ni ſon cœur ni ſon diadème,
Je vais trouver *mon ſeul appui:*
Qu'enfin ta faveur me ſeconde;
Souffre qu'en paix j'aille vers lui;
Va troubler le reſte du monde.

La Fortune, Sire, a été trop jalouſe de mon accès auprès de votre Majeſté; elle eſt bien loin d'exaucer ma prière; elle vient de briſer ſur le chemin d'Herford ce carroſſe qui me menait dans la terre promiſe. Dumolard l'oriental, que j'amène dans les Etats de votre Majeſté ſuivant vos ordres, prétend, Sire, que dans l'Arabie jamais pélerin de la Mecque n'eut une

plus trifte aventure, & que les Juifs ne furent pas plus à plaindre dans le défert.

Un domeftique va d'un côté demander du fecours à des Weftphaliens qui croient qu'on leur demande à boire; un autre court fans favoir où. Dumolard, qui fe promet bien d'écrire notre voyage en arabe & en fyriaque, eft cependant de reffource comme s'il n'était pas favant. Il va à la découverte moitié à pied moitié en charrette, & moi je monte en culotte de velours, en bas de foie & en mules fur un cheval rétif.

Hélas! grand roi, qu'euffiez vous cru,
En voyant ma faible figure
Chevauchant triftement à cru
Un courfier de mon encolure?
C'eft ainfi qu'on vit autrefois
Ce héros vanté par Cervante,
Son écuyer & Roffinante
Egarés au milieu des bois.
Ils ont fait de brillans exploits,
Mais j'aime mieux ma deftinée;
Ils ne fervaient que Dulcinée,
Et je fers le meilleur des rois.

En arrivant à Herford dans cet équipage, la fentinelle m'a demandé mon nom; j'ai répondu, comme de raifon, que je m'appelais Don Quichotte, & j'entre fous ce nom. Mais quand pourrai-je me jeter à vos pieds fous celui de votre créature, de votre admirateur, de..., &c.

LET-

LETTRE* CLVI.

DU PRINCE ROYAL.

Fragment.

. . . .
. . . .

Je vous quitte, il eſt vrai, mais mon cœur déchiré
Vers vous revolera ſans ceſſe :
Depuis quatre ans vous êtes ma maîtreſſe,
Un amour de dix ans doit être préféré ;
Je remplis un devoir ſacré.
Héros de l'amitié, vous m'approuvez vous-même.
Adieu, je pars déſeſpéré.
Oui, je vais aux genoux d'un objet adoré,
Mais j'abandonne ce que j'aime.

Votre ode eſt parfaite enfin, & je ſerais jaloux ſi je n'étais tranſporté de plaiſir. Je me jette aux pieds de votre humanité, & j'oſe être attaché tendrement au plus aimable des hommes, comme j'admire le protecteur de l'empire, de ſes ſujets & des arts.

* Cette lettre ne ſe trouve pas dans l'édition de Berlin.

LETTRE CLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Clèves, le 15 Décembre, 1740.

GRAND Roi, je vous l'avais prédit
Que Berlin deviendrait Athène
Pour les plaisirs & pour l'esprit ;
La prophétie était certaine.

Mais quand, chez le gros Valori,
Je vois le tendre Algarotti
Presser d'une vive embrassade
Le beau Lujac, son jeune ami,
Je crois voir Socrate affermi
Sur la croupe d'Alcibiade ;
Non pas ce Socrate entêté,
De sophismes fesant parade,
A l'œil sombre, au nez épaté,
A front large, à mine enfumée ;
Mais Socrate vénitien,
Aux grands yeux, au nez aquilin
Du bon saint Charles-Borromée.
Pour moi, très-désintéressé
Dans ces affaires de la Grèce,
Pour Frédéric seul empressé,
Je quittais étude & maîtresse ;
Je m'en étais débarrassé ;
Si je volai dans son empire,
Ce fut au doux son de sa lyre ;
Mais la trompette m'a chassé.

Vous ouvrez d'une main hardie
Le temple horrible de Janus;
Je m'en retourne tout confus
Vers la chapelle d'Emilie.
Il faut retourner fous fa loi,
C'eft un devoir; j'y fuis fidelle
Malgré ma fluxion cruelle,
Et malgré vous & malgré moi.
Hélas! ai-je perdu pour elle
Mes yeux, mon bonheur & mon roi?

Sire, je prie le Dieu de la paix & de la guerre qu'il favorife toutes vos grandes entreprifes, & que je puiffe bientôt revoir mon héros à Berlin, couvert d'un double laurier, &c.

LETTRE CLVIII.

DU ROI.

MON CHER AMI, Au quartier de Herendorf en Siléfie, le 23 Décembre, 1740.

J'AI reçu deux de vos lettres, mais je n'ai pu y répondre plutôt; je fuis comme le roi d'échecs de Charles XII, qui marchait toujours. Depuis quinze jours nous fommes continuellement par voie & par chemin, & par le plus beau temps du monde.

Je fuis trop fatigué pour répondre à vos charmans vers, & trop faifi de froid pour en favourer tout le charme; mais cela reviendra. Ne demandez point

de poëſie à un homme qui fait actuellement le métier de charretier, & même quelquefois de charretier embourbé. Voulez-vous ſavoir ma vie ?

Nous marchons depuis ſept heures juſqu'à quatre de l'après-midi. Je dîne alors ; enſuite je travaille, je reçois des viſites ennuyeuſes : vient après un détail d'affaires inſipides. Ce ſont des hommes difficultueux à rectifier, des têtes trop ardentes à retenir, des pareſſeux à preſſer, des impatiens à rendre dociles, des rapaces à contenir dans les bornes de l'équité, des bavards à écouter, des muets à entretenir ; enfin il faut boire avec ceux qui en ont envie, manger avec ceux qui ont faim ; il faut ſe faire juif avec les juifs, païen avec les païens.

Telles ſont mes occupations, que je céderais volontiers à un autre, ſi ce fantôme nommé la gloire ne m'apparaiſſait trop ſouvent. En vérité, c'eſt une grande folie, mais une folie dont il eſt très-difficile de ſe départir lorſqu'une fois on en eſt entiché.

Adieu, mon cher Voltaire, que le ciel préſerve de malheur celui avec lequel je voudrais ſouper après m'être battu ce matin. Le cygne de Padoue s'en va, je crois, à Paris profiter de mon abſence ; le philoſophe géomètre quarre des courbes, le philoſophe littérateur traduit du grec, & le ſavant doctiſſime ne fait rien ou peut-être quelque choſe qui en approche beaucoup.

Adieu, encore une fois, cher Voltaire, n'oubliez pas les abſens qui vous aiment.

LETTRE CLIX.

DU ROI.

A Olau, le 16 d'Avril, 1741.

JE connais les douceurs d'un ſtudieux repos;
Diſciple d'Epicure, amant de la molleſſe,
Entre ſes bras, plein de faibleſſe,
J'aurais pu ſommeiller à l'ombre des pavots.

Mais un rayon de gloire animant ma jeuneſſe,
Me fit voir d'un coup d'œil les faits de cent héros;
Et, plein de cette noble ivreſſe,
Je voulus ſurpaſſer leurs plus fameux travaux.

Je goûte le plaiſir, mais le devoir me guide:
Délivrer l'univers de monſtres plus affreux
Que ceux terraſſés par Alcide,
C'eſt l'objet ſalutaire auquel tendent mes vœux.

Soutenir de mon bras les droits de ma patrie,
Et réprimer l'orgueil des plus fiers des humains,
Tous fous de la Vierge Marie,
Ce n'eſt point un ouvrage indigne de mes mains.

Le bonheur, cher ami, cet être imaginaire,
Ce fantôme éclatant qui fuit devant nos pas,
Habite auſſi peu cette ſphère,
Qu'il établit ſon règne au ſein de mes Etats.

Aux berceaux de Rheinsberg, aux champs de Silésie,
Méprisant du bonheur le caprice fatal,
Ami de la philosophie,
Tu me verras toujours aussi ferme qu'égal.

On dit les autrichiens battus, & je crois que c'est vrai. Vous voyez que la lyre d'Horace a son tour après la massue d'Alcide. Faire son devoir, être accessible aux plaisirs, ferrailler avec les ennemis, être absent & ne point oublier ses amis : tout cela sont des choses qui vont fort bien de pair, pourvu qu'on sache assigner des bornes à chacune d'elles. Doutez de toutes les autres ; mais ne soyez pas pyrrhonien sur l'estime que j'ai pour vous, & croyez que je vous aime.

Adieu.

LETTRE CLX.

DU ROI.

Au camp de Molvitz, le 2 de Mai, 1741.

De cette ville portative,
Légère & qu'ébranlent les vents,
D'architecture peu massive,
Dont nous sommes les habitans ;
Des glorieux & tristes champs
Où des soldats la fureur vive
Défit la troupe fugitive
De nos ennemis impuissans ;

Des lieux où l'ambition folle
Réunit ſous ſes étendards
Ceux qu'inſtruiſit à ſon école
Le fier, le ſanguinaire Mars ;
En un mot, du centre du trouble,
Je vous cherche au ſein de la paix,
Où vous ſavez jouir au double
De cent plaiſirs, de cent ſuccès ;
Où vous vivez quand je travaille ;
Où vous inſtruiſez l'univers,
Lorſque de cent peuples divers
Je vois au fort de la bataille
Les ombres paſſer aux enfers.

Voilà tout ce que peut vous dire ma muſe guerrière, d'un camp très-froid. Je n'entre point en détail avec vous, car il n'y a rien de raffiné dans la façon dont nous nous entretenons ; cela ſe fait toujours à mon grand regret ; & ſi je dirige la fureur obéiſſante de mes troupes, c'eſt toujours aux dépens de mon humanité, qui pâtit du mal néceſſaire, que je ne ſaurais me diſpenſer de faire.

Le maréchal de Belliſle eſt venu ici avec une ſuite de gens très-ſenſés. Je crois qu'il ne reſte plus guère de raiſon aux Français après celle que ces meſſieurs de l'ambaſſade ont reçue en partage. On regarde en Allemagne comme un phénomène très rare, de voir des français qui ne ſoient pas fous à lier. Tels ſont les préjugés des nations les unes contre les autres : quelques gens de génie ſavent s'en affranchir ; mais le vulgaire croupit toujours dans la fange des préjugés. L'erreur eſt ſon partage. A vous qui la com-

battez, ſoit honneur, ſanté, profſpérité & gloire à jamais. Ainſi ſoit-il. Adieu.

LETTRE CLXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 Mai, 1741.

JE croyais autrefois que nous n'avions qu'une ame,
Encore eſt-ce beaucoup, car les ſots n'en ont pas:
Vous en poſſédez trente, & leur céleſte flamme
Pourrait ſeule animer tous les ſots d'ici-bas.

Minerve a dirigé vos deſſeins politiques;
Vous ſuivez à la fois Mars, Orphée, Apollon;
Vous dormez en plein champ ſur l'affût d'un canon;
Neiperg fuit devant vous aux plaines germaniques.

Céſar votre patron, par qui tout fut ſoumis,
Aimait auſſi les arts, & ſa main triomphale
Cueille encore des lauriers dans ſes nobles écrits;
Mais a-t-il fait des vers au grand jour de Pharſale?

A peine ce Neiperg eſt-il par vous battu,
Que vous prenez la plume en montrant votre épée;
Mon attente, O grand Roi! n'a point été trompée,
Et non moins que Neiperg mon génie eſt vaincu.

Sire, faire des vers & des jolis vers après une victoire, eſt une choſe unique & par conſéquent réſervée

à votre Majeſté. Vous avez battu Neiperg & Voltaire. Votre Majeſté devrait mettre dans ſes lettres des feuilles de laurier, comme les anciens généraux romains. Vous méritez à la fois le triomphe du général & du poëte, & il vous faudrait deux feuilles de laurier au moins.

J'apprends que Maupertuis eſt à Vienne; je le plains plus qu'un autre; mais je plains quiconque n'eſt pas auprès de votre perſonne. On dit que le colonel Camus eſt mort bien fâché de n'être pas tué à vos yeux. Le major Knobertoff (dont j'écris mal le nom) a eu au moins ce triſte honneur dont Dieu veuille préſerver votre Majeſté. Je ſuis ſûr de votre gloire, grand Roi, mais je ne ſuis pas ſûr de votre vie; dans quels dangers & dans quels travaux vous la paſſez, cette vie ſi belle! des ligues à prévenir ou à détruire, des alliés à ſe faire ou à retenir, des ſièges, des combats, tous les deſſeins, toutes les actions, & tous les détails d'un héros; vous aurez peut-être tout, hors le bonheur. Vous pourrez, ou faire un empereur, ou empêcher qu'on n'en faſſe un, ou vous faire empereur vous-même: ſi le dernier cas arrive, vous n'en ſerez pas plus ſacrée Majeſté pour moi.

J'ai bien de l'impatience de dédier Mahomet à cette adorable Majeſté. Je l'ai fait jouer à Lille, & il a été mieux joué qu'il ne l'eût été à Paris; mais quelque émotion qu'il ait cauſée, cette émotion n'approche pas de celle que reſſent mon cœur en voyant tout ce que vous faites d'héroïque.

LETTRE CLXII.

DU ROI.

Au camp de Molvitz, le 13 de Mai, 1741.

LES gazettes de Paris qui vous difaient à l'extrémité, & madame du Châtelet ne bougeant de votre chevet, m'ont fait trembler pour les jours d'un homme que j'aime, lorfque j'ai vu par votre lettre, que ce même homme eft plein de vie & qu'il m'aime encore.

Ce n'eft point mon frère qui a été bleffé, c'eft le prince Guillaume, mon coufin. Nous avons perdu à cette heureufe & malheureufe journée quantité de bons fujets. Je regrette tendrement quelques amis dont la mémoire ne s'effacera jamais de mon cœur. Le chagrin de mes amis tués eft l'antidote que la providence a daigné joindre à tous les heureux fuccès de la guerre pour tempérer la joie immodérée qu'excitent les avantages remportés fur les ennemis. Le regret de perdre de braves gens eft d'autant plus fenfible, qu'on doit de la reconnoiffance à leurs mânes, & fans pouvoir jamais s'en acquitter.

La fituation où je fuis m'amènera dans peu, mon cher Voltaire, à rifquer de nouveaux hafards. Après avoir abattu un arbre, il eft bon d'en détruire jufqu'aux racines, pour empêcher que des rejetons ne

le remplacent avec le temps. Allons donc voir ce que nous pourrons faire à l'arbre dont M. de Neuperg doit être regardé comme la sève.

J'ai vu & beaucoup entretenu le maréchal de Bellisle, qui sera dans tout pays ce que l'on appelle un très-grand homme. C'est un Newton pour le moins en fait de guerre, autant aimable dans la société qu'intelligent & profond dans les affaires, & qui fait un honneur infini à la France sa nation, & au choix de son maître.

Je souhaite de tout mon cœur de n'entendre que de bonnes nouvelles de votre part : soyez persuadé que personne ne s'y intéresse plus que votre fidèle ami.

LETTRE CLXIII.

DU ROI.

Au camp de Grotkau, le 2 de Juin, 1741.

VOUS qui possédez tous les arts,
Et sur-tout le talent de plaire ;
Vous qui pensez à nos houssards
En cueillant des fruits de Cythère,
Qui chantez Charles & Newton,
Et qui, du giron d'Emilie,
Aux beaux-esprits donnez le ton,
Ainsi qu'à la philosophie :
De ce camp, d'où maint peloton
S'exerce en tirant à l'envie,

De ma très-turbulente vie
Je vous fais un léger crayon.

Nous avons vu Céſarion ;
Le court Jordan qui l'accompagne,
Tenant en main ſon Cicéron,
Horace, Hippocrate & Montagne ;
Nous avons vu des maréchaux,
Des beaux-eſprits & des héros,
Des bavards & des politiques,
Et des ſoldats très-impudiques ;
Nous avons vu, dans nos travaux,
Combats, eſcarmouches & ſièges,
Mines fougaces & cent pièges,
Et moiſſonner dame Atropos,
Feſant rage de ſes ciſeaux
Parmi la cohue imbécille
Qui ſuit d'un pas fier & docile
Les traces de ſes généraux.

Mais ſi j'avais vu davantage,
En ſerais-je plus fortuné ?
Qui penſe & jouit à mon âge,
Qui de vous eſt endoctriné,
Mérite ſeul le nom de ſage ;
Mais qui peut vous voir de ſes yeux
Mérite ſeul le nom d'heureux.

Ni mon frère, ni ce Knobelſdorf que vous connaiſſez, n'ont été à l'action. C'eſt un de mes couſins & un major de dragons Knobelſdorf qui ont eu le malheur d'être tués.

Donnez-moi plus ſouvent de vos nouvelles. Aimez-moi toujours, & ſoyez perſuadé de l'eſtime que j'ai pour vous. Adieu.

LETTRE CLXIV.

DU ROI.

Au camp de Strelen, le 25 Juin, 1741.

. . . .

. . . .

L'annonce de votre hiſtoire me fait bien du plaiſir ; cela n'ajoutera pas un petit laurier de plus à ceux que vous prépare la main de l'immortalité ; c'eſt votre gloire, en un mot, que je chéris. Je m'intéreſſe au *Siècle de Louis XIV*, je vous admire comme philoſophe, mais je vous aime bien mieux poëte.

Préférez la lyre d'Horace
Et ſes immortels accords,
A ces giganteſques efforts
Que fait la pédanteſque race,
Pour mieux connaître les reſſorts
De l'air, des corps, & de l'eſpace :
Grands objets trop peu faits pour nous,
Ces ſages ſouvent ſont bien fous.

L'un fait un roman de phyſique, l'autre monte avec bien de la peine & ajuſte enſemble les différentes parties d'un ſyſtème ſorti de ſon cerveau creux.

Ne perdons point à rêvaſſer,
Un temps fait pour la jouiſſance.
Ce n'eſt point à philoſopher
Qu'on avance dans la ſcience.

Tout l'art eſt d'apprendre à douter,
Et modeſtement confeſſer
Nos ſottiſes, notre ignorance.

L'hiſtoire & la poëſie offrent un champ bien plus libre à l'eſprit. Il s'agit d'objets qui ſont à notre portée, de faits certains, & de riantes peintures. La véritable philoſophie, c'eſt la fermeté d'ame, & la netteté de l'eſprit qui nous empêche de tomber dans les erreurs du vulgaire & de croire aux effets ſans cauſe.

La belle poëſie, c'eſt ſans contredit la vôtre : elle contient tout ce que les poëtes de l'antiquité ont produit de meilleur.

Votre muſe forte & légère
Des agrémens ſemble la mère,
Parlant la langue des amours.
Mais lorſque vous peignez la guerre,
Comme un impétueux tonnerre
Elle entraîne tout dans ſon cours.

C'eſt que vous & votre muſe, vous êtes tout ce que vous voulez. Il n'eſt pas permis à tout le monde d'être Protée comme vous ; & nous autres pauvres humains, nous ſommes obligés de nous contenter du petit talent que l'avare nature a daigné nous donner.

Je ne puis vous mander des nouvelles de ce camp, où nous ſommes les gens les plus tranquilles du monde. Nos houſſards ſont les héros de la pièce pendant l'intermède, tandis que les ambaſſa-

deurs me haranguent, qu'on fait les ſiléſiens cocus, &c. &c.

Bien des complimens à la marquiſe ; quant à vous, je penſe bien que vous devez être perſuadé de la parfaite eſtime & de l'amitié que j'aurai toujours pour vous. Adieu.

P. S. Le pauvre Céſarion eſt malade à Berlin où je l'ai renvoyé pour le guérir, & Jordan qui vient d'arriver de Breſlau, eſt tout fatigué du voyage.

LETTRE CLXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 29 Juin, 1741.

SIRE, chacun ſon lot ; une aigle vigoureuſe,
Non l'aigle de l'empire (elle a depuis un temps
Perdu ſon bec retors & ſes ongles puiſſans)
Mais l'aigle de la Pruſſe, & jeune & valeureuſe,
Réveille dans ſon vol, au bruit de ſes exploits,
La gloire qui dormait loin des trônes des rois.
Un vieux renard adroit, tapi dans ſa tanière,
Attend quelques perdrix auprès de ſa frontière ;
Un honnête pigeon, point fourbe & point guerrier,
Cache ſes jours obſcurs au fond d'un colombier.
Je ſuis ce vieux pigeon, j'admire en ſa carrière
Cette aigle foudroyante & ſi vive & ſi fière.
Ah ! ſi d'un autre bec les Dieux m'avaient pourvu,
Si j'étais moins pigeon, je vous ſuivrais peut-être ;
Je verrais dans ſon camp mon adorable maître ;
Et tel que Maupertuis, peut-être au dépourvu

De houſſards entouré, dépouillé, mis à nu,
J'aurais, parles doux ſons de quelque chanſonnette,
Conſolé, s'il ſe peut, Neiperg de ſa défaite.
Le Ciel n'a pas voulu que de mes ſombres jours
Cette grande aventure ait éclairé le cours.
Mais dans mon colombier je vous ſuis en idée :
De vos vaillans exploits ma verve poſſédée,
Voyage en fiction vers les murs de Breſlau,
Dans les champs de Molvitz, aux remparts de Glogau,
Je vous y vois, tranquille au milieu de la gloire,
Arracher une plume au dos de la Victoire,
Et m'écrire en jouant, ſur la peau d'un tambour,
Ces vers toujours heureux, pleins de grâce & de tour.

Hindfort, & vous Ginkel, vous dont le nom barbare
Fait jurer de mes vers la cadence bizarre,
Venez-vous près de lui, le caducée en main,
Pour ſéduire ſon ame & changer ſon deſtin,
Et vous, cher Valori, toujours prêt à conclure,
Voulez-vous des Ginkels déranger la meſure ?
Miniſtres cauteleux, ou preſſans, ou jaloux,
Laiſſez là tout votre art, il en ſait plus que vous ;
Il ſait quel intérêt fait pencher la balance,
Quel traité, quel ami convient à ſa puiſſance ;
Et toujours agiſſant, toujours penſant en roi,
Par la plume & l'épée il ſait donner la loi.
Cette plume ſur-tout eſt ce qui fait ma joie ;
Car meſſieurs, quand le jour, à tant de ſots en proie,
Il a campé, marché, recampé, ferraillé,
Ecouté cent avis, répondu, conſeillé,
Ordonné des piquets, des haltes, des fourrages,
Garni, forcé, repris, débouché vingt paſſages,
Et parlé dans ſa tente à des ambaſſadeurs,
(Gens quelquefois trompés encor que grands trompeurs)

Alors

Alors tranquille & gai, n'ayant plus rien à faire,
En vers doux & nombreux il écrit à Voltaire.
En faites-vous autant, Georges, Charles, Louis,
Très-refpectables rois, d'Apollon peu chéris ?
La maifon des Bourbons ni les filles d'Autriche
N'ont jamais fait pour moi le plus court hémiftiche.
Qu'importent leurs aïeux, leur trône, leurs exploits ?
S'ils ne font point de vers, ils ne font point mes rois.
Je confens qu'on foit bon, jufte, grand, magnanime,
Que l'on foit conquérant, mais je prétends qu'on rime.
Protecteur d'Apollon, grand génie & grand roi,
Battez-vous, écrivez, & fur-tout aimez-moi.

Sire, le plus profaïque de vos ferviteurs ne peut rimer davantage. Je fuis actuellement enfoncé dans l'hiftoire ; elle devient tous les jours plus chère pour moi depuis que je vois le rang illuftre que vous y tiendrez. Je prévois que votre Majefté s'amufera quelque jour à faire le récit de fes deux campagnes : heureux qui pourrait être alors fon fecrétaire ! mais auffi très-heureux qui fera fon lecteur ! C'eft aux Céfars à faire leurs commentaires. Meffieurs de la Croze & Jordan, de grâce, prêtez-moi vos vieux livres & vos lumières nouvelles pour les antiques vérités que je cherche ; mais quand je ferai arrivé au fiècle illuftré par Frédéric, permettez-moi d'avoir recours directement à notre héros. Que vous êtes heureux, ô Jordan ! vous le voyez ce héros, & vous avez de plus une très-belle bibliothéque ; il n'en eft pas ainfi de moi, je n'ai point ici de héros,

& j'ai très-peu de livres. Cependant je travaille, car les gens oisifs ne sont pas faits pour lui plaire.

De son sublime esprit la noble activité
Réveillerait dans moi la molle oisiveté.
Tout mortel doit agir, roi, fermier, soldat, prêtre ;
A ces conditions le Ciel nous donna l'être :
Le plaisir véritable est le fruit des travaux.
Grand Dieu, que de plaisirs doit goûter mon héros !

Je suis de sa majesté, de son humanité, de son activité, de son esprit, & de son cœur l'admirateur & le sujet.

LETTRE CLXVI.

DU ROI.

Au camp de Strelen, 22 Juillet, 1741.

. . . .

. . . .

Après la sentence que vous venez de prononcer sur votre Hélicon, je ne puis vous écrire qu'en vers. C'est une corruption dont je me sers pour captiver votre affection. Si vous étiez médiateur entre la reine d'Hongrie & moi, je plaiderais ma cause en vers ; & mes vieux documens en rimes serviraient aux amusemens de mon pacificateur. Il n'y aura pas assurément autant de lacunes dans l'histoire que vous écrivez, qu'il se trouve de vide dans notre campagne ; mais notre inaction ne sera pas longue.

[library stamp]
Si nous ſuſpendons nos coups, ce n'eſt que pour frapper dans peu d'une manière plus ſûre & plus éclatante.

Je vous recommande les intérêts du ſiècle divin que vous peignez ſi élégamment. J'aimerais mieux l'avoir fait, que d'avoir gagné cent batailles.

Adieu, cher Voltaire! lorſque vous feſiez la guerre à vos libraires & à vos autres ennemis, j'écrivais; à préſent que vous écrivez, je m'eſcrime d'eſtoc & de taille. Tel eſt le monde.

Ne doutez pas de la parfaite amitié avec laquelle je ſuis tout à vous.

LETTRE CLXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 3 Auguſte, 1741.

VOUS dont la précoce génie
Pourſuit ſa carrière infinie
Du Parnaſſe aux champs des combats,
Défiant, d'un eſſor ſublime,
Et les obſtacles de la rime
Et les menaces du trépas :

Amant fortuné de la gloire,
Vous avez voulu que l'hiſtoire
Devint l'objet de mes travaux ;
Du haut du temple de Mémoire,
Sur les ailes de la Victoire
Vos yeux conduiſent mes pinceaux.

Mais non; c'eſt à vous ſeul d'écrire,
A vous de chanter ſur la lyre
Ce que vous ſeul exécutez :
Tel était jadis ce grand homme,
L'oracle & le vainqueur de Rome,
Qu'on vante & que vous imitez.

Cependant la douce éminence,
Ce roi tranquille de la France,
Etendant par-tout ſes bienfaits,
Vers les frontières alarmées
Fait déjà marcher quatre armées,
Seulement pour donner la paix.

J'aime mieux Jordan qui s'allie
Avec certain anglais impie
Contre l'idole des dévots,
Contre ce monſtre atrabilaire
De qui les fripons ſavent faire
Un engin pour prendre les ſots.

Autrefois Julien le ſage,
Plein d'eſprit, d'art & de courage,
Juſqu'en ſon temple l'a vaincu ;
Ce philoſophe ſur le trône,
Uniſſant Thémis & Bellone,
L'eût détruit s'il avait vécu.

Achevez cet heureux ouvrage,
Briſez ce honteux eſclavage
Qui tient les humains enchaînés ;
Et, dans votre noble colère,
Avec Jordan le ſecrétaire,
Détruiſez l'idole, & vivez.

Vous que la raiſon pure éclaire,
Comment craindriez-vous de faire
Ce qu'ont fait vos braves aïeux *
Qui, dans leur ignorance heureuſe,
Bravèrent la puiſſance affreuſe
De ce monſtre élevé contre eux.

Hélas ! votre eſprit héroïque
Entend trop bien la politique ;
Je vois que vous n'en ferez rien.
Tous les dévots, ſaiſis de crainte,
Ont déjà par-tout fait leur plainte
De vous voir ſi mauvais chrétien.

Content de briller dans le monde,
Vous leur laiſſez l'erreur profonde
Qui les tient ſous d'indignes lois.
Le plus ſage aux plus ſots veut plaire,
Et les préjugés du vulgaire
Sont encor les tyrans des rois.

Ainſi donc, Sire, votre Majeſté ne combattra que des princes, & laiſſera Jordan combattre les erreurs ſacrées de ce monde. Puiſqu'il n'a pu devenir poëte auprès de votre perſonne, que ſa proſe ſoit digne du roi que nous voudrions tous deux imiter. Je me flatte que la Siléſie produira un bon ouvrage contre ce que vous ſavez. Après ces beaux vers qui me ſont déjà venus des environs de la Neiſs, certainement ſi votre Majeſté n'avait pas dédaigné d'aller en Siléſie, jamais on n'y aurait fait de

* Au treizième ſiècle ils chaſsèrent tous les prêtres.

vers français. Je m'imagine qu'elle eſt à préſent plus occupée que jamais ; mais je ne m'en effraie pas ; & après avoir reçu d'elle des vers charmans le lendemain d'une victoire, il n'y a rien à quoi je ne m'attende. J'eſpère toujours que je ferai aſſez heureux pour avoir une relation de ſes campagnes, comme j'en ai une du voyage de Straſbourg, &c.

LETTRE CLXVIII.

DU ROI.

Au camp de Reichenbach, le 24 Auguſte, 1741.

DE tous les monſtres différens
Vous voulez que je ſois l'Hercule,
Que Vienne avec ſes adhérens,
Genève, Rome avec la bulle,
Tombent ſous mes coups aſſommans :
Approfondiſſez mieux vos gens,
Et connaiſſez la différence
De la maſſue aux argumens.

L'antique idole qu'on encenſe,
La crédule Religion
Se ſoutient par prévention,
Par caprice & par ignorance.
La foudroyante Vérité
A pourſuivi ce monſtre en Grèce ;
A Rome il fut perſécuté
Par les vers ſenſés de Lucrèce.

Vous-même vous avez tenté
De rendre le monde incrédule,
En dévoilant le ridicule
D'un vieux rêve long-temps vanté :
Mais l'homme ſtupide, imbécille,
Et mônté ſur le même ton,
Croit plutôt à ſon évangile
Qu'il ne ſe range à la raiſon ;
Et la reſpectable Nature,
Lorſqu'elle daigna travailler
A pétrir l'humaine figure,
Ne l'a pas faite pour penſer.

Croyez-moi, c'eſt peine perdue
Que de prodiguer le bon ſens
Et d'étaler des argumens
Aux bœufs qui traînent la charrue ;
Mais de vaincre dans les combats
L'Orgueil & ſes fiers adverſaires ;
Et d'écraſer deſſous ſes pas
Et les ſcorpions & les vipères,
Et de conquérir des Etats,
C'eſt ce qu'ont opéré nos pères,
Et ce qu'exécutent nos bras.

Laiſſez donc dans l'erreur profonde
L'eſprit entêté de ce monde.
Eh ! que m'importent ſes travers ?
Pourvu que j'entende vos vers,
Et qu'après le feu de la guerre,
La paix renaiſſant ſur la terre,
Pallas vous conduiſe à Berlin.
Là, tantôt au ſein de la ville
Goûtant le plus brillant deſtin,

Ou préférant le doux asile
De la campagne plus tranquille,
A l'ombre de nos étendards
Laissant reposer le fier Mars,
Nous jouïrons comme Epicure
De la volupté la plus pure,
En laissant aux savans bavards
Leur physique & métaphysique;
A messieurs de la mécanique
Leur mouvement perpétuel;
Au calculateur éternel
Sa fluxion géométrique;
Au dieu d'Epidaure empirique
Son grand remède universel;
A tout fourbe, à tout politique,
Son scélérat Machiavel;
A tout chrétien apostolique
Jésus & le péché mortel;
En nous réservant pour partage
Des biens de ce monde l'usage,
L'honneur, l'esprit & le bon sens,
Le plaisir & les agrémens.

Jordan traduit son auteur anglais avec la même fidélité que les Septante translatèrent la bible. Je crois l'ouvrage bientôt achevé. Il y a tant de bonnes choses à dire contre la religion que je m'étonne qu'elles ne viennent pas dans l'esprit de tout le monde; mais les hommes ne sont pas faits pour la vérité. Je les regarde comme une horde de cerfs dans le parc d'un grand seigneur, & qui n'ont d'autre fonction que de peupler & remplir l'enclos.

Je crois que nous nous battrons bientôt; c'eſt œuvre aſſez folle ; mais que voulez-vous ? il faut être quelquefois fou dans ſa vie.

Adieu, cher Voltaire. Ecrivez-moi plus ſouvent ; mais ſur-tout ne vous fâchez pas ſi je n'ai pas le temps de vous répondre. Vous connaiſſez mes ſentimens.

LETTRE CLXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, ce 21 Décembre, 1741.

SOLEIL, pâle flambeau de nos triſtes hivers,
Toi qui de ce monde es le père,
Et qu'on a cru long-temps le père des bons vers,
Malgré tous les mauvais que chaque jour voit faire :
Soleil, par quel cruel deſtin
Faut-il que dans ce mois où l'an touche à ſa fin,
Tant de vaſtes degrés t'éloignent de Berlin ?
C'eſt là qu'eſt mon héros, dont le cœur & la tête
Raſſemblent tout le feu qui manque à ſes Etats ;
Mon héros, qui de Neiſs achevait la conquête,
Quand tu fuyais de nos climats :
Pourquoi vas-tu, dis-moi, vers le pôle antarctique ?
Quels charmes ont pour toi les nègres de l'Afrique ?
Revole ſur tes pas loin de ce triſte bord,
Imite mon héros, viens éclairer le Nord.

C'eſt ce que je diſais, Sire, ce matin au Soleil votre confrère, qui eſt auſſi l'ame d'une partie de ce

monde. Je lui en dirais bien davantage sur le compte de votre Majesté, si j'avais cette facilité de faire des vers, que je n'ai plus, & que vous avez. J'en ai reçu ici que vous avez faits dans Neiss tout aussi aisément que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote, jointe aux vers que votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Molvitz, fournit de bien singuliers mémoires pour servir un jour à l'histoire.

Louis XIV prit en hiver la Franche-Comté ; mais il ne donna point de bataille, & ne fit point de vers au camp devant Dole, ou devant Besançon ; aussi j'ai pris la liberté de mander à votre Majesté que l'histoire de Louis XIV me paraissait un cercle trop étroit, je trouve que Frédéric élargit la sphère de mes idées. Les vers que votre Majesté a fait dans Neiss ressemblent à ceux que Salomon fesait dans sa gloire, quand il disait, après avoir tâté de tout, *Tout n'est que vanité.* Il est vrai que le bon homme parlait ainsi au milieu de trois cents femmes & de sept cents concubines ; le tout sans avoir donné de bataille, ni fait de siège. Mais, n'en déplaise, Sire, à Salomon & à vous, ou bien à vous & à Salomon, il ne laisse pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Silésie,
Revenir couvert de lauriers
Dans les bras de la Poësie ;
Donner aux belles, aux guerriers,

Opéra, bal & comédie;
Se voir craint, chéri, reſpecté,
Et connaître au ſein de la gloire
L'eſprit de la ſociété,
Bonheur ſi rarement goûté
Des favoris de la victoire;
Savourer avec volupté,
Dans des momens libres d'affaire,
Les bons vers de l'antiquité,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la poſtérité:
Semblable vie a de quoi plaire;
Elle a de la réalité,
Et le plaiſir n'eſt point chimère.

Votre Majeſté a fait bien des choſes en peu de temps. Je ſuis perſuadé qu'il n'y a perſonne ſur la terre plus occupé qu'elle, & plus entraîné dans la variété des affaires de toute eſpèce. Mais avec ce génie dévorant, qui met tant de choſes dans ſa ſphère d'activité, vous conſerverez toujours cette ſupériorité de raiſon qui vous élève au-deſſus de ce que vous êtes & de ce que vous faites.

Tout ce que je crains, c'eſt que vous ne veniez à trop mépriſer les hommes. Des millions d'animaux ſans plumes à deux pieds, qui peuplent la terre, ſont à une diſtance immenſe de votre perſonne, par leur ame comme par leur état. Il y a un beau vers de Milton:

Amongst unequals no ſociety.

Il y a encore un autre malheur, c'eſt que votre

Majefté peint fi bien les nobles friponneries des politiques, les foins intéreffés des courtifans, &c. qu'elle finira par fe défier de l'affection des hommes de toute efpèce, & qu'elle croira qu'il eft démontré en morale, qu'on n'aime point un roi pour lui-même. Sire, que je prenne la liberté de faire auffi ma démonftration. N'eft-il pas vrai qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un efprit fupérieur, qui a bien des talens, & qui joint à tous ces talens-là celui de plaire? Or s'il arrive que par malheur ce génie fupérieur foit roi, fon état en doit-il empirer? Et l'aimerait-on moins parce qu'il porte une couronne? Pour moi, je fens que la couronne ne me refroidit point du tout.

Je fuis, &c.

LETTRE CLXX.

DU ROI.

MON CHER VOLTAIRE, A Berlin, le 8 de Janvier, 1742.

JE vous dois deux lettres, à mon grand regret, & je me trouve fi occupé par les grandes affaires que les philofophes appellent des billevefées, que je ne puis encore penfer à mon plaifir, le feul folide bien de la vie. Je m'imagine que Dieu a créé les ânes, les colonnes doriques, & nous autres rois, pour porter les fardeaux de ce monde, où tant d'autres êtres font faits pour jouir des biens qu'il produit.

A préfent me voilà à argumenter avec une vingtaine de Machiavels plus ou moins dangereux. L'aimable Poëfie attend à la porte fans avoir d'audience. L'un me parle de limites, l'autre de droits, un autre encore d'indemnifation, celui-ci d'auxiliaires, de contrats de mariage, de dettes à payer, d'intrigues à faire, de recommandations, de difpofitions, &c. On publie que vous avez fait telle chofe à laquelle vous n'avez jamais penfé; on fuppofe que vous prendrez mal tel événement dont vous vous réjouiffez; on écrit du Mexique que vous allez attaquer un tel que votre intérêt eft de ménager; on vous tourne en ridicule, on vous critique; un gazetier fait votre fatire; les voifins vous déchirent; un chacun vous donne au diable en vous accablant de proteftations d'amitié. Voilà le monde; & telles font en gros les matières qui m'occupent.

Avez-vous envie de troquer la poëfie pour la politique? La feule reffemblance qui fe trouve entre l'une & l'autre, eft que les politiques & les poëtes font le jouet du public, & l'objet de la fatire de leurs confrères.

Je pars après-demain pour Rémufberg reprendre la houlette & la lyre, veuille le ciel, pour ne les quitter jamais! Je vous écrirai de cette douce folitude avec plus de tranquillité d'efprit. Peut-être Calliope m'infpirera-t'elle encore. Je fuis tout à vous.

LETTRE CLXXI.

DU ROI.

MON CHER VOLTAIRE, A Olmutz, le 3 de Février, 1742.

LE démon qui m'a promené jusqu'à présent, m'a mené à Olmutz pour redresser les affaires que les autres alliés ont embrouillées, dit-on. Je ne sais ce qui en sera ; mais je sais que mon étoile est trop errante. Que pouvez-vous prétendre d'une cervelle où il n'y a que du foin, de l'avoine & de la paille hachée ? Je crois que je ne rimerai à présent qu'en *oin* & en *oine*.

Laissez calmer cette tempête ;
Attendez qu'à Berlin sur les débris de Mars,
La Paix ramène les beaux arts.
Pour faire enfler les sons de ma tendre musette,
Il faut que la fin des hasards
Impose le silence au bruit de la trompette.

Je vous renvoie bien loin peut-être ; cependant il n'y a rien à faire à présent, & d'un mauvais payeur il faut prendre ce qu'on peut.

Je lis maintenant, ou plutôt je dévore votre *Siècle de Louis le Grand*. Si vous m'aimez, envoyez-moi ce que vous avez fait ultérieurement de cet ouvrage ; c'est mon unique consolation, mon délassement, ma

récréation. Vous qui ne travaillez que par goût & que par génie, ayez pitié d'un manœuvre en politique, & qui ne travaille que par néceſſité.

Aurait-on dû préſumer, cher Voltaire, qu'un nourriſſon des Muſes dût être deſtiné à faire mouvoir, conjointement avec une douzaine de graves fous que l'on nomme grands politiques, la grande roue des événemens de l'Europe? Cependant c'eſt un fait qui eſt authentique, & qui n'eſt pas fort honorable pour la Providence.

Je me rappelle à ce propos le conte que l'on fait d'un curé, à qui un payſan parlait du Seigneur-Dieu avec une vénération idiote: *Allez, allez*, lui dit le bon preſbyte, *vous en imaginez plus qu'il n'y en a; moi qui le fais & qui le vends par douzaines, j'en connais la valeur intrinsèque.*

On ſe fait ordinairement dans le monde une idée ſuperſtitieuſe des grandes révolutions des empires; mais lorſqu'on eſt dans les couliſſes, l'on voit pour la plupart du temps que les ſcènes les plus magiques ſont mues par des reſſorts communs, & par de vils faquins qui, s'ils ſe montraient dans leur état naturel, ne s'attireraient que l'indignation du public.

La ſupercherie, la mauvaiſe foi & la duplicité ſont malheureuſement le caractère dominant de la plupart des hommes qui ſont à la tête des nations, & qui en devraient être l'exemple. C'eſt une choſe bien humiliante que l'étude du cœur humain dans de pareils ſujets; elle me fait regretter mille fois ma chère retraite, les arts, mes amis & mon indépendance.

Adieu, cher Voltaire ; peut-être retrouverai-je un jour tout ce qui est perdu pour moi à présent. Je suis, avec tous les sentimens que vous pouvez imaginer, &c.

LETTRE CLXXII.

DU ROI.

MON CHER VOLTAIRE, A Sclovitz, le 23 de Mars, 1742.

Je crains de vous écrire, car je n'ai d'autres nouvelles à vous mander, que d'une espèce dont vous ne vous souciez guère, ou que vous abhorrez.

Si je vous disais, par exemple, que des peuples de deux contrées de l'Allemagne sont sortis du fond de leurs habitations, pour se couper la gorge avec d'autre peuples dont ils ignoraient jusqu'au nom même, & qu'ils ont été chercher dans un pays fort éloigné : pourquoi ? Parce que leur maître a fait un contrat avec un autre prince, & qu'ils voulaient, joints ensemble, en égorger un troisième ; vous me répondriez que ces gens sont fous, sots & furieux, de se prêter ainsi aux caprices & à la barbarie de leurs maîtres. Si je vous disais que nous nous préparons avec grand soin à détruire quelques murailles élevées à grands frais, que nous fesons la moisson où nous n'avons point semé, & les maîtres où personne n'est assez fort pour nous résister ; vous vous écrie-

riez :

riez : Ah, barbares ! ah, brigands ! inhumains que vous êtes, les injuſtes n'hériteront point du royaume des cieux, ſelon St Mathieu, chap. XII, verſ. 24.

Puiſque je prévois tout ce que vous me diriez ſur ces matières, je ne vous en parlerai point. Je me contenterai de vous informer qu'une tête aſſez folle, dont vous aurez entendu parler ſous le nom de roi de Pruſſe, apprenant que les Etats de ſon allié l'empereur étaient ruinés par la reine de Hongrie, a volé à ſon ſecours ; qu'il a joint ſes troupes à celles du roi de Pologne, pour opérer une diverſion en Baſſe-Autriche ; & qu'il a ſi bien réuſſi, qu'il s'attend dans peu à combattre les principales forces de la reine de Hongrie, pour le ſervice de ſon allié.

Voilà de la généroſité, diriez-vous, voilà de l'héroïſme ; cependant, cher Voltaire, le premier tableau & celui-ci ſont les mêmes. C'eſt la même femme qu'on fait voir d'abord en cornettes de nuit, & enſuite avec ſon fard & ſes pompons.

De combien de différentes façons n'enviſage-t-on pas les objets ! combien les jugemens ne varient-ils point ! Les hommes condamnent le ſoir ce qu'ils ont approuvé le matin. Ce même ſoleil qui leur plaiſait à ſon aurore, les fatigue à ſon couchant. De-là viennent ces réputations établies, effacées, & rétablies pourtant ; & nous ſommes aſſez inſenſés de nous agiter pendant toute notre vie pour acquérir de la réputation ! Eſt-il poſſible qu'on ne ſoit pas détrompé de cette fauſſe monnaie depuis le temps qu'elle eſt connue ?

Je ne vous écris point de vers, parce que je n'ai pas le temps de toiser des syllabes. Souffrez que je vous fasse souvenir de l'histoire de Louis XIV. je vous menace de l'excommunication du Parnasse, si vous n'achevez pas cet ouvrage.

Adieu, cher Voltaire; aimez un peu, je vous prie, ce transfuge d'Apollon, qui s'est enrôlé chez Bellone. Peut-être reviendra-t-il un jour servir sous ses vieux drapeaux.

Je suis toujours votre admirateur & ami.

LETTRE CLXXIII.

DU ROI.

A Triban, le 12 d'Avril, 1742.

C'EST ici que l'on voit tous les saints ennichés,
Dans les bois, sur les ponts, sur les chemins perchés,
Et messieurs les gueux, leur cortège,
Qui se morfondent sur la neige;
Tandis que, tranchant du Crésus,
Les puissans comtes de Bohème,
Prodigues de leurs revenus,
Ruinent leurs sujets, & se mangent eux-mêmes
Pour entretenir leurs chevaux;
Et que nosseigneurs les bigots,
Bien mieux instruits de leur cuisine
Que des pauvres & de leurs maux,
Chez les élus & leurs égaux
S'en vont promener leur doctrine,
Et se faire admirer des sots.

Vos français qui s'ennuient bien en Bohème, n'en ſont pas moins aimables & malins. C'eſt peut-être la ſeule nation qui trouve dans l'infortune même une ſource de plaiſanteries & de gaieté. C'eſt aux cris de M. de Broglio que je ſuis accouru à ſon ſecours, & que la Moravie reſtera en friche juſqu'à l'automne.

Vous me demandez, pour combien meſſieurs mes frères ſe ſont donné le mot de ruiner la terre ? à cela je réponds, que je n'en ſais rien ; mais que c'eſt la mode à préſent de faire la guerre, & qu'il eſt à croire qu'elle durera long-temps.

L'abbé de Saint-Pierre, qui me diſtingue aſſez pour m'honorer de ſa correſpondance, m'a envoyé un bel ouvrage ſur la façon de rétablir la paix en Europe, & de la conſtater à jamais. La choſe eſt très-praticable ; il ne manque pour la faire réuſſir que le conſentement de l'Europe, & quelques autres bagatelles ſemblables.

Que ne vous dois-je point, mon cher Voltaire, pour le grandiſſime plaiſir que vous me promettez en me faiſant eſpérer de recevoir bientôt l'hiſtoire de Louis XIV.

Accoutumé de vous entendre,
De vos œuvres je ſuis jaloux :
Cher Voltaire, donnez-les nous ;
Par cœur je voudrais vous apprendre :
Il n'eſt point de ſalut ſans vous.

Vous penſez peut-être que je n'ai point aſſez d'inquiétudes ici, & qu'il fallait encore m'alarmer ſur

votre ſanté. Vous devriez prendre plus de ſoin de votre conſervation : ſouvenez-vous, je vous prie, combien elle m'intéreſſe, & combien vous devez être attaché à ce monde-ci, dont vous faites les délices.

Vous pouvez compter que la vie que je mène n'a rien changé de mon caractère ni de ma façon de penſer. J'aime Rémuſberg & les jours tranquilles ; mais il faut ſe plier à ſon état dans le monde, & ſe faire un plaiſir de ſon devoir.

D'abord que la paix ſera faite,
Je retrouve dans ma retraite
Les Ris, les Plaiſirs & les Arts,
Nos belles aux touchans regards,
Maupertuis avec ſes lunettes,
Algarotti le laboureur,
Nos ſavans avec leurs lecteurs :
Mais que me ſerviront ces fêtes,
Cher Voltaire, ſi vous n'en êtes ?

Voilà tout ce que j'ai le temps de vous dire ſur le point de pourſuivre ma marche. Adieu, cher Voltaire ; n'oubliez pas un pauvre Ixion qui travaille comme un miſérable à la grande roue des événemens, & qui ne vous admire pas moins qu'il ne vous aime.

LETTRE CLXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, Avril, 1742.

PENDANT que j'étais malade, votre Majesté a fait plus de belles actions, que je n'ai eu d'accès de fièvre. Je ne pouvais répondre aux dernières bontés de votre Majesté. Où aurais-je d'ailleurs adressé ma lettre ? à Vienne ? à Presbourg ? à Temesvar ? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces villes ; & même, s'il est un être qui puisse se trouver en plusieurs lieux à la fois, c'est assurément votre personne, en qualité d'image de la Divinité, ainsi que le sont tous les princes, & d'image très-pensante & très-agissante. Enfin, Sire, je n'ai point écrit, parce que j'étais dans mon lit quand votre Majesté courait à cheval au milieu des neiges & des succès.

D'Esculape les favoris
Semblaient même me faire accroire
Que j'irais dans le seul pays
Où n'arrive point votre gloire :
Dans ce pays dont par malheur
On ne voit point de voyageur
Venir nous dire des nouvelles ;
Dans ce pays où tous les jours

Les ames lourdes & cruelles,
Et des Hongrois & des pandours,
Vont au diable au ſon des tambours,
Par votre ordre & pour vos querelles ;
Dans ce pays dont tout chrétien,
Tout juif, tout muſulman raiſonne ;
Dont on parle en chaire, en ſorbonne,
Sans jamais en deviner rien ;
Ainſi que le pariſien,
Badaud, crédule & ſatirique,
Fait des romans de politique,
Parle tantôt mal, tantôt bien,
De Belliſle & de vous peut-être,
Et dans ſon léger entretien
Vous juge à fond ſans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pied ſur le bord du Styx ; mais je ſuis très-fâché, Sire, du nombre des pauvres malheureux que j'ai vus paſſer. Les uns arrivaient de Scharding, les autres de Prague, ou d'Iglau. Ne ceſſerez-vous point, vous & les rois vos confrères, de ravager cette terre que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureuſe ?

Au lieu de cette horrible guerre
Dont chacun ſent les contre-coups,
Que ne vous en rapportez-vous
A ce bon abbé de Saint-Pierre ?

Il vous accorderait tout auſſi aiſément que Licurgue partagea les terres de Sparte, & qu'on donne des portions égales aux moines. Il établirait les quinze dominations de Henri IV. Il eſt vrai pourtant que

Henri IV n'a jamais ſongé à un tel projet. Les commis du duc de Sulli, qui ont fait ſes mémoires, en ont parlé ; mais le ſecrétaire d'Etat Villeroi, miniſtre des affaires étrangères, n'en parle point. Il eſt plaiſant qu'on ait attribué à Henri IV le projet de déranger tant de trônes, quand il venait à peine de s'affermir ſur le ſien. En attendant, Sire, que la diète européane, ou *europaine*, s'aſſemble pour rendre tous les monarques modérés & contens, votre Majeſté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du Siècle de Louis XIV ; car elle a le temps de lire quand les autres hommes n'ont point de temps. Je fais venir mes papiers de Bruxelles ; je les ferai tranſcrire pour obéir aux ordres de votre Majeſté. Elle verra peut-être que j'embraſſe un trop grand terrein ; mais je travaillais principalement pour elle, & j'ai jugé que la ſphère du monde n'était pas trop grande. J'aurai donc l'honneur, Sire, d'envoyer dans un mois à votre Majeſté un énorme paquet qui la trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une tranchée. Je ne ſais ſi vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire, que vous l'étiez dans cette douce retraite de Rémuſberg.

Cependant, grand Roi, je vous aime
Tout autant que je vous aimai
Lorſque vous étiez renfermé
Dans Rémuſberg & dans vous-même ;
Lorſque vous borniez vos exploits
A combattre avec éloquence

L'erreur, les vices, l'ignorance,
Avant de combattre des rois.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mon profond respect, & l'assurance de cette vénération qui ne finira jamais, & de cette tendresse qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.

LETTRE CLXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 15 Mai, 1742.

QUAND vous aviez un père, & dans ce père un maître,
Vous étiez philosophe, & viviez sous vos lois.
Aujourd'hui mis au rang des rois,
Et plus qu'eux tous digne de l'être,
Vous servez cependant vingt maîtres à la fois.
Ces maîtres sont tyrans. Le premier c'est la Gloire,
Tyran dont vous aimez les fers,
Et qui met au bout de nos vers,
Ainsi qu'en vos exploits, *la brillante victoire*.
La Politique à son côté,
Moins éblouissante, aussi forte,
Méditant, rédigeant, ou rompant un traité,
Vient mesurer vos pas que cette Gloire emporte.
L'intérêt, la Fidélité,
Quelquefois s'unissant, & trop souvent contraires,
Des amis dangereux, de secrets adversaires :
Chaque jour des desseins & des dangers nouveaux :
Tout écouter, tout voir, & tout faire à propos :

Payer les uns en eſpérance,
Les autres en raiſons, quelques-uns en bons mots ;
Aux peuples ſubjugés faire aimer ſa puiſſance :
Que d'embarras ! que de travaux !
Régner n'eſt pas un ſort auſſi doux qu'on le penſe.
Qu'il en coûte d'être un héros !

Il ne vous en coûte rien à vous, Sire, tout cela vous eſt naturel ; vous faites de grandes, de ſages actions, avec cette même facilité que vous faites de la muſique & des vers, & que vous écrivez de ces lettres, qui donneraient à un bel eſprit de France une place diſtinguée parmi les beaux eſprits jaloux de lui.

Je conçois quelque eſpérance que votre Majeſté raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée, & que mes confrères les humains vous béniront après vous avoir admiré. Mon eſpoir n'eſt pas uniquement fondé ſur le projet que l'abbé de Saint Pierre * a envoyé à votre Majeſté. Je préſume qu'elle voit les choſes que veut voir le pacificateur trop mal écouté de ce monde, & que le roi philoſophe fait parfaitement ce que le philoſophe qui n'eſt pas roi s'efforce en vain de deviner. Je préſume encore beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une ſécurité parfaite, c'eſt une douzaine de feſeurs & de feſeuſes de cabrioles, que votre Majeſté fait venir de France dans ſes

* L'abbé de Saint-Pierre a écrit une vingtaine de volumes ſur la politique. Il envoyait ſouvent au roi de Pruſſe, & à d'autres princes, des projets d'une pacification générale. Le cardinal du Bois appelait ſes ouvrages *Les rêves d'un homme de bien.*

Etats. On ne danſe guère que dans la paix. Il eſt vrai que vous avez fait payer les violons à quelques puiſſances voiſines ; mais c'eſt pour le bien commun, & pour le vôtre. Vous avez rétabli la dignité & les prérogatives des électeurs. Vous êtes devenu tout d'un coup l'arbitre de l'Allemagne ; & quand vous avez fait un empereur, il ne vous en manque que le titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits, bien armés, bien vêtus, bien nourris, bien affectionnés ; vous avez gagné des batailles & des villes à leur tête : c'eſt à vous à danſer, Sire. Voiture vous aurait dit que vous avez l'air à la danſe ; mais je ne ſuis pas auſſi familier que lui avec les grands hommes & avec les rois ; & il ne m'appartient pas de jouer aux proverbes avec eux.

Au lieu de douze bons académiciens, vous avez donc, Sire, douze bons danſeurs. Cela eſt plus aiſé à trouver, & beaucoup plus gai. On a vu quelquefois des académiciens ennuyer un héros, & des acteurs de l'opéra le divertir.

Cet opéra dont votre Majeſté décore Berlin, ne l'empêche pas de ſonger aux belles-lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des ames qui n'ont pas un ſeul goût, votre ame les a tous ; & ſi Dieu aimait un peu le genre humain, il acccorderait cette univerſalité à tous les princes, afin qu'ils puſſent diſcerner le bon en tout genre, & le protéger.

C'eſt pour cela que je m'imagine qu'ils ſont faits originairement,

Je connais quelques acteurs pour la tragédie, qui ne sont pas sans talens, & qui pourraient convenir a votre Majesté : car je me flatte qu'elle ne se bornera pas à des galimatias italiens & à des gambades françaises. Le héros aimera toujours le théâtre qui représente les héros. Puissiez-vous, Sire, jouir bientôt de toutes sortes de plaisirs, comme vous avez acquis toutes sortes de gloire ! C'est le vœu sincère de votre admirateur, de votre sujet par le cœur, qui malheureusement ne vit point dans vos Etats ; d'un esprit pénétré de la grandeur du vôtre, & d'un cœur qui s'intéresse à votre bonheur autant que vous-même.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mes très-profonds respects.

LETTRE CLXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 26 Mai, 1742.

LE Salomon du Nord en est donc l'Alexandre,
Et l'amour de la terre en est aussi l'effroi !
L'Autrichien vaincu, fuyant devant mon roi,
Au monde à jamais doit apprendre
Qu'il faut que les guerriers prennent de vous la loi,
Comme on vit les savans la prendre.
J'aime peu les héros, ils font trop de fracas ;
Je haïs ces conquérans fiers ennemis d'eux-même,

Qui dans les horreurs des combats
Ont placé le bonheur ſuprême,
Cherchant par-tout la mort, & la feſant ſouffrir
A cent mille hommes leurs ſemblables.
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils ſont haïſſables.
O ciel ! que je vous dois haïr !
Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage
Dont vous avez ſouillé les champs de nos Germains,
Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains
Font paſſer au ſombre rivage.
Vous êtes un héros, mais vous êtes un ſage :
Votre raiſon maudit les exploits inhumains
Où vous força votre courage,
Au milieu des canons ſur des morts entaſſés,
Affrontant le trépas, & fixant la victoire,
Du ſang des malheureux cimentant votre gloire,
Je vous pardonne tout, ſi vous en gémiſſez.

Je ſonge à l'humanité, Sire, avant de ſonger à vous-même ; mais après avoir en abbé de Saint-Pierre pleuré ſur le genre humain dont vous devenez la terreur, je me livre à toute la joie que me donne votre gloire. Cette gloire ſera complète ſi votre Majeſté force la reine de Hongrie à recevoir la paix, & les Allemands à être heureux. Vous voilà le héros de l'Allemagne & l'arbitre de l'Europe ; vous en ſerez le pacificateur, & nos prologues d'opéra ne ſeront plus que pour vous.

La fortune qui ſe joue des hommes, mais qui vous ſemble aſſervie, arrange plaiſamment les événemens de ce monde. Je ſavais bien que vous feriez de grandes actions ; j'étais ſûr du beau ſiècle

que vous alliez faire naître; mais je ne me doutais pas, quand le comte du Four allait voir le maréchal de Broglio, & qu'il n'en était pas trop content, qu'un jour ce comte du Four aurait la bonté de marcher avec une armée triomphante au secours du maréchal, & le délivrerait par une victoire. Votre Majesté n'a pas daigné jusqu'à présent instruire le monde des détails de cette journée; elle a eu, je crois, autre chose à faire que des relations; mais votre modestie est trahie par quelques témoins oculaires, qui disent tous qu'on ne doit le gain de la bataille qu'à l'excès de courage & de prudence que vous avez montré. Ils ajoutent que mon héros est toujours sensible, & que ce même homme qui fait tuer tant de monde, est au chevet du lit de M. de Rotembourg. Voilà ce que vous ne mandez point, & que vous pourriez pourtant avouer, comme des choses qui vous sont toutes naturelles.

Continuez, Sire; mais faites autant d'heureux au moins dans ce monde, que vous en avez ôté; que mon Alexandre redevienne Salomon le plutôt qu'il pourra, & qu'il daigne se souvenir quelquefois de son ancien admirateur, de celui qui par le cœur est à jamais son sujet; de celui qui viendrait passer sa vie à vos pieds, si l'amitié, plus forte que les rois & que les héros, ne le retenait pas, & qui sera attaché à jamais à votre Majesté avec le plus profond respect & la plus tendre vénération.

LETTRE CLXXVII.

DU ROI.

Au camp de Kuttenberg, le 18 Juin, 1742.

LES palmes de la Paix font ceſſer les alarmes ;
Au tranquille olivier nous ſuſpendons nos armes.
Déjà l'on n'entend plus le ſanguinaire ſon
Du tambour redoutable & du bruyant clairon ;
Et ces champs que la Gloire, en exerçant ſa rage,
Souillait de ſang humain, de morts & de carnage,
Cultivés avec ſoin, fourniront dans trois mois
L'heureuſe & l'abondante image
D'un pays régi par les lois.

Tous ces vaillans guerriers que l'intérêt du maître
Ou rendait ennemis, ou le feſait paraître,
De la douce amitié reſſerrant les liens,
Se prêtent des ſecours, & partagent leurs biens.
La Mort l'apprend, frémit ; & ce monſtre barbare,
De la Diſcorde en vain ſecouant les flambeaux,
Se replonge dans le Tartare,
Attendant des crimes nouveaux.

O Paix, heureuſe Paix ! répare ſur la terre
Tous les maux que lui fait la deſtructive Guerre :
Et que ton front paré de renaiſſantes fleurs,
Plus que jamais ſerein, prodigue tes faveurs !
Mais quel que ſoit l'eſpoir ſur lequel tu te fonde,
Penſe que tu n'auras rien fait,
Si tu ne peux bannir deux monſtres de ce monde,
L'Ambition & l'Intérêt.

J'efpère qu'après avoir fait ma paix avec les ennemis, je pourrai à mon tour la faire avec vous. Je demande le *Siècle de Louis XIV.* pour la fceller de votre part; & je vous envoie la relation que j'ai faite moi-même de la dernière bataille, comme vous me le demandez.

Je ne puis vous entretenir encore jufqu'à préfent que de marches, de retraites honteufes, de pourfuites, de coïonneries, & de toutes fortes d'événemens qui, pour rouler fur des matières fort graves, n'en font pas moins ridicules.

La fanté de Rotembourg commence à fe rétablir; il eft entièrement hors de danger. Ne me croyez point cruel, mais affez raifonnable pour ne choifir un mal que lorfqu'il faut en éviter un pire. Tout homme qui fe détermine à fe faire arracher une dent quand elle eft cariée, livrera bataille lorfqu'il voudra terminer une guerre. Répandre du fang dans une pareille conjoncture, c'eft véritablement le ménager; c'eft une faignée que l'on fait à fon ennemi en délire, & qui lui rend fon bon fens.

Adieu, cher Voltaire; croyez toujours, & jufqu'à ce que je vous dife le contraire, que je vous eftime & aimerai toute ma vie, &c.

LETTRE CLXXVIII.

DU ROI.

Au camp de Kuttenberg, le 20 Juin, 1742.

ENFIN ce Borck eſt revenu
Après avoir beaucoup couru.
Entre les beaux bras d'Emilie
Il m'aſſure vous avoir vu,
Le corps languiſſant, abattu,
Mais toujours l'eſprit plein de vie,
Et de cette aimable ſaillie,
Qui vous a rendu ſi connu
Depuis ce pays malotru
Juſqu'à Paris votre patrie.

Enfin le vieux Brogli a perdu,
Non par ſa culotte ſalie
Dont perſonne n'aurait voulu ;
Mais, bruſquement tournant le cu
Devant les pandours de Hongrie,
Fuyant avec ignominie ;
Il perd tout ſans être battu,
Et ſous Prague il ſe réfugie.
Le jeune Louis l'a fait duc
Pour honorer ſon ſavoir faire ;
S'il l'eût été par l'archiduc,
J'entendrais bien mieux ce myſtère.

Notre genre de vie eſt aſſez différent de celui de Verſailles, & plus encore de celui de Rémuſberg. Aujourd'hui un ambaſſadeur eſt venu me faire des propoſitions,

propofitions, hier il en eft parti un chargé de fumée, & demain il en arrivera un autre avec du galbanum. On amena hier matin une quarantaine de Talpafhs prifonniers, d'ailleurs les plus jolis garçons du monde. Nos houffards vont actuellement battre la campagne pour amener des payfans, des chariots & des vivres; nous fefons tranfporter nos bleffés & nos malades pour le pays où nous les fuivrons bientôt.

Puiffiez-vous jouir fans difcontinuation d'une fanté ferme & vigoureufe; puiffiez-vous, plus philofophe que vous n'êtes, préférer la folitude de Charlottenbourg aux charmes du palais d'Armide que vous habitez; puiffiez-vous être le plus heureux des mortels, comme vous en êtes le plus aimable! Ce font les fouhaits que vous fait un ancien ami du fond de fon cœur. Adieu.

LETTRE CLXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juin, 1742.

SIRE, me voilà dans Paris;
C'eft, je crois, votre capitale:
Tous les fots, tous les beaux efprits,
Gens à rabat, gens à fandale,
Petits-maîtres, pédans rigris,
Parlent de vous fans intervalle.

Sitôt que je ſuis apperçu,
On court, on m'arrête au paſſage:
Eh bien, dit-on, l'avez-vous vu
Ce roi ſi brillant & ſi ſage?
Eſt-il vrai qu'avec ſa vertu
Il eſt pourtant grand politique?
Fait-il des vers, de la muſique,
Le jour même qu'il s'eſt battu?
Comment, à lui-même rendu,
Le trouvez-vous ſans diadême,
Homme ſimple redevenu?
Eſt-il bien vrai qu'alors on l'aime
D'autant plus qu'il eſt mieux connu,
Et qu'on le trouve dans lui-même?
On dit qu'il ſuit de près les pas
Et de Guſtave & de Turenne
Dans les camps & dans les combats,
Et que le ſoir, dans un repas,
C'eſt Catulle, Horace & Mécène.
A mes côtés un raiſonneur,
Endoctriné par la gazette,
Me dit d'un ton rempli d'humeur:
Avec l'Autriche on dit qu'il traite.
Non, dit l'autre, il ſera conſtant,
Il ſera l'appui de la France.
Une bégueule, en s'approchant,
Dit: Que m'importe ſa conſtance?
Il eſt aimable, il me ſuffit,
Et voilà tout ce que j'en penſe;
Puiſqu'il ſait plaire, tout eſt dit.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Thiriot me dit triſtement:
Ce philoſophe conquérant
Daignera-t-il inceſſamment
Me faire payer mes meſſages ?
Ami, n'en doutez nullement;
On peut compter ſur ſes largeſſes;
Mon héros eſt compatiſſant,
Et mon héros tient ſes promeſſes:
Car ſachez que, lorſqu'il était,
Dans cet âge où l'homme eſt frivole,
D'être un grand homme il promettait,
Et qu'il a tenu ſa parole.

C'eſt ainſi que tout le monde, en me parlant de votre Majeſté, adoucit un peu mon chagrin de n'être plus auprès d'elle. Mais, Sire, prendrez-vous toujours des villes, & ſerai-je toujours à la ſuite d'un procès? N'y aura-t-il pas cet été quelques jours heureux où je pourrai faire ma cour à votre Majeſté? &c.

LETTRE CLXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, Juillet, 1742.

J'AI reçu des vers & de très-jolis vers de mon adorable roi dans le temps que nous penſions que votre Majeſté ne ſongeait qu'à délivrer d'inquiétude le

maréchal de Broglio, votre ancien ami de Strasbourg. Votre Majesté a glissé dans sa lettre l'agréable mot de *paix*, ce mot qui est si harmonieux à mon oreille : voici une ode que je barbouillais contre tous vous autres monarques qui sembliez alors acharnés à détruire mes confrères les humains. Le seigneur des nations, Frédéric III, Frédéric le grand, a exaucé mes vœux, & à peine mon ode, bonne ou mauvaise *, a été faite, que j'ai appris que votre Majesté avait fait un très-bon traité, très-bon pour vous sans doute, car vous avez formé votre esprit vertueux à être grand politique. Mais si ce traité est bon pour nous autres Français, c'est ce dont l'on doute à Paris ; la moitié du monde crie que vous abandonnez nos gens à la discrétion du dieu des armes ; l'autre moitié crie aussi & ne sait ce dont il s'agit ; quelques abbés de Saint-Pierre vous bénissent au milieu de la criaillerie. Je suis un de ces philosophes ; je crois que vous forcerez toutes les puissances à faire la paix, & que le héros du siècle sera le pacificateur de l'Allemagne & de l'Europe. J'estime que vous avez gagné de vitesse

> Ce vieillard vénérable à qui les destinées
> Ont de l'heureux Nestor accordé les années.

Achille a été plus habile que Nestor ; heureuse habileté si elle contribue au bonheur du monde ! Voici donc le temps où votre Majesté pourra amuser

* Ode à la reine d'Hongrie, volume d'*Epîtres*.

cette grande ame pétrie de tant de qualités contraires. Soyez sûr, Sire, qu'avant qu'il soit un mois, j'irai chercher moi-même à Bruxelles les papiers que vous daignez honorer d'un peu de curiosité, ou que je les ferai venir; il y a de petites choses qu'un petit citoyen ne peut faire que difficilement, tandis que Frédéric le grand en fait de si grandes en un moment. Vous n'êtes donc plus notre allié, Sire; mais vous serez celui du genre humain; vous voudrez que chacun jouisse en paix de ses droits & de son héritage, & qu'il n'y ait point de troubles; ce sera la pierre philosophale de la politique, elle doit sortir de vos fourneaux: dites, je veux qu'on soit heureux, & on le sera; ayez un bon opéra, une bonne comédie. Puissé-je être témoin à Berlin de vos plaisirs & de votre gloire!

LETTRE CLXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, Juillet, 1742.

O LE plus extraordinaire de tous les hommes! qui gagnez des batailles, qui prenez des provinces, qui faites la paix, qui faites de la musique & des vers, le tout si vîte & si gaiement;

C'est à vous de chanter sur la lyre d'Achille,
Vous de qui la valeur imita ses exploits;
C'est à moi de me taire, & ma muse stérile
Ne peut accompagner votre héroïque voix.

Vous, roi des beaux esprits, vous, bel esprit des rois,
Vous dont le bras terrible a fait trembler la terre,
Rassurez-la par vos bienfaits,
Et faites retentir les accens de la paix
Après les éclats du tonnerre.
Ainsi ce roi berger, & poëte, & soldat,
Moins poëte que vous, moins guerrier, moins aimable,
Par les sons de sa lyre, en sortant du combat,
Adoucit de Saül la rigueur intraitable:
Adoucissez vingt rois par des sons plus touchans;
Que la barbare Até, que la Haine cruelle,
Que la discorde & ses enfans,
Enchaînés à jamais par vos bras triomphans,
Entendent vos aimables chants!
Qu'ils sentent expirer leur fureur mutuelle;
Que l'Horreur vous écoute & se change en douceur;
Que le Ciel applaudisse, & que la Terre, unie
Aux concerts de votre harmonie,
Dise: Je lui dois mon bonheur!

J'ai toujours espéré cette paix universelle, comme si j'étais un bâtard de l'abbé de Saint-Pierre. La faire pour soi tout seul serait d'un roi qui n'aime que son trône & ses Etats, & cette façon de penser n'est pas selon nous autres philosophes qui tenons qu'il faut aimer le genre humain. L'abbé de Saint-Pierre vous dira, Sire, que pour gagner paradis, il faut faire du bien aux Chinois comme aux Brandebourgeois & aux Siléfiens. La relation de votre bataille de Chotsits *, que vous avez eu la bonté de m'envoyer,

* Cette bataille est du 17 Mai 1742; elle porte ordinairement le nom de Czaslaw.

prouve que vous ſavez écrire comme combattre; j'y vois, autant qu'un pauvre petit philoſophe peut voir, l'intelligence d'un grand général à travers toute votre modeſtie. Cette ſimplicité eſt bien plus héroïque que ces inſcriptions faſtueuſes qui ornaient autrefois trop ſuperbement la galerie de Verſailles, & que Louis XIV fit ôter par le conſeil de Deſpréaux; car on n'eſt jamais loué que par les faits: cette petite anecdote pourra ſervir à augmenter votre eſtime pour Louis XIV.*

J'eſpère bientôt, Sire, voir votre galerie de Charlottembourg, & jouir encore du bonheur de voir ce roi vainqueur, ce roi pacifique, ce roi citoyen, qui fait tant de choſes de bonne heure. Je ſerai probablement le mois prochain à Bruxelles, & de-là je me flatte que j'aurai l'honneur d'aller encore paſſer dix ou douze jours auprès de mon adorable monarque. Mais comment parler de Chotſits en vers? quel triſte nom que ce Chotſits! N'êtes-vous pas honteux, Sire, d'avoir gagné la bataille de Chotſits, qui ne rime à rien, & qui écorche les oreilles? n'importe; je voudrais paſſer ma vie auprès du vainqueur de Chotſits.

Ne me reprochez point d'éviter ce vainqueur:
Je ne préfère point à ſa cour glorieuſe
Ces tendres ſentimens, & la langueur flatteuſe
Que vous imputez à mon cœur.

* Il en reſtait encore de très-faſtueuſes; M. le régent fit effacer celles qui pouvaient offenſer les nations voiſines.

Vous prenez pour faibleſſe une amitié ſolide ;
Vous m'appelez Renaud de molleſſe abattu ;
Grand roi, je ne ſuis point dans le palais d'Armide,
Mais dans celui de la Vertu.

Oui, Sire, mettant à part héroïſme, trône, victoires, tout ce qui impoſe le plus profond reſpect, je prends la liberté, vous le ſavez bien, de vous aimer de tout mon cœur ; mais je ſerais indigne de vous aimer à ce point-là, & d'être aimé de votre Majeſté, ſi j'abandonnais pour le plus grand homme de ſon ſiècle, un autre grand homme qui, à la vérité, porte des cornettes, mais dont le cœur eſt auſſi mâle que le vôtre, & dont l'amitié courageuſe & inébranlable m'a depuis dix ans impoſé le devoir de vivre auprès d'elle. J'irai ſacrifier dans votre temple, & je reviendrai à ſes autels.

Puiſſé-je ainſi dans le cours de ma vie,
Paſſer du ciel de mon héros
A la planète d'Emilie !
Voilà mes tourbillons & ma philoſophie,
Et le but de tous mes travaux.

Je vais commencer à votre Majeſté les papiers qu'elle demande, & elle aura le reſte dès que je ſerai à Bruxelles.

Vainqueur de Charle & ſon ami,
Soyez donc celui de la France.
Ne ſoyez point vertueux à demi ;
Avec le monde entier ſoyez d'intelligence.

Dieu & le diable savent ce qu'est devenue la lettre que j'écrivis à votre Majesté sur ce beau sujet, vers la fin du mois de Juin, & comment elle est parvenue en d'autres mains; je suis fait moi pour ignorer le dessous des cartes. J'ai essuyé une des plus illustres tracasseries de ce monde, mais je suis si bon cosmopolite que je me réjouirai de tout.

LETTRE CLXXXII.

DU ROI.

MON CHER VOLTAIRE, A Potsdam, le 25 Juillet, 1742.

JE vous paye à la façon des grands seigneurs, c'est-à-dire, que je vous donne une très-mauvaise ode * pour la bonne que vous m'avez envoyée, & de plus je vous condamne à la corriger pour la rendre meilleure. Je pense que c'est une des premières odes où l'on ait tant parlé de politique; mais vous devez vous en prendre à vous-même; vous m'avez incité à défendre ma cause. J'ai trouvé en effet que le langage des dieux est celui de la justice & de l'innocence, qui fera toujours valoir le morceau de poësie, quand même les vers alexandrins n'en feraient pas aussi harmonieux qu'on pourra le désirer.

* Sur les jugemens que le public porte sur ceux qui sont chargés du malheureux emploi de politiques.

La reine de Hongrie eſt bien heureuſe, d'avoir un procureur qui entend auſſi bien que vous le raſinement & les ſéductions de la parole. Je m'applaudis que nos différends ne ſe ſoient pas vidés par procès ; car en jugeant de vos diſpoſitions en faveur de cette reine, & de vos talens, je n'aurais pu tenir contre Apollon & Vénus.

Vous déclamez à votre aiſe contre ceux qui ſoutiennent leurs droits & leurs prétentions à main armée ; mais je me ſouviens d'un temps où, ſi vous euſſiez eu une armée, elle aurait à coup ſûr marché contre les Desfontaines, les Rouſſeau, les Vanduren, &c. &c. Tant que l'arbitrage platonique de l'abbé de Saint-Pierre n'aura pas lieu, il ne reſtera d'autres reſſources aux rois pour terminer leurs différends que d'uſer de voies de fait, pour arracher de leurs adverſaires les juſtes ſatisfactions, auxquelles ils ne pourraient parvenir par aucun autre expédient. Les malheurs & les calamités qui en reſultent, ſont comme les maladies du corps humain. La guerre dernière doit donc être conſidérée comme un petit accès de fièvre qui a ſaiſi l'Europe, & l'a quitté preſque auſſitôt.

Je m'embarraſſe très-peu des cris des Pariſiens : ce ſont des frélons qui bourdonnent toujours ; leurs brocards ſont comme les injures des perroquets, & leurs jugemens auſſi graves, que les déciſions d'un ſapajou ſur des matières métaphyſiques. Comment voulez-vous que je trouve à redire, que les parens du grand Broglio ſoient indiſpoſés contre moi, de

ce que je n'ai point réparé le tort de ce grand homme? Je ne me pique point de donquichotisme; & loin de vouloir réparer les fautes des autres, je me borne à redresser les miennes, si je le puis.

Si toute la France me condamne d'avoir fait la paix, jamais Voltaire le philosophe ne se laissera entraîner par le nombre. Premièrement c'est une règle générale qu'on n'est tenu à ses engagemens qu'autant que ses forces le permettent. Nous avions fait une alliance comme on fait un contrat de mariage; j'avais promis de faire la guerre, comme l'époux s'engage à contenter la concupiscence de sa nouvelle épousée. Mais comme dans le mariage les désirs de la femme absorbent souvent les forces du mari, de même dans la guerre la faiblesse des alliés appesantit le fardeau sur un seul, & le lui rend insupportable. Enfin, pour finir la comparaison, lorsqu'un mari croit avoir des preuves suffisantes de la galanterie de sa femme, rien ne peut l'empêcher de faire divorce. Je ne fais point d'application de ce dernier article; vous êtes assez instruit & assez politique pour le sentir.

Envoyez-moi au plutôt, je vous prie, tous les jolis vers que vous avez faits pendant votre séjour à Paris. Je vous envie à toute la terre, & je voudrais que vous fussiez au seul endroit où vous n'êtes pas, pour vous réitérer combien je vous estime & je vous aime. *Vale.*

LETTRE CLXXXIII.

DU ROI.

MON CHER VOLTAIRE, A Potſdam, le 7 d'Auguſte, 1742.

VOUS me dites poëtiquement de ſi belles choſes que, ſi je m'en croyais, la tête me tournerait. Je vous prie, trêve de héros, d'héroïſme, & de tous ces grands mots qui ne ſont plus propres depuis la paix, qu'à remplir d'un galimatias pompeux quelques pages de romans, ou quelque hémiſtiche de vers tragiques.

Vos vers légers, mélodieux,
Par un élégant badinage
Amuſeront & plairont mieux,
Que par l'encens & par l'hommage
Qui, vous ſoit dit, eſt un langage
Bon pour faire bâiller les dieux.

Ces traits brillans de votre imagination ne ſont jamais plus charmans que ſur le badinage. Il n'eſt pas donné à tout le monde de faire rire l'eſprit : il faut bien de l'enjouement naturel pour le communiquer aux autres.

Ce n'eſt ni Dieu ni le diable, mais bien un miſérable commis du bureau de la poſte de Bruxelles, qui a ouvert & copié votre lettre : il l'a envoyée à Paris

& par-tout. Je crois que le vieux Nestor n'est pas tout-à-fait blanc de cette affaire.

Je vous prie, mon cher Voltaire, de restituer une syllabe au village de Chtusitz, que vous lui avez si inhumainement ravie: & puisqu'il vous faut des champs de bataille, qui riment à quelque chose, j'ose vous faire remarquer que Chtusitz rime assez bien à Molvitz: me voilà quitte de la rime & de la raison.

Vous vous formalisez, de ce que je vous crois de la passion pour la marquise du Châtelet; je pensais mériter des remercimens de votre part, de ce que je présumais si bien de vous. La marquise est belle, aimable; vous êtes sensible, elle a un cœur; vous avez des sentimens, elle n'est pas de marbre; vous habitez ensemble depuis dix années. Voudriez-vous me faire croire, que pendant tout ce temps-là vous n'avez parlé que de philosophie à la plus aimable femme de France? Ne vous en déplaise, mon cher ami, vous auriez joué un bien pauvre personnage. Je n'imaginais pas que les plaisirs fussent exilés du temple de la vertu que vous habitez.

Quoi qu'il en soit, vous m'avez promis de me sacrifier quelques-uns de vos jours, ce qui me suffit. Plus je croirai que cette absence de la marquise vous coûte d'efforts, plus je vous en aurai de reconnaissance. Gardez-vous bien de me détromper.

J'entends déjà cent belles choses,
Toutes nouvellement écloses,

Et des bons mots ſur tous ſujets.
Juvenal lancera vos traits,
L'aimable Anacréon vous ceindra de ſes roſes,
Horace fera vos portraits,
Le bon, le ſimple La Fontaine
Fera tout naturellement
Quelque conte badin, ſans gêne,
Que nous écouterons voluptueuſement.
Ami, votre diſcernement
Mêlera ſes préceptes graves,
Et mettra de juſtes entraves
A notre feu trop pétillant.

Pour ſoutenir notre enjoûment,
Et tout l'eſſor de la ſaillie,
Le vin d'Aï, nectar charmant,
Pourra vous ſervir d'ambroiſie ;
Et dans cette bachique orgie
L'on ſaura fuir également
L'aſſoupiſſante léthargie,
Et le fougueux emportement.

Adieu, cher Voltaire ; ſoyez juſte envers vos amis. Sacrifiez aux autels de madame du Châtelet, mais dans le commerce des dieux, n'oubliez pas les hommes qui vous eſtiment, & donnez-leur quelques-uns de vos momens.

LETTRE CLXXXIV.

DU ROI.

A Aix-la-Chapelle, le 26 Auguste, 1742.

DE la source où la Faculté
Promet à la goutte & colique,
Gravelle, chancre & sciatique,
La bonne humeur & la santé ;

De cet endroit où tant de gens viennent pour se divertir & d'où tant d'autres s'en retournent sans être guéris, & où la charlatanerie des médecins & les intrigues de l'amour tiennent leur jeu également, où enfin l'infirmité & les préjugés amènent tant de personnes de tous les bouts de l'univers, je vous invite comme un ancien infirme à venir me trouver ; vous y aurez la première place en qualité de malade & en qualité de bel-esprit.

Nous sommes arrivés hier. Je vous crois à Bruxelles, & même je vous crois après demain ici. Je vous prie de m'apporter Mahomet, tel que vous l'avez fait représenter sur le théâtre de Paris, & de ramasser ce que vous avez fait du Siècle de Louis XIV, pour m'en amuser & pour m'instruire. Vous serez reçu avec tout le désir de l'impatience & avec tout l'empressement de l'estime. *Vale.*

LETTRE CLXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 Auguſte, 1742.

APRÈS votre belle campagne,
Après ces vers brillans & doux,
Grand Apollon de l'Allemagne,
Dans quel Parnaſſe habitez-vous ?
Vous êtes dans Aix, entre nous,
Comme au pays de Charlemagne,
Et non pas comme au rendez-vous
Des fièvreux, des ſots & des fous,
Qu'un triſte Eſculape accompagne.

Permettez, mon héros, mon roi, qu'une abominable fluxion, qui s'eſt emparée de moi ſur le chemin de Lille à Bruxelles, ſoit un peu diminuée pour que je vole à Aix-la-Chapelle. Cette fluxion me rend ſourd, & il ne faut pas l'être avec votre Majeſté ; ce ſerait être impuiſſant en préſence de ſa maîtreſſe. Je vais, pendant les deux ou trois jours que je ſuis condamné à reſter dans mon lit, faire tranſcrire le Mahomet tel qu'il a été joué, tel qu'il a plu aux philoſophes, & tel qu'il a révolté les dévots ; c'eſt l'aventure du Tartuffe. Les hypocrites perſécutèrent Molière, & les fanatiques ſe ſont ſoulevés contre moi. J'ai cédé au torrent ſans dire un ſeul mot ; ſi Socrate en eût fait autant, il n'eût point bu la ciguë.

J'avoue

J'avoue que je ne ſais rien qui déſhonore plus mon pays que cette infame ſuperſtition faite pour avilir la nature humaine. Il me fallait le roi de Pruſſe pour maître, & le peuple anglais pour concitoyen. Nos français en général ne ſont que de grands enfans; mais auſſi, c'eſt à quoi je reviens toujours, le petit nombre des êtres penſans eſt excellent chez nous, & demande grâce pour le reſte.

A l'égard de mon bavardage hiſtorique, une premi-ère cargaiſon partit le 20 de ce mois de Paris, adreſ-ſée au fidèle David Gérard, & la ſeconde eſt toute prête. J'ai déjà demandé pardon à votre Majeſté de la peine qu'elle aura peut-être à déchiffrer le caractère des différens écrivains qui m'ont copié à la hâte ce que j'ai raſſemblé.

Je m'imagine que le paquet eſt actuellement en chemin pour venir ennuyer votre Majeſté à Aix-la-Chapelle.

Je ſais certainement (ſi ce mot eſt permis aux hommes) que ce n'eſt point un commis de Bruxelles qui a ouvert la lettre, laquelle eſt devenue ma boîte de Pandore. Tout ce bel exploit s'eſt fait à Paris dans un temps de criſe, & c'eſt un eſpion de la per-ſonne que votre Majeſté ſoupçonne qui a fait tout le mal.

Votre Majeſté l'avait très-bien deviné, elle ſe con-naît aux petites choſes comme aux grandes.

Sur-tout qu'elle connaît bien les injuſtices des hommes qui ſe mêlent de juger les rois, & que ſon

ode ſur cette matière toute neuve, eſt pleine d'une poëſie & d'une philoſophie vraie & ſublime !

Plût à Dieu que votre Majeſté eût également raiſon dans les beaux complimens qu'elle me fait dans ſon avant-dernière lettre, au ſujet de la Marquiſe.

Ah, vous m'avez fait, je vous jure,
Et trop de grâce & trop d'honneur,
Quand vous dites que la nature
M'a fait pour certaine avanture
D'autres dons que le don du cœur ;
Plût au ciel que je l'euſſe encore,
Ce premier des divins préſens,
Ce don que toute femme adore,
Et qui paſſe avec nos beaux ans.
J'approche, hélas ! de la nuit ſombre
Qui nous engloutit ſans retour ;
D'un homme je ne ſuis que l'ombre,
Je n'ai que l'ombre de l'amour.
Adreſſez donc à des poëtes
Qui ſoient encor dans leur printemps,
Les très-déſirables fleurettes
Dont vous honorez mes talens.
Greſſet eſt dans cet heureux temps ;
C'eſt Greſſet qui devait ſe rendre
Dans le Parnaſſe de Berlin :
Mais, ou trop timide, ou trop tendre,
Il n'oſa faire ce chemin.
Il languit dans ſa Picardie
Entre les bras de ſa catin,
Et ſur des vers de tragédie.

LETTRE CLXXXVI.

DU ROI.

À Aix-la-Chapelle, le premier Septembre, 1742.

Federicus Virgilio, salut.

JE suis arrivé dans la capitale de Charlemagne, & de tous les hypocondres. On m'a envoyé de Paris une lettre qui y court sous votre nom, & qui, de quelque auteur qu'elle puisse être, mériterait d'être sortie de votre plume. Elle a fait ma consolation dans un pays où il n'y a guère de société, où l'on boit les eaux du Styx, & dans lequel la charlatanerie des médecins étend sa domination jusque sur l'esprit. Je voudrais que les français pensassent tous comme l'auteur de cette lettre, & que leur fureur partiale devînt plus équitable envers les étrangers ; je voudrais enfin que vous eussiez fait cette lettre, & que vous me l'eussiez envoyée. Mais qu'ai-je besoin de vos lettres ? l'auteur est dans le voisinage : si vous venez ici, vous ne devez pas douter que je ne préfère infiniment le plaisir de vous entendre à celui de vous lire. J'espère de votre politesse que vous voudrez me faire cette galanterie, & m'apporter en même temps ce Mahomet proscrit en France par les bigots, & ecuménisé par les philosophes à Berlin.

Je ne prétends pas vous en dire davantage ; j'es-

père que vous viendrez ici pour entendre tout ce que mon eſtime peut avoir à vous dire. Adieu.

LETTRE CLXXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, ce 2 Septembre, 1742.

VOUS laiſſez repoſer la foudre & les trompettes,
Et, ſans plus étaler ces raiſons du plus fort,
Dans vos fiers arſenaux, m agaſins de lamort,
De vingt mille canons les bouches ſont muettes.
J'aime mieux des ſoupers, des opéra nouveaux,
Ces paſſe-pieds français, des fredons italiques,
Que tous ces bataillons d'aſſaſſins héroïques,
Gens ſans eſprit & fort brutaux.
Quand verrai-je élever par vos mains triomphantes
Du palais des Plaiſirs les colonnes brillantes ?
Quand verrai-je à Charlotembourg
Du fameux Polignac * les marbres reſpectables,
Des antiques Romains ces monumens durables,
Accourir à votre ordre, embellir votre cour ?
Tous ces buſtes fameux ſemblent déjà vous dire :
Que feſons-nous à Rome au milieu des débris
Et des beaux arts & de l'Empire,
Parmi les capuchons blancs, noirs, minimes, gris,
Arlequins en ſoutane & courtiſans en mitre,
Portant au capitole, au temple des guerriers,
Pour aigle des agnus, des bourdons pour lauriers ?

* Le roi de Pruſſe avait fait acheter à Paris une collection de ſtatues antiques que le cardinal de Polignac avait formée.

Ah ! loin des monſignors tremblans dans l'Italie,
Reſtons dans ce palais, le temple du Génie ;
Chez un roi vraiment roi fixons-nous aujourd'hui ;
Rome n'eſt que la ſainte, & l'autre eſt avec lui.

Sans doute, Sire, que les ſtatues du cardinal de Polignac vous diſent ſouvent de ces choſes-là ; mais j'ai aujourd'hui à faire parler une beauté qui n'eſt pas de marbre, & qui vaut bien toutes vos ſtatues.

Hier je fus en préſence
De deux yeux mouillés de pleurs,
Qui m'expliquaient leurs douleurs
Avec beaucoup d'éloquence.
Ces yeux qui donnent des lois
Aux ames les plus rebelles,
Font briller leurs étincelles
Sur le plus friand minois
Qui ſoit aux murs de Bruxelles.

Ces yeux, Sire, & ce très-joli viſage appartiennent à madame de Valſtein, ou Vallenſtein, l'une des petites nièces de ce fameux duc de Valſtein que l'empereur Ferdinand fit ſi proprement tuer au ſaut du lit par quatre honnêtes irlandais ; ce qu'il n'eut pas fait aſſurément s'il avait pu voir ſa petite nièce.

Je lui demandai pourquoi
Ses beaux yeux verſaient des larmes ?
Elle, d'un ton plein de charmes,
Dit : C'eſt la faute du roi.

Les rois font de ces fautes-là quelquefois, répondis-je : ils ont fait pleurer de beaux yeux, ſans

compter le grand nombre des autres qui ne prétendent pas à la beauté.

Leur tendresse, leur inconstance,
Leur ambition, leurs fureurs,
On ait souvent verser des pleurs
En Allemagne comme en France.

Enfin j'appris que la cause de sa douleur vient de ce que le comte de Furstemberg est pour six mois, les bras croisés, par l'ordre de votre Majesté, dans le château de Vésel. Elle me demanda ce qu'il fallait qu'elle fît pour le tirer de là. Je lui dis qu'il y avait deux manières; la première d'avoir une armée de cent mille hommes, & d'assiéger Vésel : la seconde de se faire présenter à votre Majesté, & que cette façon-là était incomparablement plus sûre.

Alors j'aperçus dans les airs
Ce premier roi de l'univers,
L'Amour, qui de Valstein vous portait la demande,
Et qui disait ces mots que l'on doit retenir ;
Alors qu'une belle commande,
Les autres souverains doivent tous obéir.

LETTRE CLXXXVIII.

DU ROI.

A Aix-la-Chapelle, le 2 Septembre, 1742.

JE ne ſais rien de mieux après vous-même que vos lettres. La dernière auſſi charmante que toutes celles que vous m'écrivez, m'aurait fait encore plus de plaiſir ſi vous l'aviez ſuivie de près: mais à préſent je crois être privé du plaiſir de vous voir. Je pars le 7 pour la Siléſie.

C'eſt bien ici le pays le plus ſot que je connaiſſe. Les médecins, pour mettre les étrangers à l'uniſſon de leurs concitoyens, veulent qu'ils ne penſent point; ils prétendent qu'il ne faut point avoir ici le ſens commun, & que l'occupation de la ſanté doit tenir lieu de toute autre choſe.

M. Chapel & M. Cotzviler ne veulent abſolument pas que l'on faſſe des vers; ils diſent que c'eſt un crime de lèſe-faculté, & qu'on ne peut boire de l'hippocrène & de leurs eaux bourbeuſes en même temps dans le petit empire d'Aix. Je ſuis obligé de céder à leurs volontés; mais Dieu ſait comme je m'en dédommagerai lorſque je ſerai de retour chez moi.

Je n'ai rien reçu de vous, ni gros ni petit paquet. Je ſuppoſe que le prudent David Gérard aura tout gardé à Berlin juſqu'à mon arrivée. Je vous aſſure que je vous tiendrai bon compte de tout ce que

vous m'envoyez, & que vous faites par vos ouvrages la plus ſolide conſolation de ma vie.

Adieu, mon cher Voltaire; je vous charge de la nourriture de mon eſprit; envoyez-moi tantôt de ces mêts ſolides qui donnent des forces, & tantôt de ces mêts fins, dont la ſaveur charmante flatte & réveille le goût.

Soyez perſuadé de l'eſtime, de l'amitié, & de tous les ſentimens diſtingués que j'ai pour vous.

LETTRE CLXXXIX.

DU ROI.

A Rémuſberg, le 13 d'Octobre, 1742.

J'ETAIS juſtement occupé à la lecture de cette hiſtoire * réfléchie, impartiale, dépouillée de tous les détails inutiles, lorſque je reçus votre lettre. La première eſpérance que je conçus, fut de recevoir la ſuite des cahiers. Le peu que j'en ai, me fait naître le déſir d'en avoir davantage. Il n'y a point d'ouvrage chez les anciens qui ſoit auſſi capable que le vôtre de donner des idées juſtes, de former le goût, d'adoucir & de polir les mœurs. Il ſera l'ornement de notre ſiècle, & un monument qui atteſtera à la poſtérité la ſupériorité du génie des modernes ſur les anciens. Cicéron diſait qu'il ne concevait pas comment les augures feſaient pour s'empêcher de rire quand ils ſe regardaient; vous

* Eſſai ſur les Mœurs & l'Eſprit des Nations.

faites plus, vous mettez au grand jour les ridicules & les fureurs du clergé.

Le siècle où nous vivons fournit des exemples d'ambition, des exemples de courage, &c. mais j'ose dire à son honneur qu'on n'y voit aucune de ces actions barbares & cruelles qu'on reproche aux précédens ; moins de fourberies, moins de fanatisme, plus d'humanité & de politesse. Après la guerre de Pharsale, il n'y eut jamais de plus grands intérêts discutés, que dans la guerre présente ; il s'agit de la prééminence des deux plus puissantes maisons de l'Europe chrétienne, il s'agit de la ruine de l'une ou de l'autre ; ce sont de ces coups de théâtre qui méritent d'être rapportés par votre plume, & de trouver place à la suite de l'histoire que vous vous proposez d'écrire.

Je regrette ces maux dont le monde est couvert,
Ces nœuds que la Discorde a su l'art de dissoudre :
Les aigles prussiens ont suspendu leur foudre
Au temple de Janus, que mes mains ont ouvert.
N'insultez point, ami, l'intrépide courage
Que mes vaillans soldats opposent à l'orage ;
L'intérêt n'agit point sur mes nobles guerriers ;
Ils ne demandent rien, leur amour est la gloire,
Le prix de leurs travaux n'est que dans la victoire.
Le repos leur est dû ; & c'est sous leurs lauriers
Que les Arts, les Plaisirs vont élever leur temple,
Que le Germain surpris avec ardeur contemple.

C'est ce temple dont vous jouïrez lorsque vous

le voudrez bien, & dont, en attendant, les instructions & les plaisirs sortiront pour nous autres.

J'attends tous les jours les belles antiques de l'abbé de Polignac.

Que Polignac, ce savant homme,
Escamota jadis à Rome,
Et qu'aux yeux du monde surpris
Nous escamotons à Paris.

J'ai admiré l'épître dédicatoire de Mahomet; elle est pleine de réflexions vraies & d'allusions très-fines.

Le zèle enflammé des bigots
Nous vaut par fois de vos bons mots;
Leurs sottises, leurs momeries,
Leur vierge, leurs saints, leurs folies,
Et le non-sens de leurs héros,
Leurs fourbes & leurs tromperies,
Et leurs saintes supercheries
Mériteraient que leurs chapeaux
Fussent tout ornés de grelots;
Que du saint père jusqu'au diacre,
Au lieu de tonsure & de sacre,
On eût tranché certains morceaux,
Qui, par le vœu de pucelage,
Chez eux ne sont d'aucun usage,
Et scandalisent leurs égaux.

Je ne connais pas madame de Valstein; je sais bien que son soi-disant neveu a eu de très-mauvais procédés avec ses supérieurs, & que même il a voulu se battre à toute force.

Faites des vers & des hiſtoires à l'infini, mon cher Voltaire, vous ne raſſaſierez jamais le goût que j'ai pour vos ouvrages, ni ne tarirez jamais la ſource de ma reconnoiſſance. Adieu.

LETTRE CXC.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Bruxelles, Novembre, 1742.

JE ſuis bien heureux que le plus ſage des rois ſoit un peu content de ce vaſte tableau que je fais des folies des hommes. Votre Majeſté a bien raiſon de dire que le temps où nous vivons a de grands avantages ſur ces ſiècles de ténèbres & de cruautés;

> Et qu'il vaut mieux, ô blaſphêmes maudits!
> Vivre à préſent qu'avoir vécu jadis.

Plût à Dieu que tous les princes euſſent pu penſer comme mon héros; il n'y aurait eu ni guerre de religion, ni bûchers allumés pour y brûler de pauvres diables qui prétendaient que Dieu eſt dans un morceau de pain d'une manière différente de celle qu'entend St Thomas. Il y a un caſuiſte qui examine ſi la Vierge eut du plaiſir dans la coopération de l'obombration du Saint-Eſprit; il tient pour l'affirmative, & en apporte de fort bonnes raiſons. On a écrit contre lui de beaux volumes, mais il n'y

a eu dans cette dispute ni hommes brûlés ni villes détruites. Si les partisans de Luther, de Zuingle, de Calvin & du pape en avaient usé de même, il n'y aurait eu que du plaisir à vivre avec ces gens-là.

Il n'y a plus guère de querelles fanatiques qu'en France. Le jansénisme & le molinisme y entretiennent une discorde qui pourrait bien devenir sérieuse, parce qu'on traite ces chimères sérieusement.

Le prince n'a qu'à s'en moquer, & les peuples en riront; mais les princes qui ont des confesseurs sont rarement des rois philosophes.

J'envoie à votre Majesté une petite cargaison d'impertinences humaines qui feront une nouvelle preuve de la grande supériorité du siècle de Frédéric sur les siècles de tant d'empereurs; mais, Sire, toutes ces preuves-là n'approchent point de celles que vous en donnez.

J'ai ouï dire que, tout général que vous êtes d'une armée de cent cinquante mille hommes, votre Majesté se fait représenter paisiblement des comédies dans son palais. La troupe qui a joué devant elle n'est pas probablement comme ses troupes guerrières; elle n'est pas, je crois, la première de l'Europe.

Je pense avoir trouvé un jeune homme d'esprit & de mérite, qui fait fort joliment des vers, & qui sera très-capable de servir aux plaisirs de mon héros, de conduire ses comédiens, & d'amuser celui qui peut tenir la balance entre les princes de ce monde. Je compte être dans quinze jours à Paris, & alors

j'en donnerai des nouvelles plus positives à votre Majesté.

J'espère aussi lui envoyer deux ou trois siècles de plus ; mais il me faut autant de livres que vous avez de soldats, & ce n'est guère qu'à Paris que je pourrai trouver tous ces immenses recueils dont je tire quelques gouttes d'élixir.

Je me flatte qu'à présent votre Majesté jouit de la belle collection du cardinal de Polignac.

Roi très-sage, voilà donc comme
Vous avez pour vingt mille écus
Tout le sallon de Marius !
Mais pour ces antiques vertus
Qu'on ne rapporte plus de Rome,
Le don de penser toujours bien,
D'agir en prince & vivre en homme,
Tout cela ne vous coûte rien.

Je viens de voir les Hanovriens & les Hessois en ordre de bataille ! ce sont de belles troupes, mais cela n'approche pas encore de celles de votre Majesté, & elles n'ont pas mon héros à leur tête. On ne croit pas que cet hiver elles sortent de leur garnison. On disait qu'elles allaient à Dunkerque ; le chemin est un peu scabreux, quoiqu'il paraisse assez beau.

Sire, que votre Majesté conserve ses bontés à son éternel admirateur !

LETTRE CXCI.

DU ROI.

1742.

Si les hiſtoires de l'univers avaient été écrites comme celle que vous m'avez confiée, nous ſerions plus inſtruits des mœurs de tous les ſiècles & moins trompés par les hiſtoriens. Plus je vous connais, & plus je trouve que vous êtes un homme unique. Jamais je n'ai lu de plus beau ſtyle que celui de l'Hiſtoire de Louis XIV. Je relis chaque paragraphe deux ou trois fois, tant j'en ſuis enchanté ; toutes les lignes portent coup, tout eſt nourri de réflexions excellentes, aucune fauſſe penſée, rien de puérile, & avec cela une impartialité parfaite. Dès que j'aurai lu tout l'ouvrage, je vous enverrai quelques petites remarques, entr'autres ſur les noms Allemands qui ſont un peu maltraités, ce qui peut répandre de l'obſcurité ſur cet ouvrage, puiſqu'il y a des noms qui ſont ſi défigurés qu'il faut les deviner.

Je ſouhaiterais que votre plume eût compoſé tous les ouvrages qui ſont faits & qui peuvent être de quelque inſtruction : ce ſerait le moyen de profiter & de tirer utilité de la lecture.

Je m'impatiente quelquefois des inutilités, des pauvres réflexions ou de la ſéchereſſe qui règne dans de certains livres. C'eſt au lecteur à digérer de pa-

reilles lectures. Vous épargnez cette plein a vos lecteurs. Qu'un homme ait du jugement ou non, il profite également de vos ouvrages, il ne lui faut que la mémoire.

LETTRE CXCII.

DU ROI.

A Potsdam, le 18 Novembre, 1742.

J'AI vu ce monument durable
Qu'au genre humain vous érigez ;
J'ai lu cette histoire admirable
De fous, de saints & d'enragés,
De chevaliers infortunés
Guerroyant pour un cimetière,
Et de ces successeurs de Pierre
Que joyeusement vous bernez.

Que je suis heureux, cher Voltaire,
D'être né ton contemporain !
Ah ! si j'avais vécu naguère,
Quelque trait mordant & sévère
M'eût déjà frappé de ta main.

Continuez cet excellent ouvrage pour l'amour de la vérité, continuez-le pour le bonheur des hommes. C'est un roi qui vous exhorte à écrire les folies des rois.

Vous m'avez si fort mis dans le goût du travail, que j'ai fait une *épître*, une *comédie* & des *mémoires*

qui, j'efpère, feront fort curieux. Lorfque les deux premières pièces feront corrigées de façon que j'en fois fatisfait, je vous les enverrai. Je ne puis vous communiquer que des fragmens de la troifième; l'ouvrage en entier n'eft pas de nature à être rendu public. Je fuis cependant perfuadé que vous y trouveriez quelques endroits paffables.

Je vois que vous avez une idée affez jufte de nos comédiens; ce font proprement des danfeurs dont la famille de la Cochois fait la comédie. Ils jouent paffablement quelques pièces du théâtre italien & de Molière; mais je leur ai défendu de chauffer le cothurne, ne les en trouvant pas dignes.

La collection d'antiques du cardinal de Polignac eft arrivée à bon port, fans que les ftatues aient fouffert la moindre fracture.

Pourquoi remuer à grands frais
Les décombres de Rome entière,
Ce marbre & cette antique pierre;
Et pourquoi chercher les portraits
De Virgile, Horace & d'Homère?
Leur efprit & leur caractère,
Plus eftimables que leurs traits,
Se retrouvent tous dans Voltaire.

Le cardinal apoftolique, qui pouvait vous pofféder, avait donc grand tort de ramaffer tous ces buftes; mais moi qui n'ai pas cet honneur-là, il me faut vos écrits dans ma bibliothéque, & ces antiques dans ma galerie.

Je souhaite que messieurs les anglais se divertissent aussi bien cet hiver en Flandres, que je me propose de passer agréablement mon carnaval à Berlin. J'ai donné le mal épidémique de la guerre à l'Europe, comme une coquette donne certaines faveurs cuisantes à ses galans. J'en suis guéri heureusement, & je considère à présent comme les autres vont se tirer des remèdes par lesquels ils passent. La fortune balotte le pauvre empereur & la reine de Hongrie: je suis d'avis que la fermeté ou la faiblesse de la France en décidera.

Au moins souvenez-vous que je me suis approprié une certaine autorité sur vous; vous êtes comptable envers moi de vos *Siècle*, de l'*Histoire générale*, &c. comme les chrétiens le sont de leurs momens envers leur doux sauveur. Voilà ce que c'est que le commerce des rois, mon cher Voltaire; ils empiètent sur les droits de chacun, ils s'arrogent des prétentions qu'ils ne devraient point avoir. Quoi qu'il en soit, vous m'enverrez votre histoire, trop heureux que vous en réchappiez vous-même; car si je m'en croyais, il y aurait long-temps que j'aurais fait imprimer un manifeste par lequel j'aurais prouvé que vous m'appartenez, & que j'étais fondé à vous revendiquer, à vous prendre par-tout où je vous trouverais.

Adieu, portez-vous bien, ne m'oubliez pas, & sur-tout ne prenez point racine à Paris, sans quoi je suis perdu, &c.

LETTRE CXCIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, Novembre, 1742.

J'AI reçu votre lettre aimable
Et vos vers fins & délicats,
Pour prix de l'énorme fatras
Dont, moi pédant, je vous accable.
C'eſt ainſi qu'un franc diſcoureur,
Croyant captiver le ſuffrage
De quelque eſprit ſupérieur,
En de longs argumens s'engage.
L'homme d'eſprit, par un bon mot,
Répond à tout ce verbiage,
Et le diſcoureur n'eſt qu'un ſot.

Votre humanité eſt plus adorable que jamais: il n'y a plus moyen de vous dire toujours votre Majeſté. Cela eſt bon pour des princes de l'Empire, qui ne voient en vous que le roi; mais moi, qui vois l'homme, & qui ai quelquefois de l'enthouſiaſme, j'oublie dans mon ivreſſe le monarque, pour ne ſonger qu'à cet homme enchanteur.

Dites-moi par quel art ſublime
Vous avez pu faire à la fois
Tant de progrès dans l'art des rois,
Et dans l'art charmant de la rime?

Cet art des vers eſt le premier,
Il faut que le monde l'avoue ;
Car des rois que ce monde loue,
L'un fut prudent, l'autre guerrier ;
Celui-ci gai, doux & paiſible,
Joignit le myrte à l'olivier,
Fut indolent & familier ;
Cet autre ne fut que terrible.
J'admire leurs talens divers,
Moi qui compile leur hiſtoire ;
Mais aucun d'eux n'obtint la gloire
De faire de ſi jolis vers.
O mon héros ! eſprit fertile,
Animé de ce divin feu,
Régner & vaincre n'eſt qu'un jeu,
Et bien rimer eſt difficile.
Mais non, cet art noble & charmant
N'eſt pour vous qu'un délaſſement :
Homme univerſel que vous êtes !
Vous ſaiſiſſez également
La lyre aimable des poëtes,
Et de Mars le foudre aſſommant.
Tout eſt pour vous amuſement,
Vos mains à tout ſont toujours prêtes,
Vous rimez non moins aiſément
Que vous avez fait vos conquêtes.

Si la reine de Hongrie & le roi mon ſeigneur & maître voyaient la lettre de votre Majeſté, ils ne pourraient s'empêcher de rire, malgré le mal que vous avez fait à l'une, & le bien que vous n'avez pas fait à l'autre. Votre comparaiſon d'une coquette & même de quelque choſe de mieux, qui a donné

des faveurs un peu cuisantes, & qui se moque de ses galans dans les remèdes, est une chose aussi plaisante qu'en aient dit les Césars, & les Antoines, & les Octaves, vos dévanciers, gens à grandes actions & à bons mots. Faites comme vous l'entendrez avec les rois; battez-les, quittez-les, querellez-vous, raccommodez-vous; mais ne soyez jamais inconstant pour les particuliers qui vous adorent.

Vos faveurs étaient dangereuses
Aux rois qui le méritent bien;
Car tous ces gens-là n'aiment rien,
Et leurs promesses sont trompeuses.
Mais moi qui ne vous trompe pas,
Et dont l'amour toujours fidelle
Sent tout le prix de vos appas,
Moi qui vous eusse aimé cruelle,
Je jouirai sans repentir
Des caresses & du plaisir
Que fait votre muse infidelle.

Il pleut ici de mauvais livres & de mauvais vers; mais comme votre Majesté ne juge pas de tous nos guerriers par l'aventure de Lintz, elle ne juge pas non plus de l'esprit des Français par les étrennes de la Saint-Jean ni par les grossièretés de l'abbé Desfontaines.

Il n'y a rien de nouveau parmi nos sibarites de Paris. Voici le seul trait digne, je crois, d'être conté à votre Majesté. Le cardinal de Fleuri, après avoir été assez malade, s'avisa il y a deux jours, ne sachant

que faire, de dire la meſſe à un petit autel au milieu d'un jardin où il gelait. M. Amelot & M. de Breteuil arrivèrent, & lui dirent qu'il ſe jouait à ſe tuer: *Bon, bon, Meſſieurs*, dit-il, *vous êtes des douillets.* A quatre-vingt dix ans, quel homme! Sire, vivez autant, duſſiez-vous dire la meſſe à cet âge, & moi la ſervir.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE CXCIV.

DU ROI.

A Berlin, le 5 de Décembre, 1742.

AU lieu de votre Pucelle & de votre belle hiſtoire, je vous envoie une petite comédie contenant l'extrait de toutes les folies que j'ai été en état de ramaſſer & de coudre enſemble. Je l'ai fait repréſenter aux noces de Céſarion, & encore a-t-elle été fort mal jouée. D'Eguille, qui m'a rendu votre lettre d'antique date, eſt arrivé; on dit qu'il a plus d'étoffe que ſon frère, je n'ai pas encore été en état d'en juger. Je n'ai de la Pucelle que l'alpha & l'oméga; ſi je pouvais avoir le IV, V, VI & VII chant, alors ce ſerait un tréſor dont vous m'auriez mis pleinement en poſſeſſion.

Il me ſemble que les créanciers de meſdames les dix-ſept provinces ſont auſſi preſſés de leur payement

que messieurs les maréchaux de France sont lents dans leurs opérations. Pour ce qui regarde vos créanciers, je vous prie de leur dire que j'ai beaucoup d'argent à liquider avec les Hollandais, & qu'il n'est pas encore clair qui de nous deux restera le débiteur.

Si Paris est l'île de Cythère, vous êtes assurément le satellite de Vénus; vous circulez à l'entour de cette planète, & suivez le cours que cet astre décrit de Paris à Bruxelles & de Bruxelles à Cirey. Berlin n'a rien qui puisse vous y attirer, à moins que nos astronomes de l'académie ne vous y incitent avec leurs longues lunettes. Nos peuples du nord ne sont pas aussi mous que les peuples d'occident; les hommes chez nous sont moins efféminés, & par conséquent plus mâles, plus capables de travail, de patience, & peut-être moins gentils, à la vérité. Et c'est justement cette vie de sibarites que l'on mène à Paris, dont vous faites tant l'éloge, qui a perdu la réputation de vos troupes & de vos généraux.

Sur-tout, en écoutant ces tristes aventures,
Pardonnez, cher Voltaire, à des vérités dures
Qu'un autre aurait pu taire ou saurait mieux voiler,
Mais que ma bouche enfin ne peut dissimuler.

Adieu, cher Voltaire; écrivez-moi souvent, & surtout envoyez-moi vos ouvrages & la Pucelle. J'ai tant d'affaires que ma lettre se sent un peu du style laconique. Elle vous ennuîra moins, si je n'en ai pas déjà trop dit, &c.

LETTRE CXCV.

DU ROI.

Le 22 Février, 1743.

NOUS avons dit hier de vous tout le bien que l'on peut dire d'un mortel. La salle du souper était un temple où l'on vous fesait des sacrifices. Il faut assurément qu'il y ait quelque chose de divin en vous; car vous récompensez d'abord les bonnes actions dès qu'elles sont faites: je viens de recevoir ce matin une lettre charmante & qui m'a bien réjoui, n'en ayant point reçu de vous depuis long-temps. J'ai été accablé d'affaires deux mois de suite, ce qui m'a empêché de vous écrire plutôt.

Je vous demande à présent une nouvelle explication au sujet de votre avant-dernière lettre, car voilà le cardinal mort, & les affaires se font d'une façon différente. Il est bon de savoir quels sont les canaux dont il faut se servir: j'ai participé vivement à vos trophées; il m'a semblé que j'avais fait Mérope, & que c'était à moi que le public rendait justice.

Je suis sur le point de partir pour la Silésie, mais ce ne sera que pour peu de temps; après quoi je renouerai mon commerce avec les Muses. Envoyez-moi, je vous prie, la Pucelle (j'ai la rage de la dépuceler) & votre histoire, & vos épigrammes, & vos odes, & vous-même. Enfin j'espère d'une ou d'au-

tre façon de vous voir ici. Ne me faites point injuſtice ſur mon caractère : d'ailleurs il vous eſt permis de badiner ſur mon ſujet comme il vous plaira.

Adieu, cher Voltaire ; je vous aime, je vous eſtime, & vous aimerai toujours, &c.

LETTRE CXCVI.

DU ROI.

Le 26 Mars, 1743.

J'AI bien cru que vous feriez content de ma ſœur de Brunſwic. Elle a reçu cet heureux don du ciel, ce feu d'eſprit, cette vivacité par où elle vous reſſemble, & dont malheureuſement la nature eſt trop chiche envers la plupart des humains :

De cette flamme tant vantée
Que l'audacieux Prométhée
Du ciel pour vous ſembla ravir,
Mais dont ſa main trop limitée
Ne put aſſez bien ſe munir
Pour que la cohue effrontée
Des humains en pût obtenir.

C'eſt-là cependant leur folie ;
Chacun d'eux prétend au génie,
Même le ſot croit en avoir,
Et du matin juſques au ſoir
Prend pour eſprit l'étourderie.
La bégueule avec ſon miroir
Le met dans ſa minauderie ;

Le gros favant qui fait valoir
L'affommant poids de fon favoir,
Se chatouille, & fe glorifie
Que le ciel l'ait voulu pourvoir
Du fens dont fa tête eft bouffie.

Il n'eft pas jufqu'au Mirepoix
Qui n'ait l'audace d'y prétendre;
Pour s'en défabufer, je crois
Qu'il doit fuffire de l'entendre.

Je ne fais trop où vous êtes à préfent, mais je fuis toutefois perfuadé que vous oublierez plutôt Berlin que vous n'y ferez oublié. C'eft de quoi vous affure votre admirateur, &c.

P. S. Mon fouvenir chez vous s'efface,
S'il faut qu'un maudit barbouilleur
Tant bien que mal vous le retrace *;
Je ne veux point, fur mon honneur,
Briller chez vous en d'autre place
Que dans le fond de votre cœur.

LETTRE CXCVII.

DU ROI.

MON CHER VOLTAIRE,

A Potfdam, le 6 d'Avril, 1743.

VOUS me comblez de biens pendant que je garde fur vous un morne filence : je reçois les fruits pré-

* M. de Voltaire avait fait demander le portrait du roi.

cieux de votre amitié, de vos veilles & de votre étude, lorſque je cours encore de province en province, ſans pouvoir fixer mon étoile errante, & reprendre mes anciens erremens.

Me voilà enfin de retour de Breſlau, après avoir politiqué, financé & martialiſé de reſte. Je compte de goûter à préſent quelque repos & de recommencer mon commerce avec les Muſes. Je vous enverrai bientôt *l'avant-propos* de mes *Mémoires*. Je ne puis vous envoyer tout l'ouvrage, car il ne peut paraître qu'après ma mort & celle de mes contemporains, & cela parce qu'il eſt écrit en toute vérité, & que je ne me ſuis éloigné en quoi que ce ſoit de la fidélité qu'un hiſtorien doit mettre dans ſes récits. Votre hiſtoire de l'eſprit humain eſt admirable, mais qu'elle eſt humiliante pour notre eſpèce & pour la providence même ! ſi pourtant elle fait choix de ceux qui doivent gouverner le monde & ſervir de reſſorts aux changemens qui arrivent ſur la terre.

Je ſuis bien fâché d'apprendre que la grippe vous ait ſi fort abattu. Je me flatte que l'eſprit ſoutiendra le corps, comme l'huile fait durer la flamme dans la lampe.

D'Argens a fait repréſenter ſa comédie qui nous a fait bâiller tous. Il voulait la donner au théâtre de Paris ; mais je l'en ai diſſuadé, car il aurait été ſifflé à coup sûr. Vous êtes unique : vous avez fait une tragédie à dix-neuf ans, & un poëme épique à vingt ; mais tout le monde n'eſt pas Voltaire.

Les tracaſſeries ridicules des dévots de Paris ſont

parvenues jufqu'au nord. Je m'attendais bien que Voltaire ferait réprouvé dès qu'il comparaîtrait devant un aréopage de Midas croffés & mitrés. Gagnez fur vous de méprifer une nation qui méconnaît le mérite des Bellifles & des Voltaires, & venez dans un pays où l'on vous aime, & où l'on n'eft point bigot. Adieu.

La Pucelle, la Pucelle, la Pucelle ! & encore la Pucelle ! pour l'amour de Dieu, ou plus encore pour l'amour de vous-même, envoyez-la moi.

LETTRE CXCVIII.

DU ROI.

A Potfdam, le 21 de Mai, 1743.

DEPUIS quand, dites-moi, Voltaire,
Etes vous donc dégénéré ?
Chez un philofophe épuré
Quoi la grâce efficace opère !
Par Mirepoix endoctriné
Et tout afpergé d'eau-bénite,
Abattu d'un jeune obftiné,
Allez-vous devenir hermite ?
D'un ton faintement nazillard,
Et marmotant quelque prière,
En bâillant lifant le bréviaire,
On vous enrôle à Saint-Médard,
Avec indulgence plénière.

Je vois Newton au haut des cieux,
Se disputant avec Saint-Pierre,
Auquel en partage des deux
Pourrait enfin tomber Voltaire.
Le saint fesant une oraïson,
Au lieu du compas de Newton
Vous offre une belle relique,
Vous éclaircit & vous explique
L'œuvre de la conception :
Tandis qu'au Parnasse Apollon
Se plaint, & voit avec grand'peine
Qu'on enlève au sacré vallon
L'élégance de votre veine ;
Et que ce cygne harmonieux
Qui charmait les bords de la Seine,
Profanera l'eau d'Hyppocrène
Pour des Prêtres audacieux.
Mais quel objet me frappe, ô Dieux !
Locke à la main, défespérée,
Et de douleur toute éplorée,
Je vois la triste Châtelet :
Hélas ! mon perfide me troque,
Dit-elle, & me plante-là net,
Pour qui ? pour Marie à-la-coque !

C'est ce que je présume par la lettre que vous avez écrite à l'évêque de Sens, & sur ce que toutes les lettres mandent de Paris. Vous pouvez juger de ma surprise & de l'étonnement d'un esprit philosophique, lorsqu'il voit le ministre de la vérité plier les genoux devant l'idole de la superstition.

Les Midas mitrés triomphent, dans ce siècle, des Voltaires & des grands hommes ! mais c'est appa-

remment le ſiècle où les ignorans doivent en tous genres être préférés, en France, aux ſavans & aux habiles gens. *O tempora, O mores !*

Quarante ſavans perroquets,
Tour à tour maîtres & valets
De l'uſage & de la grammaire,
Placés au Parnaſſe français,
Vous en ont donc exclu, Voltaire?
C'eſt ſans doute par vanité ;
Ce refus n'eſt pas ridicule :
Une auſſi brillante clarté
Eût de leur faible crépuſcule
Terni la frivole beauté.

Je crois que la France eſt le ſeul pays en Europe où les *ânes* & les ſots puiſſent à préſent faire fortune.

Je vous envoie *l'avant-propos* de mes *Mémoires* ; le reſte n'eſt point oſtenſible.

Je ne vous écris point auſſi ſouvent que je le voudrais ; ne vous en prenez point à moi ; mais à tant & tant d'occupations qui me partagent.

Adieu, cher Voltaire ! ne m'oubliez point malgré mon ſilence, & croyez que ſur le ſujet de l'amitié je ne penſe pas moins à vous qu'autrefois, &c.

LETTRE CXCIX.

DU ROI.

A Potſdam, le 15 de Juin, 1743.

QUAND votre ami, tranquille philoſophe,
Sur ſon vaiſſeau qu'il a ſouſtrait aux vents,
Voit à regret l'illuſtre cataſtrophe
Que le deſtin fait tomber ſur les grands,

Je voudrais que vous vinſſiez une fois à Berlin pour y reſter, & qué vous euſſiez la force de ſouſtraire votre légère nacelle aux bourasques & aux vents qui l'ont battue ſouvent en France. Comment, mon cher Voltaire, pouvez-vous ſouffrir que l'on vous exclue ignominieuſement de l'académie, & qu'on vous batte des mains au théâtre? Dédaigné à la cour, adoré à la ville; je ne m'accommoderais point de ce contraſte; & de plus, la légèreté des Français ne leur permet pas d'être jamais conſtans dans leurs ſuffrages. Venez ici auprès d'une nation qui ne changera point ſes jugemens à votre égard; quittez un pays où les Belliſles, les Chauvelins & les Voltaires ne trouvent point de protection. Adieu.

Envoyez-moi la Pucelle, ou je vous renie.

LETTRE CC.

DU ROI.

A Magdebourg, le 25 de Juin, 1743.

OUI, votre mérite profcrit
Et perfécuté par l'envie,
Dans Berlin qui vous applaudit,
Aura fon temple & fa patrie.

Je fuis jufqu'à préfent plus errant que le juif que d'Argens fait écrire & voyager. Nouveau Sifyphe, je fais tourner la roue à laquelle je fuis condamné de travailler; & tantôt dans une province & tantôt dans une autre, je donne l'impulfion au mouvement de mon petit Etat, affermiffant à l'ombre de la paix ce que je dois aux bras de la guerre, réformant les vieux abus & donnant lieu à de nouveaux, enfin corrigeant des fautes & en fefant de femblables. Cette vie tumultueufe pourra durer deux mois, fi le lutin qui me promène n'a réfolu de me lutiner plus long-temps. Je crois qu'alors je me verrai obligé de faire un tour à Aix pour corriger les refforts incorrigibles de mon bas-ventre, qui par fois font donner votre ami au diable. Si alors je puis avoir le plaifir de vous y voir, ce me fera très-agréable; car je crois,

Pour tout malade inquiété,
A l'œil jaune, à l'air hypocondre,

Exilé par la Faculté
Pour se baigner & se morfondre,
Et se tuer pour la santé,
Que Voltaire est un grand remède ;
Que deux mots & son air malin
Savent dissiper le chagrin,
Et que son pouvoir ne le cède
A Hippocrate ni Galien.

De-là si vous voulez venir habiter ces contrées, je vous y promets un établissement dont je me flatte que vous serez satisfait, & surtout d'être au-dessus des tracasseries & des persécutions des bigots. Vous avez souffert trop d'avanies en France pour y pouvoir rester avec honneur; vous devez quitter un pays où l'on poignarde votre réputation tous les jours, & où des Midas occupent les premiers emplois.

Adieu, cher Voltaire ; mandez-moi, je vous prie, vos sentimens, & soyez sûr des miens, &c.

LETTRE CCI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, le 28 Juin, 1743.

SOUS vos magnifiques lambris,
Très-dorés autrefois, maintenant très-pourris,
Emblème & monument des grandeurs de ce monde,
O mon maître, je vous écris,
Navré d'une douleur profonde.

Je

Je suis dans votre vieille cour,
Mais je veux une cour nouvelle,
Une cour où les Arts ont fixé leur séjour,
Une cour où mon roi les suit & les appelle,
Et les protège tour à tour.
Envoyez-moi Pégase, & je pars dès ce jour.

Mon héros a-t-il reçu mes lettres de Paris, dans lesquelles je lui mandais que je m'échappais pour lui aller faire ma cour? Je les envoyai à David Gérard, & le dessus était à M. Frédérics-hof. Or David Gérard n'est pas sans doute assez imbécille pour ne pas sentir que ce M. Frédérics-hof est le plus grand roi que nous ayons, le plus grand homme, celui qui a mon cœur, celui dont la présence me rendrait heureux pendant quelques jours.

J'attends donc à la Haye, chez M. de Podevilz, les ordres de votre humanité, & le forespan de votre Majesté.

Que je voie encore une fois le grand Frédéric, & que je ne voie point ce cuistre de Boyer, cet ancien évêque de Mirepoix, qui me plairait beaucoup s'il était plus ancien d'une vingtaine d'années au moins.

Pour vous, grand Roi, si votre diable
Vous promène au son du tambour
Dans Stétin ou dans Magdebourg,
Mon bon ange plus favorable
Va me conduire à votre cour
Au son de votre lyre aimable.

Je ſuis ici chez votre digne & aimable miniſtre, qui eſt inconſolable, & qui ne dort ni ne mange parce que les Hollandais veulent à trop bonne marché la terre d'un grand roi. Il faut pourtant, Sire, s'accoutumer à voir les Hollandais aimer l'argent autant que je vous aime.

Quand quitterai-je, hélas ! cette humide province
Pour voir mon héros & mon prince ?

LETTRE CCII.

DU ROI.

A Reinſberg, le 3 de Juillet, 1743.

JE vous envoie le paſſe-port pour des chevaux avec bien de l'empreſſement. Ce ne ſeront pas des Bucéphales qui vous mèneront, ce ne ſeront pas des Pégaſes non plus ; mais je les aimerai davantage puiſqu'ils amèneront Apollon à Berlin.

Vous y ſerez reçu à bras ouverts, & je vous y ferai le meilleur établiſſement qu'il me ſera poſſible.

Je ſuis ſur mon départ pour Stétin, de-là pour la Siléſie ; mais je trouverai le moment de vous voir & de vous aſſurer à quel point je vous eſtime. Adieu.

LETTRE CCIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

MON ROI, À la Haye, dans votre vaste & ruiné Palais, ce 13 Juillet, 1743.

JE n'ai pas l'honneur d'être de ces héros qui voyagent avec la fièvre-quarte; je deviens manichéen, j'adopte deux principes dans le monde. Le bon principe est l'humanité de mon héros, le second est le mal physique, & celui-là m'empêche de jouir du premier.

Souffrez donc, mon adorable Monarque, que l'ame qui est si mal à son aise dans ce chétif corps ne se mette point en chemin dans l'incertitude de trouver votre Majesté. Si elle est pour quelques semaines à Berlin, j'y vole; si elle court toujours, & si du fond de la Silésie elle va à Aix-la-Chapelle, j'irai l'y attendre dans un bain chaud, qui le sera moins que votre imagination.

J'ai l'honneur de lui envoyer une dose d'opium dans ses courses; c'est un paquet de phrases académiques. Sa Majesté y verra le discours de Maupertuis, accompagné de quelques remarques de madame du Châtelet. Plût à Dieu que les Français ne fissent pas d'autres fautes que celles que madame du Châtelet à crayonnées! L'empereur aurait la Bohême, & du moins souperait à Munich, au lieu de manquer de tout à Francfort.

Mais, Sire, malgré les nobles retraites de votre ami de Straſbourg, & malgré la faute faite à Dettingen, il paraît que les Français n'ont pas manqué de courage; les ſeuls mouſquetaires, au nombre de deux cents cinquante, ont percé cinq lignes des Anglais, & n'ont guère cédé qu'en mourant; la grande quantité de notre nobleſſe tuée ou bleſſée eſt une preuve de valeur aſſez inconteſtable. Que ne ferait point cette nation ſi elle était commandée par un prince tel que vous!

Si elle a du courage, ſon miniſtère a de la fermeté; & une nouvelle armée ſur la Meuſe donnera bientôt aux Provinces-Unies matière à délibérations.

Je crois le traité entre la Sardaigne & l'Eſpagne à peu-près conclu; c'eſt une nouvelle ſcène ſur le théâtre, & ce qui ſe paſſe en Suède peut encore changer la face du nord.

Dans ce choc orageux de cent peuples divers,
Mon héros triomphant tient la foudre & la lyre;
Ses yeux toujours perçans, ſes yeux toujours ouverts,
Regardent les erreurs du chétif univers :
Il voit trembler Stockholm, il voit périr l'Empire;
Il voit les fiers Anglais, ces ſouverains des mers,
Faux déſintéreſſés qu'un faux eſpoir attire,
S'énivrant ſur le Mein de ſuccès fort légers,
Traîner ſous leurs drapeaux, ou plutôt dans leurs fers,
Ces Bataves peſans dont la moitié ſoupire;
Il voit Broglio qui ſe retire,
Agiſſant, raiſonnant & parlant de travers;

Il voit tout & n'en fait que rire,
Et je veux avec lui rire à mon tour en vers.

J'ai peur que ceci ne tienne du tranſport de la fièvre; mais le plus grand de mes tranſports eſt le déſir de voir votre Majeſté. Où la verrai-je? où ſerai-je heureux? ſera-ce à Berlin, ſera-ce à Aix-la-Chapelle?

Je ſuis à vos pieds, monarque charmant, homme unique, & j'attends vos ordres pour régler ma marche.

LETTRE CCIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet, 1743.

GRAND Roi, j'aime fort les héros
Lorſque leur eſprit s'abandonne
Aux doux paſſe-temps, aux bons mots;
Car alors ils ſont en repos,
Et ne font de tort à perſonne.
J'aime Céſar, ce bel eſprit,
Céſar dont la main fortunée,
A tous les lauriers deſtinée,
Agrandit Rome, & lui preſcrit
Un autre ciel, une autre année.
J'aime Céſar entre les bras
De la maîtreſſe qui lui cède;
Je ris & ne me fâche pas
De le voir jeune & plein d'appas

Deſſus & deſſous Nicomède.
Je l'admire plus que Caton,
Car il eſt tendre & magnanime,
Eloquent comme Cicéron,
Et tantôt gài, tantôt ſublime
Comme un roi dont je tais le nom.
Mais je perds un peu de l'eſtime
Quand il paſſe le Rubicon,
Et je pleure quand ce grand homme,
Bon poëte & bon orateur,
Ayant tant combattu pour Rome,
Combat Rome pour ſon malheur.

Vous êtes plus heureux, Sire, après votre priſe de la Siléſie, que votre devancier après Pharſale. Vous écrivez comme lui des commentaires ; vous aimez comme lui la ſociété ; vous en faites le charme ; vous m'envoyez des vers bien jolis & une préface digne de vous, qui annonce un ouvrage digne de la préface. Je n'y puis plus tenir ; le côté de votre aimant m'attire trop fort, tandis que le côté de l'aimant de la France me repouſſe. S'il y avait dans la Cochinchine un roi qui penſât, qui écrivît & qui parlât comme vous, il faudrait s'embarquer & aller à ſes pieds. Tous les gens qui ont une étincelle de goût & de raiſon doivent devenir des reines de Saba.

Je vous avouerai cependant, grand Roi, avec ma franchiſe impertinente, que je trouve que vous vous ſacrifiez un peu trop dans cette belle préface de vos Mémoires. Pardon, ou plutôt point de pardon ; vous

laiſſez trop entrevoir que vous avez négligé l'eſprit de la morale pour l'eſprit de conquête. Qu'avez-vous donc à vous reprocher ? N'aviez-vous pas des droits très-réels ſur la Siléſie, du moins ſur la plus grande partie ; & le déni de juſtice ne vous autoriſait il pas aſſez ? Je n'en dirai pas davantage ; mais ſur tous les articles je trouve votre Majeſté trop bonne, & elle eſt bien juſtifiée de jour en jour. Votre Majeſté eſt avec moi une coquette bien ſéduiſante ; elle me donne aſſez de faveurs pour me faire mourir d'envie d'avoir les dernières. Quel temps plus convenable pourrais-je prendre pour aller paſſer quelques jours auprès de mon héros ? Il a ſerré tous ſes tonnerres, & il badine avec ſa lyre ; ici on ne badine point, & s'il tonne c'eſt ſur nous. Ce vilain Mirepoix eſt auſſi dur, auſſi fanatique, auſſi impérieux que le cardinal de Fleuri était doux, accommodant & poli. Oh, qu'il fera regretter ce bon homme ! & que le précepteur de notre dauphin eſt loin du précepteur de notre roi ! Le choix que ſa Majeſté a fait de lui eſt le ſeul qui ait affligé notre nation ; tous nos autres miniſtres ſont aimés ; le roi l'eſt. Il s'applique, il travaille, il eſt juſte, & il aime de tout ſon cœur la plus aimable femme du monde. Il n'y a que Mirepoix qui obſcurciſſe la ſérénité du ciel de Verſailles & de Paris ; il répand un nuage bien ſombre ſur les belles-lettres ; on eſt au déſeſpoir de voir Boyer à la place des Fénélons & des Boſſuets : il eſt né perſécuteur. Je ne ſais par quelle fatalité tout moine qui a fait fortune à la cour a toujours été auſſi cruel qu'ambitieux. Le

premier bénéfice qu'il a eu après la mort du cardinal vaut près de quatre-vingts mille livres de rente : le premier appartement qu'il a eu à Paris eſt celui de la reine, & tout le monde s'attend à voir au premier jour ſa tête, que votre Majeſté appelle ſi bien une tête d'âne, ornée d'une calotte rouge apportée de Rome.

Il eſt vrai que ce n'eſt pas lui qui a fait *Marie à la coque*; mais, Sire, il n'eſt pas vrai non plus que j'aye écrit à l'auteur de *Marie à la coque* la lettre qu'on s'eſt plu à faire courir ſous mon nom ; je n'en ai écrit qu'une à l'évêque de Mirepoix, dans laquelle je me ſuis plaint à lui très-vivement & très-inutilement des calomnies de ſes délateurs & de ſes eſpions. Je ne fléchis point le genou devant Baal ; & autant que je reſpecte mon roi, autant je mépriſe ceux qui, à l'ombre de ſon autorité, abuſent de leur place, & qui ne ſont grands que pour faire du mal.

Vous ſeul, Sire, me conſolez de tout ce que je vois, & quand je ſuis prêt à pleurer ſur la décadence des arts, je me dis : Il y a dans l'Europe un monarque qui les aime, qui les cultive, & qui eſt la gloire de ſon ſiècle ; je me dis enfin : Je le verrai bientôt ce monarque charmant, ce roi homme, ce Chaulieu couronné, ce Tacite, ce Xénophon ; oui, je veux partir ; madame du Châtelet ne pourra m'en empêcher ; je quitterai Minerve pour Apollon. Vous êtes, Sire, ma plus grande paſſion, & il faut bien ſe contenter dans la vie.

Rien de plus inutile que mon très-profond respect, &c.

LETTRE CCV.

DU ROI.

A Potsdam, le 20 d'Auguste, 1743.

Je ne suis arrivé ici que depuis deux jours : j'y ai trouvé trois de vos lettres.

Le dieu de la raison & le dieu des beaux vers
Président tous les deux à vos brillans concerts ;
Vous déridant le front & voulant nous instruire,
Vos vers de Juvénal empruntent la satire.
Contre vous le bigot n'aura pas jeu gagné,
Et de l'hyssope au cèdre il n'est rien d'épargné.
Malheur à Mirepoix, si son panégyrique
Se prononce jamais en style académique !
Les Arts qu'il offensa, pour venger leurs chagrins,
Renverseront sa tombe avec leurs propres mains ;
Et la fade oraison que lui fera Neuville,
Aura même en sa bouche un air de vaudeville.

Je plains ceux qui ont le malheur de vous offenser, car avec quatre hémistiches vous les rendez ridicules *ad secula seculorum.*

Je ne vais point à Aix comme je me l'étais proposé. Vous savez que j'ai l'honneur d'être un atome politique, & qu'en cette qualité mon estomac est

obligé de prendre ses combinaisons des affaires européennes ; ce qui ne l'accommode pas toujours.

Il me semble, mon cher Voltaire, que vous êtes un peu dans le goût de la girouette du Parnasse, & que vous ne vous êtes pas encore décidé sur le parti que vous avez à prendre. Je ne vous dirai rien là-dessus ; car je dois vous paraître suspect dans tout ce que je pourrais vous dire. Le tableau que vous me faites de la France est peint avec de très-belles couleurs ; mais vous me direz tout ce qu'il vous plaira, une armée qui fuit trois ans de suite, & qui est battue par-tout où elle se présente, n'est pas assurément une troupe de Césars ni d'Alexandres.

Je ne suis point peint, je ne me fais point peindre, ainsi je ne puis vous donner que des médailles. *Vale.*

LETTRE CCVI.

DU ROI.

A Potsdam, le 24 d'Auguste, 1743.

CE sera donc à Berlin que j'aurai le plaisir de voir l'Apollon français descendre de son Parnasse en ma faveur, & s'humaniser un peu avec la canaille prosaïque ! Je vous prie, mon cher Voltaire, apportez avec vous bonne provision d'indulgence,

& fur-tout qu'aucun grammairien ne mefure à la toife la longueur de nos phrafes, & ne nous puniffe de la fottife d'un folécifme. Vous verrez une troupe de comédiens qui fe forment, une académie naiffante, mais fur-tout beaucoup de perfonnes qui vous aiment & qui vous admirent.

Il n'y a point à Berlin d'*âne de Mirepoix*. Nous avons un cardinal & quelques évêques, dont les uns font l'amour par devant & les autres par derrière, plus verfés dans la théologie d'Epicure que dans celle de St Paul, par conféquent bonnes gens qui ne perfécutent perfonne, & qui ne difpofent précifément que des charges de marguillier & des places de chantre, auxquelles vous n'afpirez point.

Apportez au moins en venant
Cette vierge fi découplée,
Qui brillait plus dans *la mêlée*
Que tous vos *héros d'à préfent*,
Que ce Broglio toujours *fuyant*,
Réduifant fa troupe en fumée ;
Que Maillebois toujours errant,
Menant promener fon armée :
Que Ségur le capituleur,
Et les autres tranfis de peur.

Je vous montrerai de mes *Mémoires* ce que je croirai pouvoir vous montrer. Ils font vrais, & par conféquent d'une nature à ne paraître qu'après le fiècle.

Adieu, cher Voltaire ; à revoir.

LETTRE CCVII.

DU ROI.

A Potſdam, le 15 de Septembre, 1743.

VOUS me dites tant de bien de la France & de ſon roi, qu'il ſerait à ſouhaiter que tous les ſouverains euſſent de pareils ſujets, & toutes les républiques de ſemblables citoyens. C'eſt ce qui fait véritablement la force des Etats, lorſqu'un même zèle anime tous les membres, & que l'intérêt public devient l'intérêt de chaque particulier.

Il aurait été à ſouhaiter que la France & la Suède euſſent eu des militaires qui penſaſſent comme vous ; mais il eſt bien ſûr, quoi que vous puiſſiez dire, que la faibleſſe des généraux & la timidité des conſeils a preſque perdu de réputation ces deux nations, dont le nom ſeul inſpirait, il n'y a pas un demi-ſiècle, la terreur à l'Europe.

De quelle façon voyons-nous que la France ait agi envers ſes alliés ? Quel exemple pour l'Europe que la paix ſecrète que fit le cardinal de Fleuri à l'inſçu de l'Eſpagne & du roi de Sardaigne ! il abandonna le roi ſon beau-père, & acquit la Lorraine. Quel exemple inoui que la manière dont la France abandonne l'empereur, ſacrifie la Bavière, & réduit ce prince ſi reſpectable dans la dernière miſère : je ne dis pas dans la miſère d'un prince, mais dans la ſituation la plus affreuſe où puiſſe ſe trouver

un particulier ! Quelles machinations n'ont pas été celles du cardinal en Ruſſie, lorſque nous étions le mieux liés ! Quelles propoſitions n'a-t-on pas faites à Maïence pour ouvrir les routes à la paix, ou pour mieux dire, afin d'allumer une nouvelle guerre ! Avec quel peu de vigueur parlent les Français lorſqu'ils devraient montrer de la fermeté ; &, lors même qu'il en paraît quelque étincelle dans leurs diſcours, combien peu les opérations militaires y répondent-elles !

Cependant cette nation eſt la plus charmante de l'Europe, & ſi elle n'eſt pas crainte, elle mérite qu'on l'aime. Un roi digne de la commander, qui gouverne ſagement, & qui s'acquiert l'eſtime de l'Europe entière, peut lui rendre ſon ancienne ſplendeur que les Broglio & tant d'autres, plus ineptes encore, ont un peu éclipſée.

C'eſt aſſurément un ouvrage digne d'un prince doué de tant de mérite, que de rétablir ce que les autres ont gâté ; & jamais ſouverain ne peut acquérir plus de gloire que lorſqu'il défend ſes peuples contre des ennemis furieux, & que, feſant changer la ſituation des affaires, il trouve le moyen de réduire ſes adverſaires à lui demander la paix humblement.

J'admirerai tout ce que fera ce grand homme, & perſonne de tous les ſouverains de l'Europe ne ſera moins jaloux que moi de ſes ſuccès.

Mais je n'y penſe pas de vous parler politique ; c'eſt préciſément préſenter à ſa maîtreſſe une coupe

de médecine. Je crois que je ferais beaucoup mieux de vous parler poëſie, mais ne peut pas qui veut; & lorſque vous m'écrivez des vers & que j'y dois répondre, vous me revenez comme un échanſon qui, ayant le talent de boire, porte de grands verres en raſade à un fluet, qui tout au plus peut ſupporter de l'eau.

Adieu, cher Voltaire; veuille le ciel vous préſerver des inſomnies, de la fièvre & des fâcheux!

LETTRE CCVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

C'EST vous qui ſavez captiver
Mon cœur aux autres rois rebelle;
C'eſt vous en qui je dois trouver
Une douceur toujours nouvelle:
C'eſt chez vous qu'il faut achever
Ma vieille hiſtoire univerſelle,
Dépuceler, enjoliver
Dans vingt chants Jeanne la-pucelle,
Et ſur-tout à jamais braver
Des dévots l'infame ſéquelle.

Je partirai donc, mon adorable maître, pour revenir, dès que j'aurai mis ordre à mes affaires. Je vous parle avec ma franchiſe ordinaire. J'ai cru m'apercevoir que je vous ferais moins agréable ſi je venais ici avec d'autres, & je vous avoue qu'appar-

tenant uniquement à votre Majesté, j'aurai l'ame plus à l'aise.

Je n'ambitionne point du tout d'être chargé d'affaires comme Destouches & Prior, deux poëtes qui ont fait deux paix entre la France & l'Angleterre. Vous ferez ce qu'il vous plaira avec tous les rois de ce monde, sans que je m'en mêle ; mais je vous conjure instamment de m'écrire un mot que je puisse montrer au roi de France.

Vous lui reprochez, dans la lettre que vous daignâtes m'écrire de Potsdam, qu'il laisse l'empereur dans la dernière misère, & qu'il fait à Maïence des insinuations contre vos intérêts. Depuis cette lettre écrite, votre Majesté a su que le roi de France a donné des subsides à l'empereur ; & vous ne doutez pas, je crois à présent, que ce Hatzel, qui a négocié ou plutôt brouillé à Maïence, ne soit un téméraire qui serait puni, si vous le vouliez. Soyez donc un peu plus content ; & daignez, je vous en conjure, m'écrire seulement quatre lignes en général.

Je ne demande autre chose sinon que vous êtes satisfait aujourd'hui des dispositions de la France, que personne ne vous a jamais fait un portrait aussi avantageux de son roi, que vous me croyez d'autant plus, que je ne vous ai jamais trompé, & que vous êtes bien résolu à vous lier avec un prince aussi sage & aussi ferme que lui.

Ces mots vagues ne vous engagent à rien, & j'ose dire qu'ils feront un très-bon effet ; car si on vous a

fait des peintures peu honorables du roi de France, je dois vous assurer qu'on vous a peint à lui sous les couleurs les plus noires ; & assurément on n'a rendu justice ni à l'un ni à l'autre. Permettez donc que je profite de cette occasion si naturelle pour rendre l'un à l'autre deux monarques si chers & si estimables ; ils feront de plus le bonheur de ma vie. Je montrerai votre lettre au roi, & je pourrai obtenir la restitution d'une partie de mon bien que le bon cardinal m'a ôté ; je viendrai ici dépenser ce bien que je vous devrai.

Soyez très-persuadé du bon effet qu'elle fera : je ne serai point suspect, & ce sera le second de mes beaux jours que celui où je pourrai dire au roi tout ce que je pense de votre personne. Pour le premier de mes jours, ce sera celui où je viendrai m'établir à vos pieds, & commencer une nouvelle vie qui ne sera que pour vous.

LETTRE CCIX.

DU ROI.

Le 7 d'Octobre, 1743.

LA France a passé jusqu'à présent pour l'asile des rois malheureux ; je veux que ma capitale devienne le temple des grands hommes. Venez-y, mon cher Voltaire, & dictez tout ce qui peut vous y être agréable.

agréable. Je veux vous faire plaisir, & pour obliger un homme il faut entrer dans sa façon de penser.

Choisissez appartement ou maison, réglez vous-même ce qu'il vous faut pour l'agrément & le superflu de la vie; faites votre condition comme il vous la faut pour être heureux, c'est à moi à pourvoir au reste. Vous serez toujours libre & entièrement maître de votre sort; je ne prétends vous enchaîner que par l'amitié & le bien-être.

Vous aurez des passe-ports pour des chevaux, & tout ce que vous pourrez demander. Je vous verrai Mercredi, & je profiterai des momens qui me restent, pour m'éclairer au feu de votre puissant génie. Je vous prie de croire que je serai toujours le même envers vous. Adieu.

LETTRE CCX.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, À la Haye, ce 28 Octobre, 1743.

VOUS voyagez toujours comme un aigle, & moi comme une tortue; mais peut-on aller trop lentement quand on quitte votre Majesté? J'arrive enfin en Hollande; la première chose que j'y vois, c'est un papier anglais où votre Anti-Machiavel est cité

à côté de Polybe & de Xénophon. On rapporte deux pages de ce livre où vous prouvez de quel avantage sont aux princes les places fortifiées, & on fait voir quelle était la témérité des alliés de prétendre d'entrer en France.

Ainsi donc vous êtes cité
Par les auteurs, comme auteur grave;
Comme roi politique & brave,
Des rois vous êtes respecté;
Chacun vous craint, nul ne vous brave:
Le taciturne & froid Batave,
Amoureux de sa liberté,
Le Russe, né pour être esclave,
Ménagent votre Majesté.
Vous auriez, ma foi, tout dompté
Sur le Danube & sur la Save,
Et le double cou si vanté
De l'aigle jadis redouté
Eût été coupé comme rave;
Mais vous vous êtes arrêté:
Maintenant votre main se lave
Des malheurs du monde agité;
Pour comble de félicité,
Vous possédez dans votre cave
De ce tokai dont j'ai tâté:
Je ne puis plus rimer en *ave*.

Plus je songe à *il Tito*, à *il forte*, plus je me dis que Berlin est ma patrie.

Messieurs Gérard, mes chers amis,
Dépêchez, préparez ma chambre,

Un pupître pour mes écrits,
Avec quelques flacons remplis
De ce jus divin de Septembre,
Non cet ennemi du gosier,
Fabriqué de la main profane
De ce liégeois nommé Lognier:
Je l'ai surnommé *pissat d'âne*,
Et je l'ai dit à haute voix;
Je le redis, je le condamne
A n'être bu que par des rois.
J'aime mieux la simple nature
Du vin qu'on recueille à Bourdeaux;
Car je préfère la lecture
D'un écrivain sage en propos
A ce frelaté de Voiture,
Et plus encore à Marivaux.

LETTRE CCXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lille, ce 16 Novembre, 1743.

EST-il vrai que dans votre cour
Vous avez placé cette automne,
Dans les meubles de la couronne,
La peau de ce fameux tambour
Que Zisca fit de sa personne?

La peau d'un grand homme enterré
D'ordinaire est bien peu de chose,
Et, malgré son apothéose,
Par les vers il est dévoré.

Le ſeul Ziſca fut préſervé
Du deſtin de la tombe noire ;
Grâce à ſon tambour conſervé,
Sa peau dure autant que ſa gloire.

C'eſt un ſort aſſez ſingulier.
Ah ! chétifs mortels que nous ſommes !
Pour ſauver la peau des grands hommes,
Il faut la faire corroyer.

O mon Roi, conſervez la vôtre ;
Car le bon Dieu qui vous la fit
Ne ſaurait vous en faire une autre
Dans laquelle il mit tant d'eſprit.

Il n'eſt pas infiniment reſpectueux de pouſſer un grand roi de queſtions ; mais on en uſait ainſi avec Salomon, & il faut bien, Sire, que le Salomon du Nord s'accoutume à éclairer ſon monde.

Sa Majeſté me permettra donc que j'oſe lui demander encore ce que c'eſt qu'un arc trouvé à Glats ? Votre Majeſté me dira peut-être qu'il faut m'adreſſer à Jordan ; mais ce Jordan, Sire, eſt un pareſſeux, tout aimable qu'il eſt ; & vous avez plutôt réglé quatre ou cinq provinces, & fait deux cents vers & quatre mille doubles-croches, qu'il n'a écrit une lettre.

J'arrive à Lille, qui eſt une ville dans le goût de Berlin, mais où je ne reverrai ni l'opéra ni la copie de Titus. Votre Majeſté & la reine mère, & madame la princeſſe Ulrique ne ſe remplacent point. Je n'ai pas encore l'armée de trois cents mille

hommes avec laquelle je devais enlever la princesse, mais en récompense le roi de France en a davantage. On compte actuellement trois cents vingt-cinq mille hommes, y compris les invalides : ce sont trois cents mille chiens de chasse qu'on a peine à retenir; ils jappent, ils crient, ils se débattent, & cassent leurs lesses pour courir sus aux Anglais, & à leurs pesans serviteurs les Hollandais. Toute la nation, en vérité, montre une ardeur incroyable. Heureusement encore votre ami de Strasbourg ne fera plus semblant de commander les armées, & l'empereur, appuyé de votre Majesté & de la France, pourra bientôt donner des opéra à Munich.

Comme j'ai osé faire force questions à votre Majesté, je lui ferai un petit conte, mais c'est en cas qu'elle ne le sache pas déjà.

Il y a quelques mois que madame Adelaïde, troisième fille du roi mon maître, ayant treize louis d'or dans sa poche, se releva pendant la nuit, s'habilla toute seule, & sortit de sa chambre. Sa gouvernante s'éveilla, lui demanda où elle allait. Elle avoua ingénûment qu'elle avait ordonné à un palefrenier de lui tenir deux chevaux prêts pour aller commander l'armée & secourir l'empereur; mais si elle apprend que votre Majesté s'en mêle, elle dormira tranquillement désormais.

Au moment que j'ai l'honneur d'écrire à votre Majesté, nos troupes sont en marche pour aller prendre le vieux Brisac. A l'égard des troupes de comédiens, j'apprends une singulière anecdote dans

cette ville de Lille; c'eſt que, tandis qu'elle fut aſſiégée par le duc de Marlborough, on y joua la comédie tous les jours, & que les comédiens y gagnèrent cent mille francs. Avouez, Sire, que voilà une nation née pour le plaiſir & pour la guerre.

Titus prie toujours votre Majeſté pour ce pauvre Courtils qui eſt à Spandau ſans nez.

Je ſuis pour jamais aux pieds de votre humanité, &c.

LETTRE CCXII.

DU ROI.

A Berlin, le 4 de Décembre, 1743.

LA peau de ce guerrier fameux
Qui parut encor rédoutable
Aux Bohèmes, ſes envieux,
Après que le trépas hideux
Eut envoyé ſon ame au diable,
Eſt ici pour les curieux.

Quand un jour votre ame légère
Paſſera ſur l'eſquif fameux
Pour aller dans cet hémiſphère
Inventé par les ſonge-creux,
Les reſtes de votre figure,
Immortels malgré le trépas,
Donneront de la tablature
A nos modernes Marſyas.

Oui, la peau de Ziſca, ou pour mieux dire le

tambour de Zifca, eft une des dépouilles que nous avons emportées de Bohème.

Je fuis bien aife que vous foyez arrivé en bonne fanté à Lille; je craignais toujours les chutes de carroffe.

Vous voilà plus enthoufiafmé que jamais, de quinze cens galeux de français, qui fe font placés fur une île du Rhin, & d'où ils n'ont pas le cœur de fortir. Il faut que vous foyez bien pauvres en grands événemens, puifque vous faites tant de bruit pour ces vétilles : mais trève de politique.

Je crois que les Hollandais peuvent avoir des pantomimes quand les acteurs viennent des pays étrangers. Ils auront de beaux génies quand vous ferez à la Haye, de fameux miniftres lorfque Carteret y paffera, & des héros lorfque le chemin du roi mon oncle le conduira par des marais pour retourner à fon île.

Federicus Voltarium falutat.

LETTRE CCXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Paris, ce 7 Janvier, 1744.

JE reçois à la fois de quoi faire tourner plus d'une tête; une ancienne lettre de votre Majefté, datée du 29 de Novembre; deux médailles qui repréfentent au moins une partie de cette phyfionomie de roi & d'homme de génie, le portrait de fa Majefté la reine

mère, celui de madame la princeſſe Ulrique ; & enfin, pour comble de faveurs, des vers charmans du grand Frédéric, qui commencent ainſi :

Quitterez-vous bien ſurement
L'empire de Midas, votre ingrate patrie ?

M. le marquis de Fénélon avait tous ces tréſors dans ſa poche, & ne s'en eſt défait que le plus tard qu'il a pu. Il a traînè la négociation en longueur, comme s'il avait eu affaire à des Hollandais. Enfin me voilà en poſſeſſion ; j'ai baiſé tous les portraits ; madame la princeſſe Ulrique en rougira ſi elle veut.

Il eſt fort inſolent de baiſer ſans ſcrupule
De votre auguſte ſœur les modeſtes appas ;
Mais les voir, les tenir, & nè les baiſer pas,
Cela ſerait trop ridicule.

J'en ai fait autant, Sire, à vos vers dont l'harmonie & la vivacité m'ont fait preſque autant d'effet que la miniature de ſon Alteſſe royale. Je diſais :

Quel eſt cet agréable ſon ?
D'où vient cette profuſion
De belles rimes redoublées ?
Par qui les Muſes appelées
Ont-elles quitté l'Hélicon ?
Eſt-ce Bernard, mon compagnon,
Qui de fleurs sème les allées
Des jardins du ſacré vallon ?
Eſt-ce l'architecte Amphion,
Par qui les pierres aſſemblées

S'arrangent fous fon violon ?
Eft-ce le charmant Arion
Chantant fur les plaines falées ?
C'eft mon prince, ou c'eft Apollon.

Au doux fon de tant de merveilles,
J'entends braire près d'un chardon
L'animal à longues oreilles
De qui vous devinez le nom *.
Il nous dit de fa voix pefante :
N'admirez plus la voix brillante
De ce roi poëte, orateur ;
Auprès de moi que peut-il être ?
Il n'eft que roi, je fuis fon maître
Car des rois je fuis précepteur.

Oui, tu l'es ; autrefois Achille
Soumit fon enfance docile
A ce fingulier animal
Moitié fage, moitié cheval :
Mon cher précepteur, c'eft dommage ;
Mais quand le Ciel t'a fabriqué,
Il n'acheva pas fon ouvrage ;
Une des moitiés a manqué.

* Il eft probablement ici queftion de Boyer.

LETTRE CCXIV.

DU ROI.

Du 7 Avril, 1744.

. . . .

. . . .

ENFIN, malgré que j'en aye, voilà des vers que votre Apollon m'arrache. Encore s'il m'inſpirait!

Votre Mérope m'a été rendue, & j'ai fait la commiſſion de l'auteur en diſtribuant ſon livre. Je ne m'étonne point du ſuccès de cette pièce. Les corrections que vous y avez faites la rendent, par la ſageſſe, la conduite, la vraiſemblance, & l'intérêt, ſupérieure à toutes vos autres pièces de théâtre, quoique Mahomet ait plus de force, & Brutus de plus beaux vers.

Ma ſœur Ulrique voit votre rêve accompli en partie; un roi la demande pour épouſe; les vœux de toute la nation ſuédoiſe ſont pour elle. C'eſt un enthouſiaſme & un fanatiſme auquel ma tendre amitié pour elle a été obligée de céder. Elle va dans un pays où ſes talens lui feront jouer un grand & beau rôle.

Dites, s'il vous plaît, à Rothembourg, ſi vous le voyez, que ce n'eſt pas bien à lui de ne me point écrire depuis qu'il eſt à Paris. Je n'entends non plus parler de lui que s'il était à Pekin. Votre air de

Paris eſt comme la fontaine de Jouvence, & vos voluptés comme les charmes de Circé ; mais j'eſpère que Rothembourg échappera à la métamorphoſe.

Adieu, admirable hiſtorien, grand poëte, charmant auteur de cette Pucelle, inviſible & triſte priſonnière de Circé ; adieu à l'amant de la cuiſinière de Valory, de madame du Châtelet & de ma ſœur. Je me recommande à la protection de tous vos talens, & ſur-tout de votre goût pour l'étude, dont j'attends mes plus doux & plus agréables amuſemens, &c.*

On démeuble la maiſon que l'on avait commencé à meubler pour vous à Berlin.

LETTRE CCXV.*

DU ROI.

A Berlin, le 18 de Décembre, 1746.

LE marquis de Paulmy ſera reçu comme le fils d'un miniſtre français que j'eſtime, & comme un nourriſſon du Parnaſſe accrédité par Apollon même. Je ſuis bien fâché que le chemin du duc de Richelieu ne le conduiſe pas par Berlin ; il a la réputation de réunir mieux qu'homme de France les talens de l'eſprit & de l'érudition aux charmes & à l'illuſion de la politeſſe. C'eſt le modèle le plus avantageux à la nation françaiſe que ſon maître ait pu choiſir pour cette ambaſſade ; un homme de tout pays, citoyen de tous

* On n'a rien trouvé de 1745, & peu de lettres des années ſuivantes.

les lieux, & qui aura dans tous les ſiècles les mêmes ſuffrages que lui accordent Paris, la France, & l'Europe entière.

Je ſuis accoutumé à me paſſer de bien des agrémens dans la vie. J'en ſupporterai plus facilement la privation de la bonne compagnie dont les gazettes nous avaient annoncé la venue.

Tant que vous ne mourrez que par métaphore, je vous laiſſerai faire. Confeſſez-vous, faites-vous graiſſer la phyſionomie des ſaintes huiles, recevez à la fois les ſept ſacremens, ſi vous le voulez ; peu m'importe : cependant dans votre ſoi-diſante agonie je me garderai bien d'avoir autant de ſécurité que les Hollandais en ont eu envers le maréchal de Saxe. Certes, vous autres Français, vous êtes étonnans ! Vos héros gagnent des batailles ayant la mort ſur les lèvres, & vos poëtes font des ouvrages immortels à l'agonie. Que ne ferez-vous pas, ſi jamais la nature ſe plaît par un caprice à vous rendre ſains & robuſtes !

Les anecdotes ſur la vie privée de Louis XIV m'ont fait bien du plaiſir, quoique à la vérité je n'y aye pas trouvé des choſes nouvelles. Je voudrais que vous n'écriviſſiez point la campagne de 44, & que vous miſſiez la dernière main au Siècle de Louis le grand. Les auteurs contemporains ſont accuſés par tous les ſiècles d'être tombés dans les aigreurs de la ſatire ou dans la fatuité de la flatterie. S'il y a moyen de vous faire faire un mauvais ouvrage, c'eſt en vous obligeant à travailler à celui que vous avez entrepris. C'eſt aux hommes à faire de grandes

chofes, & à la poftérité impartiale à prononcer fur eux & fur leurs actions.

Croyez-moi, achevez la Pucelle. Il vaut mieux dérider le front des honnêtes gens que de faire des gazettes pour des poliffons. Un Hercule enchaîné & retenu par trop d'entraves, doit perdre fa force & devenir plus flafque que le lâche Paris.

Il femble que le dauphin ne fe marie que pour exercer votre génie. Sémiramis fait autant de bruit en Allemagne que la nouvelle dauphine en fait en France. Mettez-moi donc en état de juger ou de l'une ou de l'autre, & de joindre mes fuffrages à ceux de Verfailles.

Maupertuis fe remet de fa maladie. Toute la ville s'intéreffe à fon fort; c'eft notre Palladium, & la plus belle conquête que j'aye faite de ma vie. Pour vous qui n'êtes qu'un inconftant, un ingrat, un perfide, un.... que ne vous dirais-je pas, fi je ne fefais grâce à vous & à tous les Français en faveur de Louis XV.

Adieu; les vêpres de la comédie fonnent. Barbarin, Cochois, Hauteville m'appellent; je vais les admirer. J'aime la perfection dans tous les métiers, dans tous les arts; c'eft pourquoi je ne faurais refufer mon eftime à l'auteur de la Henriade.

LETTRE CCXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, A Cirey, le 24 de Janvier, 1747.

JE reçois enfin le paquet du 24 Novembre; un maudit courier qui était chargé de ce paquet enfermé dans une boîte envoyée de Paris à madame du Châtelet, l'avait porté à Strasbourg toujours courant, & ensuite l'avait laissé dans la ville de Troyes à dix-huit lieues d'ici.

Tous les amiraux d'Albion
Auraient eu le temps de nous rendre
Les ruines du Cap-breton,
Et nous le temps de les reprendre,
Pendant que cet aimable don
De mon Frédéric-Apollon
A Cirey se fesait attendre.

On revient toujours à ses goûts; vous refaites des vers quand vous n'avez plus de batailles à donner. Je croyais que vous étiez mis tout entier à la prose.

Mais il faut que votre génie,
Que rien n'a jamais limité,
S'élance avec rapidité
Du haut du mont inhabité
Où pâlit la Philosophie
Jusqu'en ce pays enchanté
Où folâtre la Poësie.

Vous donnez ſur les oreilles aux Autrichiens & aux Saxons, vous donnez la paix dans la capitale d'un roi ennemi *, vous approfondiſſez la métaphyſique, vous écrivez les mémoires d'un ſiècle dont vous êtes le premier homme ; enfin, vous faites des vers, & aſſurément vous en faites plus que moi qui n'en peux plus & qui laiſſe là le métier.

Je n'ai point encore vu ceux dont vous régalez M. de Maurepas ; mais j'avais déjà l'épître dont vous avez honoré le préſident de votre académie ; ils ſont très-jolis. Le *du Gué-Trouin* demi-homme & demi-marſouin eſt bien plaiſant ; mais *l'épître ſur la vanité de la gloire & de l'intérêt* me charme encore davantage.

Le portrait de l'inſulaire

Qui de ſon cabinet penſe agiter la terre,
De ſes propres ſujets habile ſéducteur,
Des princes & des rois dangereux corrupteur, &c.

eſt un morceau de la plus grande force & de la plus grande beauté. Tous les travers de l'homme ſont fort bien touchés dans cette épître.

Des fous qui s'en font tant accroire
Vous peignez les légèretés ;
De nos vaines témérités
Vos vers ſont la fidelle hiſtoire :
On peut fronder les vanités
Quand on eſt au ſein de la gloire.

* La paix de Dreſde, du 25 Décembre 1746.

Je croirais volontiers que l'*ode ſur la guerre* eſt de quelque pauvre citoyen, bon poëte, laſſé de payer le dixième & le dixième du dixième, & de voir ravager ſa terre : point du tout ; elle eſt du roi qui a commencé la noiſe, qui a gagné les armes à la main une province & cinq batailles.

Sire, votre Majeſté fait de beaux vers ; mais elle ſe moque du monde. Toutefois qui ſait ſi vous ne penſez pas tout cela quand vous écrivez ? Il ſe peut très-bien faire que l'humanité vous parle dans le même cabinet où la politique & la gloire ont ſigné les ordres pour aſſembler des armées. On eſt animé aujourd'hui par les paſſions des héros ; demain on penſera en philoſophe. Tout cela s'accorde à merveille, ſelon que les roues de la machine penſante ſont montées ; & je vous aſſure que votre perſonne m'eſt la preuve de ce que vous daignâtes m'écrire il y a dix ans, ſur la liberté de l'homme.

J'ai relu il n'y a pas long-temps ce petit morceau ; il fait trembler ; & plus j'y penſe, plus je reviens à l'avis de votre Majeſté. J'avais grande envie que nous fuſſions libres ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le croire. L'expérience & la raiſon me convainquent que nous ſommes des machines faites pour aller un certain temps, comme il plaît à Dieu. Remerciez la nature de la façon dont votre machine eſt faite ; je la remercie, moi, de ce qu'elle a été montée pour écrire *l'épître à Hermotime*.

Le vainqueur de l'Aſie, en ſubjuguant cent rois
Dans le rapide cours de ſes brillans exploits,

Eſtimait

Eſtimait Ariſtote & méditait ſon livre.
Heureux ſi ſa raiſon plus docile à le ſuivre,
Réprimant un courroux trop fatal à Clitus,
N'eût par ce meurtre affreux obſcurci ſes vertus!
Mais ce même Alexandre appaiſant ſa furie,
En faveur de Pindare épargna ſa patrie.

Perſonne n'a fait en France de meilleurs vers que ceux-là, & il y en a beaucoup dans cette épître qui ont autant de force, de clarté & d'élégance. Votre Majeſté a déjà peut-être lu Catilina; elle verra ſi nos académiciens écrivent auſſi bien qu'elle.

Grand merci, Sire, de ce que dans votre ode ſur votre académie vous daignez employer dans les chutes des ſtrophes les trois petits vers de trois pieds; c'eſt une meſure dont je croyais m'être ſeul ſervi. Vous la conſacrez en l'embelliſſant. Je ne connais guère de meſure plus harmonieuſe; il y a peu d'oreilles qui ſentent ces délicateſſes; votre géomètre borgne * dont votre Majeſté parle n'en ſait rien. Nous ſommes dans le monde un petit nombre d'adeptes qui nous y connaiſſons; le reſte eſt profane. Il faudrait que tous les adeptes fuſſent à votre cour.

* Ce Géomètre borgne eſt Léonard Euler, l'un des plus grands hommes de notre ſiècle; il eſt très-vrai qu'il ne ſe connaiſſait pas en vers français.

LETTRE CCXVII.

DU ROI.

Du 22 Février, 1747.

VOUS n'avez donc point fait votre Sémiramis pour Paris ; on ne se donne pas non plus la peine de travailler avec soin une tragédie pour la laisser vieillir dans un porte-feuille. Je vous devine ; avouez donc que cette pièce a été composée pour notre théâtre de Berlin : à coup sûr, c'est une galanterie que vous me faites, & que votre discrétion ou votre modestie vous empêche d'avouer. Je vous en fais mes remercîmens à la lettre, & j'attends la pièce pour l'applaudir ; car on peut applaudir d'avance quand il s'agit de vos ouvrages. Il n'y a qu'une injustice extrème de la part du public, ou plutôt les intrigues & les cabales qui peuvent vous enlever les louanges que vous méritez.

Voilà donc votre goût décidé pour l'histoire : suivez, puisqu'il le faut, cette impulsion étrangère ; je ne m'y oppose pas. L'ouvrage qui m'occupe n'est point dans le genre de mémoires ni de commentaires ; mon personnel n'y entre pour rien. C'est une fatuité en tout homme de se croire un être assez remarquable pour que tout l'univers soit informé du détail de ce qui concerne son individu. Je peins en grand le bouleversement de l'Europe ; je me suis appliqué à

crayonner les ridicules & les contradictions que l'on peut remarquer dans la conduite de ceux qui la gouvernent. J'ai rendu le précis des négociations les plus importantes, des faits de guerre les plus remarquables ; & j'ai affaisonné ces récits de réflexions sur les causes des événemens & sur les différens effets qu'une même chose produit quand elle arrive dans d'autres temps, ou chez différentes nations. Les détails de guerre que vous dédaignez sont sans doute ces longs journaux qui contiennent l'ennuyeuse énumération de cent minuties, & vous avez raison sur ce sujet ; cependant il faut distinguer la matière de l'inhabileté de ceux qui la traitent pour la plupart du temps. Si on lisait une description de Paris où l'auteur s'amusât à donner l'exacte dimension de toutes les maisons de cette ville immense, & où il n'omît pas jusqu'au plan du plus vil brelan, on condamnerait ce livre & l'auteur au ridicule ; mais on ne dirait pas pour cela que Paris est une ville ennuyeuse. Je suis du sentiment que de grands faits de guerre écrits avec concision & vérité, qui développent les raisons qu'un chef d'armée a eues en se décidant, & qui exposent pour ainsi dire l'ame de ses opérations ; je crois, je le répète, que de pareils mémoires doivent servir d'instruction à tous ceux qui font profession des armes. Ce sont des leçons qu'un anatomiste fait à des sculpteurs, qui leur apprennent par quelles contractions les muscles du corps humain se remuent. Tous les arts ont des exemples & des préceptes. Pourquoi la guerre qui défend la

patrie & ſauve les peuples d'une ruine prochaine n'en aurait-elle pas?

Si vous continuez à écrire ſur ces dernières guerres, ce ſera à moi à vous céder ce champ de bataille; auſſi-bien mon ouvrage n'eſt-il pas fait pour le public. J'ai penſé très-ſérieuſement trépaſſer, ayant eu une attaque d'apoplexie imparfaite; mon tempérament & mon âge m'ont rappelé à la vie. Si j'étais deſcendu là-bas, j'aurais guetté Lucrèce & Virgile, juſqu'au moment que je vous aurais vu arriver; car vous ne pourrez avoir d'autre place dans l'Elyſée qu'entre ces deux meſſieurs-là. J'aime cependant mieux vous appointer dans ce monde-ci; ma curioſité ſur l'infini & ſur les principes des choſes n'eſt pas aſſez grande pour me faire hâter le grand voyage.

Vous me faites eſpérer de vous revoir: je ne m'en réjouirai que quand je vous verrai, car je n'ajoute pas grand'foi à ce voyage: cependant vous pouvez vous attendre à être bien reçu;

Car je t'aime toujours tout ingrat & vaurien,
Et ma facilité fait grâce à ta faibleſſe;
Je te pardonne tout avec un cœur chrétien.

Le duc de Richelieu a vu des dauphines, des fêtes, des cérémonies & des fats; c'eſt le lot d'un ambaſſadeur. Pour moi j'ai vu le petit Paulmy auſſi doux qu'aimable & ſpirituel. Nos beaux eſprits l'ont dévaliſé en paſſant, & il a été obligé de nous laiſſer une comédie charmante qui a eu aſſez de ſuccès à la repréſentation; il doit être à preſent à Paris. Je vous prie de

lui faire mes complimens, & de lui dire que ſa mémoire ſubſiſtera toujours ici avec celle des gens les plus aimables.

Vous avez prêté votre Pucelle à la ducheſſe de Wirtemberg ; apprenez qu'elle l'a fait copier pendant la nuit. Voilà les gens à qui vous vous confiez ; & les ſeuls qui méritent votre confiance ou plutôt à qui vous devriez vous abandonner tout entier, ſont ceux avec leſquels vous êtes en défiance. Adieu ; puiſſe la nature vous donner aſſez de force pour venir dans ce pays-ci, & vous conſerver encore de longues années pour l'ornement des lettres & pour l'honneur de l'eſprit humain !

LETTRE CCXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mars, 1747.

LES fileuſes des deſtinées,
Les Parques ayant mille fois
Entendu les ames damnées
Parler là-bas de vos exploits,
De vos rimes ſi bien tournées,
De vos victoires, de vos lois,
Et de tant de belles journées,
Vous crurent le plus vieux des rois.
Alors des rives du Cocyte,
A Berlin vous rendant viſite,

Atropos vint avec le temps,
Croyant trouver des cheveux blancs,
Front ridé, face décrépite,
Et discours de quatre-vingt ans.
Que l'inhumaine fut trompée!
Elle apperçut de blonds cheveux,
Un teint fleuri, de grands yeux bleus,
Et votre flûte & votre épée;
Elle songea, pour mon bonheur,
Qu'Orphée autrefois par sa lyre,
Et qu'Alcide par sa valeur,
La bravèrent dans son empire.
Elle trembla quand elle vit
Ce grand homme qui réunit
Les dons d'Orphée & ceux d'Alcide;
Doublement elle vous craignit,
Et jetant son ciseau perfide,
Chez ses sœurs elle s'en alla,
Et pour vous le trio fila
Une trame toute nouvelle,
Brillante, dorée, immortelle,
Et la même que pour Louis;
Car vous êtes tous deux amis:
Tous deux vous forcez des murailles,
Tous deux vous gagnez des batailles
Contre les mêmes ennemis:
Vous régnez sur des cœurs soumis,
L'un à Berlin, l'autre à Versailles.
Tous deux un jour . . . mais je finis.
Il est trop aisé de déplaire
Quand on parle aux trois trop long-temps;
Comparer deux héros vivans
N'est pas une petite affaire.

Vraiment, Sire, je ne vous dirais pas de ces bagatelles rimées, & je ferais bien loin de plaifanter, fi votre lettre, en me raffurant, ne m'avait infpiré de la gaieté. La Renommée qui a toujours fes cent bouches ouvertes pour parler des rois, & qui en ouvre mille pour vous, avait dit ici que votre Majefté était à l'extrémité, & qu'il y avait très-peu d'efpérance. Cette mauvaife nouvelle, Sire, vous aurait fait grand plaifir, fi vous aviez vu comme elle fut reçue. Comptez qu'on fut confterné, & qu'on ne vous aurait pas plus regretté dans vos Etats. Vous auriez joui de toute votre renommée, vous auriez vu l'effet que produit un mérite unique fur un peuple fenfible; vous auriez fenti toute la douceur d'être chéri d'une nation qui, avec tous fes défauts, eft peut-être dans l'univers la feule difpenfatrice de la gloire. Les Anglais ne louent que les Anglais; les Italiens ne font rien; les Efpagnols n'ont plus guère de héros, & n'ont pas un écrivain; les monades de Leibnitz en Allemagne & l'harmonie préétablie n'immortaliferaient aucun grand homme. Vous favez, Sire, que je n'ai pas de prévention pour ma patrie; mais j'ofe affurer qu'elle eft la feule qui élève des monumens à la gloire des grands hommes qui ne font pas nés dans fon fein.

Pour moi, Sire, votre péril me fit frémir, & me coûta bien des larmes. Ce fut M. de Paulmy qui m'apprit que votre Majefté fe portait bien, & qui me rendit ma joie.

Je ferais tenté de croire que les pilules de Sthal

doivent faire du bien au roi de Pruſſe; elles ont été inventées à Berlin, & elles m'ont preſque guéri en dernier lieu. Si elles ont un peu raccommodé mon corps cacochyme, que ne feront-elles point au tempérament d'un héros !

LETTRE CCXIX.

DU ROI.

24 Avril, 1747.

VOUS rendez la mort ſi galante,
Et le Tartare ſi charmant,
Que cette image décevante
Séduit mon eſprit & le tente
D'en tâter pour quelque moment :
Mais, de cette demeure ſombre
Où Proſerpine avec Pluton
Gouverne le funeſte nombre
D'habitans du noir Phlégéton,
Je n'ai point vu revenir d'ombre,
J'ignore ſi dans ce canton
Les beaux eſprits ont le bon ton ;
Et le voyage eſt de nature,
Qu'en s'embarquant avec Caron
La retraite n'eſt pas trop ſûre.
Laiſſons donc à la Fiction
La tranquille poſſeſſion
Du royaume de l'autre monde,
Source où l'imagination,

En nouveautés toujours féconde,
Puiſe le ſyſtème, où ſé fonde
La populaire opinion.
Qu'un fanatique ridicule
Y place ſon plus doux eſpoir :
Qu'on prépare pour ce manoir
Un quidam que la fièvre brûle,
S'il faut lui dorer la pilule
Pour l'envoyer tout conſolé,
Bien leſté, ſaintement huilé,
Paſſer en pompe triomphale
Au bord de la rive infernale ;
Moi qui ne ſuis point affublé
De viſion théologale,
Je préfère à cette morale
La ſolide réalité
Des voluptés de cette vie.
Je laiſſe la félicité
Dont on prétend qu'elle eſt ſuivie
A quelque docteur entêté,
Dont l'ame au plaiſir engourdie
Ne vit que dans l'éternité ;
A cette engeance triſte & folle
Des Mallebranches de l'école,
Grands alambiqueurs d'argumens,
Dont la raiſon & le bon ſens
Subtilement des bancs s'envole ;
Attendant un Roland nouveau
Qui par pitié pour leur cerveau,
Aille recouvrer leur fiole.

Pour moi, qui me ris de ces fous,
Je m'abandonne ſans faibleſſe
Aux plaiſirs que m'offrent mes goûts;

Et lorſque mon démon m'oppreſſe,
Aux riches ſources du Permeſſe
J'oſe encor puiſer quelquefois.
Mais l'âge fane ma jeuneſſe ;
Mon front ſillonné par ſes doigts
M'apprend, hélas ! que la vieilleſſe
Vient pour me ranger ſous ſes lois.

Adieu, beaux jours, plaiſirs, folie,
Brillante imagination,
Enfans de mon naiſſant génie ;
Adieu, pétillante ſaillie,
Vos charmes ſont hors de ſaiſon ;
Et la ſageſſe, me dit-on,
Doit ſur la phyſionomie
D'un républicain de Platon
Imprimer l'air froid de Caton.

Adieu, beaux vers, douce harmonie,
Frénétique métromanie,
Immortelle cour d'Apollon,
Qui jurez dans la compagnie
De la pourpre & de la raiſon.
Ma muſe du Pinde proſcrite
M'avertit que ſon Dieu la quitte.
Ainſi donc j'abandonnerai
Cette ſéduiſante carrière ;
Mais tant que je vous y verrai,
Aſſis auprès de la barrière,
Battant des mains j'applaudirai.

Je vous rends un peu de laiton pour de l'or pur que vous m'envoyez. Il n'eſt en vérité rien au-deſſus de vos vers. J'en ai vu que vous adreſſez

à Algarotti qui ſont charmans, mais ceux qui ſont pour moi ſont encore au-deſſus des autres.

La Sémiramis m'eſt parvenue en même temps, remplie de grandes beautés de détail & de ces ſuperbes tirades qui confirment le goût décidé que j'ai pour vos ouvrages. Je ne ſais cependant ſi les ſpectres & les ombres que vous mettez dans cette pièce, lui donneront tout le pathétique que vous vous en promettez. L'eſprit du dix-huitième ſiècle ſe prête à ce merveilleux lorſqu'il eſt en récit, & c'eſt un peu haſarder que de le mettre en action. Je doute que l'ombre du grand Ninus faſſe des proſélytes. Ceux qui croient à peine en Dieu doivent rire quand ils voient des démons jouer un rôle ſur le théâtre.

Je haſarde peut-être trop de vous expoſer mes doutes ſur une choſe dont je ne ſuis pas juge compétent. Si c'était quelque manifeſte, quelque alliance, ou quelque traité de paix, peut-être pourrais-je en raiſonner plus à mon aiſe, & bavarder politique; ce qui eſt le plus ſouvent traveſtir en héroïſme la fourberie des hommes.

Je me ſuis à préſent enfoncé dans l'hiſtoire; je l'étudie, je l'écris, plus curieux de connaître celle des autres, que de ſavoir la fin de la mienne. Je me porte mieux à préſent; je vous conſerve toujours mon eſtime, & je ſuis toujours dans les diſpoſitions de vous recevoir ici avec empreſſement. Adieu.

Faites

Faites, je vous prie, mes complimens à madame du Châtelet, & remerciez-la de la part qu'elle prend à ce qui me regarde.

LETTRE CCXX.

DU ROI.

A Potſdam, le 29 de Novembre, 1748.

EN vain veux-je vous arrêter ;
Partez donc, indiſcrète Muſe,
Allez vous-même déclamer
Vos vers que Vaugelas récuſe,
Et chez l'Homère des Français
Etaler l'amas des portraits
Qu'a peints votre verve diffuſe.

Quels ſont vos étranges exploits ?
A-t-on jamais entendu l'âne
Provoquer de ſa voix profane
Le chantre aimable de nos bois ?

Et vous, babillarde caillette,
Allez, ſans raiſon, ſans ſujet,
Auprès du plus fameux poëte,
Afin d'exciter ſa trompette
Par les ſons de mon flageolet.

Partez donc, je n'y ſais que faire.
Puiſqu'il le faut, voyez, Voltaire,
Le fatras énorme & complet
De mille rimes inſenſées
Qui, malgré moi, comme il leur plaît,
Ont défiguré mes penſées ;
Mais ſur-tout gardez le ſecret.

Voilà la façon dont j'ai parlé à ma muse ou à mon esprit ; j'y ajoutais encore quelques réflexions. Voltaire, leur disais-je, est malheureux ; un libraire avide de ses ouvrages, ou quelque éditeur familier lui volera un jour sa cassette, & vous aurez le malheur, mes vers, de vous y trouver & de paraître dans le monde malgré vous ; mais sentant que cette réflexion n'est qu'un effet de l'amour propre, j'opinai pour le départ des vers, trouvant dans le fond que ces laborieux ouvrages, au lieu de trouver une place dans votre cassette, serviraient mieux dans la tabagie du roi Stanislas Qu'on les brûle ! c'est la plus belle mort qu'ils peuvent attendre. A propos du roi Stanislas, je trouve qu'il mène une vie fort heureuse ; on di qu 'il enfume madame du Châtelet & le gentilhomme ordinaire de la chambre de Louis XV, c'est-à-dire qu'il ne peut se passer de vous deux. Cela est raisonnable, cela est bien. Le sort des hommes est bien différent ; tandis qu'il jouit de tous les plaisirs, moi pauvre fou, peut-être maudit de Dieu, je versifie. Passons à des sujets plus graves. Savez-vous bien que je me suis mis en colère contre vous, & cela tout de bon. Comment pourrait-on ne point se fâcher ? car

Du plus bel esprit de la France,
Du poëte le plus brillant,
Je n'ai reçu depuis un an
Ni vers ni pièce d'éloquence.

C'est, dit-on, que Sémiramis
L'a retenu dans Babylone ;

Cette nouvelle Tiſiphone
Fait-elle oublier des amis ?
Peut-être écrit-il de Louis
La campagne en exploits fameuſe,
Où, vainqueur de ſes ennemis,
Les bords orgueilleux de la Meuſe
Arborèrent les fleurs de lis.

Jamais l'ouvrage ne dérange
Un eſprit ſublime & profond.
D'où vient donc ce ſilence étrange ?
On diroit qu'un beau jour Caron,
Inſpiré par un mauvais ange,
Vous a tranſporté chez Pluton,
Dans ce manoir funeſte & ſombre
Où le ſot vaut l'homme d'eſprit,
D'où jamais ne ſortit une ombre,
Où l'on n'aime, ne boit, ni rit.

Cependant un bruit court en ville,
De Paris l'on mande tout bas
Que Voltaire eſt à Lunéville :
Mais quels contes ne fait-on pas ?
Un inſtant m'en rappelle mille.

Deux rois, dit-on, ſont vos galans :
L'un roi ſans peuple, & ſans couronne ;
L'autre ſi puiſſant qu'il en donne
A ſes beaux-fils, à ſes parens.

Au nombre des rois vos amans
J'en ajouterais un troiſième ;
Mais la décence & le bon ſens
M'ont empêché depuis long-temps
D'oſer vous parler de moi-même.

Malgré ce silence, j'exciterai d'ici votre ardeur pour l'ouvrage. Je ne vous dirai point : Vaillant fils de Télamon, ranimez votre courage aujourd'hui que tous vos généreux compagnons sont hors de combat, & que le sort des Grecs dépend de votre bras. Mais, achevez l'histoire de *Louis le grand :* & ayant eu l'honneur de donner à la France un Virgile, ajoutez-y la gloire de lui donner un Arioste.

Les nouvelles publiques m'ont mis de mauvaise humeur. Je trouve que comme vous n'êtes point à Paris, vous seriez tout aussi bien à Berlin qu'à Lunéville. Si madame du Châtelet est une femme à composition, je lui propose de lui emprunter son Voltaire à gage. Nous avons ici un gros cyclope de géomètre, que nous lui engagerons contre le bel-esprit ; mais qu'elle se détermine vîte. Si elle souscrit au marché, il n'y a point de temps à perdre. Il ne reste plus qu'un œil à notre homme ; & une courbe nouvelle qu'il calcule à présent pourrait le rendre aveugle tout-à-fait, avant que notre marché fût conclu. Faites-moi savoir sa réponse, & recevez en même temps de bonne part les profondes salutations que ma muse fait à votre puissant génie. Adieu.

LETTRE CCXXI.

DU ROI.

De Potſdam, le 13 Février, 1749.

JE reçois avec plaiſir deux de vos lettres à la fois : avouez-moi que ce grand envoi de vers vous a paru aſſez ridicule. Il me ſemble que c'eſt Therſite, qui veut faire aſſaut de valeur contre Achille. J'eſpérais qu'à vos lettres vous joindriez une critique de mes pièces, comme vous en uſiez autrefois lorſque j'étais habitant de Rémuſberg, où le pauvre Keyſerling que je regrette & que je regretterai toujours, vous admirait. Mais Voltaire devenu courtiſan ne ſait donner que des louanges ; le métier en eſt, je l'avoue, moins dangereux. Ne penſez pas cependant que ma gloire poëtique ſe fût offenſée de vos corrections ; je n'ai point la fatuité de préſumer qu'un allemand faſſe de bons vers français.

La critique douce & civile
Pour un auteur eſt un grand bien ;
Dans ſon amour propre imbécille,
Sur ſes défauts il ne voit rien.
Ce flambeau divin qui l'éclaire
Bleſſe à la vérité ſes yeux,
Mais bientôt il n'en voit que mieux ;
Il corrige, il devient ſévère.
Qui tend à la perfection,
Limant, poliſſant ſon ouvrage,

Diſtingue

Diſtingue la correction
De la ſatire & de l'outrage.

Ayez donc la bonté de ne point m'épargner; je ſens que je pourrai faire mieux, mais il faut que vous me diſiez comment.

Ne penſez-vous pas que de bien faire des vers eſt un acheminement pour bien écrire en proſe? le ſtyle n'en deviendrait-il pas plus énergique, ſur-tout ſi l'on prend garde de ne point charger la proſe d'épithètes, de périphraſes & de tours trop poëtiques?

J'aime beaucoup la philoſophie & les vers. Quand je dis philoſophie, je n'entends ni la géométrie ni la métaphyſique: la première quoique ſublime n'eſt point faite pour le commerce des hommes; je l'abandonne à quelque rêve-creux d'anglais; qu'il gouverne le ciel comme il lui plaira, je m'en tiens à la planète que j'habite; pour la métaphyſique, c'eſt, comme vous le dites très-bien, un ballon enflé de vent. Quand on fait tant que de voyager dans ce pays-là, on s'égare entre des précipices & des abymes; & je me perſuade que la nature ne nous a point faits pour deviner ſes ſecrets, mais pour coopérer au plan qu'elle s'eſt propoſé d'exécuter. Tirons tout le parti que nous pouvons de la vie; & ne nous embarraſſons point ſi ce ſont des mobiles ſupérieurs qui nous font agir, ou ſi c'eſt notre liberté. Si cependant j'oſais haſarder mon ſentiment ſur cette matière, il me ſemble que ce ſont nos paſſions & les con-

jonctures dans lesquelles nous nous trouvons qui nous déterminent. Si vous voulez remonter *ad priora*, je ne sais point ce qu'on en pourra conclure. Je sens bien que c'est ma volonté qui me fait faire des vers tant bons que mauvais; mais j'ignore si c'est une impulsion étrangère qui m'y force : toutefois lui devrois-je savoir mauvais gré de ne pas mieux m'inspirer.

Ne vous étonnez point de mon *ode sur la guerre*; ce sont, je vous assure, mes sentimens. Distinguez l'homme d'état du philosophe, & sachez qu'on peut faire la guerre par raison, qu'on peut être politique par devoir, & philosophe par inclination. Les hommes ne sont presque jamais placés dans le monde selon leur choix : de-là vient qu'il y a tant de cordonniers, de prêtres, de ministres & de princes mauvais.

Si tout était bien assorti
Sur ce ridicule hémisphère,
L'ouvrier, quittant son outil,
Serait amiral ou corsaire;
Le roi peut-être charbonnier,
Le général un maltotier;
Le berger maître de la terre;
L'auteur un grand foudre de guerre;
Mais rassurons-nous là-dessus,
Chacun conservera sa place;
Le monde va par ses vieux us;
Et jusqu'à la dernière race
On y verra mêmes abus.

A propos de vers, vous me demandez ce que je pense de la tragédie de Crébillon. J'admire l'auteur de Rhadamiste, d'Electre & de Sémiramis, qui sont de toute beauté ; & le Catilina de Crébillon me paraît l'Attila de Corneille, avec cette différence, que le moderne est bien au-dessus de son prédécesseur pour la fabrique des vers. Il paraît que Crébillon a trop défiguré un trait de l'histoire romaine, dont les moindres circonstances sont connues. De tout son sujet, Crébillon ne conserve que le caractère de Catilina. Cicéron, Caton, la république romaine & le fond de la pièce, tout est si fort changé & même avili, que l'on n'y reconnaît rien que les noms. Par cela même Crébillon a manqué d'intéresser ses auditeurs. Catilina y est un fourbe furieux que l'on voudrait voir punir, & la république romaine un assemblage de fripons pour lesquels on est indifférent. Il fallait peindre Rome grande, & les supports de sa liberté aussi généreux que sages & vertueux ; alors le parterre serait devenu citoyen romain, & aurait tremblé avec Cicéron sur les entreprises audacieuses de Catilina. De plus, il n'y a aucun endroit où le projet de la conjuration soit clairement développé ; on ignore quel étoit le véritable dessein de Catilina ; & il me semble que sa conduite est celle d'un homme ivre. Vous aurez remarqué encore que les interlocuteurs varient à chaque scène ; il semble qu'ils n'y viennent que pour faire changer de dialogue à Catilina : on peut retrancher de la pièce, sans y rien changer, Lentulus & les ambassadeurs gaulois, qui

ne font que des perſonnages inutiles, pas même épiſodiques. Le quatrième acte eſt le plus mauvais de tous ; ce n'eſt qu'un perſifflage ; & dans le cinquième acte, Catilina vient ſe tuer dans le temple, parce que l'auteur avait beſoin d'une cataſtrophe. Il n'y a aucune raiſon valable qui l'amène là ; il ſemble qu'il devait ſortir de Rome comme fit effectivement le vrai Catilina.

Ce n'eſt que la beauté de l'élocution & le caractère de Catilina qui ſoutiennent cette pièce ſur le théâtre français. Par exemple, lorſque Catilina eſt amoureux, c'eſt comme un conjuré, rempli d'ambition, doit l'être.

C'eſt l'ouvrage des ſens, non le faible de l'ame.

Quelle force n'y a-t-il pas dans ces caractères rapides de Cicéron & de Caton ?

Timides, ſoupçonneux & prodigue de plaintes, &c.

En un mot, cette pièce me paraît un dialogue divinement rimé. Souvenez-vous cependant que la critique eſt aiſée & que l'art eſt difficile.

Je n'ai compté vous revoir que cet été ; ſi cela ſe peut, & que vous faſſiez un tour ici au mois de Juillet, cela me fera beaucoup de plaiſir. Je vous promets la lecture d'un poëme épique de quatre mille vers ou environ, dont Valory eſt le héros ; il n'y manque que cette ſervante, qui alluma dans vos ſens des feux ſéditieux que ſa pudeur ſut réprimer vivement. Je vous promets même des belles plus traitables. Ve-

nez ſans dents, ſans oreilles, ſans yeux & ſans jambes, ſi vous ne le pouvez autrement : pourvu que ce je ne ſais quoi qui vous fait penſer & qui vous inſpire de ſi belles choſes, ſoit du voyage, cela me ſuffit. Je recevrai volontiers les fragmens des campagnes de Louis XV, mais je verrai avec plus de ſatisfaction encore la fin du Siècle de Louis XIV. Vous n'achevez rien, & cet ouvrage ſeul ferait la réputation d'un homme. Il n'y a plus que vous de poëte français, & que Voltaire & Monteſquieu qui écrivent en proſe. Si vous faites divorce avec les Muſes, à qui ſera-t-il déſormais permis d'écrire ? ou, pour mieux dire, de quel ouvrage moderne pourra-t-on ſoutenir la lecture ?

Ne boudez donc point avec le public, & n'imitez point le dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, qui punit les crimes des pères juſqu'à la quatrième génération. Les perſécutions de l'envie ſont un tribut que le mérite paye au vulgaire. Si quelques miſérables auteurs clabaudent contre vous, ne vous imaginez pas que les nations & la poſtérité en feront les dupes. Malgré la vétuſté des temps nous admirons encore les chefs-d'œuvres d'Athènes & de Rome : les cris d'Eſchine n'obſcurciſſent point la gloire de Démoſthènes ; & quoi qu'en diſe Lucain, Céſar paſſe & paſſera pour un des plus grands hommes que l'humanité ait produits. Je vous garantis que vous ſerez diviniſé après votre mort. Cependant ne vous hâtez pas de devenir dieu ; contentez-vous d'avoir votre apothéoſe en poche, & d'être eſtimé de toutes

les personnes qui sont au-dessus de l'envie & des préjugés, au nombre desquelles je vous prie de me compter.

LETTRE CCXXII.

DU ROI.

A Potsdam, le 5 Mars, 1749.

Il y a de quoi purger toute la France avec les pilules que vous me demandez, & de quoi tuer vos trois académies. Ne vous imaginez pas que ces pilules soient des dragées; vous pourriez vous y tromper. J'ai ordonné à d'Arget de vous envoyer de ces pilules qui ont une si grande réputation en France, & que le défunt Stahl fesait faire par son cocher: il n'y a ici que les femmes grosses qui s'en servent. Vous êtes en vérité bien singulier de me demander des remèdes, à moi qui fus toujours incrédule en fait de médicine.

Quoi! vous avez l'esprit crédule
A l'égard de vos médecins,
Qui, pour vous dorer la pilule,
N'en sont pas moins des assassins!
Vous n'avez plus qu'un pas à faire,
Et je vois mon dévot Voltaire
Nasiller chez les capucins.

Faites ce que vous pourrez pour vous guérir; il

n'y a de vrai bien en ce monde que la ſanté ; que ce ſoit les pilules, le ſéné ou les clyſtères qui vous rétabliſſent, peu importe : les moyens ſont indifférens, pourvu que j'aye encore le plaiſir de vous entendre ; car il ne ſera plus poſſible de vous voir : vous devez être tout-à-fait inviſible à préſent.

Malgré la ſorbonne plénière,
J'avais fermement dans l'eſprit
Que l'homme n'eſt qu'une matière
Qui naît, végete & ſe détruit :
De cette opinion qu'on blâme,
Je reconnais enfin les torts ;
Car j'admire votre belle ame,
Et je ne vous crois plus de corps.

Je vous envoie encore une épître qui contient l'apologie de ces pauvres rois contre leſquels tout l'univers gloſe, en enviant cent fois leur fortune prétendue. J'ai d'autres ouvrages que je vous enverrai ſucceſſivement : c'eſt mon délaſſement que de faire des vers. Si je péche du côté de l'élocution, du moins trouverez-vous des choſes dans mes épîtres, & point de ce paralogiſme vain, de cette crême fouettée qui n'étale que des mots & point de penſées. Ce n'eſt qu'à vous autres Virgiles & Horaces français, qu'il eſt permis d'employer cet heureux choix de mots harmonieux, cette variété de tours, de paſſer naturellement du ſtyle ſérieux à l'enjoué, & d'allier les fleurs de l'éloquence aux fruits du bon ſens.

Nous autres étrangers, qui ne renonçons pas pour

notre part à la raiſon, nous ſentons cependant que nous ne pouvons jamais atteindre à l'élégance & à la pureté que demandent les lois rigoureuſes de la poëſie françaiſe. Cette étude demande un homme tout entier; mille devoirs, mille occupations me diſtraient. Je ſuis un galérien enchaîné ſur le vaiſſeau de l'état, ou comme un pilote qui n'oſe ni quitter le gouvernail, ni s'endormir ſans craindre le ſort du malheureux Palinure. Les Muſes demandent des retraites & une entière égalité d'ame dont je ne peux preſque jouir. Souvent après avoir fait trois vers on m'interrompt; ma muſe ſe refroidit, & mon eſprit ne ſe remonte pas facilement. Il y a de certaines ames privilégiées, qui font des vers dans le tumulte des cours, comme dans les retraites de Cirey; dans les priſons de la Baſtille, comme ſur des paillaſſes en voyage; la mienne n'a pas l'honneur d'être de ce nombre; c'eſt un ananas qui porte dans des ſerres, & qui périt en plein air.

Adieu; paſſez par tous les remèdes que vous voudrez, mais ſur-tout ne trompez pas mes eſpérances, & venez me voir. Je vous promets une couronne nouvelle de nos plus beaux lauriers, une fillette pucelle à votre uſage, & des vers en votre honneur.

LETTRE CCXXIII.

DU ROI.

Avril, 1749.

DANS votre profe délicate
Vous avancez très-poliment,
Que je ne fuis qu'un automate,
Un ftoïque fans fentiment.
Mes larmes coulent pour Electre,
Je fuis fenfible à l'amitié,
Mais le plus héroïque fpectre
Ne m'infpire que la pitié.

Votre cardinal Quirini eft bien digne du temps des fpectres & des fortilèges: vous connaiffez votre monde; & c'était bien s'adreffer, de lui dire, que tout catholique étant obligé de croire aux miracles, le parterre fe trouvait obligé en confcience de trembler devant l'ombre de Ninus; je vous réponds que le bibliothécaire de fa Sainteté approuvera fort cette doctrine orthodoxe. Pour moi, qui ne fuis qu'un maudit hérétique, vous me permettrez d'être d'un fentiment différent, & de vous dire ingénument ce que je penfe de votre tragédie. Quelque détour que vous preniez pour cacher le nœud de Sémiramis, ce n'en eft pas moins l'ombre de Ninus: c'eft cette ombre qui infpire des remords dévorans à fa veuve parricide; c'eft l'ombre qui permet galamment à fa veuve de convoler en fecondes nôces. L'ombre fait en-

tendre du fond de fon tombeau une voix gémiffante à fon fils; elle fait mieux, elle vient en perfonne effrayer le confeil de la reine, & atterrer la ville de Babylone; elle arme enfin fon fils du poignard dont Ninias affaffine fa mère. Il eft fi vrai que défunt Ninus fait le nœud de votre tragédie, que fans les rêves & les apparitions différentes de cette ame errante, la pièce ne pourrait pas fe jouer. Si j'avais un rôle à choifir dans cette tragédie, je prendrais celui du revenant; il y fait tout. Voilà ce que vous dit la critique. L'admiration ajoute, avec la même fincérité, que les caractères font foutenus à merveille, que la vérité parle par vos acteurs, que l'enchaînure des fcènes eft faite avec un grand art. Sémiramis infpire une terreur mêlée de pitié. Le féroce & artificieux Affur, mis en oppofition avec le fier & généreux Ninias, forme un contrafte admirable; on détefte le premier; auffi ne lui arrive-t-il aucune cataftrophe dans l'action, parce qu'elle n'aurait produit aucun effet. On s'intéreffe à Ninias; mais on eft étonné de la façon dont il tue fa mère; c'eft le moment où il faut fe faire la plus forte illufion. On eft un peu fâché contre Azéma qu'elle porte des paquets, & que fes *quiproquo* foient la caufe de la cataftrophe; toute la pièce eft verfifiée avec force, les vers me paraiffent de la plus belle harmonie, & dignes de l'auteur de la Henriade. J'aime mieux cependant lire cette tragédie que de la voir repréfenter, parce que le fpectre me paraîtrait rifible, & que cela ferait contraire au devoir que je me fuis pro-

posé de remplir exactement, de pleurer à la tragédie & de rire à la comédie.

Du temps de Plaute & d'Euripide,
Le parterre morigéné
Suivait ce goût sage & solide ;
Par malheur il est suranné.

Vous dirai-je encore un mot sur la tragédie ? Les grandes passions me plaisent sur le théâtre ; je sens une satisfaction secrète lorsque l'auteur trouve moyen de remuer & de transporter mon ame par la force de son éloquence ; mais ma délicatesse souffre lorsque les passions héroïques sortent de la vraisemblance. Les machines sont trop outrées dans une spectacle ; au lieu d'émouvoir, elles deviennent puériles. S'il fallait opter, j'aimerais mieux dans la tragédie moins d'élévation & plus de naturel. Le sublime outré donne dans l'extravagance ; Charles XII a été le seul homme de tout ce siècle qui eût ce caractère théâtral ; mais pour le bonheur du genre humain, les Charles XII sont rares. Il y a une Mariamne de Tristan qui commence par ce vers :

Fantôme injurieux qui troubles mon repos . . . .

Ce n'est pas certainement là comme nous parlons ; apparemment que c'est le langage des habitans de la lune. Ce que je dis des vers doit s'entendre également de l'action ; pour qu'une tragédie me plaise, il faut que les personnages ne montrent les passions, que telles qu'elles sont dans les hommes vifs & dans

les hommes vindicatifs. Il ne faut dépeindre les hommes ni comme des démons, ni comme des anges, car ils ne ſont ni l'un ni l'autre, mais puiſer leurs traits dans la nature.

Pardon, mon cher Voltaire, de cette diſcuſſion ; je vous parle comme feſait la ſervante de Molière ; je vous rends compte des impreſſions que les choſes font ſur mon ame ignorante. J'ai trouvé dans le volume que je viens de recevoir, l'éloge que vous faites des officiers qui ont péri dans cette guerre ; ce qui eſt digne de vous ; & j'ai été ſurpris que nous nous ſoyons rencontrés, ſans le ſavoir, dans le choix du même ſujet. Les regrets que me cauſait la perte de quelques amis, me firent naître l'idée de leur payer, au moins après leur mort, un faible tribut de reconnaiſſance ; & je compoſai ce petit ouvrage, où le cœur eut plus de part que l'eſprit ; mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le mien eſt en vers, & celui du poëte en proſe. Racine n'eut de ſa vie de triomphe plus éclatant, que lorſqu'il traitait le même ſujet que Pradon. J'ai vu combien mon barbouillage était inférieur à votre éloge. Votre proſe apprend à mes vers, comme ils auraient dû s'énoncer.

Quoique je ſois de tous les mortels celui qui importune le moins les dieux par mes prières, la première que je leur adreſſerai, ſera conçue en ces termes :

Ô Dieux qui douez les poëtes
De tant de ſublimes faveurs,

Ah ! rendez vos grâces parfaites,
Et qu'ils soient un peu moins menteurs !

Si les dieux daignent m'exaucer, je vous verrai l'année qui vient à Sans-Sauci ; & si vous êtes d'humeur à corriger de mauvais vers, vous trouverez à qui parler. *Vale.*

LETTRE CCXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 15 Mai, 1749.

J'AURAI l'honneur d'être purgé
De la main royale & chérie
Qu'on vit, bravant le préjugé,
Saigner l'Autriche & la Hongrie.

Grand Prince, je vous remercie
Des salutaires petits grains
Qu'avec des vers un peu malins
Me départ votre courtoisie.

L'inventeur de la poësie,
Ce dieu que si bien vous servez,
Ce dieu dont l'esprit vous domine,
Fut aussi, comme vous savez,
L'inventeur de la médecine.

Mais vous avez aux champs de Mars
Fait connaître à toute la terre

Que ce dieu qui préside aux arts
Est maître dans l'art de la guerre.

C'est peu d'avoir, par maint écrit,
Etendu votre renommée ;
L'Autriche à ses dépens apprit
Ce que vaut un homme d'esprit
Qui conduit une bonne armée.

Il prévoit d'un œil pénétrant,
Il combine avec prud'hommie,
Avec ardeur il entreprend ;
Jamais sot ne fut conquérant,
Et pour vaincre il faut du génie.

Je crois actuellement votre Majesté à Neis ou à Glogau, fesant quelques bonnes épigrammes contre les Russes. Je vous supplie, Sire, d'en faire aussi contre le mois de Mai qui mérite si peu le nom de printemps, & pendant lequel nous avons froid comme dans l'hiver. Il me paraît que ce mois de Mai est l'emblème des réputations mal acquises. Si les pilules dont votre Majesté a honoré ma caducité peuvent me rendre quelque vigueur, je n'irai pas chercher les chambrières de M. de Valory ; l'espèce féminine ne me ferait pas faire une demi-lieue, j'en ferais mille pour vous faire encore ma cour. Mais je vous prie de m'accorder une grâce qui vous coûtera peu ; c'est de vouloir bien conquérir quelques provinces vers le Midi, comme Naples & la Sicile, ou le royaume de Grenade & l'Andalousie. Il y a plaisir à vivre dans ces pays-là ; l'on y a toujours chaud. Votre Majesté ne

manquerait pas de les visiter tous les ans, comme elle va au grand Glogau, & j'y ferais un courtisan très-assidu. Je vous parlerais de vers ou de prose sous des berceaux de grenadiers & d'orangers, & vous ranimeriez ma verve glacée; je jeterais des fleurs sur les tombeaux des Keyserling & du successeur de la Croze * que votre Majesté avait si heureusement arraché à l'Eglise pour l'attacher à votre personne; & je voudrais comme eux mourir fort tard à votre service; car en vérité, Sire, il est bien triste de vivre si long-temps loin de Frédéric le grand.

LETTRE CCXXV.

DU ROI.

Le 16 Mai, 1749.

VOILÀ ce qui s'appelle écrire. J'aime votre franchise; oui, votre critique m'instruit plus en deux lignes, que ne feraient vingt pages de louanges.

Ces vers que vous avez trouvés passables sont ceux qui m'ont le moins coûté. Mais quand la pensée, la césure & la rime se trouvent en opposition, alors je fais de mauvais vers, & je ne suis pas heureux en corrections.

Vous ne vous appercevez pas des difficultés qu'il me faut surmonter pour faire passablement quelques strophes. Une heureuse disposition de la nature, un

* Erudit célèbre.

génie facile & fécond vous ont rendu poëte sans qu'il vous en ait rien coûté : je rends justice à l'infériorité de mes talens ; je nage dans cet océan poëtique avec des joncs & des vessies sous les bras. Je n'écris pas aussi-bien que je pense ; mes idées sont souvent plus fortes que mes expressions, & dans cet embarras je fais le moins mal que je peux.

J'étudie à présent vos critiques & vos corrections, elles pourront m'empêcher de retomber dans mes fautes précédentes ; mais il en reste encore tant à éviter, qu'il n'y a que vous seul qui puissiez me sauver de ces écueils.

Sacrifiez-moi, je vous prie, ces deux mois que vous me promettez. Ne vous ennuyez point de m'instruire : si l'extrême envie que j'ai d'apprendre, & de réussir dans une science qui de tout temps a fait ma passion, peut vous récompenser de vos peines, vous aurez lieu d'être satisfait.

J'aime les arts par la raison qu'en donne Cicéron. Je ne m'élève point aux sciences par la raison que les belles-lettres sont utiles en tout temps, & qu'avec tout l'algèbre du monde, on n'est souvent qu'un sot lorsqu'on ne sait pas autre chose. Peut-être dans dix ans la société tirera-t-elle de l'avantage des courbes que des songe-creux d'algébristes auront quarrées laborieusement. J'en félicite d'avance la postérité ; mais, à vous parler vrai, je ne vois dans tous ces calculs qu'une scientifique extravagance. Tout ce qui n'est ni utile ni agréable, ne vaut rien. Quant aux choses utiles, elles sont toutes trouvées ; &

pour

pour les agréables, j'efpère que le bon goût n'y admettra point d'algèbre.

Je ne vous enverrai plus ni profe ni vers. Je vous compte ici au commencement de Juillet, & j'ai tout un fatras poëtique dont vous pourrez faire la diffection; cela vaut mieux que de critiquer Crébillon ou quelque autre, où certainement vous ne trouverez ni des fautes auffi groffières ni en auffi grand nombre que dans mes ouvrages.

Il n'y a que des chardons à cueillir fur les bords de la Néva, & point de lauriers: ne vous imaginez point que j'aille là pour faire mon bonheur; vous me trouverez ici, pacifique citoyen de Sans-Souci, menant la vie d'un particulier philofophe.

Si vous aimez à préfent le bruit & l'éclat, je vous confeille de ne point venir ici; mais fi une vie douce & unie ne vous déplaît pas, venez, & rempliffez vos promeffes. Mandez-moi précifément le jour que vous partirez; & fi la marquife du Châtelet eft une ufurière, je compte de m'arranger avec elle pour vous emprunter à gages, & pour lui payer par jour quelque intérêt qu'il lui plaira pour fon poëte, fon bel efprit, fon . . &c.

Adieu; j'attends votre réponfe.

LETTRE CCXXVI.

DU ROI.

Le 10 de Juin, 1749.

JAMAIS on n'a fait d'auſſi jolis vers pour des pilules; ce n'eſt point parce que j'y ſuis loué: je connais en céla l'uſage des rois & des poëtes; mais en feſant abſtraction de ce qui me regarde, je trouve ces vers charmans.

Si des purgatifs produiſent d'auſſi bons vers, je pourrais bien prendre une priſe de ſéné pour voir ce qu'elle opérera ſur moi.

Ce que vous avez cru être une épigramme ſe trouve être une ode; je vous l'envoie avec une épigramme contre les médecins. J'ai lieu d'être un peu de mauvaiſe humeur contre leurs procédés; j'ai la goutte, & ils ont penſé me tuer à force de ſudorifiques.

Ecoutez, j'ai la folie de vous voir; ce ſera une trahiſon ſi vous ne voulez pas vous prêter à me faire paſſer cette fantaiſie. Je veux étudier avec vous; j'ai du loiſir cette année, Dieu ſait ſi j'en aurai une autre. Mais pour que vous ne vous imaginiez pas que vous allez en Laponie, je vous enverrai une douzaine de certificats par leſquels vous apprendrez que ce climat n'eſt pas tout-à-fait ſans aménité.

On fait aller son corps comme l'on veut. Lorsque l'ame dit : Marche ; il obéit. Voilà un de vos propres apophthegmes dont je veux bien vous faire ressouvenir.

Madame du Châtelet accouche dans le mois de Septembre ; vous n'êtes pas une sage-femme, ainsi elle fera fort bien ses couches sans vous ; &, s'il le faut, vous pourrez alors être de retour à Paris. Croyez d'ailleurs que les plaisirs que l'on fait aux gens, sans se faire tirer l'oreille, sont de meilleure grâce & plus agréables que lorsqu'on se fait tant solliciter.

Si je vous gronde, c'est que c'est l'usage des goutteux. Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais je n'en serai pas la dupe, & je verrai bien si vous m'aimez sérieusement, ou si tout ce que vous me dites n'est qu'un verbiage de tragédie.

LETTRE CCXXVII.

DU ROI.

A Sans-Souci, le 15 de Juillet, 1749.

DES lois de l'homicide Mars
Bellisle peut m'instruire en maître ;
Mais du bon goût & des beaux arts
Il n'est que vous qui pouvez l'être ;
Vous qui parlez comme les dieux
Leur sublime & charmant langage,
Vous qu'un talent victorieux

Rend immortel par chaque ouvrage,
Vous qui menez vingt arts de front,
Et qui joignez dans votre ſtyle
A la proſe de Cicéron
Des vers tels qu'en feſait Virgile.

Je ne veux que vous pour maître en tout ce qui regarde la langue, le goût & le département du Parnaſſe. Il faut que chacun faſſe ſon métier. Lorſque le Maréchal de Belliſle vétillera ſur la pureté du langage, Bruhl donnera des leçons militaires & fera des commentaires ſur les campagnes du grand Turenne, & je compoſerai un traité ſur la vérité de la religion chrétienne.

Votre académie devient plaiſante dans ſes choix. Ces juges de la langue françaiſe vont abandonner Vaugelas pour le bréviaire: cela paraît un peu ſingulier aux étrangers.

Enfin donc votre académie
Va faire un couvent de dévots;
L'art de penſer & le génie
En ſont exclus par les cagots.

Qui veut le ſuffrage & l'eſtime
De ces quarante perroquets,
N'a qu'à ſavoir ſon catéchiſme,
Au demeurant point de français.

Dans cette cohue indocile,
Apollon & les doctes ſœurs
N'honoreront de leurs faveurs
Que Richelieu, vous & Belliſle.

[library stamp]

Vous êtes, mon cher Voltaire, comme les mauvais chrétiens; vous renvoyez votre converſion d'un jour à l'autre. Après m'avoir donné des eſpérances pour l'été, vous me remettez à l'automne. Apparemment qu'Apollon, comme dieu de la médecine, vous ordonne de préſider aux couches de madame du Châtelet. Le nom ſacré de l'amitié m'impoſe ſilence, & je me contente de ce qu'on me promet.

Je corrige à préſent une *douzaine* d'épîtres que j'ai faites, & quelques petites pièces, afin qu'à votre arrivée vous y trouviez un peu moins de fautes. Vous pouvez voir par l'argument de mon poëme quel en eſt le ſujet. Le fond de l'hiſtoire eſt vrai. D'Arget, alors ſecrétaire de Valory, fut enlevé de nuit, par un partiſan autrichien, dans une chambre voiſine de celle où couchait ſon maître. La ſurpriſe de Franquini fut extrême, quand il s'aperçut qu'il tenait le ſecrétaire au lieu de l'ambaſſadeur. Tout ce qui entre d'ailleurs dans ce poëme, n'eſt que fiction; vous le verrez ici, car il n'eſt pas fait pour être rendu public. Si j'avais le crayon de Raphaël & le pinceau de Rubens, j'eſſayerais mes forces en peignant les grandes actions des hommes; mais avec les talens de Calot on ne fait que des charges & des caricatures.

J'ai vu ici le héros de la France, ce ſaxon, ce Turenne du ſiècle de Louis XV; je me ſuis inſtruit par ſes diſcours, non pas dans la langue françaiſe, mais dans l'art de la guerre. Ce maréchal

pourrait être le professeur de tous les généraux de l'Europe. Il a vu nos spectacles ; il m'a dit à cette occasion que vous aviez donné une nouvelle comédie au théâtre, que Nanine avait eu beaucoup de succès. J'ai été étonné d'apprendre qu'il paraissait de vos ouvrages dont j'ignorais jusqu'au nom. Autrefois je les voyais en manuscrit, à présent j'apprends par d'autres ce qu'on en dit ; & je ne les reçois qu'après que les libraires en ont fait une seconde édition.

Je vous sacrifie tous mes griefs, si vous venez ici ; sinon, craignez l'épigramme ; le hasard peut m'en fournir une bonne. Un poëte, quelque mauvais qu'il soit, est un animal qu'il faut ménager.

Adieu ; j'attends la chute des feuilles avec autant d'impatience qu'on attend au printemps le moment de les voir pousser.

LETTRE CCXXVIII.

DU ROI.

A Sans-Souci, le 15 d'Auguste, 1749.

SI mes vers ont contribué à l'épître que je viens de recevoir *, je les regarde comme mon plus bel ouvrage. Quelqu'un qui assista à la lecture de cette épître s'écria dans une espèce d'enthousiasme :

* Voyez le *Commentaire historique*, page 149, Mél. littér. tome II.

Voltaire & le maréchal de Saxe ont le même fort ; ils ont plus de vigueur dans leur agonie, que d'autres en pleine santé.

Admirez cependant la différence qu'il y a entre nous deux ; vous m'affurez que mes vers ont excité votre verve, & les vôtres ont penfé me faire abjurer la poëfie. Je me trouve fi ignorant dans votre langue, & fi fec d'imagination, que j'ai fait vœu de ne plus écrire. Mais vous favez malheureufement ce que font les vœux des poëtes ; les zéphyrs les emportent fur leurs ailes, & notre fouvenir s'envole avec eux.

Il faut être français & poffèder vos talens pour manier votre lyre. Je corrige, j'efface, je lime mes mauvais ouvrages, pour les purifier de quantité de fautes dont ils font remplis. On dit que les joueurs de luth accordent leur inftrument la moitié de leur vie, & en touchent l'autre. Je paffe la mienne à écrire, & fur-tout à effacer. Depuis que j'entrevois quelque certitude à votre voyage, je redouble de févérité fur moi-même.

Soyez fûr que je vous attends avec impatience, charmé de trouver un Virgile qui veut bien me fervir de Quintilien. Lucine eft bien oifeufe, à mon gré ; je voudrais que madame du Châtelet fe dépêchât, & vous auffi. Vous penfez ne faire qu'un faut du baptême de Cirey à la meffe de notre nouvelle églife. La charité eft éteinte dans le cœur des chrétiens ; les collectes n'ont pu fournir de quoi couvrir cette églife ; & à moins que de vouloir en-

tendre la meſſe en plein vent, il n'y a pas moyen de l'y dire.

Marquez-moi, je vous prie, la route que vous tiendrez, & dans quel temps vous ſerez ſur mes frontières, afin que vous trouviez des chevaux. Je ſais bien que Pégaſe vous porte, mais il ne connaît que le chemin de l'immortalité ; je vous la ſouhaite le plus tard poſſible, en vous aſſurant que vous ne ſerez pas reçu avec moins d'empreſſement que vous n'êtes attendu avec impatience.

LETTRE CCXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lunéville, le 18 Auguſte, 1749.

J'AI reçu vos vers très-plaiſans
Sur notre triſte académie.
Nos quarante ſont fort ſavans,
Des mots il ſentent l'énergie,
Et de proſe & de poëſie
Ils donnent des prix tous les ans;
Ils font ſur-tout des complimens:
Mais aucun n'a votre génie.

Votre Majeſté penſe bien que j'ai plus d'envie de lui faire ma cour qu'elle n'en a de me ſouffrir auprès d'elle. Croyez que mon cœur a fait très-ſouvent le voyage de Berlin, tandis que vous penſiez qu'il était ailleurs. Vous avez excité la crainte, l'admiration, l'intérêt chez les hommes. Permettez que je

vous dise que j'ai toujours pris la liberté de vous aimer. Cela ne se dit guère aux rois ; mais j'ai commencé sur ce pied-là avec votre Majesté, & je finirai de même. J'ai bien de l'impatience de voir votre Lutrin, ou votre Batrachomyomachie homérique sur M. de Valory.

Mais un ministre d'importance,
Envoyé du roi très-chrétien,
Et sa bedaine & sa prestance,
Le courage du Prussien,
La fuite de l'Autrichien
Que votre active vigilance
A cinq fois battu comme un chien ;
Tout ce grand fracas héroïque,
Vos aventures, vos combats,
Ont un air un peu plus épique
Que les grenouilles & les rats
Chantés par ce poëte unique
Qu'on admire & qu'on ne lit pas.

Votre Majesté, en me parlant des maréchaux de Bellisle & de Saxe, dit qu'il faut que chacun fasse son métier : vraiment, Sire, vous en parlez bien à votre aise, vous qui faites tant de métiers à la fois, celui de conquérant, de politique, de législateur, &, ce qui pis est, le mien qu'assurément vous faites le plus agréablement du monde. Vous m'avez remis sur les voies de ce métier que j'avais abandonné. J'ai l'honneur de joindre ici un petit essai d'une nouvelle tragédie de Catilina ; en voici le premier acte ; peut-être a-t-il été fait trop vîte. J'ai fait en huit jours ce que Crébillon avait mis vingt-huit ans à achever ;

je ne me croyais pas capable d'une ſi épouvantable diligence ; mais j'étais ici ſans mes livres. Je me ſouvenais de ce que votre Majeſté m'avait écrit ſur le Catilina de mon confrère : elle avait trouvé mauvais, avec raiſon, que l'hiſtoire romaine y fût entièrement corrompue ; elle trouvait qu'on avait fait jouer à Catilina le rôle d'un bandit extravagant, & à Cicéron celui d'un imbécille. Je me ſuis ſouvenu de vos critiques très-juſtes ; vos bontés polies pour mon vieux confrère ne vous avaient pas empêché d'être un peu indigné qu'on eût fait un tableau ſi peu reſſemblant de la république romaine. J'ai voulu eſquiſſer la peinture que vous déſiriez ; c'eſt vous qui m'avez fait travailler ; jugez ce premier acte ; c'eſt le ſeul que je puiſſe actuellement avoir l'honneur d'envoyer à votre Majeſté ; les autres ſont encore barbouillés. Voyez ſi j'ai réhabilité Cicéron, & ſi j'ai attrapé la reſſemblance de Céſar.

Entre ces deux héros prenez votre balance,
Décidez entre leurs vertus :
Céſar, je le prévois, aura la préférence ;
Quelque juſte qu'on ſoit, c'eſt notre reſſemblance
Qui nous touche toujours le plus.

Je ne vous ai point envoyé cette comédie de Nanine. J'ai cru qu'une petite fille que ſon maître épouſe, ne valait pas trop la peine de vous être préſentée. Mais, ſi votre Majeſté l'ordonne, je la ferai tranſcrire pour elle. Je ſuis actuellement avec le ſénat romain, & je tâche de mériter le ſuffrage de *Frédéric le grand*,

De qui je ſuis avec ardeur
Le très-proſterné ſerviteur
Et l'éternel admirateur,
Sans être jamais ſon flatteur,

VOLTAIRE.

LETTRE CCXXX.

DU ROI.

A Potſdam, le 4 de Septembre, 1749.

JE reçois votre Catilina dont il m'eſt impoſſible de deviner la ſuite. Il n'eſt pas plus poſſible de juger d'une tragédie par un ſeul acte, que d'un tableau par une ſeule figure. J'attends d'avoir tout vu, pour vous dire ce que je penſe du deſſein, de la conduite, de la vraiſemblance, du pathétique & des paſſions. Il ne me convient pas d'expoſer mes doutes à l'un des quarante juges de la langue françaiſe, ſur la partie de l'élocution; ſi cependant mon confrère en Apollon & mon concitoyen le comte Bar m'avait envoyé cet acte, je vous demanderais ſi l'on peut dire:

Tyran par la parole, il faut finir ton règne *.

Si le ſens ne donne pas lieu à l'équivoque, je crois qu'on peut dire: *Son éloquence l'a rendu le tyran de ſa patrie, il faut finir ſon règne.* Mais ſelon

* Ce vers ne ſe trouve plus dans Rome ſauvée.

la conſtruction du vers, nous autres Allemands, qui peut-être n'entendons pas bien les fineſſes de la langue, nous comprenons que c'eſt *par la parole qu'il faut finir ſon règne.*

Je ſuis bien oſé de vous communiquer mes remarques. Si cependant j'ai eu quelque ſcrupule ſur ce vers-là, il ne m'a pas empêché de me livrer avec plaiſir à l'admiration d'une infinité de beaux endroits où l'on reconnaît les traits de ce pinceau qui fit Brutus, la Mort de Céſar, &c. &c.

Votre lettre eſt charmante ; il n'y a que vous qui puiſſiez en écrire de pareilles. Il ſemble que la France ſoit condamnée d'enterrer avec vous dix perſonnes d'eſprit, que différens ſiècles lui avaient fait naître.

Puiſque madame du Châtelet fait des livres, je ne crois pas qu'elle accouche par diſtraction. Dites-lui donc qu'elle ſe dépêche, car j'ai hâte de vous voir. Je ſens l'extrême beſoin que j'ai de vous, & le grand ſecours dont vous pouvez m'être. La paſſion de l'étude me durera toute ma vie. Je penſe ſur cela comme Cicéron, & comme je le dis dans une de mes épîtres. En m'appliquant je puis acquérir toutes ſortes de connaiſſances ; celle de la langue françaiſe, je veux vous la devoir. Je me corrige autant que mes lumières me le permettent ; mais je n'ai point de puriſte aſſez ſévère pour relever toutes mes fautes. Enfin, je vous attends, & je prépare la réception du gentilhomme ordinaire & du génie extraordinaire.

On dit à Paris que vous ne viendrez point, & je

dis que oui, car vous n'êtes point un fauſſaire; & ſi l'on vous accuſait d'être indiſcret, je dirais, que cela peut être; de vous laiſſer voler, j'y acquieſcerais; d'être coquet, encore. Vous êtes enfin comme l'éléphant blanc pour lequel le roi de Perſe & l'empereur du Mogol ſe font la guerre, & dont ils augmentent leurs titres quand ils ſont aſſez heureux pour le poſſéder. Adieu. Si vous venez ici, vous verrez à la tête des miens, *Fédéric, par la grâce de Dieu, roi de Pruſſe, électeur de Brandebourg, poſſeſſeur de Voltaire, &c. &c.*

LETTRE CCXXXI.

DU ROI.

Le 25 de Novembre, 1749.

D'OLIVET me foudroie, à ce que je vois. Je ſuis plus ignorant que je ne me l'étais cru. Je me garderai bien de faire le puriſte & de parler de ce que je n'entends pas; mon ſilence me préſervera des foudres des d'Olivets & des Vaugelas. Je me garderai bien encore de vous envoyer de mes ouvrages: ſi vous laiſſez voler les vôtres, que ſerait-ce des miens? Vous travaillez pour votre réputation & pour l'honneur de votre nation; ſi je barbouille du papier, c'eſt pour mon amuſement; & on pourrait me le pardonner, pourvu que je déchiraſſe ces ouvrages après les avoir achevés. Lorſqu'on approche

de quarante ans, & que l'on fait de mauvais vers, il faut dire comme le misanthrope : *Si j'en fesais d'aussi méchans, je me garderais bien de les montrer aux gens.*

Nous avions à Berlin un ambassadeur russe, qui depuis vingt ans étudiait la philosophie sans y avoir compris grand'chose. Le comte de Keyserling, dont je parle, & qui a soixante ans bien comptés, partit de Berlin avec son gros professeur. Il est à Dresde à présent, il étudie toujours, & il espère d'être un écolier passable dans vingt ou trente ans d'ici. Je n'ai point sa patience, & je ne songe pas à vivre aussi long-temps. Quiconque n'est pas poëte à vingt ans, ne le deviendra de sa vie. Je n'ai point assez de présomption pour me flatter du contraire, ni je ne suis assez aveugle pour ne me pas rendre justice.

Envoyez-moi donc vos ouvrages par générosité, & ne vous attendez à rien de ma part qu'à des applaudissemens. Je veux *imiter de Conrard le silence prudent* ; mais cela ne me rendra point insensible aux beautés de la poësie. J'estimerai d'autant plus vos ouvrages que j'ai éprouvé l'impossibilité d'y atteindre.

Ne me faites plus de tracasseries sur les *on dit*. *On dit* est la gazette des sots. Personne n'a mal parlé de vous dans ce pays-ci. Je ne sais dans quel livre d'Argens bavarde sur Euripide : qui vous dit que c'est vous ? S'il avait voulu vous désigner, n'aurait-il pas choisi Virgile plutôt qu'Euripide ? Tout le monde vous aurait reconnu à ce coup de pinceau ; & dans le passage que vous me citez, je ne vois aucun rapport avec la réception qu'on vous a faite ici.

Ne vous forgez donc pas des monftres pour les combattre. Féraillez, s'il le faut, avec les ennemis réels que votre mérite vous a faits en France, & ne vous imaginez pas d'en trouver où il n'y en a point : ou fi vous aimez les tracafferies, ne m'y mêlez jamais ; je n'y entends rien, ni ne veux jamais rien y entendre.

Je vois, par tous les arrangemens que vous prenez, le peu d'efpérance qu'il me refte de vous voir. Vous ne manquerez pas d'excufes ; une imagination auffi vive que la vôtre eft intariffable. Tantôt ce fera une tragédie, dont vous voudrez voir le fuccès ; tantôt des arrangemens domeftiques ; ou bien le roi Stanifias, ou des nouveaux *on dit*. Enfin je fuis plus incrédule fur ce voyage, que fur l'arrivée du Meffie que les juifs attendent encore.

Il paraît ici une *élégie* . . . . ferait-elle de vous ? Voici le premier vers ;

Un fommeil éternel a donc fermé ces yeux, &c.

Mandez-le moi, je vous prie ; j'ai quelques doutes là-deffus ; vous feul pouvez les éclaircir.

J'attends avec impatience le grand envoi que vous m'annoncez, & je vous admirerai tout ingrat & abfent que vous êtes, parce que je ne faurais m'en empêcher.

Adieu ; je vais voir les agréables folies de Roland, & les héroïques fottifes de Coriolan. Je vous fouhaite tranquillité, joie, & longue vie, &c.

LETTRE CCXXXII.

DU ROI.

De Berlin, le 11 Janvier, 1750.

J'AI vu le roman de Nanine,
Elégamment dialogué,
Par hasard je crois relégué
Sur la scène aimable & badine,
Où triomphèrent les écrits
De l'inimitable Molière.

Si sa Muse fut la première
Sur le théâtre de Paris
Qui donna des grâces aux ris,
Gare qu'elle soit la dernière.

Il terrassa tous vos Marquis,
Précieuses, faux beaux esprits,
Faux dévots à triple tonsure,
Nobles sortis de la roture,
Médecins, juges & badauds :
Molière voyait la nature,
Il en fesait de grands tableaux:

Les goûts frelatés & nouveaux,
Qu'introduisirent ses rivaux
Lassés de sa forte peinture ;
A la place de nos défauts
Et d'une plaisante censure
Qui pouvait corriger nos mœurs,
Surent affadir de Thalie

Le

Le propos léger, la faillie
Dont fa morale eft embellie ;
Et pour comble de leurs erreurs
Ils déguisèrent Melpomène,
Qui vient fur la comique fcène
Verfer fes héroïques pleurs
Dans les atours d'une bourgeoife
Languiffante, trifte & fournoife,
Difant d'amoureufes fadeurs.

Dans cette nouvelle héréfie
On connait auffi peu le ton
Que doit avoir la comédie,
Qu'on trouve la religion
Sous les traits de l'apoftafie.

Comme vous n'avez pu réuffir à m'attirer dans la fecte de la Chauffée, perfonne n'en viendra à bout : j'avoue cependant, que vous avez fait de Nanine tout ce qu'on en pouvait efpérer. Ce genre ne m'a jamais plu ; je conçois bien qu'il y a beaucoup d'auditeurs, qui aiment mieux entendre des douceurs à la comédie, que d'y voir jouer leurs défauts, & qui font intéreffés à préférer un dialogue infipide, à cette plaifanterie fine qui attaque les mœurs. Rien n'eft plus défolant que de ne pouvoir pas être impunément ridicule. Ce principe pofé, il faut renoncer à l'art charmant des Térences & des Molières, & ne fe fervir du théâtre que comme d'un bureau général de fadeurs où le public peut apprendre à dire : *Je vous*

aime, de cent façons différentes. Mon zèle pour la bonne comédie va si loin, que j'aimerais mieux y être joué, que de donner mes suffrages à ce monstre bâtard & flasque, que le mauvais goût du siècle a mis au monde.

Depuis Nanine je n'entends plus parler de vous, donnez-moi donc quelque signe de vie.

Votre Muse est-elle engourdie ?
L'hiver a-t-il pu la glacer ?
Le beau feu de votre génie
Ne saurait-il plus s'élancer ?

Ah ! c'est un feu que Prométhée
Sut dérober aux Dieux jaloux :
De cette flamme respectée
Ne parlons jamais qu'à genoux.
Chez vous elle ne peut s'éteindre ;
Mais pour que je n'ose m'en plaindre,
J'éxige quelques vers de vous.

C'est un défi dans toutes les formes ; vous passerez pour un lâche, si vous n'y répondez ; l'esprit ni les vers ne vous coûtent rien ; n'imitez donc pas les Hollandais, qui ayant seuls des clous de girofle, n'en vendent que par faveur. Horace votre devancier envoyait des épîtres à Mécène tant qu'il en voulait : Virgile votre aïeul ne fesait pas des poëmes épiques pour tout le monde, mais bien des églogues ; mais vous dans l'opulence de l'esprit & possédant tous les trésors de l'imagination la plus brillante, vous êtes le plus grand avare d'esprit que je connaisse : faut-il

être aussi difficile pour quelques vers de votre superflu qu'on vous demande? Ne me fâchez pas; mon impatience me pourrait tenir lieu d'Apollon, & peut-être ferais-je une satyre sur les avares d'esprit; mais si je reçois de vous une lettre bien jolie, comme vous en faites souvent, j'oublierai mes sujets de plainte & je vous aimerai bien. Adieu.

LETTRE CCXXXIII.

DU ROI.

De Potsdam, le 20 Février, 1750.

LA nuit compagne du repos,
En nous dérobant la lumière,
Avait jetté sur ma paupière
Ses plus léthargiques pavots;
Mon ame était appesantie
Et ma pensée anéantie;

Lorsqu'un songe d'un vol léger
Me fit passer comme un éclair
Aux bords fleuris de l'Elysée;
Là sous un berceau toujours verd
Je vis l'ombre immortalisée
De l'aimable Césarion.

Dans la plus vive émotion
Je m'élançais soudain vers elle:
« O Ciel! est-ce toi que je vois,
« Disais-je, ami tendre & fidelle?

« Toi que j'ai pleuré tant de fois,
« Toi de qui la perte cruelle
« M'eſt encore récente & nouvelle. »

Là dans ces tranſports véhémens
Je vole à ſes embraſſemens ;
Mais trois fois cette ombre ſi chère,
Telle qu'une vapeur légère,
Semble s'échapper à mes ſens.

« Le deſtin qui de nous décide
« Défend à tous ſes habitans,
« Dit-il, d'approcher des vivans,
« Mais j'oſe te ſervir de guide ;
« C'eſt tout ce que je puis pour toi :
« Vers ces demeures fortunées
« Où les vertus ſont couronnées
« Je vais te mener, viens, ſuis-moi. »

Là ſous d'ombrages admirables
Des myrthes mêlés de lauriers,
Je vis des plus fameux guerriers
Les fantômes incomparables :
« De ces illuſtres meurtriers
« Fuyons, me dit-il, au plus vite,
« Des beaux-eſprits cherchons l'élite. »

Plus loin ſous un bois d'oliviers
Entremêlé de peupliers,
Je vis Virgile avec Homère,
Tous deux paraiſſaient en colère ;
Je vis Horace qui grondait,
Et Sophocle qui murmurait.

Une ombre qui de notre ſphère
Dans ces lieux deſcendit n'aguère,
Tous quatre les entretenait,
Et j'entendis qu'elle contait,
Qu'en ce monde un certain Voltaire
De cent piques les ſurpaſſait.

C'était la divine Emilie,
Qui juſques dans ces lieux portait
L'image de ce qu'en ſa vie
Le plus tendrement elle aimait.

Mais ces morts entrant en furie,
Sentaient encore la jalouſie,
Qui lutine les beaux eſprits.

Ils aviſèrent par folie
De venger leur gloire avilie,
Ils appellèrent à grands cris
Un monſtre qu'on nomme l'Envie,
Seche & décrépite harpie,
Qui hait la gloire & les écrits
De tous les nourriſſons chéris
De Mars, d'Apollon, de Minerve.

« Allez, dirent-ils, à Paris ;
« Sur ce Voltaire & ſur ſa verve
« Exercez toutes vos noirceurs ;
« Complotez, tramez des horreurs ;
« Allez ſoulever le Parnaſſe,
« Que le moindre ſcribe croaſſe,
« Envenimez les rimailleurs :
« Il eſt coupable, il nous ſurpaſſe.
« Puniſſez-le de ſon audace ;
« Que ſans ceſſe en butte à vos traits,

" Il déteſte tous ſes ſuccès ;
" Embouchez le ſifflet funeſte,
" Et ſoutenant nos intérêts,
" Faites ſur-tout tomber Oreſte."
Le monſtre partit à l'inſtant,
Et moi ſoudain treſſailliſſant,
D'abord je m'éveille, & mon ſonge
Dans l'obſcurité ſe replonge.

Voilà ce que je ſongeais dernièrement, & je penſais me ranger du parti de ces bons poëtes trépaſſés ; ils n'ont pas tort d'être de mauvaiſe humeur ; vous abuſez trop étrangement du privilège de grand génie ; vous allez à la gloire par autant de chemins qui y mènent ; vous me revenez comme ce conquérant, qui croyait n'avoir rien fait, tant qu'il reſtait encore une partie du monde à conquérir. Vous venez d'entamer les états de Molière ; ſi vous le voulez fort, ſa petite province ſera dans peu conquiſe. Je vous remercie de ce nouvel Harpagon, qui eſt ſelon moi une comédie de mœurs ; ſi vous l'aviez faite plus longue, il y aurait eu apparemment plus d'intérêt.

Voyez combien je vous ménage ; je ne vous importune point pour vous voir à préſent, j'attends que Flore ait embelli ces climats & que Pomone nous annonce d'abondantes moiſſons, pour vous prier d'entreprendre ce voyage ; j'attends que mes lauriers ayent pouſſé de nouvelles branches pour vous en couronner : au moins ſouvenez-vous qu'après le Duc de Richelieu, perſonne n'a des droits plus inconteſtables ſur vous que votre tudeſque confrère en Apollon. *Vale.*

LETTRE CCXXXIV,

DU ROI,

Avril, 1750.

QUOI! vous envoyez vos écrits
Au frondeur de Sémiramis,
A l'incrédule qui de l'ombre
Du grand Ninus n'eſt point épris;
Qui ſur un ton cauſtique & ſombre
Oſe juger vos beaux eſprits!
Ce trait déſarme ma colère;
Enfin je retrouve Voltaire,
Ce Voltaire du temps jadis,
Qui ſavait aimer ſes amis,
Et qui ſur-tout ſavait leur plaire.

Voilà une lettre comme j'en recevais autrefois de Cirey. Je redouble d'envie de vous revoir, de parler de littérature, & de m'inſtruire des choſes que vous ſeul pouvez m'apprendre. Je vous fais mes remercîmens de votre nouvelle édition. Comme je ſavais vos vieilles épîtres par cœur, j'ai reconnu toutes les corrections & additions que vous y avez faites; j'en ai été charmé: ces épîtres étaient belles, mais vous y avez ajouté de nouvelles beautés.

Vous accoutumerez le parterre à tout ce que vous voudrez; des vers de la beauté des vôtres peuvent par leur impoſture faire illuſion ſur le fond des choſes. Je ſuis curieux de voir Oreſte; comment vous aurez

remplacé Palamède, & de quelles autres beautés vous aurez enrichi cette tragédie ; si vous pensiez à moi, vous me feriez la galanterie de me l'envoyer. Je suis prévenu pour vous, il ne tient donc qu'à vous de recevoir mes applaudissemens ; mais se soucie-t-on à Paris que des vandales & des barbares sifflent ou battent des mains à Berlin ?

Cet éloge de nos officiers tués à la guerre me rappelle une anecdote du feu czar. Pierre I se mêlait de pharmacie & de médecine ; il donnait des remèdes à ses courtisans malades ; & lorsqu'il avait expédié quelques boyards pour l'autre monde, il célébrait leurs obsèques avec magnificence, & honorait leur convoi funèbre de sa présence. Je me trouve à l'égard de ces pauvres officiers dans un cas à peu-près semblable ; des raisons d'Etat m'obligèrent à les exposer à des dangers où ils ont péri, pouvais-je faire moins que d'orner leurs tombeaux d'épitaphes simples & véritables ? Venez au moins corriger ce morceau plein de fautes, pour lequel je m'intéresse plus que pour tous mes autres ouvrages. Des affaires m'appellent en Prusse au mois de Juin ; mais, du premier de Juillet jusqu'au mois de Septembre, je pourrai disposer de mon temps, je pourrai étudier aux pieds de Gamaliel, je pourrai

Vous admirer & vous entendre,
Et du grand art de Cicéron,
De Thucydide & de Maron,
M'instruire ; & par vos soins apprendre
Le chemin du sacré vallon.

Mais, pour y mériter un nom,
Du feu que votre esprit recèle
Daignez à ma froide raison
Communiquer une étincelle,
Et j'égalerai Crébillon.

Comment voulez-vous que je juge, qui de vous ou de madame d'Aiguillon a raison ? Si la ducheffe produit le Teftament politique du cardinal de Richelieu en original, il faudra bien l'en croire. Les grands hommes ne le font ni tous les momens, ni en toute chofe. Un miniftre raffemblera toutes fes forces, il emploiera toute la fagacité de fon efprit dans une affaire qu'il juge importante, & il marquera beaucoup de négligence dans une autre qu'il croit médiocre. Si je me repréfente le cardinal de Richelieu rabaiffant les grands du royaume, établiffant folidement l'autorité royale, foutenant la gloire des français contre des ennemis puiffans & étrangers, étouffant des guerres inteftines, détruifant le parti des calviniftes, & fefant élever une digue à travers la mer, pour affiéger la Rochelle ; fi je me repréfente cette ame ferme, occupée des plus grands projets, & capable des réfolutions les plus hardies, le Teftament politique me paraît trop puéril pour être fon ouvrage. Peut-être étaient-ce des idées jetées fur le papier ; peut-être ne voulait il pas dire tout ce qu'il penfait, pour fe faire regretter d'autant plus. Si j'avais vécu avec ce cardinal, j'en parlerais plus pofitivement ; à préfent je ne peux que deviner.

Des grandeurs & des petiteſſes,
Quelques vertus, plus de faibleſſes,
Font le bizarre compoſé
Du héros le plus aviſé.
Il jette un rayon de lumière,
Mais ce ſoleil dans ſa carrière
Ne brille pas d'un feu conſtant;
L'eſprit le plus profond s'éclipſe;
Richelieu fit ſon Teſtament,
Et Newton ſon Apocalypſe.

Je ne ſouhaite pour la nouvelle année que de la ſanté & de la patience à l'auteur de la Henriade. S'il m'aime encore, je le verrai face-à-face, je l'admirerai à Sans-Souci, & je lui en dirai davantage.

LETTRE CCXXXV.

DU ROI.

A Potſdam, le 25 d'Avril, 1750.

J'ESPERAIS qu'au premier ſignal
Les Grâces & votre génie
Viendraient ſans cérémonial
Réveiller ma muſe aſſoupie;
Mais de ce bonheur idéal
L'eſpérance eſt évanouie,
Et dans ce ſéjour martial
D'Arnaud, votre charmant vaſſal,
N'eſt arrivé qu'en compagnie
De ſa muſe aimable & polie.

Lorſqu'on n'a point l'original,
Heureux qui retient la copie !

Il eſt enfin venu ce d'Arnaud qui s'eſt tant fait attendre. Il m'a remis votre lettre, ces vers charmans qui font toujours honte aux miens, & je redouble d'impatience de vous revoir. A quoi ſert-il que la nature m'ait fait naître votre contemporain, ſi vous m'empêchez de profiter de cet avantage ?

Depuis deux mille ans nous liſons
Les vers de Virgile & d'Horace ;
Avec eux plus ne converſons.
Qui pourrait les voir face-à-face
S'inſtruirait bien par leurs leçons !

Oui, la mort ainſi que l'abſence
Sépare les pauvres humains ;
L'Homère même de la France
Eſt pour nous, ſes contemporains,
Qui vivons loin de ſa préſence,
Auſſi mort que ces grands romains.

Tous les ſiècles feront les maîtres
De vos ouvrages immortels ;
Ils pourront à leur tour connaître
Tant de talens univerſels.
Pour moi j'oſe un peu plus prétendre ;
Avide de tous vos écrits,
Je veux, de vos charmes épris,
Vous voir, vous lire & vous entendre.

Dans ce moment je reçois le tome où ſe trouve Oreſte, une lettre ſur les menſonges, &c. & une autre

au maréchal de Schullembourg. Vous m'avez placé tout au milieu d'une lettre où je ſuis ſurpris de me trouver. Vous ſavez relever les petites choſes par la manière dont vous les mettez en œuvre. Je vois combien vous êtes un grand maître en éloquence. Oui, ſi l'éloquence ne tranſporte pas des montagnes comme la foi, elle abaiſſe les hauteurs, elle relève les fonds, elle eſt maîtreſſe de la nature, & ſur-tout du cœur humain. La belle ſcience! qu'heureux ſont ceux qui la poſſèdent, & ſur-tout qui la manient avec autant de ſupériorité que vous!

J'ai cru que vous aviez, il y a long-temps, ces Mémoires de notre académie. On les relie actuellement, & on vous les enverra incontinent. Vous y trouverez répandus quelques-uns de mes ouvrages; mais je dois vous avertir que ce ne ſont que des eſquiſſes. J'ai employé depuis, un temps conſidérable à les corriger. On en fait actuellement une édition avec des augmentations & des corrections nombreuſes, qui ſera plus digne de votre attention. Vous l'aurez dès que l'imprimeur aura achevé ſa beſogne.

Vous me demandez mon poëme; mais il ne peut point ſe montrer. D'Arnaud vous mandera ce qu'il contient.

J'oſais de mes pinceaux hardis
Croquer le ciel du fanatique,
Son enfer & ſon paradis,
Et me gauſſer en hérétique
De ces foudres hors de pratique
Dont Rome écraſe les maudits;

Mais de mes vers tant étourdis,
Dont je connais le ton caustique,
Je cache le recueil épique
A vos indiscrets de Paris.
Certain Boyer qui chez vous brille,
Grand frondeur de plaisans écrits,
Ferait condamner par ses cris
Mes pauvres vers à la bastille.
Je hais ces funestes lambris ;
Ma Muse, les Jeux & les Ris
Dans ma demeure tant gentille
Ne craignent point pareils mépris.
C'est assez lorsqu'en sa jeunesse
On a tâté de la prison ;
Mais dans l'âge de la sagesse,
Y retourner c'est déraison.

Ainsi, mon cher Voltaire, si vous voulez voir de mes sottises, il faut venir sur les lieux : il n'y a plus moyen de reculer. Le poëme, à la vérité, ne vous payera pas des fatigues du voyage ; mais le poëte qui vous aime en vaut peut-être la peine. Vous verrez ici un philosophe qui n'a d'autre passion que celle de l'étude, & qui sait, par les difficultés qu'il trouve dans son travail, reconnaître le mérite de ceux qui comme vous y réussissent aussi supérieurement.

Il est ici une petite communauté qui érige des autels au dieu invisible ; mais prenez-y bien garde, des hérétiques élèveront sûrement quelques autels à Baal, si notre dieu ne se montre bientôt. Je n'en dis pas davantage. Adieu.

LETTRE CCXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 20 Mai, 1750.

GRAND Roi, voici donc le receuil
De ma dernière rapſodie.
Si j'avais quelque grain d'orgueil,
De Fédéric un ſeul coup d'œil
Me rendrait de la modeſtie.
Votre tribunal eſt l'écueil
Où notre vanité ſe briſe :
L'œuvre que votre goût mépriſe
Dès ce moment tombe au cercueil ;
Rien n'eſt plus juſte : votre accueil
Eſt ce qui nous immortaliſe.

A propos d'immortalité, Sire, j'aurai l'honneur de vous avouer que c'eſt une fort belle choſe ; il n'y a pas moyen de vous dire du mal de ce que vous avez ſi bien gagné. Mais il vaut mieux vivre deux ou trois mois auprès de votre Majeſté que trente mille ans dans la mémoire des hommes. Je ne ſais pas ſi d'Arnaud ſera immortel ; mais je le tiens fort heureux dans cette courte vie.

La mienne ne tient plus qu'à un petit fil, & je ſerai fort en colère ſi ce petit fil eſt coupé avant que j'aie encore eu la conſolation de revoir le grand homme de ce ſiècle. Vos vers ſur le cardinal de Richelieu ont été retenus par cœur. Le moyen de s'en empêcher !

Richelieu fit son Testament,
Et Newton son Apocalypse.

Cela est si naturel, si aisé, si vrai, si bien dit, si court, si dégagé de superfluités, qu'il est impossible de ne s'en pas souvenir. Ces vers sont déjà un proverbe. Vous êtes assurément le premier roi de Prusse qui ait fait des proverbes en France. Votre Majesté verra dans la rapsodie ci-jointe mes raisons contre madame d'Aiguillon.

Jugez ce Testament fameux
Qu'en vain d'Aiguillon veut défendre ;
Vous en avez bien jugé deux
Plus difficiles à comprendre.

Je ne verrai donc jamais, Sire, votre Valoriade ? il y a une ode dans un recueil de votre académie ; je n'ai ni le recueil ni l'ode. C'est bien la peine de vous aimer pour être traité ainsi. Oh, le mauvais marché que j'ai fait là !

Je vous donne toute mon ame sans restriction.

LETTRE CCXXXVII.

DU ROI.

Potsdam, le 26 Juin, 1750.

VIEUX palefrois de nos rouliers,
Volez, rétives haridelles,
Devenez de fameux coursiers ;
De Pégase empruntez les ailes,

Les beaux chevaux du dieu du goût
Vous ont cédé leur miniſtère ;
Vous conduirez le dieu, ſon frère,
De Verſailles à cette cour.

Que Rabican, que Parangon,
Seraient piqués de jalouſie,
S'ils voyaient que dans ce canton,
Fringans, à force réunie,
Vous mènerez de l'Hélicon,
Le dieu du goût & du génie.

Vos deſtins ſeront glorieux :
Ce dieu ſentant ſon ame émue,
Vous délivrant de la charrue,
Daignera vous placer aux cieux.

L'aſtronome à quelque heure indue,
De ſa lunette à longue-vue
Examinant le firmament,
Frappé d'extaſe en vous voyant,
Pourra penſer aſſurément
Que ſa lunette a la berlue.

Voilà ce que j'ai dit aux chevaux qui auront l'honneur de vous conduire. On dit que la langue allemande eſt faite pour parler aux bêtes ; & en qualité de poëte de cette langue, j'ai cru ma muſe plus propre à haranguer vos chevaux de poſte, qu'à vous adreſſer ſes accens. Vous êtes à préſent armé de toutes pièces, de voiture, de paſſe-port, & de tout ce qu'il faut à un homme qui veut ſe rendre de Paris à Berlin : mais je crains que vous ne ſoyez prodigue

prodigué de votre temps à Paris, & chiche de vos minutes à Berlin. Venez donc promptement, & souvenez-vous, qu'un plaisir fait de bonne grace acquiert un double mérite.

LETTRE CCXXXVIII.

DU ROI.

A Berlin, le 23 d'Août, 1750.

J'AI vu la lettre que votre nièce vous écrit de Paris. L'amitié qu'elle a pour vous, lui attire mon estime. Si j'étais madame Denis, je penserais de même ; mais étant ce que je suis, je pense autrement. Je serais au désespoir d'être cause du malheur de mon ennemi, & comment pourrais-je vouloir l'infortune d'un homme que j'estime, que j'aime, & qui me sacrifie sa patrie & tout ce que l'humanité a de plus cher ? Non, mon cher Voltaire, si je pouvais prévoir que votre transplantation pût tourner le moins du monde à votre désavantage, je serais le premier à vous en dissuader. Oui, je préférerais votre bonheur au plaisir extrême que j'ai de vous avoir. Mais vous êtes philosophe ; je le suis de même. Qu'y a-t-il de plus naturel, de plus simple & de plus dans l'ordre, que des philosophes faits pour vivre ensemble, réunis par la même étude, par le même goût, & par une façon de pen-

ſer ſemblable, ſe donnent cette ſatisfaction ? Je vous reſpecte comme mon maître en éloquence & en ſavoir ; je vous aime comme un ami vertueux. Quel eſclavage, quel malheur, quel changement, quelle inconſtance de fortune y a-t-il à craindre, dans un pays où l'on vous eſtime autant que dans votre patrie, & chez un ami qui a un cœur reconnaiſſant ? Je n'ai point la folle préſomption de croire que Berlin vaut Paris. Si les richeſſes, la grandeur & la magnificence font une ville aimable, nous le cédons à Paris. Si le bon-goût, peut-être plus généralement répandu, ſe trouve dans un endroit du monde, je ſais & je conviens que c'eſt à Paris. Mais vous, ne portez-vous pas ce goût partout où vous êtes ? Nous avons des organes qui nous ſuffiſent pour vous applaudir ; & en fait de ſentimens, nous ne le cédons à aucun pays du monde. J'ai reſpecté l'amitié qui vous liait à madame du Châtelet ; mais après elle j'étais un de vos plus anciens amis. Quoi ! parce que vous vous retirez dans ma maiſon, il ſera dit que cette maiſon devient une priſon pour vous ? Quoi ! parce que je ſuis votre ami, je ſerais votre tyran ? Je vous avoue que je n'entends pas cette logique là ; que je ſuis fermement perſuadé, que vous ſerez fort heureux ici tant que je vivrai, que vous ſerez regardé comme le père des lettres & des gens de goût, & que vous trouverez en moi toutes les conſolations qu'un homme de votre mérite peut attendre de quelqu'un qui l'eſtime. Bon ſoir, &c.

LETTRE CCXXXIX.

DU ROI.

1750.

JE viens d'accoucher de six jumeaux qui demandent d'être bâtisés au nom d'Apollon, aux eaux d'Hippocrène. La Henriade est priée pour maraine. Vous aurez la bonté de l'amener ce soir à cinq heures dans l'apartement du père. Darget-Lucine s'y trouvera, & l'Imagination de l'homme-machine tiendra les nouveaux nés sur les fonds.

LETTRE CCXL.

DU ROI.

1751.

J'AI lû votre premier article, qui est très-bon. Vous aurez commencé la table alphabétique des articles; je crois qu'il faudroit l'achever, avant de commencer l'ouvrage, afin de se fixer à un nombre d'articles, de mieux choisir les principaux, & de ne point permettre d'entrée aux petits détails: car si quelques articles subordonnés aux autres ont l'entrée dans le dictionnaire, ce sera une nécessité, ou de mettre un plus grand détail, ou de changer de projet

en travaillant, ce qui ne répondrait pas, il me ſemble, à l'unité du but qu'il faut ſe propoſer dans un ouvrage de ce genre.

LETTRE CCXLI.

DU ROI.

1751.

Si vous continuez du train dont vous allez, le dictionnaire ſera fait en peu de tems. L'article de l'*ame* que je reçois eſt bien fait; celui du *bâtême* y eſt ſupérieur. Il ſemble que le haſard vous fait dire ce qui pourtant eſt la ſuite d'une méditation. Votre dictionnaire imprimé, je ne vous conſeille pas d'aller à Rome; mais qu'importe Rome, ſa ſainteté, l'inquiſition, & tous les chefs tondus des ordres irréligieux qui crieront contre vous! L'ouvrage que vous faites ſera utile par les choſes, & agréable par le ſtyle; il n'en faut pas davantage. Si l'ame de vos nerfs demeure dans un état de quiétude, je ſerai charmé de vous voir ce ſoir; ſinon, je croirai qu'elle ſe venge ſur votre corps du tort que votre eſprit lui fait. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que je ne crois pas que moi ni perſonne ſoit double. Les grands en parlant d'eux, diſent *nous*, ils n'en ſont pas multipliés pour cela. Mettons la main ſur la conſcience & parlons franchement; l'on avouera de bonne

foi que la penſée & le mouvement, dont notre corps a la faculté, ſont des attributs de la machine animée, formée & organiſée comme l'homme. Adieu.

LETTRE CCXLII.

DU ROI.

1751.

LA nature pour moi plus marâtre que mère,
Ne m'a point accordé le don,
D'entonner au ſacré vallon
Les chants mélodieux de Virgile & d'Homère;
Et lorſqu'elle doua Voltaire
D'un plus vaſte génie & des traits d'Apollon,
Me laiſſant un regard ſévère,
Elle me donna la raiſon.

C'eſt mon lot que cette vieille raiſon, ce bon ſens qui trotte par les rues. Il peut ſuffire pour ne ſe pas noyer dans la rivière quand on voit un pont, ſur lequel on peut la paſſer. Ce bon ſens eſt ce qu'il faut pour ſe conduire dans la vie commune; mais cette même raiſon qui m'avertit d'éviter un précipice quand j'en vois un ſur mon paſſage, m'apprend à ne point ſortir de ma ſphère & à ne point entreprendre au deſſus de mes forces. C'eſt pourquoi en me rendant juſtice, & en avouant que mes vers ſont mal faits, ma raiſon eſt aſſez éclairée pour me faire admirer les vôtres. Je vous remercie de Mr de Coucy, qui eſt ſelon moi votre chef-d'œuvre

tragique. Quant à l'empereur Julien, il pourra devenir excellent, si vous y ajoutez les raisons pour & contre de sa conversion, & que vous retranchiez dans ce que j'ai lû, l'endroit où vous effleurez ce sujet, qui est trop faible en comparaison des argumens forts, que vous ajouterez.

LETTRE CCXLIII.

DU ROI.

1751.

CET article me paraît très-beau ; il n'y a que le pari que je vous conseillerais de changer, à cause que vous vous êtes moqué de Pascal, qui se sert de la même figure. Remarquez encore, s'il vous plait, que vous citez Epicure, Protagoras, &c. qui vivraient tranquilles dans la même ville ; je crois qu'il ne faudrait pas citer des gens de lettres pour vivre tranquilles ensemble. Remarquez que de querelles dans l'académie des sciences de Paris pour Newton & Descartes, & dans celle d'ici pour & contre Leibnitz ; je suis sûr qu'Epicure & Protagoras se seraient disputés, s'ils avaient habité le même lieu ; mais je crois de même que Cicéron, Lucrèce & Horace auraient soupé ensemble en bonne union. Je vous demande pardon des remarques que mon ignorance s'émancipe de vous faire ; je suis comme

la servante de Molière, qui lorsqu'elle ne riait pas, faisait changer ses pièces au premier auteur comique de l'univers.

LETTRE CCXLIV.

DU ROI.

Potsdam, du 24 Février, 1752.

J'AI été bien aise de vous recevoir chez moi ; j'ai estimé votre esprit, vos talens, vos connaissances, & j'ai dû croire qu'un homme de votre âge, lassé de s'escrimer contre les auteurs, & de s'exposer à l'orage, venait ici pour se réfugier comme en un port tranquille ; mais vous avez d'abord d'une façon assez singulière exigé de moi, de ne point prendre Fréron pour m'écrire des nouvelles : j'ai eu la faiblesse ou la complaisance de vous l'accorder, quoique ce n'était pas à vous de décider de ceux que je prendrais en service. D'Arnaud a eu des torts envers vous ; un homme généreux les lui eût pardonnés : un homme vindicatif poursuit ceux qu'il prend en haine. Enfin, quoique d'Arnaud ne m'ait rien fait, c'est par rapport à vous qu'il est parti d'ici. Vous avez été chez le ministre de Russie lui parler d'affaires, dont vous n'aviez point à vous mêler, & l'on a cru que je vous en avais donné la commission. Vous vous êtes mêlé des affaires de Mad. de Bentink, sans que ce fût certainement de votre département. Vous

avez eu la plus vilaine affaire du monde avec le juif : vous avez fait un train affreux dans toute la ville. L'affaire des billets saxons est si bien connue en Saxe, qu'on m'en a porté de grièves plaintes. Pour moi, j'ai conservé la paix dans ma maison jusqu'à votre arrivée ; & je vous avertis, que si vous avez la passion d'intriguer & de cabaler, vous vous êtes très-mal adressé. J'aime des gens doux & paisibles, qui ne mettent point dans leur conduite les passions violentes de la tragédie ! En cas que vous puissiez vous résoudre à vivre en philosophe, je serai bien aise de vous voir ; mais si vous vous abandonnez à toutes les fougues de vos passions, & que vous en vouliez à tout le monde, vous ne me ferez aucun plaisir de venir ici, & vous pouvez tout autant rester à Berlin.

LETTRE CCXLV.

DU ROI.

Potsdam, du 28 Février, 1752.

Si vous voulez venir ici, vous en êtes le maître. Je n'y entends parler d'aucun procès, pas même du vôtre. Puisque vous l'avez gagné, je vous en félicite, & je suis bien aise que cette vilaine affaire soit finie. J'espère que vous n'aurez plus de querelles ni avec le vieux, ni avec le nouveau Testament ; ces sortes de compromis sont flétrissans ; &

avec les talens du plus bel esprit de France, vous ne couvrirez pas les tâches que cette conduite imprimerait à la longue à votre réputation. Un libraire Gosse, un violon de l'opéra, un juif jouaillier, ce sont en vérité des gens dont, dans aucune sorte d'affaires, les noms ne devraient se trouver à côté du vôtre. J'écris cette lettre avec le gros bon sens d'un allemand, qui dit ce qu'il pense, sans employer de termes équivoques & de flasques adoucissemens, qui défigurent la vérité; c'est à vous d'en profiter.

LETTRE CCXLVI.

DU ROI.

1752.

J'AI crû d'un jour à l'autre vous voir arriver ici, ce qui m'a empêché de vous remercier plutôt de l'Histoire de Louis XIV que j'ai à présent quadruple. Pour bien suivre l'art dont vous avez fait cet extrait, je lis la première partie avec le commentaire de Quincy, ce dictionnaire de batailles & de sièges; & j'attends votre retour pour vous en dire mon sentiment. Mon impatience m'a fait lire le second volume en même temps; & à vous dire le vrai, je le trouve supérieur au premier, tant par la nature des choses que par le style & cette noble hardiesse, avec laquelle vous dites des vérités jusqu'aux rois. C'est un très-beau morceau, & qui doit vous

combler d'honneur. La mort de Madame Henriette fera qu'on jouera votre *Rome sauvée* plus tard que vous ne l'aviez crû. Je suis malade depuis huit jours d'un rhume de poitrine & d'une ébullition de sang; mais le mal est presque passé. Je ne fais que lire, je n'écris plus; quand on a la mémoire aussi mauvaise qu'est la mienne, il faut de temps en temps relire ce qu'on a lû pour s'en rappeler l'idée, & pour bien savoir ce qui en vaut la peine. Ensuite de cela je recommencerai à corriger mes misères. Votre feu est pareil à celui des Vestales; il ne s'éteint jamais; le peu qui m'en est tombé en partage veut être attisé souvent, & encore est il souvent près d'étouffer sous les cendres. Adieu. Ne pensez pas qu'il y ait plus de chênes que de roseaux dans le monde; vous verrez périr bien des personnes à vos côtés, & vous en surpasserez encore plus par votre nom qui ne périra jamais.

LETTRE CCXLVII.

DU ROI.

A Cosel, Septembre, 1752.

J'AI reçu votre poëme philosophique proche de ce Carnovia, où Marc-Aurèle jetta par écrit ses sages réflexions morales; j'en ai trouvé votre poëme d'autant plus beau. Reste à faire quelques réflexions, non pas sur la poësie, mais sur le fond & la conduite

du 4me chant, dont je me réserve à vous entretenir à mon retour. Ici les houssards, les ingénieurs, les officiers de l'infanterie & de la cavalerie me tarabustent si fort, qu'ils ne me laissent pas le temps de me reconnaître. Adieu. Ayez pitié d'une ame qui est dans le purgatoire, & qui vous demande des messes pour en être tiré bientôt.

LETTRE CCXLVIII.

DU ROI.

A Neisse, ce 8 (Septembre) 1752.

ESCLAVE de la poësie
Je perdais le sommeil à tourner un couplet ;
Revenu de ma frénésie
J'ai vû que ce beau feu n'était qu'un feu folet ;
La sévère raison pour mon malheur m'éclaire,
Son œil perçant, son front austère
Du crédule amour propre a confondu l'erreur.
J'abandonne au brillant Voltaire
L'empire d'Apollon & le sceptre d'Homère :
Content d'être son auditeur,
Je veux l'écouter & me taire.

Voilà le parti que j'ai pris. Les affaires & les vers sont des choses d'une nature bien différente ; les unes donnent un frein à l'imagination, les autres veulent l'étendre. Je suis entre deux comme l'âne de Buridan. J'ai regraté quelques strophes d'une vieille

ode, mais ce n'eſt pas la peine de vous l'envoyer. Le cher Iſaac a voyagé comme une tortue très-lente. Je crois que votre gros duc de Chevreuſe, qui sûrement n'a pas la taille d'un coureur, aurait fait à pied & plus vite que le Sieur Iſaac avec ſix chevaux, le chemin de Paris à Berlin; mais à cela ne tienne; je ſuis bien aiſe de le revoir; il faut prendre les hommes comme ils ſont. Le ciel a voulu que d'Argens fût fait ainſi; il n'eſt pas dans ſon pouvoir de ſe refondre.

Je ne vous rends aucun compte de mes occupations, parce que ce ſont des choſes dont vous vous ſouciez très-peu. Des camps, des ſoldats, des fortereſſes, des finances, des procès ſont de tous pays; toutes les gazettes ne ſont remplies que de ces misères. Je compte vous revoir le 16, & je vous ſouhaite ſanté, tranquillité & contentement. Adieu.

LETTRE CCXLIX.

DU ROI.

Octobre, 1752.

SI je n'avais pas eu hier une terrible colique accompagnée de violens maux de tête, je vous aurais remercié d'abord de la nouvelle édition de vos œuvres que j'ai reçu. J'ai parcouru légèrement les nouvelles pièces que vous y avez miſes, mais je n'ai pas été content de l'ordre des pièces, ni de la forme de l'édition; on dirait que ce ſont les cantiques de Luther:

& quant aux matières, tout eſt pêle-mêle. Je crois pour la commodité du public qu'il vaudrait mieux augmenter le nombre des volumes, groſſir les caractères, & mettre enſemble ce qui convient enſemble & ſéparer ce qui n'a pas de connexion. Voilà mes remarques que je vous communique, car je ſuis très-perſuadé que nous n'en ſommes pas à la dernière édition de vos œuvres. Vous tuerez & vos éditeurs & vos lecteurs avec vos coliques, & vos évanouiſſemens, & vous ferez le panégyrique ou la ſatyre de tous ceux avec leſquels vous vivez, après notre mort. Voilà ce que vous prophétiſe non pas Noſtradamus, mais quelqu'un qui ſe connaît aſſez en maladies & dont la profeſſion eſt de ſe connaître en hommes. Je travailledans mon trou à des choſes moins brillantes & moins bienfaites que celles qui vous occupent, mais qui m'amuſent, & cela me ſuffit. J'eſpère d'apprendre dans peu que vous êtes guéri & de bonne humeur. Adieu.

LETTRE CCL.

DU ROI.

Décembre, 1752.

VOTRE effronterie m'étonne. Après ce que vous venez de faire, & qui eſt clair comme le jour, vous perſiſtez, au lieu de vous avouer coupable! Ne vous imaginez pas, que vous ferez croire que le noir eſt

blanc ; quand on ne voit pas, c'eſt qu'on ne veut pas tout voir ; mais ſi vous pouſſez l'affaire à bout, je ferai tout imprimer, & l'on verra que ſi vos ouvrages méritent qu'on vous érige des ſtatues, votre conduite vous mériterait des chaines.

P. S. L'éditeur eſt interrogé, il a tout déclaré.

LETTRE CCLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, 1753.

Ce que j'ai vu dans les gazettes eſt-il croyable ? On abuſe du nom de votre Majeſté pour empoiſonner les derniers jours d'une vie que je vous ai conſacrée. Quoi ! on m'accuſe d'avoir avancé que Kœnig écrivait contre vos ouvrages ! Ah, Sire, il en eſt auſſi incapable que moi. Votre Majeſté ſait ce que je lui en ai écrit *. Je vous ai toujours dit la vérité, & je vous la dirai juſqu'au dernier moment de ma vie. Je ſuis au déſeſpoir de n'être point allé à Bareith ; une partie de ma famille, qui va m'attendre aux eaux, me force d'aller chercher une guériſon que vos bontés ſeules pourraient me donner. Je vous ſerai toujours tendrement dévoué, quelque choſe que vous faſſiez.

* Voyez la lettre à M. Kœnig, 17 Novembre 1752, volume III des Mélanges littéraires.

Je ne vous ai jamais manqué, je ne vous manquerai jamais. Je reviendrai à vos pieds au mois d'Octobre; & si la malheureuse aventure de la Beaumelle n'est pas vraie; si Maupertuis en effet n'a pas trahi le secret de vos soupers, & ne m'a point calomnié pour exciter la Beaumelle contre moi; s'il n'a pas été par sa haine l'auteur de mes malheurs, j'avouerai que j'ai été trompé, & lui demanderai pardon devant votre Majesté & devant le public. Je m'en ferai une vraie gloire. Mais si la lettre de la Beaumelle est vraie, si les faits sont constatés, si je n'ai pris d'ailleurs le parti de Kœnig qu'avec toute l'Europe littéraire, voyez, Sire, ce que les philosophes Marc-Aurèle & Julien auraient fait en pareil cas. Nous sommes tous vos serviteurs, & vous auriez pu d'un mot tout concilier. Vous êtes fait pour être notre juge, & non notre adversaire. Votre plume respectable eût été dignement employée à nous ordonner de tout oublier; mon cœur vous répond que j'aurais obéi. Sire, ce cœur est encore à vous; vous savez que l'enthousiasme m'avait amené à vos pieds, il m'y ramènera. Quand j'ai conjuré votre Majesté de ne plus m'attacher à elle par des pensions, elle sait bien que c'était uniquement préférer votre personne à vos bienfaits. Vous m'avez ordonné de les recevoir, ces bienfaits, mais jamais je ne vous serai attaché que pour vous-même; & je vous jure encore entre les mains de son Altesse royale madame la margrave de Bareith, par qui je prends la liberté de faire passer ma lettre, que je vous garderai jusqu'au tombeau les

ſentimens qui m'amenèrent à vos pieds lorſque je quittai pour vous tout ce que j'avais de plus cher, & que vous daignâtes me jurer une amitié éternelle.

LETTRE CCLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, Octobre, 1757.

NE vous effrayez pas d'une longue lettre, qui eſt la ſeule choſe qui puiſſe vous effrayer.

J'ai été reçu chez votre Majeſté avec des bontés ſans nombre; je vous ai appartenu, mon cœur vous appartiendra toujours. Ma vieilleſſe m'a laiſſé toute ma vivacité pour ce qui vous regarde, en la diminuant pour tout le reſte. J'ignore encore dans ma retraite paiſible ſi votre Majeſté a été à la rencontre du corps d'armée de M. de Soubiſe, & ſi elle s'eſt ſignalée par des nouveaux ſuccès. Je ſuis peu au fait de la ſituation préſente des affaires; je vois ſeulement qu'avec la valeur de Charles XII, & avec un eſprit bien ſupérieur au ſien, vous vous trouvez avoir plus d'ennemis à combattre qu'il n'en eut quand il revint à Stralſund; mais il y a une choſe bien sûre, c'eſt que vous aurez plus de réputation que lui dans la poſtérité, parce que vous avez remporté autant de victoires ſur des ennemis plus aguerris que les ſiens, & que vous avez fait à vos ſujets tous les biens qu'il n'a pas faits, en ranimant les arts, en fondant des colonies,

nies, en embelliſſant les villes. Je mets à part d'autres talens auſſi ſupérieurs que rares, qui auraient ſuffi à vous immortaliſer. Vos plus grands ennemis ne peuvent vous ôter aucun de ces mérites; votre gloire eſt donc abſolument hors d'atteinte. Peut-être cette gloire eſt-elle actuellement augmentée par quelque victoire, mais nul malheur ne vous l'ôtera. Ne perdez jamais de vue cette idée, je vous en conjure.

Il s'agit à préſent de votre bonheur; je ne parlerai pas aujourd'hui des treize cantons. Je m'étais livré au plaiſir de dire à votre Majeſté combien elle eſt aimée dans les pays que j'habite, mais je ſais qu'en France elle a beaucoup de partiſans; je ſais très-poſitivement qu'il y a bien des gens qui déſirent le maintien de la balance que vos victoires avaient établie. Je me borne à vous dire des vérités ſimples, ſans oſer me mêler en aucune façon de politique; cela ne m'appartient pas. Permettez-moi ſeulement de penſer que, ſi la fortune vous était entièrement contraire, vous trouveriez une reſſource dans la France, garante de tant de traités; que vos lumières & votre eſprit vous ménageraient cette reſſource; qu'il vous reſterait toujours aſſez d'Etats pour tenir un rang très-conſidérable dans l'Europe; que le grand électeur votre biſaïeul n'en a pas été moins reſpecté pour avoir cédé quelques-unes de ſes conquêtes. Permettez-moi, encore une fois, de penſer ainſi en vous ſoumettant mes penſées. Les Caton &

les Othon, dont votre Majefté trouve la mort belle, n'avaient guère autre chofe à faire qu'à fervir ou qu'à mourir; encore Othon n'était-il pas sûr qu'on l'eût laiffé vivre; il prévint par une mort volontaire celle qu'on lui eût fait fouffrir. Nos mœurs & votre fituation font bien loin d'exiger un tel parti; en un mot, votre vie eft très-néceffaire : vous fentez combien elle eft chère à une nombreufe famille, & à tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher. Vous favez que les affaires de l'Europe ne font jamais longtemps dans la même affiette, & que c'eft un devoir pour un homme tel que vous de fe réferver aux événemens. J'ofe vous dire bien plus; croyez-moi, fi votre courage vous portait à cette extrêmité héroïque, elle ne ferait pas approuvée; vos partifans la condamneraient & vos ennemis en triompheraient. Songez encore aux outrages que la nation fanatique des bigots ferait à votre mémoire. Voilà tout le prix que votre nom recueillerait d'une mort volontaire; & en vérité il ne faudrait pas donner à ces lâches ennemis du genre humain le plaifir d'infulter à votre nom fi refpectable.

Ne vous offenfez pas de la liberté avec laquelle vous parle un vieillard qui vous a toujours révéré & aimé, & qui croit, d'après une longue expérience, qu'on peut tirer de très-grands avantages du malheur. Mais malheureufement nous fommes très-loin de vous voir réduit à des extrémités fi funeftes, & j'attends tout de votre courage & de votre efprit, hors le parti malheureux que ce même courage peut

mè faire craindre. Ce sera une consolation pour moi en quittant la vie de laisser sur la terre un roi philosophe.

LETTRE CCLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, Octobre, 1757.

VOTRE épître d'Erfurth * est pleine de morceaux admirables & touchans. Il y aura toujours de très-belles choses dans ce que vous ferez, & dans ce que vous écrirez. Souffrez que je vous dise ce que j'ai écrit à son Altesse royale votre digne sœur, que cette épître fera verser des larmes, si vous n'y parlez pas des vôtres. Mais il ne s'agit pas ici de discuter avec votre Majesté ce qui peut perfectionner ce monument d'une grande ame & d'un grand génie; il s'agit de vous, & de l'intérêt de toute la saine partie du genre humain, que la philosophie attache à votre gloire & à votre conservation.

Vous voulez mourir †; je ne vous parle pas ici de l'horreur douloureuse que ce dessein m'inspire. Je vous conjure de soupçonner au moins que du haut rang où vous êtes, vous ne pouvez guère voir quelle est l'opinion des hommes, quel est l'esprit du temps.

* Le Testament du Roi, avant la bataille de Rosbach. Voyez le *Comment. historique*, &c.

† Voyez dans la Correspondance générale, année 1757, les lettres de M. de Voltaire & de M. le duc de Richelieu.

Comme roi, on ne vous le dit pas ; comme philoſophe & comme grand homme, vous ne voyez que les exemples des grands hommes de l'antiquité. Vous aimez la gloire, vous la mettez aujourd'hui à mourir d'une manière que les autres hommes choiſiſſent rarement, & qu'aucun des ſouverains de l'Europe n'a jamais imaginée depuis la chute de l'empire romain. Mais, hélas ! Sire, en aimant tant la gloire, comment pouvez-vous vous obſtiner à un projet qui vous la fera perdre ? Je vous ai déjà repréſenté la douleur de vos amis, le triomphe de vos ennemis, & les inſultes d'un certain genre d'hommes qui mettra lâchement ſon devoir à flétrir une action généreuſe.

J'ajoute, car voici le temps de tout dire, que perſonne ne vous regardera comme le martyr de la liberté ; il faut ſe rendre juſtice : vous ſavez dans combien de cours on s'opiniâtre à regarder votre entrée en Saxe comme une infraction du droit des gens. Que dira-t-on dans ces cours ? que vous avez vengé ſur vous-même cette invaſion ; que vous n'avez pu réſiſter au chagrin de ne pas donner la loi. On vous accuſera d'un déſeſpoir prématuré quand on ſaura que vous avez pris cette réſolution funeſte dans Erfurth, quand vous étiez encore maître de la Siléſie & de la Saxe. On commentera votre épître d'Erfurth, on en fera une critique injurieuſe ; on ſera injuſte, mais votre nom en ſouffrira.

Tout ce que je repréſente à votre Majeſté eſt la vérité même. Celui que j'ai appelé le Salomon du Nord s'en dit davantage dans le fond de ſon cœur.

Il ſent qu'en effet s'il prend ce funeſte parti, il y cherche un honneur dont pourtant il ne jouira pas. Il ſent qu'il ne veut pas être humilié par des ennemis perſonnels : il entre donc dans ce triſte parti de l'amour propre, du déſeſpoir. Ecoutez contre ces ſentimens votre raiſon ſupérieure ; elle vous dit que vous n'êtes point humilié, & que vous ne pouvez l'être ; elle vous dit qu'étant homme comme un autre, il vous reſtera (quelque choſe qui arrive) tout ce qui peut rendre les autres hommes heureux ; biens, dignités, amis. Un homme qui n'eſt que roi peut ſe croire très-infortuné quand il perd des Etats ; mais un philoſophe peut ſe paſſer d'Etats. Encore, ſans que je me mêle en aucune façon de politique, je ne peux croire qu'il ne vous en reſtera pas aſſez pour être toujours un ſouverain conſidérable. Si vous aimiez mieux mépriſer toute grandeur comme ont fait Charles-Quint, la reine Chriſtine, le roi Caſimir, & tant d'autres, vous ſoutiendriez ce perſonnage mieux qu'eux tous ; & ce ferait pour vous une grandeur nouvelle. Enfin tous les partis peuvent convenir, hors le parti odieux & déplorable que vous voulez prendre. Serait-ce la peine d'être philoſophe ſi vous ne ſaviez pas vivre en homme privé ? ou ſi en demeurant ſouverain vous ne ſaviez pas ſupporter l'adverſité ?

Je n'ai d'intérêt dans tout ce que je dis que le bien public & le vôtre. Je ſuis bientôt dans ma ſoixante & cinquième année, je ſuis né infirme ; je n'ai qu'un moment à vivre ; j'ai été bien malheureux,

vous le ſavez ; mais je mourrais heureux ſi je vous laiſſais ſur la terre mettant en pratique ce que vous avez ſi ſouvent écrit.

LETTRE CCLIV.

DU ROI.

Le 9 Octobre, 1757.

JE ſuis homme, il ſuffit, & né pour la ſouffrance,
Aux rigueurs du deſtin j'oppoſe ma conſtance.

Mais avec ces ſentimens, je ſuis bien loin de condamner Caton & Othon. Le dernier n'a eu de beau moment en ſa vie que celui de ſa mort.

Croyez que ſi j'étais Voltaire,
Et particulier comme lui,
Me contentant du néceſſaire,
Je verrais voltiger la fortune légère,
Et m'en moquerais aujourd'hui.
Je connais l'ennui des honneurs,
Le fardeau des devoirs, le jargon des flatteurs,
Ces misères de toute eſpèce,
Et ces détails de petiteſſe
Dont il faut s'occuper dans le ſein des grandeurs.
Je mépriſe la vaine gloire,
Quoique poëte & ſouverain.
Quand du ciſeau fatal, en tranchant mon deſtin,
Atropos m'aura vu plongé dans la nuit noire,
Qu'importe l'honneur incertain

De vivre après ma mort au temple de mémoire ?
Un inſtant de bonheur vaut mille ans dans l'hiſtoire.
Nos deſtins ſont-ils donc ſi beaux ?
Le doux plaiſir & la molleſſe,
La vive & naïve alégreſſe,
Ont toujours fui des grands la pompe & les travaux.
Ainſi la fortune volage
N'a jamais cauſé mes ennuis,
Soit qu'elle me flatte ou m'outrage,
Je dormirai toutes les nuits
En lui refuſant mon hommage.
Mais notre état fait notre loi,
Il nous oblige, il nous engage
A meſurer notre courage
Sur ce qu'exige notre emploi.
Voltaire dans ſon hermitage,
Dans un pays dont l'héritage
Eſt ſon antique bonne-foi,
Peut s'adonner en paix à la vertu du ſage,
Dont Platon nous marqua la loi.
Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penſer, vivre & mourir en roi.

LETTRE CCLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, Le 13 Novembre, 1757.

VOTRE épître à d'Argens m'avait fait trembler ; celle dont votre Majeſté m'honore, me raſſure. Vous ſembliez dire un triſte adieu dans toutes les formes,

& vouloir précipiter la fin de votre vie. Non seulement ce parti désespérait un cœur comme le mien, qui ne vous a jamais été assez développé, & qui a toujours été attaché à votre personne, quoi qu'il ait pu arriver; mais ma douleur s'aigrissait des injustices qu'une grande partie des hommes fera à votre mémoire.

Je me rends à vos trois derniers vers, aussi admirables par le sens que par les circonstances où ils sont faits.

> Pour moi, menacé du naufrage,
> Je dois, en affrontant l'orage,
> Penser, vivre & mourir en roi.

Ces sentimens sont dignes de votre ame, & je ne veux entendre autre chose par ces vers, sinon que vous vous défendrez jusqu'à la dernière extrémité avec votre courage ordinaire. C'est une des preuves de ce courage supérieur aux événemens, de faire de beaux vers dans une crise où tout autre pourrait à peine faire un peu de prose. Jugez si ce nouveau témoignage de la supériorité de votre ame doit faire souhaiter que vous viviez. Je n'ai pas le courage, moi, d'écrire en vers à votre Majesté dans la situation où je vous vois; mais permettez que je vous dise tout ce que je pense.

Premièrement, soyez très-sûr que vous avez plus de gloire que jamais. Tous les militaires écrivent de tous côtés, qu'après vous être conduit à la bataille du 18 comme le prince de Condé à Sénef, vous avez agi

dans tout le reſte en Turenne. Grotius diſait : Je puis ſouffrir les injures & la misère, mais je ne peux vivre avec les injures, la misère & l'ignominie enſemble. Vous êtes couvert de gloire dans vos revers, il vous reſte de grands Etats : l'hiver vient ; les choſes peuvent changer. Votre Majeſté ſait que plus d'un homme conſidérable penſent qu'il faut une balance, & que la politique contraire eſt une politique déteſtable ; ce ſont leurs propres paroles.

J'oſerais ajouter que Charles XII, qui avait votre courage avec infiniment moins de lumières, & moins de compaſſion pour ſes peuples, fit la paix avec le czar ſans s'avilir. Il ne m'appartient pas d'en dire davantage ; & votre raiſon ſupérieure vous en dit cent fois plus.

Je dois me borner à repréſenter à votre Majeſté combien ſa vie eſt neceſſaire à ſa famille, aux Etats qui lui demeureront, aux philoſophes qu'elle peut éclairer & ſoutenir, & qui auraient, croyez-moi, beaucoup de peine à juſtifier devant le public une mort volontaire contre laquelle tous les préjugés s'élèveraient. Je dois ajouter que quelque perſonnage que vous faſſiez, il ſera toujours grand.

Je prends du fond de ma retraite plu sd'intérêt à votre ſort, que je n'en prenais dans Potſdam & dans Sans-Souci. Cette retraite ſerait heureuſe, & ma vieilleſſe infirme ſerait conſolée, ſi je pouvais être aſſuré de votre vie, que le retour de vos bontés me rend encore plus chère.

J'apprends que Monſeigneur le prince de Pruſſe eſt très-malade ; c'eſt un nouveau ſurcroît d'affliction, & une nouvelle raiſon de vous conſerver. C'eſt très-peu de choſe, j'en conviens, d'exiſter pour un moment au milieu des chagrins, entre deux éternités qui nous engloutiſſent; mais c'eſt à la grandeur de votre courage à porter le fardeau de la vie, & c'eſt être véritablement roi que de ſoutenir l'adverſité en grand homme.

LETTRE CCLVI.

DU ROI.

À Breſlau, le 16 de Janvier, 1758.

J'AI reçu votre lettre du 22 de Novembre & du 2 de Janvier en même temps. J'ai à peine le temps de faire de la proſe, bien moins des vers pour répondre aux vôtres. Je vous remercie de la part que vous prenez aux heureux haſards qui m'ont ſecondé à la fin d'une campagne où tout ſemblait perdu. Vivez heureux & tranquille à Genève; il n'y a que cela dans le monde; & faites des vœux pour que la fièvre chaude héroïque de l'Europe ſe guériſſe bientôt, pour que le triumvirat ſe détruiſe, & que les tyrans de cet univers ne puiſſent pas donner au monde les chaînes qu'ils lui préparent.

Je ne ſuis malade ni de corps ni d'eſprit, mais je

me repose dans ma chambre. Voilà ce qui a donné lieu aux bruits que mes ennemis ont semés. Mais je peux leur dire commme Démosthènes aux Athéniens : Eh bien ! si Philippe était mort, que serait-ce ? O Athéniens ! vous vous feriez bientôt un autre Philippe.

O Autrichiens ! votre ambition, votre désir de tout dominer, vous feraient bientôt d'autres ennemis ; & les libertés germaniques & celles de l'Europe ne manqueront jamais de défenseurs.

LETTRE CCLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 15 Avril, 1758.

PUISQUE vous êtes si grand maître
Dans l'art des vers & des combats,
Et que vous aimez tant à l'être,
Rimez donc, bravez le trépas ;
Instruisez, ravagez la terre ;
J'aime les vers, je hais la guerre,
Mais je ne m'opposerai pas
A votre fureur militaire ;
Chaque esprit a son caractère :
Je conçois qu'on a du plaisir
A savoir comme vous saisir
L'art de tuer & l'art de plaire.

Cependant ressouvenez-vous de celui qui a dit autrefois :

Et quoique admirateur d'Alexandre & d'Alcide,
J'euſſe aimé mieux choiſir les vertus d'Ariſtide.

Cet Ariſtide était un bon homme ; il n'eût point propoſé de faire payer à l'archevêque de Maïence les dépens & dommages de quelque pauvre ville grecque ruinée. Il eſt clair que votre Majeſté a encouru les cenſures de Rome en imaginant ſi plaiſamment de faire payer à l'Egliſe les pots que vous avez caſſés. Pour vous relever de l'excommunication majeure, je vous ai conſeillé, en bon citoyen, de payer vous-même. Je me ſuis ſouvenu que votre Majeſté m'avait dit ſouvent que les peuples de *** étaient des ſots. En vérité, Sire, vous êtes bien bon de vouloir régner ſur ces gens-là. Je crois vous propoſer un très-bon marché en vous priant de les donner à qui les voudra.

Je m'imaginais qu'un grand homme,
Qui bat le monde & qui s'en rit,
N'aimait à dominer que ſur des gens d'eſprit,
Et je voudrais le voir à Rome.

Comme je ſuis très-fâché de payer trois vingtièmes de mon bien, & de me ruiner pour avoir l'honneur de vous faire la guerre, vous croirez peut-être que c'eſt par ladrerie que je vous propoſe la paix : point du tout ; c'eſt uniquement afin que vous ne riſquiez pas tous les jours de vous faire tuer par des croates, des houſſards & autres barbares qui ne ſavent pas ce que c'eſt qu'un beau vers.

Vos miniſtres auront ſans doute à Bréda de plus belles vues que les miennes. M. le duc de Choiſeul, M. de Kaunitz, M. Pitt ne me diſent point leur ſecret. On dit qu'il n'eſt connu que d'un M. de Saint-Germain, qui a ſoupé autrefois dans la ville de Trente avec les pères du concile, & qui aura probablement l'honneur de voir votre Majeſté dans une cinquantaine d'années. C'eſt un homme qui ne meurt point, & qui ſait tout. Pour moi, qui ſuis près de finir ma carrière & qui ne ſais rien, je me borne à ſouhaiter que vous connaiſſiez M. le duc de Choiſeul.

Votre Majeſté m'écrit qu'elle va ſe mettre à être un vaurien; voilà une belle nouvelle qu'elle m'apprend là! & qui êtes-vous donc, vous autres maîtres de la terre? Je vous ai vu aimer beaucoup ces vauriens de Trajan, de Marc-Aurèle, & de Julien: reſſemblez-leur toujours; mais ne me brouillez pas avec M. le duc de Choiſeul dans vos goguettes.

Et ſur ce, je préſente à votre Majeſté mon reſpect, & prie honnêtement la Divinité qu'elle donne la paix à ſes images.

LETTRE CCLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 2 Mai, 1758.

HÉROS du Nord, je ſavais bien
Que vous avez vu les derrières

Des guerriers du roi très-chrétien
A qui vous taillez des croupières ;
Mais que vos rimes familières
Immortalisent les beaux culs
De ceux que vous avez vaincus,
Ce sont des faveurs singulières.
Nos blanc-poudrés sont convaincus
De tout ce que vous savez faire ;
Mais les *ons*, les *its* & les *us*
A présent ne vous touchent guère.
Mars, votre autre dieu tutélaire,
Brise la lyre de Phébus.
Horace, Lucrèce & Pétrone
Dans l'hiver sont vos courtisans ;
Vos beaux printemps sont pour Bellone ;
Vous vous amusez en tout temps.

Il n'y a rien de si plaisant, Sire, que le congé que vous avez donné, daté du 6 Novembre 1757 ; cependant il me semble que dans ce mois de Novembre vous couriez à bride abattue à Breslau, & que c'est en courant que vous chantâtes nos derrières. Le bel arrêt du parlement de Paris sur le bon sens philosophique de d'Argens*, & sur la loi naturelle, pourrait bien aussi avoir sa part dans l'histoire des culs ; mais c'est dans le divin chapitre des torche-culs de Gargantua. La besogne de ces messieurs ne mérite guère qu'on en fasse un autre usage. On a traité à peu-près ainsi à la cour les impertinentes re-

* La *Philosophie du bon sens*, ouvrage du marquis d'Argens, condamné par le parlement, à peu-près dans le même temps que le poëme de M. de Voltaire sur la Loi naturelle.

montrances que cette compagnie a faites. On ne pourra jamais leur reprocher *la Philoſophie du bon ſens*. Ondit que Paris eſt plus fou que jamais, non pas de cette folie que le génie peut quelquefois permettre, mais de cette folie qui reſſemble à la ſottiſe. Je ne veux pas, Sire, avoir celle d'abuſer plus longtemps des momens de votre Majeſté ; je volerais les Autrichiens à qui vous les conſacrez. Je prie toujours qu'il vous donne la paix, & que ſon règne nous advienne. Car en vérité au milieu de tant de maſſacres, c'eſt le règne du diable, & les philoſophes qui diſent que tout eſt bien ne connaiſſent guère leur monde. Tout ſera bien quand vous ſerez à Sans-Souci, & que vous direz :

> Alors, cher Cinéas, victorieux, contens,
> Nous pouvons rire à l'aiſe & prendre du bon temps.

LETTRE CCLIX.

DU ROI.

De Ramenau, du 28 Septembre, 1758.

JE ſuis fort obligé au ſolitaire des Délices de la part qu'il prend aux avantures du Don Quichotte du nord ; ce Don Quichotte mène la vie des comédiens de campagne, jouant tantôt ſur un théâtre, tantôt ſur l'autre, quelquefois ſifflé, quelquefois applaudi. La dernière pièce qu'il a jouée était

la Thébaïde, à peine y resta-t-il le moucheur de chandelles. Je ne sais ce qui arrivera de tout ceci ; mais je crois avec nos bons épicuriens, que ceux qui se tiennent sur l'amphithéâtre sont plus heureux que ceux qui se tiennent sur les tréteaux. Quoique je sois par voie & par chemins, j'entends à bâton-rompu parler de ce qui se passe dans la république des lettres, & cette bavarde à cent bouches ne dit point ce que vous faites. J'aurais envie de crier à vos oreilles : Tu dors, Brutus. Voici trois ans écoulés, qu'il ne paraît point de nouvelles éditions de vos ouvrages ; que faites-vous donc ? Au cas que vous ayez fait quelque chose de nouveau, je vous prie de me l'envoyer. D'ailleurs, je vous souhaite toute la tranquillité & tout le repos dont je ne jouis pas. Adieu.

LETTRE CCLX.

DU ROI.

Le 6 d'Octobre, 1758.

IL vous a été facile de juger de ma douleur par la perte que j'ai faite. Il y a des malheurs réparables par la constance & par un peu de courage ; mais il y en a d'autres contre lesquels toute la fermeté dont on veut s'armer, & tous les discours des philosophes ne sont que des secours vains & inutiles ; ce sont de ceux-ci dont ma malheureuse étoile

 m'accable

m'accable dans les momens les plus embarrassans & les plus remplis de ma vie.

Je n'ai point été malade, comme on vous l'a dit; mes maux ne consistent que dans des coliques hémorrhoïdales & quelquefois néphrétiques. Si cela eût dépendu de moi, je me serais volontiers dévoué à la mort que ces sortes d'accidens amènent tôt ou tard, pour sauver & pour prolonger les jours de celle qui ne voit plus la lumière *. N'en perdez jamais la mémoire, & rassemblez, je vous prie, toutes vos forces pour élever un monument à son honneur. Vous n'avez qu'à lui rendre justice; & sans vous écarter de la vérité, vous trouverez la matière la plus ample & la plus belle.

Je vous souhaite plus de repos & de bonheur que je n'en ai.

LETTRE CCLXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Sur la Mort de son Altesse Royale Madame la Margrave de Bareith.

Décembre, 1758.

OMBRE illustre, ombre chère, ame héroïque & pure,
Toi que mes tristes yeux ne cessent de pleurer,
Quand la fatale loi de toute la nature

* La margrave de Bareith.

Te conduit dans la ſépulture,
Faut-il te plaindre ou t'admirer ?

Les vertus, les talens ont été ton partage,
Tu vécus, tu mourus en ſage ;
Et voyant à pas lents avancer le trépas,
Tu montras le même courage
Qui fait voler ton frère au milieu des combats.

Femme ſans préjugés, ſans vice & ſans molleſſe,
Tu bannis loin de toi la Superſtition,
Fille de l'Impoſture & de l'Ambition,
Qui tyranniſe la Faibleſſe.

Les Langueurs, les Tourmens, miniſtres de la Mort,
T'avaient déclaré la guerre ;
Tu les bravas ſans effort,
Tu plaignis ceux de la terre.

Hélas ! ſi tes conſeils avaient pu l'emporter
Sur le faux intérêt d'une aveugle vengeance,
Que de torrens de ſang on eût vu s'arrêter !
Quel bonheur t'aurait dû la France !

Ton cher frère aujourd'hui, dans un noble repos,
Recueillerait ſon ame à ſoi-même rendue ;
Le philoſophe, le héros
Ne ſerait affligé que de t'avoir perdue.

Sur ta cendre adorée il jetterait des fleurs
Du haut de ſon char de victoire,
Et les mains de la Paix & les mains de la Gloire
Se joindraient pour ſécher ſes pleurs.

Sa voix célébrerait ton amitié fidelle,
Les échos de Berlin répondraient à ſes chants :

Ah! j'impose silence à mes tristes accens,
Il n'appartient qu'à lui de te rendre immortelle.

Voilà, Sire, ce que ma douleur me dicta quelque temps après le premier saisissement dont je fus accablé à la mort de ma protectrice. J'envoie ces vers à votre Majesté, puisqu'elle l'ordonne. Je suis vieux : elle s'en apercevra bien. Mais le cœur qui sera toujours à vous & à l'adorable sœur que vous pleurez, ne vieillira jamais. Je n'ai pu m'empêcher de me souvenir dans ces faibles vers des efforts que cette digne princesse avait faits pour rendre la paix à l'Europe. Toutes ses lettres (vous le savez sans doute) avaient passé par moi. Le ministre * qui pensait absolument comme elle, & qui ne put lui répondre que par une lettre qu'on lui dicta, en est mort de chagrin. Je vois avec douleur dans ma vieillesse accablée d'infirmités tout ce qui se passe ; & je me console parce que j'espère que vous serez aussi heureux que vous méritez de l'être. Le médecin Tronchin dit que votre colique hémorrhoïdale n'est point dangereuse : mais il craint que tant de travaux n'altèrent votre sang. Cet homme est sûrement le plus grand médecin de l'Europe, le seul qui connaisse la nature. Il m'avait assuré qu'il y avait du remède pour l'état de votre auguste sœur six mois avant sa mort. Je fis ce que je pus pour

* Le cardinal de Tencin. L'abbé de Bernis l'obligea de signer une lettre qu'il lui envoya pour rompre toute négociation, & cette adroite politique nous a valu la paix glorieuse de 1763. Voyez le *Commentaire historiq.* Mélanges littér. tome II, page 185.

engager son Altesse royale à se mettre entre les mains de Tronchin ; elle se confia à des ignorans entêtés ; & Tronchin m'annonça sa mort deux mois avant le moment fatal. Je n'ai jamais senti un désespoir plus vif. Elle est morte victime de la confiance de ceux qui l'ont traitée. Conservez-vous, Sire, car vous êtes nécessaire aux hommes.

LETTRE CCLXII.

DU ROI.

A Breslau, le 2 de Janvier, 1759.

JE ne mérite pas toutes les louanges que vous me donnez. Nous nous sommes tirés d'affaire par des à peu-près ; mais avec la multitude de monde auquel il faut nous opposer, il est presque impossible de faire davantage : nous avons été vaincus, & nous pouvons dire comme François I, *Tout a été perdu, hors l'honneur.* Vous avez grande raison de regretter le maréchal Keith : c'est une perte pour l'armée & pour la société. Daun avait saisi l'avantage d'une nuit qui laissait peu de place au courage. Mais malgré tout cela nous sommes encore debout, & nous nous préparons à de nouveaux avancemens ; peut-être que le Turc, plus chrétien que les puissances catholiques-apostoliques, ne voudra pas que des brigands politiques se donnent les airs de conspirer contre un prince qu'ils ont offensé, & qui ne

leur a rien fait. Vivez heureux, & priez Dieu pour des malheureux, apparemment damnés, parce qu'ils ſont obligés de guerroyer toujours. *Vale.*

LETTRE CCLXIII.

DU ROI.

A Breſlau, le 23 de Janvier, 1759.

J'AI reçu les vers que vous avez faits : apparemment que je ne me ſuis pas bien expliqué. Je déſire quelque choſe de plus éclatant & de public. Il faut que toute l'Europe pleure avec moi une vertu trop peu connue. Il ne faut point que mon nom partage cet éloge ; il faut que tout le monde ſache qu'elle eſt digne de l'immortalité ; & c'eſt à vous de l'y placer.

On dit qu'Apelles était le ſeul digne de peindre Alexandre : je crois votre plume la ſeule digne de rendre ce ſervice à celle qui ſera le ſujet éternel de mes larmes.

Je vous envoie des vers faits dans un camp, & que je lui envoyai un mois avant cette cruelle cataſtrophe qui nous en prive pour jamais. Ces vers ne ſont certainement pas dignes d'elle, mais c'était du moins l'expreſſion vraie de mes ſentimens. En un mot, je ne mourrai content que lorſque vous vous ſerez ſurpaſſé dans ce triſte devoir que j'exige de vous.

Faites des vœux pour la paix : mais quand même la victoire la ramènerait ; cette paix & la victoire, ni

tout ce qu'il y a dans l'univers n'adouciront la douleur cruelle qui me consume.

Vivez plus heureux à Lausanne, & rendez-vous digne que j'oublie tout-à-fait le passé.

LETTRE CCLXIV.

DU ROI.

A Breslau, le 2 de Mars, 1759.

VOTRE lettre contient une contradiction dans les termes & dans les choses. Vous marquez que votre imagination s'éteint, & en même temps vous en remplissez toute votre lettre. Il fallait être plus sur ses gardes en m'écrivant, & supprimer ce beau feu qui vous anime encore à soixante-cinq ans. Je crains bien que vous ne soyez dans le cas de la plupart des hommes, qui s'occupent de l'avenir & oublient le passé.

> Et comme à l'intérêt l'ame humaine est liée,
> La vertu qui n'est plus est bientôt oubliée.

Mes vers ne sont point faits pour le public. Je n'ai ni assez d'imagination, ni ne possède assez bien la langue pour faire de bons vers; & les médiocres sont détestables. Ils sont soufferts entre amis, & voilà tout. Je vous en envoie des vers de genres différens, mais qui ont le même goût de terroir, & qui se ressentent du temps où ils ont été faits. Et comme

vous êtes à préſent riche & puiſſant ſeigneur, ne craignant point de vous faire payer cher le port de mes balivernes, je vous envoie en même temps toutes ſortes de misères que je me ſuis amuſé à faire par intervalles.

J'en viens à l'article qui ſemble vous toucher le plus, & je vous donne toute aſſurance de ne plus ſonger au paſſé, & de vous ſatisfaire ; mais laiſſez auparavant mourir en paix un homme que vous avez cruellement perſécuté *, & qui, ſelon toutes les apparences, n'a plus que peu de jours à vivre.

Pour ce que je vous ai demandé, je vous avoue que je l'ai toujours très-fort dans l'eſprit ; ſoit proſe, ſoit vers, tout m'eſt égal. Il faut un monument pour éterniſer cette vertu ſi pure, ſi rare, & qui n'a pas été aſſez généralement connue. Si j'étais perſuadé de bien écrire, je n'en chargerais perſonne : mais comme vous êtes certainement le premier de notre ſiècle, je ne puis m'adreſſer qu'à vous.

Pour moi, je ſuis ſur le point de recommencer ma maudite vie errante. Souvent il m'arrive de recevoir des lettres de Berlin vieilles de ſix mois : ainſi je ne fais pas état de recevoir ſitôt votre réponſe. Mais j'eſpère que vous n'oublierez point un ouvrage qui ſera de votre part un acte de reconnaiſſance. Adieu.

* Maupertuis, préſident de l'académie de Berlin.

LETTRE CCLXV.

DU ROI.

A Breſlau, le 12 de Mars, 1759.

IL faut avouer que vos mois ne reſſemblent pas aux ſemaines du prophète Daniel : ſes ſemaines ſont des ſiècles & vos mois des jours.

J'ai reçu cette ode qui vous a ſi peu coûté, qui eſt très-belle, & qui certainement ne vous fera pas déſhonneur. C'eſt le premier moment de conſolation que j'ai eu depuis cinq mois. Je vous prie de la faire imprimer, & de la répandre dans les quatre parties du monde. Je ne tarderai pas long-temps à vous en témoigner ma reconnaiſſance.

Je vous envoie une vieille épître que j'ai faite il y a un an : & comme il y eſt parlé de vous, c'eſt à vous à vous défendre, ſi vous croyez qu'on le puiſſe. Ce ſont de mauvais vers, mais je ſuis perſuadé que ce ſont des vérités qu'ils diſent. Je penſe au moins ainſi. Plus on vieillit & plus on ſe perſuade que ſa ſacrée Majeſté le Haſard fait les trois quarts de la beſogne de ce miſérable univers, & que ceux qui penſent être les plus ſages, ſont les plus fous de l'eſpèce à deux jambes & ſans plumes, dont nous avons l'honneur d'être.

On peut en conſcience me pardonner & des ſolécismes & des mauvais vers dans le tumulte & parmi les ſoins & les embarras dont je ſuis ſans ceſſe environné.

Vous voulez ſavoir ce que Néaulme imprime : vous me le demandez à moi, qui ne ſais pas ſi Néaulme eſt encore au monde, qui n'ai pas mis depuis près de trois ans le pied à Berlin, qui ne ſais que des nouvelles de Fermor, de Daun, de Soubiſe, de Lautrichſhauſſen, & d'une eſpèce d'hommes dont vous vous ſouciez très-peu, & dont je ſerais bien aiſe de ne pas être obligé de m'informer.

Adieu ; vivez heureux, & maintenez la paix dans votre ſeigneurie ſuiſſe, car la guerre de la plume & de l'épée n'ont que rarement d'heureux ſuccès. Je ne ſais quel ſera mon ſort cette année ; en cas de malheur je me recommande à vos prières, & je vous demande une meſſe pour tirer mon ame du purgatoire, s'il y en a un dans l'autre monde qui ſoit pire que la vie que je mène en celui-ci.

LETTRE CCLXVI.

DU ROI.

A Breſlau, le 21 de Mars, 1759.

VOUS ne vous êtes pas trompé tout-à-fait : je ſuis ſur le point de me mettre en marche. Quoique ce ne ſoit pas pour des ſièges, toutefois c'eſt pour réſiſter à mes perſécuteurs.

J'ai été ravi de voir les changemens & les additions que vous avez faits à votre ode. Rien ne me fait plus de plaiſir que ce qui regarde cette matière-là.

Les nouvelles ſtrophes ſont très-belles, & je ſouhaiterais fort que le tout fût déjà imprimé. Vous pourrez y ajouter une lettre ſelon votre bon plaiſir : & quoique je ſois très-indifférent ſur ce qu'on peut dire de moi en France & ailleurs, on ne me fâchera pas en vous attribuant mon *Hiſtoire de Brandebourg*. C'eſt la trouver très-bien écrite, & c'eſt plutôt me louer que me blamer.

Dans les grandes agitations où je vais entrer, je n'aurai pas le temps de ſavoir ſi on fait des libelles contre moi en Europe, & ſi on me déchire. Ce que je ſaurai toujours, & dont je ſerai témoin, c'eſt que mes ennemis font bien des efforts pour m'accabler. Je ne ſais pas ſi cela en vaut la peine. Je vous ſouhaite la tranquillité & le repos dont je ne jouirai pas tant que l'acharnement de l'Europe me perſécutera. Adieu.

N. B. Vous m'avez tant parlé du médecin Tronchin, que je vous prie de le conſulter ſur la ſanté de mon frère Ferdinand, qui eſt très-mauvaiſe. Dans le courant de l'année paſſée, il a eu deux fièvres chaudes dont il lui eſt reſté de grandes faibleſſes. A cela ſe ſont joints les ſymptômes d'une ſueur de nuit & d'une toux avec expectoration. Les médecins juſqu'ici croient qu'il crache une vomique ; & pour moi qui ai tant vu de maladies pareilles, funeſtes à tous ceux qui en ont été attaqués, je crains beaucoup pour ſa vie ; non pas les effets d'une mort prochaine, mais d'un accablement qui le conduira

au tombeau à la chûte des feuilles. Je crois ne devoir rien négliger pour les secours que l'art peut fournir, quoique j'aie très-peu de confiance en tous les médecins.

Je vous prie de consulter Tronchin, pour savoir ce qu'il en pense, & s'il croit pouvoir le sauver. Je dois ajouter à ceci pour le médecin que les urines sont fort rouges & fort colorées, que l'expectoration sent mauvais, que la faiblesse est grande, l'abattement considérable, qu'il y a tous les symptômes d'une fièvre lente, qui cependant ne paraît point le jour, pendant lequel le pouls est faible. Je souhaite qu'il en ait meilleure espérance que moi.

LETTRE CCLXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, Aux Délices, le 27 Mars, 1759.

JE reçois la lettre dont votre Majesté m'honore, écrite le 2 Mars de la main de votre secrétaire, mon compatriote suisse, signée Fédéric. Il paraît que votre Majesté n'avait pas encore reçu le petit monument qu'elle a voulu que je dressasse de mes faibles mains à votre adorable sœur. En voici donc une copie que je hasarde encore dans ce paquet; je le recommande à Dieu, aux houssards & aux curieux qui ouvrent les lettres. Votre paquet que j'ai reçu avec votre lettre contenait votre ode au prince Henri, votre épître à milord Maréchal, & votre ode au

prince Ferdinand. Il y a dans cette ode un certain endroit dont il n'appartient qu'à vous d'être l'auteur. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir du génie pour écrire ainſi, il faut encore être à la tête de cent cinquante mille hommes. Votre Majeſté me dit dans ſa lettre qu'il paraît que je ne déſire que les brimborions dont vous me faites l'honneur de me parler. Il eſt vrai qu'après plus de vingt ans d'attachement, vous auriez pu ne me pas ôter des marques qui n'ont d'autre prix à mes yeux que celui de la main qui me les avait données. Je ne pourrais même porter ces marques de mon ancien dévouement pour vous pendant la guerre ; mes terres ſont en France ; il eſt vrai qu'elles ſont ſur la frontière de Suiſſe ; il eſt vrai même qu'elles ſont entièrement libres, & que je ne paye rien à la France ; mais enfin elles y ſont ſituées. J'ai en France ſoixante mille livres de rente ; mon ſouverain m'a conſervé par un brevet la place de gentilhomme ordinaire de ſa chambre. Croyez très-fermement que les marques de bonté & de juſtice que vous voulez me donner, ne me toucheraient que parce que je vous ai toujours regardé comme un grand homme. Vous ne m'avez jamais connu.

Je ne vous demande point du tout les bagatelles dont vous croyez que j'ai tant d'envie ; je n'en veux point ; je ne voulais que votre bonté : je vous ai toujours dit vrai quand je vous ai dit que j'aurais voulu mourir auprès de vous.

Votre Majeſté me traite comme le monde entier ; elle s'en moque quand elle dit que le préſident ſe

meurt. Le président vient d'avoir à Basle un procès avec une fille qui voulait être payée d'un enfant qu'il lui a fait. Plût à Dieu que je puisse avoir un tel procès ; j'en suis un peu loin ; j'ai été très-malade, & je suis très-vieux : j'avoue que je suis très-riche, très-indépendant, très-heureux ; mais vous manquez à mon bonheur, & je mourrai bientôt sans vous avoir vu ; vous ne vous en souciez guère, & je tâche de ne m'en point soucier. J'aime vos vers, votre prose, votre esprit, votre philosophie hardie & ferme. Je n'ai pu vivre sans vous, ni avec vous. Je ne parle point au roi, au héros, c'est l'affaire des souverains ; je parle à celui qui m'a enchanté, que j'ai aimé, & contre qui je suis toujours fâché.

LETTRE CCLXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 30 Mars, 1759.

QUOIQUE tout le monde soit en armes & en alarmes, j'ai pourtant reçu tous les paquets de votre Majesté. L'épître à sa béatitude madame l'abbesse de Quedlimbourg sur sa sacrée majesté le Hasard, a bien un grand fonds de vérité, & si cette épître était rabotée, je la regarderais comme le meilleur de vos ouvrages, & le plus philosophique. Il me paraît, par la date, que votre Majesté s'amusa à faire ces vers quelques jours avant notre belle avanture de Rosbach. Certainement vous étiez le seul alors en

Allemagne qui fiffiez des vers. Le hafard n'a pas été pour nous. Je penfe que celui qui met fes bottes à quatre heures du matin, a un grand avantage au jeu contre celui qui monte en carroffe à midi. Je fouhaite paffionnément que tout ce jeu finiffe, & que vos jours foient auffi tranquilles qu'ils font brillans. Votre Majefté daigne n'être pas mécontente du tribut de louange & de regret que j'ai payé à la mémoire de la plus refpectable princeffe qui fût au monde. Il eft vrai que mon cœur dicta l'éloge affez vîte; la réflexion l'a corrigé lentement. Pardonnez, mais voici encore une ftrophe que je foumets à votre jugement. Je n'avais pas, ce me femble, affez parlé du courage avec lequel cette digne princeffe a fini fa vie.

Illuftres meurtriers, victimes mercenaires,
Qui, redoutant la honte & furmontant la peur,
Animés l'un par l'autre aux combats fanguinaires,
Fuiriez fi vous l'ofiez, & mourez par honneur;
Une femme, une princeffe
Qui dédaigna la molleffe,
Qui du fort foutint les coups,
Et qui vit d'une ame égale
Venir fon heure fatale,
Etait plus brave que vous.

Sort foutint, fait une cacophonie défagréable; *venir*, me paraît faible. Je ne trouve pas mieux, & j'avoue qu'après l'art de gagner des batailles, celui de faire des vers eft le plus difficile.

Fuiriez fi vous l'ofiez; parlez pour vous, meffieurs, dira votre Majefté; & moi chétif, je foutiens que fi

César se trouvait seul pendant la nuit exposé incognito à une batterie de canon, & qu'il n'y eût d'autre moyen de sauver sa vie qu'en se mettant dans un tas de fumier, ou dans quelque chose de mieux, on y trouverait le lendemain matin Caius Julius César plongé jusqu'au cou.

Cette lettre trouvera peut-être votre Majesté à quelque batterie, mais non pas dans un tas de fumier. Heureux ceux qui sont sur leur fumier comme moi!

Recevez avec bonté, Sire, les respects & les folies du vieux suisse.

LETTRE CCLXIX.

DU ROI.

A Bolckenhain, le 11 d'Avril, 1759.

DISTINGUEZ, je vous prie, les temps où les ouvrages ont été faits. Les Tristes d'Ovide & l'Art d'aimer ne sont pas contemporains. Mes élégies ont leur temps marqué par l'affreuse catastrophe qui laissera un trait enfoncé dans mon cœur autant que mes yeux seront ouverts. Les autres pièces ont été faites dans des intervalles qui se trouvent toujours, quelque vive que soit la guerre. Je me sers de toutes mes armes contre mes ennemis; je suis comme le porc-épic, qui se hérissant se défend de toutes ses pointes. Je n'assure pas que les miennes soient bonnes; mais il faut faire usage de toutes ses facultés, telles qu'elles sont,

& porter des coups à ses adversaires le mieux assenés que l'on peut.

Il semble qu'on ait oublié dans cette guerre-ci ce que c'est que les bons procédés & la bienséance. Les nations les plus policées font la guerre en bêtes féroces. J'ai honte de l'humanité ; j'en rougis pour le siècle. Avouons la vérité, les arts & la philosophie ne se répandent que sur le petit nombre ; la grosse masse, le peuple, & le vulgaire de la noblesse, reste ce que la nature l'a fait, c'est-à-dire, de méchans animaux.

Quelque réputation que vous ayez, mon cher Voltaire, ne pensez pas que les houssards autrichiens connaissent votre écriture. Je puis vous assurer qu'ils se connaissent mieux en eau-de-vie qu'en beaux vers & en célèbres auteurs.

Nous allons commencer dans peu une campagne qui sera pour le moins aussi rude que la précédente. Le prince Ferdinand épaule bien ma droite. Dieu sait quelle en sera l'issue. Mais de quoi je puis vous assurer positivement, c'est qu'on ne m'aura pas à bon marché, & que, si je succombe, il faudra que l'ennemi se fraye par un carnage affreux le chemin à ma destruction.

Adieu ; je vous souhaite tout ce qui me manque.

N. B. On dit qu'on a brûlé à Paris votre *Poëme de la loi naturelle*, la *Philosophie du bon sens*, & *l'Esprit*, ouvrage d'Helvétius. Admirez comme l'amour propre se flatte ; je tire une espèce de gloire, que la même

époque

époque de la guerre que la France me fait, devienne celle qu'on fait à Paris au bon-ſens.

LETTRE CCLXX.

DU ROI.

A Landſhut, le 18 d'Avril, 1759.

VOS lettres m'ont été rendues, ſans que houſſards, ni français, ni autres barbares les aient ouvertes. L'on peut écrire tout ce que l'on veut & très-impunément, ſans avoir cent ſoixante mille hommes, pourvu qu'on ne faſſe rien imprimer. Et ſouvent on fait imprimer des choſes plus fortes que je n'en ai jamais écrites ni n'en écrirai, ſans qu'il en arrive le moindre mal à l'auteur ; témoin votre Pucelle. Pour moi, je n'écris que pour me diſſiper.

Tout homme qui n'eſt pas né français, ou habitué depuis long-temps à Paris, ne ſaurait poſſéder la langue au degré de perfection ſi néceſſaire pour faire de bons vers ou de la proſe élégante. Je me rends aſſez de juſtice ſur ce ſujet, & je ſuis le premier à apprécier mes miſères à leur juſte valeur ; mais cela m'amuſe & me diſtrait ; voilà le ſeul mérite de mes ouvrages. Vous avez trop de connaiſſances & trop de goût pour applaudir à d'auſſi faibles talens.

L'éloquence & la poëſie demandent toute l'application d'un homme : mon devoir m'oblige de m'ap-

pliquer à préſent & très-ſérieuſement à autre choſe. En conſidérant tout cela, vous devez avouer que des amuſemens auſſi frivoles ne doivent entrer en aucune conſidération.

Je ne me moque de perſonne; mais je me ſens piqué contre des ennemis, qui veulent m'écraſer autant qu'il eſt en eux. Et certainement je ne ſuis pas condamnable d'employer toutes les armes de mon arſenal, pour me défendre & pour leur nuire. Après l'acharnement cruel qu'ils ont témoigné contre moi, il n'eſt plus temps de les ménager.

Je vous félicite d'être encore gentilhomme ordinaire du *Bien-aimé.* Ce ne ſera pas ſa patente qui vous immortaliſera; vous ne devrez votre apothéoſe qu'à la Henriade, à l'Oedipe, à Brutus, Sémiramis, Mérope, le Duc de Foix, &c. Voilà ce qui fera votre réputation tant qu'il y aura des hommes ſur la terre qui cultiveront les lettres, tant qu'il y aura des perſonnes de goût & des amateurs du talent divin que vous poſſédez.

Pour moi, je pardonne en faveur de votre génie toutes les tracaſſeries que vous m'avez faites à Berlin, toutes les libelles de Leipzic, & toutes les choſes que vous avez dites ou fait imprimer contre moi, qui ſont fortes, dures & en grand nombre, ſans que j'en conſerve la moindre rancune.

Il n'en eſt pas de même de mon pauvre préſident que vous avez pris en grippe. J'ignore s'il fait des enfans ou s'il crache les poumons. Cependant on ne peut que lui applaudir s'il travaille à la propaga-

tion de l'espèce, lorsque toutes les puissances de l'Europe font des efforts pour la détruire.

Je suis accablé d'affaires & d'arrangemens. La campagne va s'ouvrir incessamment. Mon rôle est d'autant plus difficile, qu'il ne m'est pas permis de faire la moindre sottise, & qu'il faut me conduire prudemment & avec sagesse huit grands mois de l'année. Je ferai ce que je pourrai ; mais je trouve la tâche bien dure. Adieu.

P. S. Si les vers que je vous ai envoyé paraissent, je n'en accuserai que vous. Votre lettre prélude sur le bel usage que vous en voulez faire ; & ce que vous avez écrit à Catt ne me satisfait pas ; mais c'est au reste de quoi je m'embarrasse très-peu.

LETTRE CCLXXI.

DU ROI.

A Landshut, le 22 d'Avril, 1759.

JE vous ai envoyé mes vers à ma sœur Amélie, comme l'esquisse d'une épître. Je n'ai ni l'esprit assez libre, ni assez de temps pour faire quelque chose de fini. Et d'ailleurs quelques inadvertances, quelques crimes de lèse-majesté contre Vaugelas ou d'Olivet, ne doivent pas vous surprendre. Le moyen d'écrire purement en Allemagne, & de ne pas commettre des fautes d'ignorance & contre l'usage, quand je vois tant de poëtes français domiciliés à Paris,

dont les ouvrages en fourmillent. Je remarque de plus, qu'il faut avoir un bon critique, qui nous faſſe obſerver les fautes que l'amour propre nous voile, qui marque les endroits faibles & défectueux. Je vois aſſez bien les négligences des autres, & dans la compoſition je demeure aveugle ſur les miennes. Voilà comme les hommes ſont faits.

Votre nouvelle ſtrophe de cette funeſte ode eſt belle. Je paſſerais les petites bagatelles qui vous arrêtent. Ne dites pas que Marſyas juge Apollon, ſi je m'eſcrime avec vous de poëſie.

Au lieu de *du ſort ſoutient les coups*, on peut mettre *affronte les coups*; & au lieu de *venir ſon heure fatale*, *approcher l'heure fatale*.

J'avoue que *ſon heure* fatale vaut mieux que *l'heure* fatale; c'eſt à vous d'en juger.

Pour l'ode en général, elle eſt très-belle. Voici les difficultés qu'un ignorant vous propoſe. Vous le confondrez peut-être, fondé ſur l'autorité des d'Olivets, des quarante, & de toute la république.

Quand la mort, qu'ils ont bravée
Dans cette foule abreuvée
Du ſang qu'ils ont répandu.

Dans cette foule abreuvée, amphibologie : eſt-ce la mort ou la foule qui eſt abreuvée ? j'entends bien votre idée ; mais un grand poëte comme vous ne doit point avoir recours à un commentaire pour expliquer ſa penſée.

V^{e} ſtrophe. Je fus battu à Hochkirchen le moment que ma digne ſœur expirait.

VI^{e} ſtrophe admirable. VII^{e}, VIII^{e} excellentes. IX^{e} de même. La dernière partie de la X^{e} ne répond pas au commencement.

La ſtupide ignorance; les Midas, les Homères, les Zoïles ſont étrangers au ſujet de l'ode, & ne ſervent là que de rempliſſage. Il s'agit de ma ſœur, & non d'Homère ni de Zoïle.

Strophe XI^{e} bonne. XII^{e} *qui ſont des cours les plus belles*, infame cheville. Le ſens finit, *qui ſont des cours*; *les plus belles* n'eſt qu'un rempliſſage ſans beauté, digne de Mævius & non pas de Virgile. Cela demande abſolument une correction, cela eſt lâche & faible.

Strophe XIII^{e} *Du temps qui fuit toujours, tu ſis toujours uſage*. La répétition de *toujours* eſt ſans grâce. Si moi, écolier, je devais corriger ce vers, je ſuerais ſang & eau; mais Voltaire n'eſt pas Voltaire en vain. C'eſt à lui à y donner plus de force. *Lueur obſcure plus affreuſe que la nuit*; cela eſt digne des *ténèbres viſibles* de Milton, dont l'auteur de la Henriade s'eſt tant moqué.

Les ſtrophes XIV & XV^{es} ſont admirables.

Je crois vous voir à la lecture de ma lettre. Quel écolier, direz-vous ? qu'il faſſe premièrement de bons vers, & qu'enſuite il ſe mêle de reprendre ceux des autres. Mais je vous le dis encore : je ne vois goutte aux miens, je les trouve ſouvent faibles, mais je n'ai pas le talent de les faire meilleurs. D'ailleurs ne

prenez jamais pour juge de vos vers un général d'armée qui se trouve vis-à-vis de l'ennemi : c'est le moment où l'on est le moins traitable.

J'ai dérangé le projet de campagne de M. Daun & des Français, sans presque remuer de ma place. Je suis occupé à présent à d'autres sottises de cette espèce ; & tant que cette chienne de vie durera, ne croyez pas trouver en moi un critique indulgent. On prend l'esprit de son métier ; & dans ces momens d'alarmes je fais main-basse, si je peux, sur l'ennemi & sur tous les vers qui ne me plaisent pas, hormis les miens.

Adieu, hermite suisse : ne vous fâchez pas contre Don Quichotte qui jetait au feu les vers de l'Arioste, qui ne valaient pas les vôtres ; & ayez quelque indulgence pour un censeur germanique qui vous écrit des fins-fonds de la Silésie, &c.

LETTRE CCLXXII.

DU ROI.

A Landshut, le 28 Avril, 1759.

JE vous suis fort obligé de la connaissance que vous m'avez fait faire avec monsieur Candide ; c'est Job habillé à la moderne. Il faut le confesser ; monsieur Panglofs ne saurait prouver ses beaux principes, & le meilleur des mondes possibles est très-méchant & très-malheureux. Voilà la seule espèce de roman

que l'on peut lire ; celui-ci eſt inſtructif, & prouve mieux que des argumens *in barbara*, *celarent*, &c.

Je reçois en même temps cette triſte ode qui eſt bien corrigée & très-embellie ; mais ce n'eſt qu'un monument, & cela ne rend pas ce qu'on a perdu & qui mérite d'être à jamais regretté.

Je ſouhaite que vous ayez bientôt occaſion de travailler pour la paix, & je vous promets que je trouverai admirable tout ouvrage fait à cette occaſion-là. Il y a bien apparence que nous n'arriverons pas ſans carnage à cet heureux jour. Vous croyez qu'on n'a du courage que par honneur : j'oſe vous dire, qu'il y a plus d'une ſorte de courage : celui qui vient du tempérament, qui eſt admirable pour le commun ſoldat ; celui qui vient de la réflexion, qui convient à l'officier ; celui qu'inſpire l'amour de la patrie, que tout bon citoyen doit avoir ; enfin celui qui doit ſon origine au fanatiſme de la gloire, que l'on admire dans Alexandre, dans Céſar, dans Charles XII, & dans le grand Condé. Voilà les différens inſtincts qui conduiſent les hommes au danger. Le péril en ſoi-même n'a rien d'attrayant ni d'agréable, mais on ne penſe guère au riſque quand on eſt une fois engagé.

Je n'ai pas connu Jules-Céſar, cependant je ſuis très-ſûr que de nuit ou de jour, il ne ſe ſerait jamais caché ; il était trop généreux pour prétendre expoſer ſes compagnons ſans partager avec eux le péril. On a des exemples même que des généraux au déſeſpoir de voir une bataille ſur le point d'être perdue,

se sont fait tuer exprès pour ne point survivre à leur honte.

Voilà ce que me fournit ma mémoire, sur ce courage que vous persifflez. Je vous assure même que j'ai vu exercer de grandes vertus dans les batailles, & qu'on n'y est pas aussi impitoyable que vous le croyez. Je pourrais vous en citer mille exemples; je me borne à un seul.

A la bataille de Rosbach un officier français blessé & couché sur la place, demandait à cor & à cri un lavement : voulez-vous bien croire que cent personnes officieuses se sont empressées pour le lui procurer ? Un lavement anodin, reçu sur un champ de bataille, en présence d'une armée, cela est certainement singulier ; mais cela est vrai, & connu de tout le monde. Dans cette tragi-comédie que nous jouons, il arrive souvent des avantures bouffonnes qui ne ressemblent à rien, & qu'une paix de mille ans ne produirait pas ; mais il faut avouer qu'elles sont cruellement achetées.

Je vous remercie de la consolation du médecin Tronchin. Je l'ai d'abord envoyée à mon frère, qui est à Schwedt auprès de ma sœur : je lui ai recommandé de s'attacher scrupuleusement au régime qu'on lui prescrit. Je vous prie de demander, ce que Tronchin voudrait d'argent pour faire le voyage ; je ne veux rien négliger de ce que je puis contribuer à la guérison de ce cher frère : & quoique j'aie aussi peut de foi pour les docteurs en médecine que pour ceux en théologie, je ne pousse pas l'incrédulité jus-

qu'à douter des bons effets que le régime peut procurer. Je les ſens moi-même : je n'aurais pu ſupporter les affreuſes fatigues que j'ai eues, ſi je ne m'étais mis à une diète, qui paraît ſévère à tous ceux qui m'approchent. Reſte à ſavoir, ſi la vie vaut la peine d'être conſervée par tant de ſoins, & ſi ceux-là ne ſont pas les plus ſages & les plus heureux qui l'uſent tout de ſuite. C'eſt à monſieur Martin & à maître Pangloſs à diſcuter cette matière, & à moi à me battre tant qu'on ſe battra.

Pour vous qui êtes ſpectateur de la pièce ſanglante qu'on joue, vous pourrez nous ſiffler tous tant que nous ſommes. Grand bien vous faſſe ; ſoyez perſuadé que je n'envie pas votre bonheur ; je ſuis convaincu, que l'on ne peut jouir que lorſqu'on n'eſt en guerre ni de plume ni d'épée. *Vale.*

LETTRE CCLXXIII.

DU ROI.

A Landſhut, le 18 de Mai, 1759.

NON, ſi ma Muſe vous pardonne
Vos ſarcaſmes injurieux,
Jamais elle n'unit Pétrone
Aux écrivains ingénieux
Qui m'accompagnent en tous lieux,
Et partagent avec Bellone
Des momens courts & précieux
Qu'un loiſir fugitif me donne.

Je déteste l'impur bourbier
Où ce bel esprit trop cynique
A trempé sa plume impudique;
Je n'eus point le front de souiller
Les Grâces dans ce vil fumier.

La mémoire est un réceptacle;
Il faut qu'un jugement exquis
Ne remplisse ce tabernacle
Que d'œuvres qui se sont acquis
Autant de crédit qu'eut l'oracle
Qu'à Delphe adoroient les Gentils.

C'est pourquoi, lorsque sans obstacle
J'ai l'esprit libre de soucis,
Je vous lis & je vous relis;
J'allaite ma muse françoise
Aux tetons tendres & polis
Que Racine m'offre à mon aise.
Quelquefois, ne vous en déplaise,
Je m'entretiens avec Rousseau.
Horace, Lucrèce & Boileau,
Font en tout temps ma compagnie;
Sur eux j'exerce mon pinceau,
Et dans ma fantasque manie
J'aurois enfin produit du beau,
S'il ne manquoit à mon cerveau
Le feu de leur divin génie.

Si vous consultez une carte géographique, vous trouverez le lieu où une boutade de gaieté & de folie produisit ce congé. Nous avons poursuivi ces gens qui nous tournaient le derrière jusqu'à Erfurt, & de là nous avons pris le chemin de la Silésie.

Vous autres habitans des Délices, vous croyez donc que ceux qui marchent ſur les traces des Amadis & des Rolands, doivent ſe battre tous les jours pour vous divertir ? Apprenez, ne vous en déplaiſe, que nous avons aſſez donné de ces tragédies, les campagnes paſſées, au public ; qu'il y aura certainement encore quelque héroïque boucherie ; mais nous ſuivrons le proverbe de l'empereur Auguſte, *feſtina lentè.*

Vos français brûlent les bons livres, & bouleverſent gaiement le ſyſtème de leurs finances, pour complaire à leurs chers alliés. Grand bien leur faſſe. Je ne crains ni leur argent ni leurs épées. Si le haſard ne favoriſe pas éternellement les trois illuſtriſſimes . . . . qui m'aſſaillent de tous côtés, j'eſpère qu'elles feront (pour conſerver la figure de rhétorique) . . . J'éprouve le ſort d'Orphée : des dames de cette eſpèce & d'un auſſi bon caractère veulent me déchirer, mais certainement elles n'auront pas ce plaiſir.

A propos de ſottiſes, vous voulez ſavoir les aventures de l'abbé de Prades ; cela ferait un gros volume. Pour ſatisfaire votre curioſité, il vous ſuffira de ſavoir que l'abbé eut la faibleſſe de ſe laiſſer ſéduire pendant mon ſéjour à Dreſde, par un ſecrétaire que Broglie y avait laiſſé en partant. Il ſe fit nouvelliſte de l'armée ; & comme ce métier n'eſt pas ordinairement goûté à la guerre, on l'a envoyé juſqu'à la paix dans une retraite d'où il n'y a aucunes nouvelles à écrire. Il y a bien d'autres cho-

ſes ; mais cela ſerait trop long à dire. Il m'a joué ce beau tour, dans le temps même que je lui avais conféré un gros bénéfice dans la cathédrale de Breſlau.

Vous avez fait le Tombeau de la Sorbonne ; ajoutez-y celui du parlement qui radote ſi fort qu'il ne la fera pas longue. Pour vous, vous ne mourrez point. Vous dicterez encore des Délices des lois au Parnaſſe ; vous careſſerez encore l'*infame* d'une main & l'égratignerez de l'autre ; vous la traiterez comme vous en uſez envers moi & envers tout le monde.

Vous avez, je le préſume,
Pour chaque genre une plume.
L'une confite en douceur,
Charme par ſon ton flatteur
L'amour propre qu'elle allume.
L'autre eſt un glaive vengeur,
Que Tiſiphone & ſa ſœur
Ont plongé dans le bitume
De l'infernale noirceur ;
Il bleſſe, & ſon amertume
Perce les os & le cœur.
Si Maupertuis meurt du rhume,
Si dans Bâle on vous l'inhume,
L'akakia qui le conſume,
De ſa mort eſt ſeul l'auteur.

Pour moi, nourriſſon d'Horace,
Je ne veux point du bonheur
Qu'offre l'éclat d'une place

Sur le ſommet du Parnaſſe
Chez le peuple rimailleur.

Cette dangereuſe race,
Si folle & pleine d'aigreur,
Se déchire & ſe tracaſſe
Sans raiſon & par humeur.

De ce tripot enchanteur
Vous êtes le coryphée.
Accordez-moi donc, Orphée,
Cette légère faveur.
Je vous demande pour grâce,
Si jamais mon nom s'enchâſſe
Par haſard en vos écrits,
Qu'en faveur de ſaint Denys
La bonne plume l'y trace.

Je ſouhaite paix & ſalut non pas au gentilhomme ordinaire, non pas à l'hiſtoriographe du *Bien-aimé*, non pas au ſeigneur de vingt ſeigneuries dans la Suiſſerie, mais à l'auteur de la Henriade, de la Pucelle, de Brutus, de Mérope, &c.

LETTRE CCLXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mai, 1759.

VOS derniers vers ſont aiſés & coulans,
Ils ſemblent faits ſur les heureux modeles
Des Sarraſins, des Chaulieux, des Chapelles :
Ce temps n'eſt plus. Vous êtes du bon temps.

Mais pardonnez au lubrique évangile
Du bon Pétrone, & souffrez sa gaîté,
Je vous connais, vous semblez difficile;
Mais vous aimez un peu d'impureté,
Quand on y joint la pureté du style.
Pour Maupertuis de poix-résine enduit,
S'il fait un trou jusqu'au centre du monde,
Si dans ce trou male-mort le conduit,
J'en suis fâché; car mon ame n'abonde
En fiel amer, en dépit sans retour.
Ce n'est pas moi qui le mine & le tue;
Ah! c'est bien lui qui m'a privé du jour,
Puisque c'est lui qui m'ôta votre vue.

Voilà tout ce que je peux répondre moi malingre & affublé d'une fluxion sur les yeux, au plus malin des rois, & au plus aimable des hommes, qui me fait sans cesse des balafres, & qui crie qu'il est égratigné. Balafrez MM. de Daun & de Fermor, mais épargnez votre vieille & maigre victime.

Votre Majesté dit qu'elle ne craint point notre argent. En vérité le peu que nous en avons n'est pas redoutable. Quant à nos épées, vous leur avez donné une petite leçon; Dieu vous donne la paix, Sire, & que toutes les épées soient remises dans le fourreau! ce sont les dignes vœux d'un philosophe suisse. Tout le monde se ressent de ces horreurs d'un bout de l'Europe à l'autre. Nous venons d'essuyer à Lyon une banqueroute de dix-huit cents mille francs, grâce à cette belle guerre.

Pour le parlement de Paris, ce tripot de tuteurs des rois diffère un peu du parlement d'Angleterre. Les sottises dites à haute voix par tant de gens en

robe, & avocats & procureurs, ont germé dans la tête de Damiens, bâtard de Ravaillac; les ſottiſes prononcées par les jéſuites, ont coûté un bras au roi de Portugal; joignez à cela ce qui ſe paſſe de la Viſtule au Mein, & voilà le meilleur des mondes poſſibles tout trouvé.

Encore une fois, puiſſiez-vous terminer bientôt cette malheureuſe beſogne; vous êtes légiſlateur, guerrier, hiſtorien, poëte, muſicien, mais vous êtes auſſi philoſophe. Après avoir tracaſſé toute ſa vie dans l'héroïſme & dans les arts, qu'emporte-t-on dans le tombeau? un vain nom qui ne nous appartient plus; tout eſt affliction ou vanité, comme diſait l'autre Salomon, qui n'était pas celui du Nord. A Sans-Souci, à Sans-Souci, le plutôt que vous pourrez.

De Prades eſt donc un Doëg, un Achitophel? quoi! il vous a trahi quand vous l'accablez de biens! O meilleur des mondes poſſibles, où êtes-vous! Je ſuis manichéen comme Martin.

Votre Majeſté me reproche dans ſes très-jolis vers de careſſer quelquefois l'*Infame*; eh, mon Dieu, non; je ne travaille qu'à l'extirper, & j'y réuſſis beaucoup parmi les honnêtes gens. J'aurai l'honneur de vous envoyer dans peu un petit morceau qui ne ſera pas indifférent.

Ah! croyez-moi, Sire, j'étais tout fait pour vous; je ſuis honteux d'être plus heureux que vous, car je vis avec des philoſophes, & vous n'avez autour de vous que d'excellens meurtriers en habits écour-

tés. A Sans-Souci, Sire, à Sans-Souci ; mais qu'y fera votre diableſſe d'imagination ? eſt-elle faite pour la retraite ? oui, vous êtes fait pour tout.

LETTRE CCLXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mai, 1759.

DANS quelque état que vous ſoyez, il eſt très-ſûr que vous êtes un grand homme. Ce n'eſt pas pour ennuyer V. M. que je lui écris, c'eſt pour me confeſſer, à condition qu'elle me donnera abſolution. Je vous ai trahi ; voyez le fait. Vous m'avez écrit une lettre moitié dans le goût de Marc-Aurèle, votre patron, moitié dans le goût de Martial & de Juvénal, votre autre patron. Je la montrai d'abord à une petite françaiſe minaudière de la cour de France, qui eſt venue comme les autres à Genève au temple d'Eſculape, pour ſe faire guérir par le grand Tronchin, très-grand en effet, car il eſt haut de ſix pieds, beau & bien fait ; & ſi monſeigneur le prince Ferdinand, votre frère, était femme, il viendrait ſe faire guérir comme les autres. Cette minaudière eſt, comme je crois l'avoir dit à V. M. la bonne amie d'un certain duc, d'un certain miniſtre ; elle a beaucoup d'eſprit, & ſon ami auſſi. Elle fut enchantée, elle baiſa votre lettre, & vous aurait fait

pis si vous aviez été là. Envoyez cela sur le champ à mon ami, dit-elle, il vous aime dès son enfance, il admire le roi de Prusse, il ne pense en rien comme les autres ; il voit clair ; il est de la vraie chevalerie qui réunit l'esprit & les armes. La dame en dit tant que je copiai votre lettre, en retranchant très-honnêtement tout le Martial & tout le Juvénal, & laissant fidèlement tout le Marc-Aurèle, c'est-à-dire toute votre prose, dans laquelle pourtant votre Marc-Aurèle nous donne force coups de patte, & prétend que nous sommes ambitieux. Hélas ! Sire, nous sommes de plaisantes gens pour avoir de l'ambition. Enfin, je ne puis m'empêcher de vous envoyer la réponse qu'on m'a faite. Je puis bien trahir un duc & pair, ayant trahi un roi ; mais je vous en conjure n'en faites pas semblant. Tâchez, Sire, de déchiffrer l'écriture. On peut avoir beaucoup d'esprit & de très-bons sentimens, & écrire comme un chat. Sire, il y avait autrefois un lion & un rat, le rat fut amoureux du lion, & alla lui faire sa cour. Le lion lui donna un petit coup de patte : le rat s'en alla dans la souricière, mais il aima toujours le lion ; & voyant un jour un filet qu'on tendait pour attraper le lion & le tuer, il en rongea une maille. Sire, le rat baise très-humblement vos belles griffes en toute humilité ; il ne mourra jamais entre deux capucins, comme a fait à Bâle un dogue de St Malo ; il aurait voulu mourir auprès de son lion. Croyez que le rat était plus attaché que le dogue.

Oeuv. posth. de Fr. II. T. VII.

LETTRE CCLXXVI.

DU ROI.

A Reich-Hennerſdorf, le 10 Juin, 1759.

APPRENEZ qu'à moins que celui que vous ſavez, ne revienne ſur terre faire des miracles, mon frère n'ira chercher perſonne. Il eſt encore, Dieu merci, aſſez grand-ſeigneur, pour faire venir & payer des médecins ſuiſſes ; & vous ſavez que les Frédérics en plus grande quantité que les Louis, l'emportent ſur eux chez les médecins, chez les poëtes, & quelquefois même chez les philoſophes, qui, occupés de vaines ſpéculations, ne font guère réflexion ſur la partie morale de leur ſcience. Votre nièce a fait éclater le faſte de ſon zèle en faveur de ſa nation, elle m'a brûlé comme je vous ai fait brûler à Berlin, & comme vous l'avez été en France. Vos français extravaguent tous, quand il eſt queſtion de la prééminence de leur royaume ; ils ſont charmés de vous lâcher un : le roi mon maître ; d'affecter les travers de vieux ambaſſadeurs hors de mode, & de prendre fait & cauſe pour des rois, qui ne leur font pas l'honneur de daigner les connaître ; en vérité, c'eſt dommage que votre nièce n'ait pas épouſé M. Prior ; cela aurait fait une belle race de politiques. Pour moi, je ne ménage aucun de ceux qui me font enrager, je les mords le mieux que je puis. Nous allons nous battre ſelon toute apparence

en peu de jours, & pour peu que la fortune me ſeconde, les ſubdélégués de Leurs Majeſtés Impériales, & l'homme à la toque bénite, ſeront bien étrillés ; après cela, quelle conſolation de ſe moquer d'eux ! Pour vous, qui ne vous battrez point, pour Dieu ! ne vous moquez de perſonne ; ſoyez tranquille & heureux, puiſque vous n'avez point de perſécuteurs, & ſachez jouir ſans inquiétude d'une tranquillité, que vous avez obtenue, après avoir couru ſoixante ans pour l'attraper. Adieu, je vous ſouhaite paix & ſalut. Ainſi ſoit-il.

P. S. Mais êtes-vous ſage à ſoixante & dix ans ? Apprenez à votre âge de quel ſtyle il vous convient de m'écrire. Comprenez qu'il y a des libertés permiſes & des impertinences intolérables aux gens de lettres & aux beaux-eſprits. Devenez enfin philoſophe, c'eſt-à-dire raiſonnable. Puiſſe le ciel, qui vous a donné tant d'eſprit, vous donner du jugement à proportion ! Si cela pouvait arriver, vous feriez le premier homme du ſiècle, & peut-être le premier que le monde ait porté : c'eſt ce que je vous ſouhaite. Ainſi ſoit-il.

LETTRE CCLXXVII.

DU ROI.

A Reich-Hennerſdorf, le 20 Juin, 1759.

SI j'étais du temps de l'ancienne chevalerie, je vous aurais dit que vous en avez menti par la gorge, en avançant au public, que je vous ai écrit pour défendre mon hiſtoire de Brandebourg, contre les ſottiſes qu'en dit un abbé en *ic* ou en *ac* ; je me ſoucie très-peu de mes ouvrages, je n'ai point pour eux cet amour enthouſiaſte qu'ont les célèbres auteurs pour le moindre mot qui leur échappe, je ne me battrai avec perſonne, ni pour ma proſe ni pour mes vers, & l'on en jugera ce que l'on voudra, ſans que cela me cauſe d'inſomnies. Je vous prie donc de ne vous point échauffer pour un ſujet ſi mince, qui ne mérite pas que vous vous déchaîniez contre mes ennemis littéraires. Vous criez tant pour la paix, qu'il vous conviendrait mieux d'écrire avec cette noble impertinence qui vous va ſi bien, contre ceux qui en retardent la concluſion, contre tous ces gens qui ſont dans les convulſions & dans le délire. Ce ſerait un trait ſingulier dans l'hiſtoire, ſi l'on écrivait au dix-neuvième ſiècle que ce fameux Voltaire, qui de ſon temps avait tant écrit contre les libraires, contre les fanatiques & contre le mauvais goût, avait fait par ſes ouvrages tant de honte aux princes, de la guerre qu'ils ſe feſaient, qu'il les avait obligés à faire

la paix dont il avait dicté les conditions. Entreprenez cette tâche-là, vous vous érigerez un monument que les temps n'effaceront pas. Virgile accompagna Mécène au voyage de Brindes où Auguste fit sa paix avec Antoine; & Voltaire, sans voyager (dira-t-on), fut le précepteur des rois comme de l'Europe. Je souhaite que l'on puisse ajouter ce trait à votre vie, & que je puisse vous en féliciter bientôt. Adieu.

LETTRE CCLXXVIII.

DU ROI.

A Reich-Hennersdorf, le 2 de Juillet, 1759.

VOTRE muse se rit de moi
Quand pour la paix elle m'implore.
Je la désire, je l'honore;
Mais je n'impose point la loi
Au bien-aimé votre grand roi,
A la Hongroise qu'il adore,
A la Russienne que j'abhorre,
A ce tripot d'ambitieux,
De qui les secrets merveilleux,
Que Tronchin sait & que j'ignore,
Ne sauraient réparer les cerveaux vicieux
Qu'en leur donnant de l'ellébore.
Vous à la paix tant animé,
Vous qu'on dit avoir l'honneur d'être
Le vice-chambellan du second Bien-aimé,
A la paix, s'il se peut, disposez votre maître.

C'eſt à lui qu'il faut s'adreſſer, ou à ſon d'Amboiſe en fontange *. Mais ces gens ont la tête pleine de projets ambitieux ; ils ſont un peu difficiles ; ils veulent être les arbitres des ſouverains, & c'eſt ce que des gens qui penſent comme moi, ne veulent nullement ſouffrir. J'aime la paix tout autant que vous la déſirez ; mais je la veux bonne, ſolide & honorable. Socrate ou Platon auraient penſé comme moi ſur ce ſujet, s'ils s'étaient trouvés placés dans le maudit point que j'occupe en ce monde.

Croyez-vous qu'il y ait du plaiſir à mener cette chienne de vie, à voir & faire égorger des inconnus, à perdre journellement ſes connoiſſances & ſes amis, à voir ſans ceſſe ſa réputation expoſée aux caprices du haſard, à paſſer toute l'année dans les inquiétudes & les appréhenſions, à riſquer ſans fin ſa vie & ſa fortune ?

Je connais certainement le prix de la tranquillité, les douceurs de la ſociété, les agrémens de la vie, & j'aime à être heureux autant que qui que ce ſoit. Quoique je déſire tous ces biens, je ne veux cependant pas les acheter par des baſſeſſes & des infamies. La philoſophie nous apprend à faire notre devoir, à ſervir fidèlement notre patrie au prix de notre ſang, de notre repos, à lui ſacrifier tout notre être. L'illuſtre Zadig eſſuya bien des aventures qui n'étaient pas de ſon goût, Candide de même ; ils pri-

* La Marquiſe de Pompadour.

rent cependant leur mal en patience. Quel plus bel exemple à fuivre que celui de ces héros !

Croyez-moi, nos habits écourtés valent vos talons rouges, les peliffes hongraifes, & les juftaucorps verds des Roxelans. On eft actuellement aux trouffes de ces derniers qui, par leur balourdife, nous donnent beau jeu. Vous verrez que je me tirerai encore d'embarras cette année, & que je me délivrerai des verds & des blancs.

Il faut que le Saint-Efprit ait infpiré à rebours cette créature bénite par fa Sainteté *; il paraît avoir bien du plomb dans le derrière. Je fortirai d'autant plus fûrement de tout ceci, que j'ai dans mon camp une vraie héroine, une pucelle plus brave que Jeanne d'Arc. Cette divine fille eft née en pleine Veftphalie, aux environs de Hildesheim. J'ai de plus un fanatique venu de je ne fais où, qui jure fon dieu & fon grand diable, que nous taillerons tout en pièces.

Voici donc comme je raifonne. Le bon roi Charles chaffa les Anglais des Gaules à l'aide d'une pucelle ; il eft donc clair que par les fecours de la mienne nous vaincrons les trois dames ; car vous favez que dans le paradis les faints confervent toujours un peu de tendre pour les pucelles. J'ajoute à ceci que Mahomet avait fon pigeon, Sertorius fa biche, votre enthoufiafte des Cévènes fa groffe Ni-

* Le pape *Rezzonico (Clément XIII.)* avait envoyé une épée bénite & un bonnet doublé d'agnus au maréchal Daun, qui avait eu la bêtife de fe prêter à cette facétie digne du treizième fiècle.

cole ; & je conclus que ma pucelle & mon inſpiré me vaudront au moins tout autant.

Ne mettez point ſur le compte de la guerre des malheurs & des calamités, qui n'y ont aucun rapport.

L'abominable entrepriſe de Damiens, le cruel aſſaſſinat intenté contre le roi de Portugal, ſont de ces attentats qui ſe commettent en paix comme en guerre : ce ſont les ſuites de la fureur & de l'aveuglement d'un zèle abſurde. L'homme reſtera, malgré les écoles de philoſophie, la plus méchante bête de l'univers ; la ſuperſtition, l'intérêt, la vengeance, la trahiſon, l'ingratitude, produiront juſqu'à la fin des ſiècles des ſcènes ſanglantes & tragiques ; parce que les paſſions, & très-rarement la raiſon, nous gouvernent. Il y aura toujours des guerres, des procès, des dévaſtations, des peſtes, des tremblemens de terre, des banqueroutes. C'eſt ſur ces matières que roulent toutes les annales de l'univers.

Je crois, puiſque cela eſt ainſi, qu'il faut que cela ſoit néceſſaire. Maître Pangloſs vous en dira la raiſon. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être docteur, je vous confeſſe mon ignorance. Il me paraît cependant, que ſi un être bienfeſant avait fait l'univers, il nous aurait rendus plus heureux que nous ne le ſommes. Il n'y a que l'égide de Zénon pour les calamités, & les couronnes du jardin d'Epicure pour la fortune.

Preſſez votre laitage, faites cuver votre vin & faucher vos prés, ſans vous inquiéter ſi l'année ſera

abondante ou ſtérile. Le gentilhomme du Bien-aimé m'a promis, tout vieux lion qu'il eſt, de donner un coup de patte à l'Inf... J'attends ſon livre. Je vous envoie en attendant un Akakia contre ſa Sainteté, qui, je m'en flatte, édifiera votre béatitude.

Je me recommande à la muſe du général des capucins, de l'architecte de l'égliſe de Ferney, du prieur des filles du Saint-Sacrement, & de la gloire mondaine du pape Rezzonico, de la pucelle Jeanne, &c.

En vérité je n'y tiens plus. J'aimerais autant parler du comte de Sabines, du chevalier de Tuſculum, & du marquis d'Andès. Les titres ne ſont que la décoration des ſots ; les grands hommes n'ont beſoin que de leur nom.

Adieu ; ſanté & proſpérité à l'auteur de la Henriade, au plus malin & au plus ſéduiſant des beaux eſprits qui ont été & qui ſeront dans le monde. *Vale.*

LETTRE CCLXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE, Juillet, 1759.

VOUS êtes auſſi bon frère que bon général ; mais il n'eſt pas poſſible que Tronchin aille à Schwedt auprès du prince votre frère ; il y a ſept ou huit perſonnes de Paris abandonnées des médecins, qui ſe ſont fait tranſporter à Genève ou dans le voiſinage, & qui croient ne reſpirer qu'autant que Tronchin ne

les quitte pas. Votre Majeſté penſe bien que parmi le nombre de ces perſonnes je ne compte point ma pauvre nièce qui languit depuis ſix ans; d'ailleurs Tronchin gouverne la ſanté des enfans de France, & envoie de Genève ſes avis deux fois par ſemaine; il ne peut s'écarter, il prétend que la maladie de monſeigneur le prince Ferdinand ſera longue. Il conviendrait peut-être que le malade entreprît le voyage qui contribuerait encore à ſa ſanté en le feſant paſſer d'un climat aſſez froid dans un air plus tempéré. S'il ne peut prendre ce parti, celui de faire inſtruire Tronchin toutes les ſemaines de ſon état, eſt le plus avantageux.

Comment avez-vous pu imaginer que je puſſe jamais laiſſer prendre une copie de votre écrit adreſſé à M. le Prince de Bronſwic? Il y a certainement de très-belles choſes; mais elles ne ſont pas faites pour être montrées à ma nation. Elle n'en ſerait pas flattée; le roi de France le ſerait encore moins, & je vous reſpecte trop l'un & l'autre pour jamais laiſſer tranſpirer ce qui ne ſervirait qu'à vous rendre irréconciliables. Je n'ai jamais fait de vœux que pour la paix. J'ai encore une grande partie de la correſpondance de madame la margrave de Bareith avec le cardinal de Tencin, pour tâcher de procurer un bien ſi néceſſaire à une grande partie de l'Europe. J'ai été le dépoſitaire de toutes les tentatives faites pour parvenir à un but ſi déſirable; je n'en ai pas abuſé, & je n'abuſerai pas de votre confiance au ſujet d'un écrit qui tendrait à un but abſolument contraire. Soyez

dans un parfait repos ſur cet article. Ma malheureuſe nièce que cet écrit a fait trembler, l'a brûlé, & il n'en reſte de veſtige que dans ma mémoire, qui en a retenu trois ſtrophes trop belles.

Je tombe des nues quand vous m'écrivez que je vous ai dit des duretés; vous avez été mon idole pendant vingt années de ſuite, *je l'ai dit à la terre, au ciel, à Guſman même*; mais votre métier de héros & votre place de roi ne rendent pas le cœur bien ſenſible; c'eſt dommage, car ce cœur était fait pour être humain, & ſans l'héroïſme & le trône, vous auriez été le plus aimable des hommes dans la ſociété.

En voilà trop ſi vous êtes en préſence de l'ennemi, & trop peu ſi vous étiez avec vous-même dans le ſein de la philoſophie qui vaut encore mieux que la gloire.

Comptez que je ſuis toujours aſſez ſot pour vous aimer, autant que je ſuis aſſez juſte pour vous admirer; reconnaiſſez la franchiſe, & recevez avec bonté le profond reſpect du ſuiſſe.

LETTRE CCLXXX.

DU ROI.

Du Ringſvormek, le 18 de Juillet, 1759.

VOUS êtes en vérité une ſingulière créature; quand il me prend envie de vous gronder, vous me

dites deux mots, & le reproche expire au bout de ma plume.

Avec l'heureux talent de plaire,
Tant d'art, de grâces & d'esprit,
Lorsque sa malice m'aigrit,
Je pardonne tout à Voltaire ;
Et sens que de mon cœur contrit,
Il a désarmé la colère.

Voilà comme vous me traitez. Pour votre nièce, qu'elle me brûle ou me rôtisse, cela m'est assez indifférent. Ne pensez pas non plus que je sois aussi sensible que vous l'imaginez, à ce que vos évêques en *ic* ou en *ac* disent de moi. J'ai le sort de tous les acteurs qui jouent en public ; ils sont favorisés des uns, & vilipendés des autres. Il faut se préparer à des satires, à des calomnies, & à une multitude de mensonges qu'on débite sur notre compte ; mais cela ne trouble en rien ma tranquillité. Je vais mon chemin ; je ne fais rien contre la voix intérieure de ma conscience ; & je me soucie très-peu de quelle façon mes actions se peignent dans la cervelle d'êtres quelquefois très-peu pensans, à deux pieds sans plumes.

Puisque vous êtes si bon prussien (ce dont je me félicite) je crois devoir vous faire part de ce qui se passe ici.

L'homme à toque & à épée papale s'est placé sur les confins de la Saxe & de la Bohème. Je me suis mis vis-à-vis de lui dans une position avantageuse en

tout ſens. Nous en ſommes à préſent à ces coups d'échec qui préparent la partie. Vous qui jouez ſi bien ce jeu, vous ſavez que tout dépend de la manière dont on a entablé. Je ne ſaurais vous dire à quoi ceci mènera. Les Ruſſes ſont pendus au croc. Dohna n'a pas dit, *Sta, ſol*, comme Joſué, de défunte mémoire ; mais, *Sta, urſus* ; & l'ours s'eſt arrêté.

En voilà aſſez pour votre cours militaire. J'en viens à la fin de votre lettre.

Je ſais bien que je vous ai idolâtré tant que je ne vous ai cru ni tracaſſier, ni méchant ; mais vous m'avez joué des tours de tant d'eſpèces.... N'en parlons plus ; je vous ai tout pardonné avec un cœur chrétien. Après tout, vous m'avez fait plus de plaiſir que de mal. Je m'amuſe davantage avec vos ouvrages, que je ne me reſſens de vos égratignures. Si vous n'aviez point de défauts, vous rabaiſſeriez trop l'eſpèce humaine, & l'univers aurait raiſon d'être jaloux & envieux de vos advantages.

A préſent on dit : *Voltaire eſt le plus beau génie de tous les ſiècles ; mais du moins je ſuis plus doux, plus tranquille, plus ſociable que lui.* Et cela conſole le vulgaire de votre élévation.

Au moins je vous parle comme ferait votre confeſſeur. Ne vous en fâchez pas, & tâchez d'ajouter à tous vos avantages les nuances de perfection que je ſouhaite de tout mon cœur pouvoir admirer en vous.

On dit que vous mettez Socrate en tragédie ; j'ai de la peine à le croire. Comment faire entrer des

femmes dans la pièce? l'amour n'y peut être qu'un froid épisode; le sujet ne peut fournir qu'un bel acte cinquième; le Phédon de Platon une belle scène; & voilà tout.

Je suis revenu de certains préjugés, & je vous avoue que je ne trouve pas du tout l'amour déplacé dans la tragédie, comme dans le Duc de Foix, dans Zaïre, dans Alzire; & quoi qu'on en dise, je ne lis jamais Bérénice sans répandre des larmes. Dites que je pleure mal-à-propos; pensez-en ce que vous voudrez; mais on ne me persuadera jamais qu'une pièce qui me remue & qui me touche, soit mauvaise.

Voici une multitude d'affaires qui me surviennent. Vivez en paix; & si vous n'avez d'autre inquiétude que celle de mon ressentiment, vous pouvez avoir l'esprit en repos sur cet article. *Vale.*

LETTRE CCLXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguste, 1759.

VOUS n'êtes pas ce fils d'un insensé,
Huilé dans Reims, & par l'Anglais pressé,
Que son Agnès si fidelle & si sage
Aima toujours, ayant tant caressé
Tantôt un moine & tantôt un beau page.
A Jeanne d'Arc vous n'avez point recours;
Son pucelage & son baudet profane
Et saint Denis sont de faibles secours;

Le vrai Denis, le héros de nos jours,
Je le connais, & je fais quel eft l'âne.
Pour la Pucelle, en vérité,
Il faut que vous alliez dans Vienne
Au tribunal de chafteté :
Allez, que rien ne vous retienne ;
Et retournez à Sans-Souci,
Quand dans vos courfes éternelles
Vous aurez vu chez l'ennemi
Et des héros & des pucelles.

Vos vers font charmans, & fi votre Majefté a battu fes ennemis, ils font encore meilleurs ; mais pour votre Akakia papal, je le trouve très-adroit ; il eft fait de façon que les trois quarts des proteftans le croiront véritable : il y a là de quoi faire rire les gens qui ont le nez fin, & de quoi animer les fots de bonne foi de la confeffion *in, met, uber*. J'attends quelques pièces édifiantes qu'un fage de mes amis doit m'envoyer d'Orient. Je les ferai parvenir à votre Majefté ; mais j'ai peur qu'elle ne foit pas de loifir cette fin de campagne, & qu'elle foit fi occupée à donner fur les oreilles aux Abares, Bulgares, Roxelans, Scythes & Maffagètes, qu'elle n'ait pas de temps à donner à la philofophie & à la deftruction de l'Inf.... Je prendrai la liberté de recommander en mourant cette Inf... à fa Majefté par mon teftament. Elle eft plus fon ennemie qu'elle ne croit ; fa pucelle & fon fanatique font quelque chofe, mais cette pucelle & ce fanatique ne réformeront pas l'Occident, & Frédéric était fait pour l'éclairer. J'aurai l'honneur de lui en parler plus au long.

LETTRE CCLXXXII.

DU ROI.

Le 22 de Septembre, 1759.

LA ducheſſe de Saxe-Gotha m'envoie votre lettre, &c. Comme je viens d'être étrangement balotté par la fortune, les correſpondances ont toutes été interrompues. Je n'ai point reçu votre paquet du 29; c'eſt même avec bien de la peine que je fais paſſer cette lettre, ſi elle eſt aſſez heureuſe de paſſer.

Ma poſition n'eſt pas ſi déſeſpérée que mes ennemis le débitent. Je finirai encore bien ma campagne; je n'ai pas le courage abattu; mais je vois qu'il s'agit de paix. Tout ce que je peux vous dire de poſitif ſur cet article, c'eſt que j'ai de l'honneur pour dix; & que, quelque malheur qui m'arrive, je me ſens incapable de faire une action qui bleſſe le moins du monde ce point ſi ſenſible & ſi délicat, pour un homme qui penſe en preux chevalier, ſi peu conſidéré de ces infames politiques, qui penſent comme des marchands.

Je ne ſais rien de ce que vous avez voulu me faire ſavoir; mais, pour faire la paix, voilà deux conditions dont je ne me départirai jamais: 1. De la faire conjointement avec mes fidèles alliés; 2. De la faire honorable & glorieuſe. Voyez-vous! il ne me reſte que l'honneur; je le conſerverai au prix de mon ſang.

Si

Si on veut la paix, qu'on ne me propofe rien qui répugne à la délicateffe de mes fentimens. Je fuis dans les convulfions des opérations militaires ; je fuis comme les joueurs qui font dans le malheur, & qui s'opiniâtrent contre la fortune. Je l'ai forcée de revenir à moi plus d'une fois, comme une maîtreffe volage. J'ai à faire à de fi fottes gens, qu'il faut néceffairement qu'à la fin j'aie l'avantage fur eux ; mais qu'il arrive tout ce qu'il plaira à fa facrée majefté le Hafard, je ne m'en embarraffe pas. J'ai jufqu'ici la confcience nette des malheurs qui me font arrivés. La bataille de Minden, celle de Cadix, & la perte du Canada font des argumens capables de rendre la raifon aux Français, auxquels l'ellébore autrichien l'avait brouillée. Je ne demande pas mieux que la paix, mais je la veux non-flétriffante. Après avoir combattu avec fuccès contre toute l'Europe, il ferait bien honteux de perdre par un trait de plume ce que j'ai maintenu par l'épée.

Voilà ma façon de penfer ; vous ne me trouverez pas à l'eau-rofe ; mais Henri IV, mais Louis XIV, mes ennemis mêmes que je peux citer, ne l'ont pas été plus que moi. Si j'étais né particulier, je céderais tout pour l'amour de la paix ; mais il faut prendre l'efprit de fon état. Voilà tout ce que je peux vous dire jufqu'à préfent. Dans trois ou quatre femaines la correfpondance fera plus libre, &c.

LETTRE CCLXXXIII.

DU ROI.

Du Camp près de Wilfdruf, le 17 de Novembre, 1759.

GRAND merci de la tragédie de Socrate: elle devroit confondre l'abſurde fanatiſme de vos évêques & de vos moines. Ces gens ne pouvant exercer leur deſpotiſme ambitieux ſur des ſujets de politique, s'acharnent ſur les ouvrages que les apôtres du bon ſens publient.

Les fronts tondus, mitrés, & couverts d'écarlate,
Liront en frémiſſant le drame de Socrate:
Je vois ſe ſoulever ces docteurs, ces cagots,
Des rayons du bon ſens implacables rivaux.
Quand pour vous dilater la rate,
En leur donnant un coup de patte,
Du peuple athénien vous empruntez le dos,
Ils le ſentiront trop, ces malheureux bigots.
Voyez-vous leur cabale accrue
Des Mélites de vos barreaux,
Déplorer qu'en ces temps nouveaux
La bonne mode s'eſt perdue
D'employer à leur gré le fer & la ciguë.
Leur vengeance reſtreinte à de moindres travaux,
Ne peut entaſſer des fagots
A l'honneur de la troupe élue;
On les élève, & l'on y frit
Un ennemi de Dieu pour le bien de ſon ame,
De joie en ce moment la Sorbonne ſe pâme,

4

Et pour vous mieux ſervir de fagots renchérit.
Le feu prend, il s'élève un tourbillon de flamme
Qu'allume la main de l'infame,
Pour conſumer ce bel eſprit
Qui la perſiffle & nous éclaire;
Mais au lieu de rôtir Voltaire,
Elle ne peut brûler que ſon malin écrit.

Je vous en fais mes condoléances. Cependant, tout bien examiné, il vaut infiniment mieux qu'on brûle l'ouvrage que l'auteur. Je ne ſais ſur quel fondement vous m'accuſez de vous mordre : c'en ſeroit bien le temps ! environné comme je le ſuis d'ennemis, preſſé partout. L'un me pique, l'autre m'éclabouſſe ; gare qu'un troiſième ne me renverſe. Il eſt pardonnable en cas pareil d'avoir de l'humeur & l'eſprit aigri. Je ſuis à préſent

Comme un ſanglier écumant,
Qui ſans s'ébranler ſe défend
Contre les durs aſſauts d'une meute aguerrie,
Qui ſur lui s'élance en furie:
Il attaque, il bleſſe, il pourfend;
Il donne à propos de ſa dent
Des coups à la race ennemie.
Plus il en met hors de combat,
Et plus cette engeance aboyante
Par un nombreux concours s'augmente.
Il ſoutient ce cruel débat;
Mais la fureur l'emporte, & fougueux dans ſon ire,
Il ne voit ni connoît la grandeur du danger,
Et s'enfonce ſans y ſonger
L'homicide épieu ſur lequel il expire.

Laiſſez-moi donc ronger mon frein tant que durera cette pénible guerre. Votre imagination poëtique me promène flatteuſement juſqu'à Vienne. Vous m'introduiſez au conſeil de chaſteté : ſachez que je n'ai pas beſoin de ce conſeil, & que l'expérience m'a ſuffiſamment appris ce qu'on doit craindre quand on ſe frotte à de méchantes femmes.

Hélas ! penſez-vous qu'à mon âge
L'on cherche d'amour agité,
Le corps en feu, l'eſprit volage,
De Vénus le doux badinage,
Les plaiſirs & la volupté ?
  Ce temps heureux, c'eſt bien dommage !
Loin de moi s'eſt précipité,
Et les eaux du fleuve Léthé
En ont même effacé l'image.
  La tendre fleur du pucelage,
Ni l'empire de la beauté,
Sur un vieillard courbé, voûté,
N'ont plus de priſe & d'avantage.
Le conſeil de la chaſteté
Devient par force mon partage,
Continence eſt néceſſité ;
A cinquante ans on eſt trop ſage.

Je n'ai point eu cette campagne de viſion béatifique. Malheureuſement les Tartares, Ruſſes & Coſaques n'ont pas voulu me montrer le derrière : en revanche, ils ont brûlé, ravagé & pillé des contrées, & dévaſté beaucoup de pays.

La fortune inconſtante & fière
Ne traite pas ſes courtiſans

Chaque jour d'égale manière,
Et nous n'avons pas tous les ans
La faveur de voir le derrière
De cette vaste fourmilière,
Moitié héros, moitié brigands,
Qui viennent désoler nos champs.
Le hasard très-souvent décide une bataille.
Si je lui dois plus d'un beau jour,
A l'ennemi par représaille
Il m'a fait montrer à mon tour
Tout le revers de la médaille.
Cependant cet homme bénit
Par l'antechrist siégeant à Rome,
Ce Fabius, ce plaisant homme,
Lui qui naguère se munit
D'une toque, brillant symbole
De gloire & de vanité folle,
Commence à décamper de nuit.
Je ne vous dis pas qu'il nous fuit;
Mais si le ciel nous fait la grâce
Qu'il nous montre au plutôt l'opposé de sa face,
Alors un certain Duc s'illustrant à jamais,
Armé de son trident comme on nous peint Neptune,
Appaisera d'un mot la tempête importune;
C'est lui qui sauvera votre empire françois,
Sans capitaine, sans finance,
Sans Canada, sans prévoyance,
Jusqu'en ses fondemens sapé par les Anglois;
Il leur dira, plein de décence,
Par Saint George & par sa croyance,
Bonnes gens d'Albion, accordez-nous la paix,
Quand cette nouvelle échappée
Sortira des antres secrets

Des politiques cabinets,
Je quitte & le caſque & l'épée,
Et m'envolant ſoudain d'ici,
J'irai, confortant ma vieilleſſe
Par l'étude de la ſageſſe,
M'enſevelir à Sans-Souci.

En attendant jouiſſez en paix de votre ſolitude. Ne troublez plus les cendres de grands hommes. Que la mort mette fin à votre injuſte haine, & que Maupertuis trouve au moins un aſile dans le tombeau. Songez que les rois, après s'être long-temps battus, font la paix. Je crois que vous deſcendriez aux enfers comme Orphée, non pas pour en ramener l'immortelle Emilie, mais pour perſécuter dans ce ſéjour (ſuppoſé qu'il exiſte) un homme que votre rancune a pourſuivi violemment dans ce monde-ci. Immolez cette haine qui vous flétrit, & fait tort à votre réputation. Que le plus beau génie de la France ſoit le plus généreux des hommes : c'eſt la vertu, c'eſt le devoir qui vous parlent par ma bouche ; ne ſoyez pas inſenſible à cette voix. Pratiquez les beaux ſentimens que vous exprimez en vers avec tant d'élégance & de force. Croyez-moi, un exemple de magnanimité perſuade plus que tous les beaux préceptes qu'étale la tragédie. Que le Dieu des philoſophes vous inſpire des ſentimens plus doux & plus modérés, & que le Dieu de la ſanté vous conſerve pour l'ornement des belles lettres & du Parnaſſe !

LETTRE CCLXXXIV.

DU ROI.

Wilſdruf, 19 Novembre, 1759.

JE viens de recevoir la lettre du rat ou de l'aſpic du 6 Novembre ſur le point de finir la campagne. Les Autrichiens s'en vont en Bohème, où je leur ai fait brûler, par repréſailles des incendies qu'ils ont cauſés dans mes pays, deux grands magaſins. Je rends la retraite du benoît héros auſſi difficile que poſſible, & j'eſpère qu'il eſſuyera quelques mauvaiſes avantures entre ci & quelques jours. Vous apprendrez par la déclaration de la Haye, ſi le roi d'Angleterre & moi nous ſommes pacifiques. Cette démarche éclatante ouvrira les yeux au public, & fera diſtinguer les boute-feux de l'Europe de ceux qui aiment l'humanité, la tranquillité & la paix. La porte eſt ouverte, peut venir au parloir qui voudra. La France eſt maîtreſſe de s'expliquer. C'eſt aux Français, qui ſont naturellement éloquens, à parler, à nous à les écouter avec admiration, & à leur répondre dans un mauvais baragouin, le mieux que nous pourrons. Il s'agit de la ſincérité que chacun apportera dans la négociation. Je ſuis perſuadé que l'on pourra trouver des tempéramens pour s'accommoder. L'Angleterre a à la tête de ſes affaires un miniſtre modéré & ſage. Il faut de tout côtés bannir les projets extravagans, & conſulter la raiſon plu-

tôt que l'imagination. Pour moi, je me conforme à l'exemple du doux Sauveur, qui, lorſqu'il alla la première fois au temple, ſe contenta d'écouter les Phariſiens & les Scribes. Ne penſez pas que les Anglais me confient tous leurs ſecrets ; ils ne ſont point preſſés de s'accommoder, leur commerce ne ſouffre point, leurs affaires proſpèrent, & l'Etat ne manque ni de reſſources ni de crédit. Je fais une guerre plus dure qu'eux, par la multitude d'ennemis qui m'attaquent, & dont le fardeau eſt accablant. Cependant je répondrai bien toujours de la fin de la campagne, il eſt impoſſible d'en faire autant pour tous les événemens. Je ſuis ſur le point de m'accommoder avec les Ruſſes, ainſi il ne me reſtera que la reine d'Hongrie, les malandrins du St. Empire & les brigands de Laponie pour l'année qui vient. Notre démarche nous a été dictée par le cœur, par un ſentiment d'humanité qui voudrait tarir ces torrens de ſang qui inondent preſque toute notre ſphère, qui voudrait mettre fin aux maſſacres, aux barbaries, aux incendies, & à toutes les abominations commiſes par des hommes, que la malheureuſe habitude de ſe baigner dans le ſang rend de jour en jour plus féroces. Pour peu que cette guerre continue, notre Europe retombera dans les ténèbres de l'ignorance, & nos contemporains deviendront ſemblables à des bêtes farouches. Il eſt temps de mettre fin à ces horreurs. Tous ces déſaſtres ſont une ſuite de l'ambition de l'Autriche & de la France. Qu'ils preſcrivent des bornes à leurs vaſtes projets, que ſi ce n'eſt la raiſon, que l'épuiſe-

ment de leurs finances & le mauvais état de leurs affaires les rende sages, & que la rougeur leur monte au front, en apprenant que le ciel, qui a soutenu les faibles contre l'effort des puissans, a accordé à ces premiers assez de modération pour ne point abuser de leur fortune & pour leur offrir la paix. Voilà tout ce qu'un pauvre lion fatigué, harassé, égratigné, mordu, boîteux & fêlé, vous peut dire. J'ai encore bien des affaires, & je ne pourrai vous écrire à tête reposée, qu'après être arrivé à Dresde. Le projet de faire la paix, est celui de rendre raisonnables des hommes accoutumés à être absolus, & qui ont des volontés obstinées. Réussissez! je vous féliciterai de vos succès, & je m'en féliciterai davantage. Adieu au rat qui fait de si beaux rêves, qu'on les prendrait pour des inspirations; qu'il jouisse dans son trou du repos, de la tranquillité, de la paix qu'il possède & que nous désirons. Ainsi soit-il.

N. B. Vous savez que les interprètes & les commentateurs de l'écriture ont des opinions différentes sur le sens des passages. Suivant le révérend père Dionysius-Hortella, il faut, lorsque César est roi des juifs, & bien juif lui-même, & lorsqu'il est duc de Lorraine, que les Turcs & les Français donnent à César ce qui est à César. Il dit qu'un pareil exemple de restitution encouragerait toutes les petites puissances de l'Europe à l'imiter; qu'en pensez-vous? ce savant docteur ne raisonne pas si mal.

LETTRE CCLXXXV.

DU ROI.

A Friedberg, le 24 de Février, 1760.

DE combien de lauriers vous êtes-vous couvert,
Au théâtre, au lycée, au temple de l'hiſtoire ?
Amant des filles de Mémoire,
Leurs immenſes tréſors vous ſont toujours ouverts.
Vous y puiſez la double gloire
D'exceller par la proſe ainſi que par les vers;
Malgré tous ces écrits dont vous êtes le père,
Un laurier manque encor ſur le front de Voltaire.
Après tant d'ouvrages parfaits,
Avec l'Europe je croirais,
Si par une habile manœuvre,
Ses ſoins nous ramènent la paix,
Que ce ſera ſon vrai chef-d'œuvre.

Voilà ce que je penſe avec toute l'Europe. Virgile a fait d'auſſi beaux vers que vous, mais il n'a jamais fait de paix. Ce ſera un avantage que vous gagnerez ſur tous vos confrères du Parnaſſe, ſi vous y réuſſiſſez.

Je ne ſais qui m'a trahi, & qui s'eſt aviſé de donner au public des rapſodies qui étaient bonnes pour m'amuſer, & qui n'ont jamais été faites à intention d'être publiées. Après tout, je ſuis ſi accoutumé à de trahiſons, à de mauvaiſes manœuvres, à des perfidies, que je ſerais bien heureux que tout le mal

qu'on m'a fait, & que d'autres projettent encore de me faire, se bornât à l'édition furtive de ces vers. Vous savez mieux que je ne le peux dire, que ceux qui écrivent pour le public doivent respecter ses goûts & même ses préjugés. Voilà ce qui a donné des nuances différentes aux auteurs, selon les siècles dans lesquels ils ont écrit ; & pourquoi les hommes mêmes les plus supérieurs à leur temps, n'ont pas laissé de s'imposer le joug de la mode. Pour moi qui ai voulu être Poëte incognito, on me traduit malgré moi devant le public ; & je jouerai un sot rôle. Qu'importe ? je le leur rendrai bien.

Vous me parlez de détails d'une affaire qui ne sont jamais venus jusqu'à moi. Je sais que l'on vous a fait rendre à Francfort mes vers & des babioles ; mais je n'ai ni su, ni voulu qu'on touchât à vos effets & à votre argent. Cela étant, vous pouvez le redemander de droit : ce que j'approuverai fort ; & Schmit n'aura sur ce sujet aucune protection à attendre de moi.

Je ne sais quel est ce Brédo dont vous me parlez. Il vous a dit vrai. Le fer & la mort ont fait un ravage affreux parmi nous ; & ce qu'il y a de triste, c'est que nous ne sommes pas encore à la fin de la tragédie. Vous pouvez juger facilement de l'effet que d'aussi cruelles secousses font sur moi : je m'enveloppe dans mon stoïcisme le plus que je peux. La chair & le sang se révoltent souvent contre cet empire tyrannique de la raison ; mais il faut y céder. Si vous me voyiez, à peine me reconnaîtriez-vous ; je suis vieux, cassé, grison, ridé ; je perds les dents &

la gaieté. Si cela dure, il ne reſtera de moi-même que la manie de faire des vers, & un attachement inviolable à mes devoirs & au peu d'hommes vertueux que je connais. Ma carrière eſt difficile, ſemée de ronces et d'épines. J'ai éprouvé de toutes les ſortes de chagrins qui peuvent affliger l'humanité, et je me ſuis ſouvent répété ces beaux vers !

Heureux qui retiré dans le temple des ſages, &c.

Il paraît ici quantité d'ouvrages que l'on vous donne : *le Salomon* que vous avez eu la méchanceté de faire brûler par le parlement ; une comédie, *La femme qui a raiſon* ; enfin, une *Oraiſon funèbre de frère Berthier.* Je n'ai à ripoſter à toutes ces pièces que par celles que je vous envoie, qui certainement ne les valent pas ; mais je fais la guerre de toutes les façons à mes ennemis ; plus ils me perſécuteront, & plus je leur taillerai de la beſogne. Et ſi je péris, ce ſera ſous un tas de leurs libelles, parmi des armes briſées ſur un champ de bataille ; & je vous réponds que j'irai en bonne compagnie dans ce pays où votre nom n'eſt pas connu, & où les Boyer & les Turenne ſont égaux.

Je ſerais bien aiſe de vous recevoir ; je vous ſouhaite mille bonheurs ; mais où ? quand ? & comment ? Voilà des problèmes que d'Alembert ni le grand Newton ne ſauraient réſoudre.

Adieu, vivez heureux & en paix, & n'oubliez pas ceux que le diable, ou je ne ſais quel être malfeſant, lutine, &c.

LETTRE CCLXXXVI.

DU ROI.

De Freyberg, ce 20 de Mars, 1760.

PEUPLE charmant, aimables fous,
Qui parlez de la paix ſans ſonger à la faire,
A la fin donc réſolvez-vous :
Avec la Pruſſe & l'Angleterre
Voulez-vous la paix ou la guerre ?
Si Neptune ſur mer vous a porté des coups,
L'eſprit plein de vengeance & le cœur en courroux,
Vous formez le projet de ſubjuguer la terre ;
Votre bras s'arme du tonnerre.
Hélas ! tout, je le vois, eſt à craindre pour nous :
Votre milice eſt invincible,
De vos héros fameux le Dieu Mars eſt jaloux,
La fougue françoiſe eſt terrible,
Et je crois déjà voir, car la choſe eſt plauſible,
Vos ennemis vaincus tremblant à vos genoux.
Mais je crains beaucoup plus votre rare prudence,
Qui par un fortuné deſtin,
A du ſouffle d'Eole, utile à la finance,
Abondamment enflé les outres de Bertin.

Vous parlez à votre aiſe de cette cruelle guerre. Sans doute les contributions que votre ſeigneurie de Ferney donne à la France nourriſſent la conſtance des miniſtres à la prolonger. Refuſez vos ſubſides au très-Chrétien & la paix s'enſuivra. Quant aux propoſitions de paix dont vous parlez, je les trouve ſi extravagantes, que je les aſſigne aux habitans des

petites-maiſons, qui feront dignes d'y répondre. Que dirai-je de vos miniſtres ?

Ou ces géans ſont fous, où ces géans ſont dieux.

Ils peuvent s'attendre de ma part que je me défendrai en déſeſpéré : le hafard décidera du reſte.

De cette affreuſe tragédie
Vous jugez en repos parmi les ſpectateurs,
Et ſifflez en ſecret la pièce & les acteurs ;
Mais de vos beaux eſprits la cervelle étourdie
En a joué la parodie.
Vous imitez les rois, car vos fameux auteurs
De ſe perſécuter ont tous la maladie.
Nos funeſtes débats font répandre des pleurs,
Quand vos poëtiques fureurs
Au public né moqueur donnent la comédie.
Si Minerve de nos exploits
Et des vôtres un jour faiſoit un juſte choix,
Elle préféreroit, & j'oſe le prédire,
Aux fous qui font pleurer les peuples & les rois
Les inſenſés qui les font rire.

Je vous ferai payer juſqu'au dernier ſou, pour que Louis du moulin ait de quoi me faire la guerre. Ajoutez dixième au vingtième, mettez des capitations nouvelles, créez des charges pour avoir de l'argent : faites en un mot ce que vous voudrez. Nonobſtant tous vos efforts, vous n'aurez la paix ſignée de mes mains qu'à des conditions honorables à ma nation. Vos gens bouffis de vanité & de ſottiſe peuvent compter ſur ces paroles ſacramentales.

Cet oracle eſt plus ſûr que celui de Chalcas.

Adieu, vivez heureux. Et tandis que vous faites tous vos efforts pour détruire la Pruſſe, penſez que perſonne ne l'a jamais moins mérité que moi, ni de vous, ni de vos François.

LETTRE CCLXXXVII.

DU ROI.

A Freyberg, ce 3 d'Avril, 1760.

QUELLE rage vous anime encore contre Maupertuis? Vous l'accuſez de m'avoir trahi. Sachez qu'il m'a fait remettre ſes vers bien cachetés après ſa mort, & qu'il étoit incapable de me manquer par une pareille indiſcrétion.

Laiſſez en paix la froide cendre
Et les manes de Maupertuis;
La vérité va le défendre,
Elle s'arme déjà pour lui.
Son ame étoit noble & fidelle;
Qu'elle vous ſerve de modèle.
Maupertuis ſut vous pardonner
Ce noir écrit, ce vil libelle
Que votre fureur criminelle
Prit ſoin chez moi de griffonner.

Voyez quelle eſt votre manie.
Quoi! ce beau, quoi! ce grand génie,

Que j'admirois avec transport,
Se souille par la calomnie,
Même il s'acharne sur un mort!

Ainsi jetant des cris de joie,
Planant en l'air, de vils corbeaux
S'assemblent autour des tombeaux
Et des cadavres font leur proie.

Non, dans ces coupables excès
Je ne reconnois plus les traits
De l'auteur de la Henriade :
Ces vertus dont il fait parade,
Toutes je les lui supposois.

Hélas! si votre ame est sensible,
Rougissez-en pour votre honneur,
Et gémissez de la noirceur
De votre cœur incorrigible.

Vous en revenez encore à la paix. Mais quelles conditions! Certainement les gens qui la proposent, n'ont pas envie de la faire. Quelle dialectique que la leur! Céder le pays de Clèves, parce qu'il est habité par des bêtes! Que diroient ces ministres, si on demandoit la Champagne, parce que le proverbe dit: nonante-neuf moutons & un Champenois font cent bêtes. Ah! laissons tous ces projets ridicules. A moins que le ministère françois ne soit possédé de dix légions de démons autrichiens, il faut qu'il fasse la paix. Vous m'avez mis en colère; votre repentir obtiendra votre pardon. En attendant je vous abandonne à vos remords & aux furies

vengereſſes qui pourſuivent les calomniateurs, juſqu'à ce que cette religion naturelle que vous dites innée, renouvelle les traces qu'elle avoit autrefois imprimées dans votre ame. *Vale.*

LETTRE CCLXXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE,

Au Château de Tourney, par Genève, 21 Avril, 1760.

UN petit moine de Saint-Juſt diſait à Charles-Quint : *Sacrée Majeſté, n'êtes-vous pas laſſe d'avoir troublé le monde? faut-il encore déſoler un pauvre moine dans ſa cellule?* Je ſuis le moine, mais vous n'avez pas renoncé aux grandeurs & aux miſères humaines comme Charles-Quint. Quelle cruauté avez-vous de me dire que je calomnie Maupertuis, quand je vous dis que le bruit a couru qu'après ſa mort on avait trouvé les œuvres du philoſophe de Sans-Souci dans ſa caſſette? Si en effet on les y avait trouvées, cela ne prouverait-il pas au contraire qu'il les avait gardées fidèlement; qu'il ne les avait communiquées à perſonne, & qu'un libraire en aurait abuſé? ce qui aurait diſculpé des perſonnes qu'on a peut-être injuſtement accuſées. Suis-je d'ailleurs obligé de ſavoir que Maupertuis vous les avait renvoyées? Quel intérêt ai-je à parler mal de

lui ? que m'importe ſa perſonne & ſa mémoire ? en quoi ai-je pu lui faire tort en diſant à votre Majeſté qu'il avait gardé fidèlement votre dépôt juſqu'à ſa mort ? Je ne ſonge moi-même qu'à mourir, & mon heure approche ; mais ne la troublez pas par des reproches injuſtes, & par des duretés qui ſont d'autant plus ſenſibles que c'eſt de vous qu'elles viennent.

Vous m'avez fait aſſez de mal, vous m'avez brouillé pour jamais avec le roi de France ; vous m'avez fait perdre mes emplois & mes penſions ; vous m'avez maltraité à Francfort, moi & une femme innocente, une femme conſidérée, qui a été traînée dans la boue & miſe en priſon ; & enſuite, en m'honorant de vos lettres, vous corrompez la douceur de cette conſolation par des reproches amers. Eſt-il poſſible que ce ſoit vous qui me traitiez ainſi ; quand je ne ſuis occupé depuis trois ans qu'à tâcher, quoique inutilement, de vous ſervir ſans aucune autre vue que celle de ſuivre ma façon de penſer !

Le plus grand mal qu'aient fait vos œuvres, c'eſt qu'elles ont fait dire aux ennemis de la philoſophie répandus dans toute l'Europe : Les philoſophes ne peuvent vivre en paix, & ne peuvent vivre enſemble. Voici un roi qui ne croit pas en Jéſus-Chriſt ; il appelle à ſa cour un homme qui n'y croit point, & il le maltraite ; il n'y a nulle humanité dans les prétendus philoſophes, & Dieu les punit les uns par les autres.

Voilà ce que l'on dit, voilà ce qu'on imprime de

tous côtés ; & pendant que les fanatiques sont unis, les philosophes sont dispersés & malheureux. Et tandis qu'à la cour de Versailles & ailleurs, on m'accuse de vous avoir encouragé à écrire contre la religion chrétienne, c'est vous qui me faites des reproches, & qui ajoutez ce triomphe aux insultes des fanatiques ! Cela me fait prendre le monde en horreur avec justice ; j'en suis heureusement éloigné dans mes domaines solitaires. Je bénirai le jour où je cesserai en mourant d'avoir à souffrir, & surtout de souffrir par vous ; mais ce sera en vous souhaitant un bonheur dont votre position n'est peut-être pas susceptible, & que la philosophie seule pourrait vous procurer dans les orages de votre vie, si la fortune vous permet de vous borner à cultiver long-temps ce fonds de sagesse que vous avez en vous ; fonds admirable, mais altéré par les passions inséparables d'une grande imagination, un peu par l'humeur, & par des situations épineuses qui versent du fiel dans votre ame ; enfin par le malheureux plaisir que vous vous êtes toujours fait de vouloir humilier les autres hommes, de leur dire, de leur écrire des choses piquantes ; plaisir indigne de vous, d'autant plus que vous êtes plus élevé au-dessus d'eux par votre rang & par vos talens uniques. Vous sentez sans doute ces vérités.

Pardonnez à ces vérités que vous dit un vieillard qui a peu de temps à vivre. Et il vous les dit avec d'autant plus de confiance que, convaincu lui-même de ses misères & de ses faiblesses infiniment plus

grandes que les vôtres, mais moins dangereuſes par ſon obſcurité, il ne peut être ſoupçonné par vous de ſe croire exempt de torts, pour ſe mettre en droit de ſe plaindre de quelques-uns des vôtres. Il gémit des fautes que vous pouvez avoir faites autant que des ſiennes, & il ne veut plus ſonger qu'à réparer avant ſa mort les écarts funeſtes d'une imagination trompeuſe, en fesant des vœux ſincères pour qu'un auſſi grand homme que vous ſoit auſſi heureux & auſſi grand en tout qu'il doit l'être.

LETTRE CCLXXXIX.

DU ROI.

Au Camp de Porcelaine, à Meiſſen,
le premier Mai, 1760.

DE l'art de Céſar & du vôtre
J'étais trop amoureux dans ma jeune ſaiſon ;
Mais je vois au flambeau qu'allume ma raiſon
Que j'ai mal réuſſi dans l'un comme dans l'autre.
Depuis ce vrai héros qui force à l'admirer,
Parmi ceux que l'hiſtoire eut ſoin de conſacrer,
Il n'en eſt preſque aucun, exceptez-en Turenne,
Condé, Guſtave-Adolphe, Eugène,
Que l'on oſe lui comparer.
Sur le Parnaſſe, après Virgile,
Je vois paſſer dix-ſept cents ans
Où le génie humain ſtérile
S'efforce vainement d'atteindre à ſes talens.

Et si le Tasse a su nous plaire
Par certains détails de ses chants,
Sa fable mal ourdie altère
La beauté de ses traits brillans.
Le seul fils d'Apollon, le seul digne adversaire
Qu'au cygne de Mantoue on ait droit d'opposer,
Vous l'avez deviné, je me le persuade :
C'est l'auteur que la Henriade
Mérita d'immortaliser.
Pour moi, je me renferme en mes justes limites ;
Et loin de me flatter d'atteindre en mon chemin
Les talens du poëte, & du héros romain,
Je borne mes faibles mérites
Au devoir d'être juste, au plaisir d'être humain.

Vous me demandez des vers ; c'est comme si l'océan demandait de l'eau à un ruisseau. Voici donc une *ode aux Germains*, une *épître à d'Alembert*, une autre épître sur le commencement de cette campagne, & un conte. Tout cela a été bon pour m'amuser ; mais je ne cesse de le répéter, cela n'est bon que pour cela. Il faut faire des vers comme vous, Racine ou Boileau, pour qu'ils aillent à la postérité ; & ce qui n'est pas digne d'elle ne doit point être public.

Vous badinez au sujet de la paix ; s'il s'agit de badiner, vous saurez que depuis que j'ai lu l'Arioste, j'ai pris monseigneur de Maïence en aversion ; & depuis l'aventure de Lisbonne, l'Eglise ne saurait trop payer les horreurs qu'elle protège ni le scandale qu'elle donne. Quoi que pense M. de Choiseul, il faudra pourtant qu'avec le temps il prête

l'oreille, & très-fort même, à ce que j'ai imaginé. Je ne m'explique pas, mais on verra en moins de deux mois.... toute la ſcène ſe changer en Europe; & vous-même vous conviendrez que je n'étais pas au bout de mes reſſources, & que j'ai eu raiſon de refuſer à votre duc mon parc de Clèves.

Or ſus, monſieur le comte de Tourney, vous ſavez que dans le paradis les premiers ſujets de nos premiers pères furent des bêtes; vous connaiſſez l'attachement que tant de perſonnes ont pour les animaux, chiens, ſinges, chats ou perroquets; & j'eſpère que vous conviendrez encore que ſi toutes les ſacrées & clémentes majeſtés qui gouvernent, devaient renoncer au nombre de leurs très-humbles ſujets qui n'ont pas le ſens commun, leur cour s'éclaircirait la première, & leurs eſclaves diſparaîtraient. A quoi les réduiriez-vous? avec quoi feraient-ils la guerre? qui cultiverait les champs? qui travaillerait? &c. &c. Le paradis d'Eden n'eſt donc, ſelon moi, qu'une allégorie qui ne ſignifie autre choſe, que pour deux hommes d'eſprit dans une ſociété, il s'en trouve mille que frère Lourdis a fabriqués.

Pour votre duc, monſieur le Comte, vous le louez mal, à mon ſens, en m'aſſurant qu'il fait des vers comme moi. Je ne ſuis pas aſſez dépourvu de goût, pour ne pas ſentir que les miens ne valent pas grand' choſe. Vous le loueriez mieux ſi vous pouviez me perſuader (ce qui eſt difficile) que le dit duc ne ſoit endiablé des Autrichiens; & je ſoutiens en outre que ni Socrate ni le juſte Ariſtide n'auraient jamais con-

ſenti qu'on démembrât, le moins du monde, la république grecque; en quoi j'imite leur façon de penſer.

C'eſt à préſent que je dois déployer toutes les voiles de la politique & de l'art militaire. Ces filous qui me font la guerre, m'ont donné des exemples que j'imiterai au pied de la lettre. Il n'y aura point de congrès à Bréda, & je ne poſerai les armes qu'après avoir fait encore trois campagnes. Ces poliſſons verront qu'ils ont abuſé de mes bonnes diſpoſitions, & nous ne ſignerons la paix que le roi d'Angleterre à Paris, & moi à Vienne.

Mandez cette nouvelle à votre petit duc; il en pourra faire une gentille épigramme. Et vous, monſieur le Comte, vous payerez des vingtièmes juſqu'à extinction de vos finances.

On m'a mis en colère; j'ai raſſemblé toutes mes forces; & tous ces drôles qui feſaient les impertinens, apprendront à qui ils ſe ſont joués.

Le comte de Saint-Germain eſt un conte pour rire *. Pour votre duc, il ne ſera pas long-temps miniſtre; ſongez qu'il a duré deux printemps. Cela eſt exorbitant en France, & preſque ſans exemple. Sous ce règne-ci, les miniſtres n'ont pas pouſſé des racines dans leurs places.

Je vous ai envoyé mon Charles XII: je n'en fais

* C'était un avanturier qui ſe donnait pour immortel; il avait aſſiſté Jéſus-Chriſt au Calvaire, & s'était trouvé au concile de Trente; il vivait moitié aux dépens des dupes qui le croyaient un adepte, moitié aux dépens des miniſtres qui l'employaient comme eſpion.

tirer que douze exemplaires, que j'ai donnés à mes amis. Il ne m'en reste aucun. C'est encore de ce genre d'ouvrages, qui sont bons dans de petites sociétés, mais qui ne sont pas faits pour le public. Je suis un *dilettante* en tout genre ; je puis dire mon sentiment sur les grands maîtres ; je peux vous juger, & avoir mon opinion du mérite de Virgile ; mais je ne suis pas fait pour le dire en public, parce que je n'ai pas atteint à la perfection de l'art. Que je me trompe ou non, ma société indulgente relèvera mes bévues & me pardonnera ; il n'en est pas de même du public ; il faut être plus circonspect en écrivant pour lui que pour ses amis. Mes ouvrages sont comme ces propos de table, où l'on pense trop haut, où l'on parle sans se gêner, & où l'on ne se formalise point d'être contredit.

Lorsque j'ai quelques momens de reste, la démangeaison d'écrire me prend ; je ne me refuse pas ce léger plaisir ; cela m'amuse, me dissipe, & me rend ensuite plus disposé au travail dont je suis chargé.

Pour vous parler à présent raison, vous devez croire que je n'étais point aussi pressé de la paix qu'on se l'est imaginé en France, & qu'on ne devait point me parler d'un ton d'arbitre. On s'en mordra les doigts à coup sûr ; & pour moi (ou pour mieux dire pour les intérêts de l'Etat que je gouverne) il n'y perdra rien.

Adieu ; vivez en paix, que mes vers vous causent un profond sommeil, & vous donnent des rêves agréables. Si au moins vous vouliez m'en marquer

les fautes grossières, encore serait-ce quelque chose. Les corrections ne me coûtent rien à présent.

Je vous recommande, monsieur le Comte, à la protection de la très-sainte immaculée Vierge, & à celle de monsieur son fils l. p.

N. B. Tous ceux qui étudient le protocole du cérémonial pourront prendre copie de la fin de cette lettre, & en augmenter le style de la chancellerie par ce tour nouveau. Si vous voulez le communiquer au saint-père, peut-être lui ferez-vous plaisir; & la chancellerie des brefs pourra s'en servir, &c.

LETTRE CCXC.

DU ROI.

A Meissen, le 12 de Mai, 1760.

Je sais très-bien que j'ai des défauts, & même de grands défauts. Je vous assure que je ne me traite pas doucement, & que je ne me pardonne rien, quand je me parle à moi-même. Mais j'avoue que ce travail serait moins infructueux, si j'étais dans une situation où mon ame n'eût pas à souffrir des secousses aussi impétueuses, & des agitations aussi violentes, que celles auxquelles elle a été exposée depuis un temps, & auxquelles probablement elle sera encore en bute.

La paix s'est envolée avec les papillons; il n'en

eſt plus queſtion du tout. On fait de toute part de nouveaux efforts, & l'on veut ſe battre juſque *in ſecula ſeculorum.*

Je n'entre point dans la recherche du paſſé. Vous avez eu ſans doute les plus grands torts envers moi. Votre conduite n'eût été tolérée par aucun philoſophe. Je vous ai pardonné ; & même je veux tout oublier. Mais ſi vous n'aviez pas eu affaire à un fou amoureux de votre beau génie, vous ne vous en ſeriez pas tiré auſſi bien chez tout autre. Tenez-le-vous donc pour dit, & que je n'entende plus parler de cette nièce qui m'ennuie, & qui n'a pas autant de mérite que ſon oncle pour couvrir ſes défauts. On parle de la ſervante de Molière, mais perſonne ne parlera de la nièce de Voltaire. Pour mes vers & mes rapſodies, je n'y penſe pas, j'ai bien ici d'autres affaires ; & j'ai fait divorce avec les Muſes juſqu'à des temps plus tranquilles.

Au mois de Juin la campagne commencera. Il n'y aura pas là de quoi rire ; plutôt de quoi pleurer. Souvenez-vous que Phihihu* eſt en plein voyage. Si un certain petit duc poſſédé d'une centaine de légions de démons autrichiens ne ſe fait promptement exorciſer, qu'il craigne le voyageur qui pourrait écrire d'étranges choſes à ſon ſublime empereur.

Je ferai la guerre de toute façon à mes ennemis. Ils ne peuvent pas me faire mettre à la baſtille. Après toute la mauvaiſe volonté qu'ils me témoignent, c'eſt une bien faible vengeance que celle de les perſiffler.

* C'eſt le titre d'un ouvrage du R. de P.

On dit qu'on fait de nouvelles cabrioles sur le tombeau de l'abbé Paris. On dit qu'on brûle à Paris tous les bons livres; qu'on y est plus fou que jamais, non pas d'une joie aimable, mais d'une folie sombre & taciturne. Votre nation est de toutes celles de l'Europe la plus inconséquente; elle a beaucoup d'esprit, mais point de suite dans les idées. Voilà comme elle paraît dans toute son histoire.

Il faut que ce soit un caractère indélébile qui est empreint. Il n'y a d'exceptions dans cette longue suite de règnes que quelques années de Louis XIV. Le règne de Henry IV ne fut pas assez tranquille ni assez long pour qu'on en puisse faire mention. Durant l'administration de Richelieu, on remarque de la liaison dans les projets, & du nerf dans l'exécution; mais en vérité ce sont de bien courtes époques de sagesse pour une aussi longue histoire de folies.

La France a pu produire des Descartes, des Mallebranches; mais ni des Leibnitz, ni des Lockes, ni des Newtons. En revanche, pour le goût vous surpassez toutes les autres nations, & je me rangerai sous vos étendarts quant à ce qui regarde la finesse du discernement, & le choix judicieux & scrupuleux des véritables beautés, de celles qui n'en ont que l'apparence. C'est une grande avance pour les belles-lettres, mais ce n'est pas tout.

J'ai lu beaucoup de livres nouveaux qui paraissent, en regrettant le temps que je leur ai donné. Je n'ai trouvé de bon qu'un nouvel ouvrage de d'Alembert, sur-tout ses Elémens de philosophie & son Discours

encyclopédique. Les autres livres qui me ſont tombés entre les mains ne ſont pas dignes d'être brûlés.

Adieu; vivez en paix dans votre retraite, & ne parlez pas de mourir. Vous n'avez que ſoixante-deux ans, & votre ame eſt encore pleine de ce feu qui anime le corps & le ſoutient. Vous m'enterrerez, moi & la moitié de la génération préſente. Vous aurez le plaiſir de faire un couplet malin ſur mon tombeau, & je ne m'en fâcherai pas; je vous en donne l'abſolution d'avance. Vous ne ferez pas mal de préparer les matières dès à préſent; peut-être les pourrez-vous mettre en œuvre, plutôt que vous ne le croyez. Pour moi, je m'en irai là-bas raconter à Virgile qu'il y a un Français qui l'a ſurpaſſé dans ſon art. J'en dirai autant aux Sophocles & aux Euripides: je parlerai à Thucydide de votre hiſtoire, à Quinte-Curce de votre Charles XII; & je me ferai peut-être lapider par tous ces morts jaloux de ce qu'un ſeul homme a réuni en lui leurs mérites différens. Mais Maupertuis pour les conſoler fera lire dans un coin l'Akakia à Zoïle.

Il faut mettre un *remora* dans les lettres que l'on écrit à des indiſcrets: c'eſt le ſeul moyen de les empêcher de les lire aux coins des rues & en plein marché.

00100375

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 20 February, 2020